UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04053 9488

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

L. Sermis

VII.5

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

RETRAITES PASTORALES

II

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad S.ta MARIANOI
TRANSFERRED

RETRAITES PASTORALES

ET

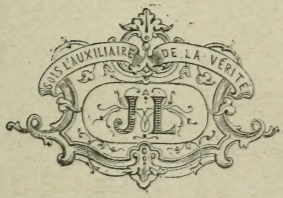
DISCOURS DIVERS

PAR

M. HAMON
Curé de Saint-Sulpice

PUBLIÉS PAR UN PRÊTRE DE LA COMMUNAUTÉ DE SAINT-SULPICE

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
90, RUE BONAPARTE, 90
(Droits de traduction réservés.)

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

RETRAITE PASTORALE

MEDITATIONS SUPPLEMENTAIRES

TRANSFERRED
BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ Annæ,
MARIANOPOLI.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

MÉDITATION

SUR

L'ESPRIT DE RÉFLEXION

1° Nécessité de l'esprit de réflexion ; 2° ses avantages ; 3° les moyens de l'acquérir et de le conserver.

Adorons l'Esprit-Saint nous enseignant dans les divines Écritures la nécessité de réfléchir souvent sur nous-mêmes et sur nos devoirs. Il nous dit dans le Nouveau-Testament : *Hæc meditare, in his esto, ut profectus tuus manifestus sit in omnibus ; attende tibi et doctrinæ, insta in illis ;* et, dans l'Ancien, il commande à Israël d'avoir toujours la loi dans son cœur, de la méditer dans le cours de ses voyages comme dans le silence de sa demeure, à son coucher comme à son lever, d'en porter toujours quelques extraits à la main et sur le front, et de la graver sur les portes et à l'entrée de ses maisons, afin qu'il fût comme impossible de l'oublier : *Eruntque verba hæc... in corde tuo...; et meditaberis in eis sedens in domo tua, et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens ; et ligabis ea quasi signum in manu tua, eruntque et movebuntur inter oculos tuos scribesque ea in limine et ostiis domus tuæ*. Enfin, à tant de recommandations, il ajoute cette remarque si propre à toucher nos

cœurs, c'est que le défaut de réflexion est la source de tous les maux qui désolent la face de la terre : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.* Oh ! que ce divin Esprit mérite bien toutes nos actions de grâce, toutes nos louanges et tout notre amour pour une leçon si utile ! Rendons-lui-en tous nos devoirs et épanchons nos cœurs en sa présence, le priant de nous faire bien comprendre : 1° la nécessité de l'esprit de réflexion; 2° ses avantages ; 3° les moyens de l'acquérir et de le conserver.

I. L'esprit de réflexion nous est nécessaire. Voyons, d'une part, de quels biens l'esprit d'irréflexion nous prive ; de l'autre, quels maux il attire sur nous.

Faute de réflexion, toute la vie d'un prêtre devient stérile pour le ciel, parce qu'il n'a pas soin de relever ses actions par des vues de foi : il fait tout d'une manière naturelle et purement humaine, de sorte qu'après avoir beaucoup travaillé il se trouve vide de tout mérite, et on peut lui appliquer les paroles du prophète : *Seminastis multum et intulistis parum..., et qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum.* Faute de réflexion, il ne tire aucun fruit ni de l'office divin qu'il récite, ni des offices publics qu'il célèbre, parce qu'il ne s'applique à lui-même rien de ce qu'ont de touchant, de pieux, d'instructif, soit les paroles saintes qu'il a à la bouche, soit les cérémonies sacrées dont il les accompagne ; il récite, il chante, il

officie sans penser au sens de ce qu'il dit et de ce qu'il fait. Le saint autel lui-même ne lui dit plus rien au cœur, parce qu'il ne pense sérieusement ni à la grandeur et à la sainteté du mystère ni à l'excellence des dispositions qu'il demande. Faute de réflexion, il instruit les autres et ne s'instruit pas lui-même ; il exhorte les autres et ne s'exhorte pas. C'est un canal qui laisse tout couler et ne garde rien pour soi, parce qu'il ne rentre point en lui-même pour s'appliquer ce qu'il prêche et se dire au fond de sa conscience : « Ceci me regarde comme les autres ; conformé-je ma conduite à ce que j'enseigne? est-ce d'après ces principes que je pense, que j'agis et que je parle ? »

Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il n'y a point de réforme et d'amélioration à espérer de la part de l'homme irréfléchi : pour corriger ses défauts et acquérir les vertus, il faut surveiller son cœur, ses intentions, ses actions et ses paroles. Et le prêtre irréfléchi n'entend rien à cela ; il se reproche même à peine ses fautes, parce qu'il s'allègue toujours cette malheureuse excuse : « Je n'y pense pas ; » et il ne réfléchit pas qu'il devrait y penser, et il ne prend pas la résolution d'être plus réfléchi désormais. L'Esprit-Saint lui parlera au cœur par de pieux mouvements, de salutaires remords ; mais tout cela sera foulé aux pieds comme la semence jetée sur le grand chemin par les mille pensées ou imaginations qui passent et repassent dans son esprit. La grâce d'une retraite lui sera donnée ; mais il

n'en profitera pas davantage : il se bornera à assister aux exercices, à écouter et à prier ; mais point de retours sérieux sur soi-même pour se connaître, sur ses défauts pour les corriger, sur ses devoirs pour mieux les remplir. Or une retraite ainsi faite est sans fruit ; la retraite ne produit d'effet qu'à proportion qu'on réfléchit, qu'on examine trois choses : ce qu'on est et comment on agit ; ce qu'on doit être et comment on doit agir ; enfin, ce que l'on fera pour être ce qu'on doit être et agir comme on doit agir. Oh ! que l'esprit d'irréflexion est donc fâcheux dans un prêtre ! c'est un obstacle à tout bien.

C'est encore la source de tout mal : sans la réflexion sur soi-même, mille principes vicieux, l'amour-propre, la vanité, la sensualité, l'humeur, la volonté propre, viennent gâter toutes nos œuvres, corrompre toutes nos intentions et convertir en péché jusqu'aux actions les plus saintes. Sans l'esprit de réflexion, on se laisse emporter à son imagination, à son caractère ; on est léger, dissipé ; il n'y a plus rien d'ecclésiastique ni dans les paroles ni dans la tenue ; on brusque, on heurte et on blesse ; on commet dans le gouvernement de la paroisse et dans la direction des âmes mille imprudences qui ont les suites les plus fâcheuses ; inconsidéré que l'on est, on ne mesure la portée ni de ce qu'on dit ni de ce qu'on fait. Sans l'esprit de réflexion enfin, on se fait

une habitude, une routine de tout ; on perd cet esprit intérieur de piété qui est l'âme du sacerdoce, ce cœur tendre, religieux, touché, qui en est comme la vie ; et plus on va, plus on se familiarise, l'usage même des choses saintes en fait perdre le respect, et l'on traite sans vénération, comme choses vulgaires et profanes, tout ce que la religion a de plus sacré et de plus terrible.

Toutefois il est un mal plus grand encore où tombe le prêtre qui ne réfléchit pas : c'est l'illusion. N'observant point ses paroles, il se permet des médisances graves, et ne se les reproche pas ; sans vigilance sur son intérieur, il y laisse entrer des pensées mauvaises et ne s'en fait pas scrupule ; après cela il monte à l'autel, administre les sacrements, et ne se doute pas qu'il fait des sacrilèges ; il se croit vivant, comme cet évêque de l'Apocalypse, et il est mort ; il se croit riche en mérites, et il est pauvre ; c'est un homme dans l'illusion ; il ne se connaît pas. Oh ! qu'il en est peu qui se connaissent parce qu'il en est peu qui réfléchissent ! Si on laisse parfois tomber un regard sur son état, on détourne aussitôt la vue et on oublie ce qu'on est : *Consideravit se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.* De là vient que tel se croit ferme dans la vertu qui est faible à faire trembler ; inspiré par le zèle, qui n'est guidé que par l'amour-propre ; doux et humble de cœur, qui se fâche à la moindre contradiction ou humiliation ; détaché, qui tient à la terre par mille chaînes. De là vient qu'on fait

des fautes ou qu'on a des défauts qui frappent tous les yeux, et on est le seul à n'en rien voir. On se reprochera peut-être des distractions involontaires; mais cette humeur qui choque le prochain, mais cette vanité qui veut être flattée et s'indigne si on la touche du bout du doigt, mais ces dispositions d'aigreur et de ressentiment, mais cet esprit de cupidité qui déshonore le sacerdoce, mais le temps perdu, l'étude négligée, mais l'instruction de chaque dimanche omise ou mal faite, mais le lieu saint laissé dans l'indécence, mais les décisions et absolutions hasardées, mais mille autres fautes : voilà ce qu'on ne songera même pas à se reprocher, parce qu'on ne réfléchit pas. Oh ! que l'esprit de réflexion est donc nécessaire !

II. Voyons maintenant quels en sont les avantages : 1° Le prêtre qui réfléchit surnaturalise et rend méritoires d'une gloire éternelle jusqu'à ses moindres actions, ses délassements mêmes, ses repas et son sommeil, parce qu'auparavant il dit à Dieu : « Seigneur, tout pour votre amour, tout pour vous plaire ! » et que dans le cours de l'action il prévient l'altération de l'intention première en se demandant souvent : « Quel est le principe de foi qui me fait agir ? Est-ce bien le seul désir de plaire à Dieu ou d'imiter Jésus-Christ, mon modèle ? » 2° Tous ses exercices de piété portent leur fruit parce qu'il les fait avec un esprit recueilli, il les accompagne de retours sérieux sur lui-même, de résolutions pratiques, et il s'en souvient le

reste dans ici l'exemple de Marie : *Maria conservabat omnia* ma *vec, conferens in corde suo.* Non moins fidèle out ce qas laisser perdre la moindre grâce, il entre e point dui les bons mouvements de l'Esprit-Saint et ffaires eille pour ne pas les perdre par la dissipation, ées ime l'homme qui porte un trésor et craint de le réflé c tomber, comme le serviteur qui porte une luur Ae au grand air, et craint que le vent ne l'éteigne. 3° Toutes les fonctions de son ministère tournent au bien de son âme : s'il parle, il s'applique à lui-même tout ce qu'il dit aux autres ; l'esprit de réflexion arrête les eaux de la doctrine, les circonscrit dans le cœur et les y recueille comme dans un bassin d'où il ne sort que la surabondance ; s'il administre les sacrements, assiste les moribonds, il tire de tout des moyens de salut et s'édifie de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il fait. 4° L'œil toujours ouvert sur sa conscience, sur ses pensées, ses actions ou ses paroles, il se connaît et se tient en garde contre l'illusion ; sans relâche il poursuit sa route vers la perfection, réformant son caractère, contrariant sa volonté propre, rompant ses attaches, s'étudiant à copier Jésus-Christ, et se demandant souvent : *Quid nunc Christus ?* 5° L'esprit de réflexion rend sa foi vive, son humilité profonde, sa charité ardente, et le fait avancer rapidement dans toutes les vertus.

III. Mais quels sont les moyens d'acquérir et de conserver cet esprit de réflexion si essentiel dans un prêtre ? Le premier moyen, c'est la vie de

retraite : le monde n'est que dissipation et jette ceux qui le fréquentent dans une dissipation égale à la sienne ; le monde ne sait ce que c'est que rentrer en soi-même, il en a horreur ; et si on ne le fait, on devient soi-même irréfléchi, étranger à son intérieur. Celui-là seul pourra donc contracter l'esprit de réflexion qui fuira le monde et aimera la retraite. C'est la retraite qui donne les goûts sérieux, les habitudes de réflexion, d'observation sur soi-même. — Le second moyen d'acquérir et de conserver l'esprit de réflexion, c'est la vie d'ordre et de règle : rien ne facilite le recueillement et l'attention sur soi-même comme l'ordre et la règle. Ce bel ordre de l'extérieur réagit sur le dedans et y maintient tout dans un calme qui rend la réflexion aisée ; la règle de son côté, moyen d'ordre, rappelant dans chaque action la volonté à Dieu dont elle exprime le bon plaisir, fait contracter naturellement l'esprit de réflexion. — Un troisième moyen, c'est la fidélité à l'oraison et aux examens de conscience : deux exercices dans lesquels le prêtre repasse ses voies ainsi que le saint Roi et dirige toutes ses démarches vers la loi du Seigneur : *Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.* Enfin, un dernier moyen, c'est de contracter l'habitude de nous arrêter quelques instants avant chaque action, chaque fonction de notre ministère pour nous recueillir en présence de Dieu, purifier notre intention et réfléchir sur la manière d'agir la plus parfaite.

Faisons ici un sérieux retour sur nous-mêmes. Qu'est-ce que ma vie, sinon une irréflexion perpétuelle pour tout ce qui tient à ma sanctification? Ne me laissé-je point absorber tout entier par les nouvelles, les affaires et les visites, par mon imagination, mes pensées inutiles, mes conversations, mes fonctions, sans réfléchir ni sur mes défauts pour les corriger, ni sur les vertus qui me manquent pour les acquérir, sans songer à vivre de la vie de la foi, à me demander : « Par quel principe de foi fais-je cette action, formé-je ce projet? J'officie, je récite, je chante sans penser au sens de ce que je dis ou de ce que je fais. Ma vie entière s'écoule dans la dissipation, c'est une vie toute d'habitude et de routine, par conséquent inutile pour le ciel et infiniment dangereuse pour le salut. — Et cependant ce n'est pas encore là le plus grand mal : l'irréflexion n'a-t-elle pas mille fois étouffé les remords de ma conscience? Mille fois ne m'a-t-elle pas étourdi sur mes fautes à ce point que je ne les aperçois point? Je ne songe presque jamais à examiner où j'en suis de mon salut. Et cependant, s'il me fallait mourir en ce moment, serais-je tranquille? Que de choses doivent me donner de légitimes inquiétudes et dans la manière dont je dis le saint office, dont je célèbre, dont je confesse, dont j'emploie le temps, et dans mes négligences, mes fautes sans nombre, mes mœurs si peu sacerdotales? »

Resolution générale d'embrasser ces quatre

moyens d'acquérir et de conserver l'esprit de réflexion.

Résolutions particulières de réfléchir sérieusement sur nous-mêmes pendant cette retraite : 1° Pour mettre ordre à notre conscience comme si nous devions mourir à la fin de ces saints exercices ; 2° pour bien nous connaître, bien remarquer tous nos défauts et prendre les moyens les plus propres à les corriger. Ainsi nous ne nous bornerons pas à dire : « Je veux me convertir ; » mais nous développerons le sens de ce mot et nous dirons : « Je veux me convertir, c'est-à-dire je veux m'appliquer à mieux faire mes actions ordinaires, mieux prier, mieux méditer, mieux réciter le saint office ; je veux réformer mon caractère, en adoucir les aigreurs, en modérer les saillies, en combattre les antipathies ; je veux me convertir, c'est-à-dire je veux renoncer à ma volonté propre, n'en plus suivre les caprices, n'en plus écouter les répugnances, mais la sacrifier au bon plaisir divin dont je lirai l'expression dans les devoirs de mon ministère et dans le règlement de vie que je vais me tracer pendant ces saints jours ; je veux me convertir, c'est-à-dire je veux rompre toutes les attaches dont Dieu seul n'est pas la fin ; étudier pendant cette retraite tout ce à quoi je tiens en ce monde et couper sans ménagement jusqu'à la dernière fibre, c'est-à-dire je veux réformer toutes mes manières de penser, de parler et d'agir, et m'étudier dans toutes mes actions comme dans tous mes jugements à me

rendre semblable à Jésus-Christ, le modèle des élus. »

Bouquet spirituel : *Desolatione desolata est terra quia nullus est qui recogitet corde.*

MÉDITATION

SUR

L'ABNÉGATION

Nécessité de l'esprit d'abnégation : 1° Pour profiter de la retraite ; 2° pour réformer nos défauts ; 3° pour acquérir les vertus ; 4° pour nous acquitter dignement des fonctions de notre ministère.

Adorons la Sagesse éternelle descendue du ciel en terre pour nous donner cette grande et importante leçon dont l'intelligence parfaite et la conviction intime va décider du succès de cette retraite : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.* Admirons comme cette Sagesse incréée, voulant que la nature ne puisse échapper à l'arrêt de mort prononcé contre elle, se plaît à nous représenter la même vérité sous mille formes différentes : Celui qui ne renonce pas à tout, dit-elle ailleurs, ne peut être, quoi ? mon prêtre ? non, pas même mon disciple : *Qui non renuntiat omnibus non potest meus esse discipulus.* Celui qui s'aime se perd, tant il est loin de pouvoir être le sauveur des autres : *Qui amat animam suam, perdet eam ;* et celui-là seul se sauve qui se traite comme un ennemi dont on se plaît à contrarier les volontés et l'humeur, les désirs et les goûts : *Qui odit animam suam in vitam æternam custodit eam.* Le royaume des cieux ne se prend que par violence : pour y arriver

il faut soutenir ou livrer bien des assauts contre soi-même : *Regnum cœlorum vim patitur*. On n'y entre point en vivant à son aise, au gré de ses caprices ; la porte en est étroite, et pour y entrer il faut faire effort sur soi, mettre en quelque sorte dans les étreintes notre nature viciée comme on y met les enfants mal conformés pour les redresser : *Contendite intrare per angustam portam*. O Jésus, mon divin maître, soyez béni et remercié à jamais de nous avoir donné sur l'abnégation des instructions aussi détaillées et aussi précises : *Laudamus te, benedicimus te, gratias agimus tibi*. Gravez-les par votre grâce bien avant dans mon cœur, afin que désormais elles soient la règle de ma conduite, et que je répare le malheur que j'ai eu jusqu'à présent de si peu les comprendre et de les pratiquer moins encore.

O Dieu, qu'il m'est nécessaire de devenir un homme d'abnégation, d'arracher de mon cœur ce moi qui m'est si cher, d'arracher moi-même à moi-même. Sans cela 1° cette sainte retraite me sera complètement inutile ; car quel est le but de ces saints exercices ? C'est de me faire passer de la tiédeur à la ferveur, de la routine à l'esprit de foi, de la dissipation au recueillement ; c'est de me faire rompre mes attaches, mes habitudes de négligence et de sensualité ; c'est enfin de réformer mon caractère et ma volonté propre, de redresser mon cœur et ses penchants, de renouveler toute ma vie : voilà la fin à laquelle se rapporteront et

toutes les instructions que nous entendrons, et toutes les lectures que nous ferons, et toutes les paroles intérieures que l'Esprit-Saint nous dira dans le secret du cœur. Or sans l'abnégation, sans la disposition de nous gêner et de nous faire violence, comment obtiendrons-nous cette fin? Eh ! que pourront produire en nous tous les discours qui frapperont nos oreilles comme toutes les lumières qui éclaireront nos âmes? Tout au plus peut-être quelques sentiments de piété qui dureront autant que la retraite, quelques regrets sur le passé, quelques velléités stériles pour l'avenir ; mais jamais nous n'en viendrons jusqu'à cette conclusion seule utile : donc il me faut, au lieu d'écouter les caprices et les fantaisies de ma volonté propre, comme je l'ai fait jusqu'ici, l'assujettir à une règle de vie, la soumettre à l'obéissance, la livrer à tous les besoins de mon ministère; donc il me faut changer mon humeur, en adoucir les aigreurs, en modérer les saillies, en combattre les antipathies, les impatiences, les mélancolies; donc il me faut fixer les évagations de mon esprit éternellement dissipé, en captiver les légèretés et les écarts, le sevrer de toutes ces lectures frivoles et de toutes ces mille nouvelles qui le distraient et le préoccupent. En un mot, nous considérerons les vertus en théorie et en spéculation, nous admirerons le bel effet qu'elles produisent dans les vies des saints ; mais jamais nous ne les considérerons dans la pratique par rapport à nous, à la réforme de notre

cœur, à notre manière de penser de parler et d'agir, parce qu'il en coûte de changer un certain train de vie, de vaincre des habitudes une fois prises, et ainsi la retraite nous sera complètement inutile. Examinons devant Dieu quelles sont nos dispositions à ce sujet : nous sentons-nous le courage de nous gêner, de nous faire violence, de nous assujettir, seul moyen de rendre la retraite profitable?

2° Sans l'abnégation, nos défauts sont irréformables ; car pour réformer ses défauts, il faut y penser et le vouloir. Or, sans l'abnégation, on ne pense pas à se réformer et on ne le veut pas. On n'y pense pas : car, comme on ne sait pas se gêner pour se tenir dans le recueillement, on vit dans une dissipation perpétuelle, laissant errer et vagabonder son esprit partout où la vanité de ses pensées l'entraîne, où la curiosité l'emporte, où l'imagination l'égare, où l'empressement naturel le précipite. En second lieu, on ne le veut pas. On le voudrait bien s'il n'en coûtait aucun sacrifice, aucune violence ; mais il n'en est point ainsi : nous avons hérité de notre premier père une volonté désordonnée qui a de l'attrait pour ce qui est défendu, de la répugnance pour ce qui est commandé ; un cœur froid pour Dieu et les choses spirituelles, ardent pour la créature et les plaisirs des sens, ennemi de tout ce qui gêne, ennuie ou incommode, passionné pour tout ce qui flatte et amuse ; une âme, enfin, foyer de toutes les passions, réceptacle de tous les vices qui y sont au moins en

germe : *Caro enim concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem ; hæc enim sibi invicem adversantur.* Or, pour arracher les mauvaises herbes d'un si mauvais fond, il faut déchirer la terre avec effort et violence ; pour tenir dans l'ordre une nature si déréglée, il faut la combattre sans relâche, lui faire une continuelle violence : *Militia est vita hominis super terram.* Il faut mourir à soi : *Existimate vos tanquam mortuos.* Il ne faut plus s'aimer, se rechercher ; car c'est là la source, la racine de tout mal. Oh ! tarissons cette source, coupons cette racine, et tous nos défauts seront corrigés au jugement de saint Augustin, puisque l'homme ne pèche que pour se procurer quelque plaisir ou s'épargner quelque peine : *Hominis perditio amor sui.* On s'aime soi-même, et, comme l'assujettissement à une règle de vie, la fidélité à l'oraison et à ses exercices de piété, l'assiduité à l'étude dans les moments libres gêne et incommode la nature qui veut vivre au gré de ses caprices, de là une vie sans ordre et sans règle ; de là l'oraison et les exercices de piété omis ; de là le temps perdu au jeu et à la bagatelle ; de là l'étude de la théologie renvoyée comme pratique surannée aux bancs de l'école ; de là la préparation des prônes et des catéchismes délaissée comme un travail de commençant. On s'aime soi-même, et de là le désir de thésauriser, l'amour de la bonne chère, le goût du luxe dans les ameublements, la fréquentation du monde et de ses sociétés, la recherche de

tout ce qui peut nous procurer quelque plaisir. On s'aime soi-même, et de là ces désirs sans cesse renaissants, ces volontés souvent contraires, ces mille petites passions, dont les unes, violentes, impétueuses, s'impatientent, murmurent, éclatent, si elles ne sont promptement satisfaites ; les autres, plus séduisantes parce qu'elles sont plus cachées, attaquent en secret et triomphent comme à l'insu du cœur qu'elles subjuguent. Rentrons encore ici en nous-mêmes et voyons combien l'abnégation est nécessaire pour la réforme de nos défauts.

3° Sans l'abnégation, l'acquisition des vertus nous devient impossible. Sans elle, on peut faire de longues prières vocales, des jeûnes et des aumônes ; on peut avoir de la dévotion, mais on n'a point de vertu. On n'a point d'humilité : car une légère humiliation abat et déconcerte ; les préférences accordées aux autres provoquent les murmures, leurs talents et leurs vertus éveillent la jalousie, leurs prétentions nous trouvent plus prétentieux encore ; on trouve des défauts dans tout le bien qu'ils font et on n'estime que ce qu'on fait soi-même. On n'a point de charité : car on ne sait pas s'observer et se retenir pour réprimer l'esprit de médisance et de critique, le goût de la raillerie et de la satire, pour souffrir tout du prochain et ne rien faire souffrir à personne. De là les bons rapports troublés, les cœurs froissés par les conflits inévitables de vues, de volontés, de caractères ; de là les divisions qui désolent le sanctuaire

et malédifient les peuples. On n'a point de douceur ; car il faudrait pour cela comprimer les fougues de l'humeur, maîtriser les mouvements du cœur et les soulèvements de l'impatience, vaincre cette inflexibilité de caractère qui ne sait point céder ; et rien de semblable ne se peut espérer des prêtres sans abnégation : il suffit de les heurter tant soit peu, et aussitôt on voit jaillir l'étincelle de l'impatience ou la flamme de la colère. On n'a point d'amour de Dieu , car cet amour ne règne dans le cœur qu'à proportion que l'homme se vide de lui-même : *Diminutio cupiditatis augmentum caritatis, perfecta caritas nulla cupiditas.* On n'a ni résignation ni conformité à la volonté divine ; les attaches et les volontés propres dominent le cœur ; en un mot, rien de solide dans les prêtres sans abnégation, tout pèche en eux par le fondement ; tant qu'il n'y a point à prendre sur soi, à se faire violence, ils sont des saints ; dès qu'il faut se gêner et souffrir, ils ne sont que des hommes. Rentrons encore ici en nous-mêmes : n'est-ce point là l'histoire véritable de ce que nous avons jusqu'à présent estimé nos vertus ?

4° Enfin, sans abnégation, nous remplirons mal les fonctions de notre ministère : eh ! laquelle remplirions-nous dignement ? La sainte messe ? mais ce cœur, plein de lui-même, rempli d'attaches, d'inclinations immortifiées, de volontés désordonnées, est-il une hostie digne de s'associer à l'adorable victime, une demeure digne du Dieu jaloux

qui ne veut point de partage dans l'holocauste? L'instruction des peuples? mais sans abnégation ni on ne la prépare convenablement ni on ne la prononce avec esprit de foi. Le ministère du tribunal? mais sans abnégation on n'y est ni assidu, ni doux, ni patient, ni animé de l'esprit de Dieu. L'administration de la paroisse? mais sans abnégation on mécontente, on rebute, tantôt par un abord peu aimable, une parole dure, et l'ignorance de cet art heureux qui enseigne à cacher sous des dehors gracieux des préventions ou des peines, tantôt par des ennuis et des mécontentements qu'on laisse éclater, des imprudences qui vont heurter de front toutes les oppositions, et mille entreprises indiscrètes dont l'issue funeste livre la religion aux railleries des méchants. Un retour sur nous-mêmes nous fera connaître combien de fois, faute d'abnégation, nous avons manqué aux devoirs de notre ministère.

Résolutions : 1° De nous offrir souvent à Dieu pendant cette retraite dans une disposition généreuse d'abnégation, lui protestant que nous ne voulons plus tenir à rien de créé ni à nous-mêmes, mais nous sacrifier entièrement à son bon plaisir, quoi que ce soit qu'il nous demande ; 2° de nous conserver toujours après la retraite dans cet esprit de sacrifice, d'immolation de notre volonté propre, de notre caractère, de nos goûts et de nos aises.

Bouquet spirituel : Ces paroles de saint Jérôme : *Tantum profeceris quantum tibi ipsi vim intuleris.*

MÉDITATION

SUR

L'AMOUR-PROPRE

Nécessité de mortifier notre amour-propre, qui est 1° un menteur qui nous trompe ; 2° un ennemi qui nous perd ; 3° un traître qui nous rend malheureux en nous caressant.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ nous apprenant par l'exemple de toute sa vie à combattre notre amour-propre et notre vanité : il est la splendeur du Père, le caractère de sa substance, un même Dieu avec lui, infini comme lui en toutes perfections ; et cependant il s'anéantit sous la forme d'un esclave et la ressemblance d'une chair de péché ; il est doux et humble de cœur au milieu des humiliations ; il s'estime l'opprobre du monde et le dernier de tous les hommes : *Opprobrium hominum et abjectio plebis ;* un ver de terre digne d'être foulé aux pieds : *Ego sum vermis et non homo.* Il naît, il croît, il vit, il meurt dans l'état le plus opposé à l'amour-propre. Il a en lui tous les trésors de la sagesse et de la science, mais il les tient cachés : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi ;* il ne passe dans l'estime publique que pour un ignorant : *Quomodo hic litteras scit?* pour le fils d'un pauvre ouvrier apprenti de

son père : *Nonne hic est faber et fabri filius?* Il y a plus : il se laisse appeler un trompeur, un homme qui adore le plaisir, le vin, la bonne chère, un Samaritain, un hérétique, un impie, un ennemi du temple et du peuple saint, un possédé du démon, un séditieux, un voleur, pire que l'assassin Barabbas, digne d'être supplicié entre deux voleurs comme le plus grand d'entre eux, et après sa mort il se dévoue à des humiliations plus grandes encore dans l'Eucharistie, où il est exposé à être jeté dans la poussière et foulé sous les pieds. O Dieu, après un tel exemple, qui aura de l'amour-propre? qui s'estimera? qui voudra être honoré et estimé? qui ne s'abîmera à jamais dans l'humilité la plus profonde?

Trois raisons nous y obligent : 1° l'amour-propre est un menteur qui nous trompe ; il nous dit que nous avons du mérite, que nous devons en être fiers et avons droit à l'estime et à la louange. Écoutons comme il ment : *Quis te discernit? quid habes quod non acceperis? Si autem acceperis, quid gloriaris quasi non acceperis. Si quis existimat se aliquid esse cum nihil sit, ipse se seducit. Qui seipsum bene cognoscit*, dit l'auteur de l'*Imitation*, *sibi ipsi vilescit, nec laudibus delectatur humanis. Ne putes te aliquid profecisse nisi te omnibus inferiorem esse sentias.* L'amour-propre a beau crier : nos péchés passés et nos misères présentes sont là ; l'abus des grâces et le mal que nous mêlons en tout, nos froideurs au service de Dieu, nos faiblesses

dans les tentations, notre inconstance dans les résolutions sont là qui crient plus haut encore. Humiliez-vous : il vous va mal de vouloir être estimés et honorés quand on est si misérable, d'être si susceptibles et si jaloux, si ambitieux de gloire, d'avancement et de préférence ; il vous va mal de vous estimer tant, de prendre pour des vérités les louanges qu'on vous donne et les égards qu'on vous rend pour des dettes qu'on vous paye ; il vous va mal de vous estimer vous-mêmes, de vous croire plus capables, plus judicieux, plus habiles que les autres, de ne vouloir ni convenir de vos torts ni avouer vos erreurs, ni reconnaître vos défauts, ceux-là même qui frappent tous les regards, de telle sorte que tant d'endroits par où vous êtes des misérables ne suffisent pas pour vous donner un peu d'humilité, tandis que le moindre avantage que vous croyez remarquer en vous suffit pour vous enfler d'orgueil ; il vous va mal enfin de mentir, et combien de fois par cette malheureuse excuse avez-vous couvert vos torts et vos travers, vos fautes et vos défauts ?

2° Non seulement l'amour-propre est un menteur qui nous trompe ; c'est encore un ennemi qui nous perd. On a vu des solitaires, après des quatre-vingts ans de pénitence, se perdre par l'amour-propre ; et sainte Thérèse nous déclare avoir vu sa place marquée au fond des enfers si elle n'eût rejeté un mouvement de vanité dont les suites l'eussent perdue. C'est 1° que l'amour-propre nous

empêche de voir les vertus qui nous manquent pour les acquérir, et les défauts que nous avons pour les réformer ; nous demeurons toujours dans le même état, toujours incorrigibles, jamais meilleurs, et d'autant plus incorrigibles que l'amour-propre ne se remarque guère : il se cache dans les plis et les replis de l'âme, dans les pensées et arrière-pensées. C'est comme le battement du cœur, qui ne s'observe point parce qu'il est ordinaire et habituel, et que d'ailleurs il forme un charme où l'on se complaît, où l'on ne songe qu'à jouir. C'est 2° que Dieu maudit l'orgueil qui se complaît en lui-même; il lui soustrait ses grâces et l'abandonne à sa superbe faiblesse. C'est 3° que l'orgueil est le principe de tous les vices : *Initium omnis peccati est superbia.* Tel prêtre au sortir du séminaire était fervent ; mais l'amour-propre lui a dit qu'il pouvait compter sur sa vertu, qu'il n'avait pas besoin de prendre tant de précautions contre les dangers, et il est tombé de chute en chute jusqu'au fond de l'abîme. L'amour-propre lui a dit qu'il était beau d'être entouré de l'estime et de la louange, et dès lors, détournant son cœur des vues spirituelles, il n'a plus vécu, parlé et agi que pour la vanité, moins inquiet de ce qu'il était en réalité et devant Dieu que de ce qu'il était en apparence et dans l'opinion des hommes. L'amour-propre lui a dit qu'il était beau de s'élever au-dessus des autres : de là l'amour des richesses, le goût du luxe, de l'opulence, de la bonne chère ;

de là l'affectation dans l'air et les manières, la prétention et l'envie de monter plus haut. Et tout sans soupçonner qu'on est sous l'action de l'amour-propre qui déguise ses ruses, parce que jamais on ne séduit mieux un aveugle qu'en lui cachant le précipice et le flattant de le conduire au but. Ainsi l'amour-propre perd les prêtres et en peuple l'enfer comme principe général de tous les vices; et il ne les perd pas moins comme principe destructeur de toutes les vertus. Destructeur de la foi, il est le principe de toutes les hérésies et de tous les schismes; il accueille avec défiance et critique les décisions et les actes de l'autorité. Destructeur de l'espérance, il la renverse par la présomption ou l'abandonne par dépit. Destructeur de la charité, il la détruit entre les confrères ou les paroissiens tantôt par des susceptibilités qui s'offensent d'un rien, d'un manque d'égards involontaire ou d'une parole irréfléchie; tantôt par des prétentions et des exigences qui le rendent insupportable. Destructeur du support mutuel, il ne sait rien pardonner, rien excuser, rien oublier; il est jaloux du mérite d'autrui, jaloux des louanges qu'on en fait; il publie le mal qu'il en sait, ou qu'il en soupçonne, et en invente au besoin. Sa société est désagréable parce qu'opiniâtre dans ses idées et ses volontés, il ne veut jamais céder ni condescendre. Destructeur du zèle, l'amour-propre s'ennuie des fonctions obscures, et laisse là l'utile pour l'éclat, la surérogation pour le devoir; il se décourage quand le

succès ne le paie pas comptant, il se compromet par des imprudences, s'impatiente contre tout ce qui le contrarie, néglige l'instruction de crainte de ne pas réussir ou la rend inutile en ne s'abaissant pas à la portée de ses auditeurs ; et, lors même qu'il réussit, il en perd tout le mérite devant Dieu, parce que la pureté d'intention manque. Quel malheur ! Il avait travaillé beaucoup et il n'en recueille rien : *Nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* Il ne manquait que d'une direction d'intention, et des trésors de mérites étaient gagnés pour le ciel ; faute de cette direction, il n'y a gagné qu'un degré d'orgueil de plus.

3° L'amour-propre est un traître qui nous rend malheureux en nous caressant. Qu'ils sont malheureux les esclaves de l'amour-propre ! Ils espéraient du succès et de la louange et étaient malheureux d'inquiétude avant l'action ; ils sont encore plus malheureux après, en voyant leurs espérances frustrées. Le moindre défaut d'égards les attriste, et dans la plus petite humiliation ils trouvent la matière d'une grande peine. Souvent ce n'est rien, c'est imagination pure ; mais cela suffit pour les désoler et les abattre. Que sera-ce donc quand la calomnie vomira contre eux ses noirs poisons ? et qui peut en être exempt dans la vie ? L'homme humble foule tout cela sous les pieds, il laisse dire le monde et va son chemin ; à l'esclave de l'amour-propre seul les tristesses et les chagrins de la vie.

Après ces réflexions, nous devons comprendre

combien il importe d'interroger sérieusement notre conscience sur ce point : Ai-je fait à Dieu le sacrifice de mon amour-propre? Ne m'estimé-je point, même me préférant aux autres, ayant bonne opinion de moi-même, me croyant plus capable que les autres? Ne désiré-je point être estimé, capter la louange, les applaudissements, cherchant en tout à satisfaire mon amour-propre, à obtenir de l'avancement?

Résolutions : 1° De nous établir fortement dans la disposition de ne jamais rien dire ni rien faire par amour-propre, et de profiter de toutes les occasions qui se présentent de le contrarier pour le détruire en nous.

2° Dans nos actions et conversations, de rapporter avec soin et amour tout à Dieu seul, « tout pour vous plaire, mon Dieu ! » de désavouer toutes les vues humaines qui pourraient s'y mêler et de nous demander souvent : « Par quel principe de foi fais-je cette action? Est-ce bien pour Dieu seul?

Bouquet spirituel : *Qui seipsum bene cognoscit sibi ipsi vilescit, nec laudibus delectatur humanis.*

MÉDITATION

SUR

LA VOLONTÉ PROPRE

Trois motifs nous en doivent détacher : 1° les exemples de Jésus-Christ; 2° les devoirs de notre état ; 3° l'intérêt de notre propre bonheur.

Adorons le Saint-Esprit nous enseignant, dans les saintes Écritures, à ne pas tenir bon gré mal gré à notre volonté propre : *A voluntate tua avertere ;* à en estimer le sacrifice comme l'hostie la plus agréable qui puisse être offerte à Dieu : *Melior est obedientia quam victimæ ;* à l'éloigner de nos actes comme un poison mortel qui corrompt et pervertit jusqu'aux bonnes œuvres, jusqu'aux jeûnes, aux austérités et tout ce qui pourrait être le plus méritoire devant Dieu : *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra,* reproche que le Seigneur fait aux Juifs ; comme le mal enfin qui a creusé l'enfer : *Cesset propria voluntas, et infernus non erit.* Reconnaissons dans ces avis l'amour de l'Esprit-Saint qui veut nous sauver, et promettons-lui de nous détacher de la volonté propre qui nous a déjà fait tant de mal et nous en ferait encore. Trois motifs nous y invitent. La volonté propre est réprouvée dans le prêtre : 1° par les exemples de Jésus-Christ ; 2° par les devoirs de son état ; 3° par l'intérêt de son propre bonheur.

1° Le sacerdoce que Jésus-Christ est venu fonder sur la terre est essentiellement un état de sacrifice. Un prêtre n'est plus à soi : *Non estis vestri.* Sa volonté ne lui appartient plus ; elle est toute à Dieu, toute à son peuple, toute à ses devoirs : toute à Dieu, auquel il doit l'avoir immolée le jour de son ordination, et auquel il doit l'immoler encore tous les jours, en la plaçant sur la patène sacrée près de la sainte hostie ; toute à son peuple, qui doit pouvoir disposer de lui et le jour et la nuit et a un droit strict sur tous les moments de sa vie, autant que le salut de l'âme le demande ; toute à ses devoirs, qui exigent une abnégation entière pour faire à chaque moment ce qui est dans l'ordre de son ministère. Conformément à ce grand principe, Jésus-Christ commence sa vie par un acte d'abandon de sa volonté à celle de son Père : *Ingrediens mundum..., dicit : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam ;* et il consacre ses trente premières années à une seule chose, à obéir : *Et erat subditus illis.* Si après ces trente ans il se prépare à sa mission par une retraite au désert, c'est par obéissance à l'Esprit-Saint : *Ductus est a Spiritu in desertum.* Pendant les trois années de sa mission, il ne fait pas un pas, il ne dit pas une parole de son propre mouvement, et son cœur n'a de battement, son esprit de pensée qu'en conformité à la volonté de son Père : *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me... Patris. Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui*

misit me. Quæ placita sunt ei facio semper. Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te. Aux approches de la mort il répète pendant trois heures : *Pater..., non mea voluntas, sed tua fiat.* La nature se récrie ; il prend le dessus et redit encore : *Non quod ego volo, sed quod tu. Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Et que dirons-nous de ce merveilleux et perpétuel renoncement de sa volonté propre entre les mains du prêtre au saint autel ? Là il descend quand le prêtre le veut ; il se laisse exposer, renfermer, distribuer à qui l'on veut, faire tout ce qu'on veut sans jamais, depuis dix-huit cents ans, faire le moindre acte de propre volonté. O mystère d'abnégation ! comment des prêtres qui l'ont tous les jours entre les mains peuvent-ils vivre de fantaisies et de caprices, et ne pas faire plier leur propre volonté ? Jamais leur main n'a trouvé de résistance dans l'hostie, et eux refusent de se prêter au bon plaisir de Dieu ! Oh ! que les saints prêtres en jugeaient bien autrement ! *Domine, quid me vis facere ?* telle était la règle de saint Paul ; *tantum adjicies virtuti quantum propriæ substraxeris voluntati*, telle était la règle de saint Jérôme ; le bon plaisir de Dieu est le trésor du chrétien et l'abrégé de toutes les vertus, disait saint Vincent de Paul ; et saint François de Sales ajoutait : « Ne rien désirer, ne rien demander, ne rien refuser, est le secret de la vraie sainteté. » Rentrons en nous-mêmes : est-ce là notre règle de conduite ?

2° La volonté propre est repoussée dans le prêtre par les devoirs de son état. Rien n'est essentiel à un prêtre comme l'esprit d'ordre et rien n'est désordonné comme la propre volonté. Avec la propre volonté, point de règles dans l'emploi de ses journées, et dès lors tout est mal fait. Sans règle pour l'oraison : on la fait mal, parce qu'on ne l'a pas préparée la veille ; ou on l'omet entièrement, soit parce qu'on ne s'est pas levé à temps, soit parce qu'au moment de la faire on a eu le caprice de faire autre chose, soit parce qu'on a remis au matin l'office qui devait être dit la veille. Sans règle pour son bréviaire : ou on le retarde à heure indue ou on le précipite de manière à n'y mettre ni attention ni piété et à songer plutôt à finir promptement qu'à prier dévotement. Sans règle pour l'heure de la sainte messe : on frustre la piété des fidèles ou l'on désole leur patience. Sans règle pour ses exercices de piété : on omet la lecture spirituelle, la visite du Saint-Sacrement, l'examen journalier de sa conscience ; on néglige l'étude de l'Écriture sainte et de la théologie, la préparation des prônes et des catéchismes, sous prétexte que le temps fait défaut, et cependant on en trouve pour lire les nouvelles, pour le jeu, la bagatelle, les conversations frivoles ou les études de caprice. Le prêtre qui tient à sa volonté propre fait tout à contretemps, parce que le caprice est essentiellement irrégulier ; il étudie quand il faudrait prier, il prie quand il faudrait étudier, il sort quand il faudrait

garder la retraite et il garde la retraite quand il faudrait sortir ; il va de mauvaise grâce à tous ses devoirs parce qu'il n'y va pas de bonne volonté, il fait attendre les pénitents au tribunal, les malades sur le lit de mort ; il traite durement quiconque contredit ses caprices, contrarie ses volontés ou n'exécute pas avec empressement ses moindres ordres ; s'il commande, il veut être obéi ; s'il parle, il veut être écouté, il faut que tout cède à sa parole, et par là il scandalise les fidèles ou dégoûte les âmes de la religion. Ah ! combien d'âmes brûlent en ce moment dans les enfers pour avoir été rebutées ou traitées durement par un prêtre ! Tant il est vrai que la volonté propre dans un prêtre est réprouvée par les devoirs de son état.

3° La volonté propre dans le prêtre est réprouvée par l'intérêt de son bonheur. La volonté propre, également inépuisable en désirs et opiniâtre dans ses attaches, ne fait que des malheureux. Ces désirs se heurtent, se froissent l'un contre l'autre ; ce qu'on veut le matin, on ne le veut plus le soir. De là le mécontentement de soi et l'amertume de la vie. Ces désirs se heurtent encore contre les désirs d'autrui. Ce que veut celui-ci, celui-là ne le veut pas. De là des divisions, des querelles qui engendrent des tristesses. Ces désirs se heurtent même contre l'impossible, on veut l'incompatible ; et de là vient qu'on se fâche, on s'impatiente, on murmure ; on est dans un poste, on en veut un autre ; on s'imagine qu'on sera toujours mieux là où l'on

n'est pas. Enfin on cherche le bonheur ici et là à travers le monde, à travers la solitude, et nulle part on ne le trouve parce qu'on le cherche dans la satisfaction de ses désirs et de ses volontés, tandis qu'il ne se trouve qu'en y renonçant ; et voilà pourquoi dans le monde tous se plaignent, tous ne parlent que de malheur ; hélas ! ils disent bien vrai. Oui, toujours ils seront malheureux tant qu'ils n'auront pas fait le sacrifice de leurs désirs et de leurs volontés jusqu'à dire sincèrement : *Pater, fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.* Mais, le jour où ils auront dit du fond du cœur cette divine parole, comme ils seront heureux ! quand par le sacrifice de sa volonté au bon plaisir de Dieu qui règle ou permet tout, on a appris à accepter de bon cœur toutes les peines de la vie, on trouve ces peines non seulement supportables, mais douces, tant l'onction de la grâce tempère la dureté de la croix. Quand on se détache de sa volonté, que de peines on s'épargne ! On est bien avec tout le monde ; jamais de divisions, de rivalités, de contentions, parce qu'en tout ce qui est permis on sait faire ployer sa volonté et qu'on aime mieux céder son droit que de le soutenir aux dépens de la charité. On est mieux encore avec Dieu, parce que, voyant en tout ce qui arrive la volonté de Dieu, on est toujours content. Que tout change autour de nous, qu'on soit dans un lieu ou dans un autre, dans la jouissance ou la privation, on se dit : Dieu le veut ; c'est son bon plaisir. C'est tout ce que je

désire sur la terre. Aussi les saints ont-ils toujours été les plus heureux des hommes. Élevés au-dessus de tous les événements, ils passaient leurs jours dans une sérénité inaltérable. C'était au dedans d'eux-mêmes un calme continuel, que les désirs inquiets ne troublaient pas, que l'émotion des passions n'altérait jamais. « Je désire bien peu de chose, disait saint François de Sales ; le peu que je désire, je le désire bien peu, et, si j'étais à renaître, je ne voudrais pas avoir un seul désir ! » Voilà dans ce peu de mots le grand secret pour être heureux : *Quid beatius, quid liberius nil desiderante in terris?* A la suite de ces réflexions, il y a bien lieu d'interroger notre conscience et notre vie, et de nous demander sous le regard de Dieu : Ai-je soin de tenir ma volonté propre soumise à une règle ? Me levé-je à heure fixe et commencé-je ma journée par l'oraison ? Récité-je mon bréviaire à heure réglée ? Mes exercices de piété, la visite au Saint-Sacrement, le chapelet, l'étude, la préparation des prônes, catéchismes, tout a-t-il son heure fixée ? Ne mené-je pas une vie de caprices ? N'ai-je pas une volonté opiniâtre qui ne peut souffrir la contradiction, une volonté inépuisable en désirs, en fantaisies, en dépenses, une volonté sans gêne qui fait attendre les pénitents ?

Résolutions : 1° De nous assujettir à un règlement de vie, qui fixera le temps du lever et du coucher, de l'oraison, du bréviaire, de la messe, de nos exercices de piété et de l'étude ;

2° De nous rendre de bonne grâce à toutes les demandes des fidèles qui réclament notre ministère, sans jamais les faire attendre ;

3° De renouveler tous les jours à Dieu, à l'autel et dans l'action de grâce, le sacrifice de notre volonté propre et la résolution de ne jamais céder à ses caprices et à ses fantaisies.

Bouquet spirituel : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.*

MÉDITATION

SUR

LA RÉFORME DU JUGEMENT PROPRE

Deux dérèglements à éviter dans l'usage de notre jugement : 1° négliger de le consulter ; 2° lui laisser prendre trop de hardiesse et d'empire.

Adorons la sainte âme de Notre-Seigneur dans l'usage si pieux et si saint qu'elle a fait de son jugement : elle l'a toujours soumis avec un acquiescement parfait aux jugements de Dieu : *Sicut audio, judico ;* toujours elle l'a dirigé selon les lumières de la sagesse éternelle qui habitait en elle : *Ego sapientia habito in consilio, et eruditis intersum cogitationibus... ; ambulo in medio semitarum judicii ;* et jamais elle n'a voulu s'arroger l'autorité de juger par elle-même : *Ego non judico quemquam.* Il y a plus : pendant les trente premières années de sa vie, quoique alors ses lumières et ses connaissances fussent sans bornes, sa prudence et sa sagesse consommées, son jugement très parfait, ce divin Sauveur ne veut se conduire en rien par lui-même. Pour nous guérir, dit saint Bernard, de la lèpre du propre jugement, il soumet son avis à celui d'une pauvre femme et d'un simple artisan, et se conforme avec une simplicité d'enfant à tous leurs sentiments : *Et erat subditus illis.* » Ravis

d'admiration à la vue d'un si divin modèle, prosternons-nous en esprit à ses pieds, louons-le, glorifions-le, aimons-le nous donnant ce grand exemple et confondons-nous en sa présence d'avoir au contraire fait nous-mêmes un si mauvais usage de notre jugement propre. On peut pécher de deux manières dans l'usage du propre jugement : par défaut et par excès. Par défaut, quand on néglige de le consulter ; par excès, quand on lui laisse prendre trop de hardiesse et d'empire. Prions Notre-Seigneur de nous faire bien comprendre dans cette oraison le dérèglement de ces deux abus et les fautes que nous avons à nous reprocher en cette matière.

I. Dieu a laissé l'homme entre les mains de son propre conseil : *Deus ab initio constituit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui ;* il lui a donné la faculté de discerner entre ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est vrai et ce qui est faux, ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas. Cette noble faculté qu'on appelle le jugement est un don que Dieu nous a fait, mais à condition que nous nous en servirons et que nous lui en rendrons fidèle compte. C'est comme un flambeau placé dans le fond de notre nature pour nous diriger à travers toutes les circonstances de la vie, et malheur à ceux qui ne suivraient pas le chemin qu'il leur indique ! Si tant de chrétiens, pour ne pas dire tant de prêtres, aiment encore le monde et ce qui est dans le monde, c'est que, sans vouloir juger

sainement et mûrement des choses, ils se plaisent à être séduits par de faux brillants et des dehors trompeurs : voilà pourquoi, malgré l'Évangile, ils estiment les richesses un bien, les honneurs et la gloire une chose à désirer, les plaisirs et la jouissance un sort digne d'envie. Si tant de prêtres font des imprudences qui paralysent le ministère ou en compromettent la dignité, c'est que chez eux la parole ou l'action va toujours avant le jugement ; c'est parce que ce prêtre ne mûrit pas dans le calme d'un jugement réfléchi ce qu'il doit dire en chaire, qu'il se permet ces paroles dures qui aigrissent, ces personnalités qui offensent, ces divagations qui ennuient, ces longueurs qui fatiguent, ces avis inopportuns, ces reproches amers, ces expressions peu mesurées qui mécontentent sans convertir ; c'est parce que ce prêtre au tribunal consulte l'impression du moment plutôt que son jugement éclairé des principes de la théologie, que ses décisions sont si hasardées et si souvent fausses ; il décide comme il lui vient à la pensée sans se demander par quel principe, et de là vient qu'il n'est et ne sera jamais qu'un confesseur de routine et non point un homme d'expérience ; car l'expérience consiste à avoir souvent appliqué les principes et réfléchi sur leur application. C'est parce que ce prêtre ne pèse pas dans la balance de son jugement les conséquences de ses paroles et de ses démarches, qu'il se permet envers ses pénitents certaines questions imprudentes qui ont des

suites si fâcheuses ; dans le commerce de la vie la fréquentation de certaines sociétés dont le monde se scandalise et dont la prudence chrétienne toute seule devrait le tenir éloigné ; dans les rapports avec les riches du monde et surtout avec ceux qui sont en autorité ces manques d'égards que réprouvent à la fois la religion et la bonne éducation ; dans les contradictions cette humeur qui brusque tout, ces partis extrêmes auxquels on se laisse aller ; dans toute sa conduite personnelle enfin ces manières peu ecclésiastiques, ces légèretés de parole et d'action, cet extérieur mondain et dissipé qu'un peu de tact et de jugement devrait seul lui interdire, quand les règles de l'Église ne seraient pas là pour le lui défendre. Oh ! quel mal ils font à la religion, quel mal ils se font à eux-mêmes, les prêtres qui, au lieu de consulter leur jugement avant d'agir et de parler, ne prennent conseil que d'une imagination exaltée ou d'un esprit irréfléchi, ou d'une humeur exaspérée, ou d'un penchant qui attire, ou d'une routine qui entraîne ! N'avons-nous rien à nous reprocher en cette matière ? Un jugement calme et prudent a-t-il présidé à tous nos discours, à toutes nos actions, à tous nos rapports avec le monde, à tout l'ensemble de notre conduite? Hélas ! peut-être combien d'imprudences ! Examinons-nous devant Dieu.

II. La seconde manière dont on peut pécher dans l'usage de son jugement, c'est par excès et intempérance, quand on lui laisse prendre trop de har-

diesse et d'empire ; et voilà le grand défaut du siècle, défaut qui malheureusement a franchi les barrières sacrées et a passé du monde dans le sanctuaire. On se fait juge de tout, on tranche sur tout, on s'érige au fond de soi-même un tribunal d'où l'on prononce des sentences souveraines et sans appel sur les personnes et sur les choses. Tous les hommes, quels qu'ils soient, sont justiciables de ce tribunal : les jeunes gens y citent les vieillards, les disciples leurs maîtres, les sujets leurs supérieurs, et la hardiesse va jusqu'au point d'y faire comparaître et la personne sacrée des pontifes les plus vénérés et la seconde majesté des plus grands rois. Toutes les causes, pour obscures et difficiles qu'elles puissent être, sont du ressort et de la compétence de ce tribunal : on n'a ni examiné les faits ni pesé les circonstances, on ignore mille incidents particuliers qui doivent entrer en balance ; n'importe, on sait à peine de quoi il s'agit et déjà l'on a jugé. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on veut que tout le monde tienne pour irrévovocables les sentences de ce tribunal illégal et ses décisions pour infaillibles. Osez vous déclarer du sentiment contraire, on ne peut le souffrir, on conteste, on dispute ; il faut que vous cédiez, ou l'on vous accuse pour le moins de fausseté dans le jugement et dans les vues, et l'on ne songe pas à s'accuser soi-même de présomption et de suffisance.

Oh ! qui pourrait dire combien ce vice est injuste en lui-même ! C'est une usurpation du do-

maine de Dieu, auquel seul appartient le droit de tout juger et de tout censurer, et il n'a donné ce titre à personne. Eût-on ce droit, ce serait encore une injustice, parce que le plus souvent la sentence est prononcée au hasard, sans connaissance suffisante de la cause et sur des êtres qui ne sont point nos justiciables. La sentence fût-elle juste, ce serait encore une injustice de la soutenir avec tant d'opiniâtreté, parce que nous nous sommes trompés tant de fois qu'il est possible que nous nous trompions encore, et que le bon droit soit du côté de notre adversaire, et la déraison dans nos manières de voir. Vice injuste, vice abominable devant Dieu, nuisible à la charité, honteux et préjudiciable à nous-mêmes ! Gardez-vous, dit l'Esprit-Saint, de vous attacher à votre propre jugement et de vous confier dans sa sagesse : *Ne innitaris prudentiæ tuæ... Ne sis sapiens apud temetipsum ;* car le Seigneur se plaît à confondre la sagesse de ceux qui se croient sages, et la prudence de ceux qui s'estiment prudents : *Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo ;* il l'anathématise et la maudit : *Væ qui sapientes estis in oculis vestris !*

Et comment, en effet, ô mon Dieu, n'auriez-vous pas en horreur un vice qui porte atteinte à la foi, est une usurpation de votre domaine et un mépris de votre autorité ? Or tel est, par rapport à Dieu, le vice dont nous parlons. N'en soyons pas surpris, cette disposition à tout juger et tout critiquer détruit dans l'âme cette simplicité de foi,

cette soumission d'enfant, cette obéissance aveugle à tout ce que Dieu nous a révélé ou que l'Église prescrit ; habitué à regarder son propre jugement comme la règle unique de tout ce qui est vrai ou bon, on scrute les mystères, on censure même quelquefois les saintes cérémonies et les pratiques de l'Église. On ne s'arrête pas là : envahisseur du droit de Dieu, on condamne à la légère les actions, les sentiments, la conduite des autres. On descend jusqu'au fond des intentions, on va supposer le mal qui souvent n'y est pas ; on ne s'arrête pas encore là : on attaque Dieu dans la personne de ceux qu'il a faits dépositaires de son autorité ; on s'érige en juge de tous leurs actes, de toutes leurs démarches, de toutes leurs paroles, et par là on perd en soi-même et on détruit dans les autres le respect qui leur est dû, parce qu'une fois qu'on s'est permis cette usurpation de juridiction, il est certain d'avance que l'autorité aura tort et qu'on s'estimera le seul qui voie bien les choses. L'orgueil, qui n'aime point la dépendance, aime à s'en dédommager par la critique des supérieurs ; mais on ne sait pas de quel crime on se rend par là coupable devant Dieu, qui tient pour fait à lui-même tout ce qu'on se permet envers l'autorité : *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit;* devant Dieu, qui a reçu au pied de l'autel le jour de notre sacerdoce la promesse sacrée de respecter l'autorité par notre conduite et nos paroles : *Promittis mihi reverentiam ?* nous a dit le pontife ; et les anges du

sanctuaire ont entendu notre réponse : *Promitto ;* devant Dieu enfin qui entend que dans son Église les membres seront parfaitement unis et soumis au chef sous lequel ils travaillent, et rien n'est plus efficace pour dissoudre cette union, rompre ce nœud sacré que l'esprit de critique et de censure.

Mais autant ce vice est abominable devant Dieu, autant il est nuisible à la charité : et comment la charité pourrait-elle exister avec cet esprit de critique qui ne trouve rien de bon que son propre ouvrage et sème le blâme à pleines mains sur tout ce qu'il rencontre ; avec cette opiniâtreté dans ses manières de voir qui enfante les altercations et les disputes et ne veut jamais céder; avec cette estime enfin de son propre jugement qui repousse avec dédain, combat avec animosité tout sentiment opposé au sien, méprise quiconque ne pense pas comme lui, lui refuse son amour, lui prodigue son aversion et sa haine, comme si toutes ses opinions avaient été érigées par l'Église en règles de foi, et que ce fût un crime de s'en écarter, et comme si d'ailleurs il était permis de mépriser et de haïr celui qui se trompe ? Mais, au contraire, supposez un homme détaché de son propre jugement, oh ! que sa société est aimable ! et comme la charité y règne ! Il ne juge et ne critique personne, il ne trouve point mauvais que les autres pensent autrement que lui ; aimable comme le sage dans toutes ses paroles, il ne dispute point, il ne conteste point : *Non clamabit neque con-*

tendet, et il aime mieux se laisser vaincre en cédant avec douceur que de l'emporter en disputant avec opiniâtreté, suivant l'avis de l'Apôtre : *Noli contendere verbis.*

Enfin le vice dont nous parlons nous est honteux et préjudiciable : honteux, car l'amour de notre propre jugement est la meilleure preuve de son extrême faiblesse. Un homme qui a tant soit peu l'esprit solide et le jugement sain n'en est pas à savoir que son jugement l'a souvent trompé et peut encore le tromper ; qu'ainsi ce serait une folie de s'y fier aveuglément, de tenir à ses manières de voir et de les préférer à celles des autres. De là vient que le vrai savant se défie de lui-même et que l'ignorant ne doute de rien ; l'opinion de sa propre excellence, qui fait qu'on estime son avis au-dessus de tous les autres, ne peut se trouver que dans une tête faible qui ne voit pas les choses ; celui qui se connaît soi-même a pitié de sa misère et d'une présomption si déplacée. Et qui pourrait dire quel tort on se porte à soi-même par cette attache à son propre jugement ? On corrompt une des plus belles facultés de notre âme qu'on rend incapable de bien juger des choses, en la portant à ne juger de tout que par préjugé, à n'estimer que son avis, à idolâtrer ses opinions ; on ferme en soi tout accès à l'instruction et aux lumières des autres, parce que tous les avis qu'on reçoit, on commence par les soumettre à son jugement et à ses goûts, et, s'ils

n'y sont pas conformes, on les rejette sans scrupule, on n'en prend que ce qui plaît, et non content de ce mépris, on les censure en toute rencontre et on déverse le ridicule sur ceux qui nous les ont donnés. On ne veut suivre que soi-même et son orgueil qui croit pouvoir se conduire par ses propres lumières et n'avoir pas besoin de conseil ; de là tant de fausses démarches, tant de fausses décisions, tant d'illusions et d'erreurs. Aussi, mon Dieu, vous nous apprenez par vos saints que celui qui n'écoute que son jugement n'a pas besoin de tentateur, et se suffit tout seul pour se perdre, que celui qui est attaché à son jugement se fait plus de tort à lui-même que ne lui en pourraient faire tous les démons ensemble et qu'il lui est impossible de se sauver : *Perniciem æternam evadere impossibile est quemquam proprio judicio confidentem.*

Résolutions : 1° De veiller sur nos jugements pour les régler suivant les principes de la foi, aussi bien que sur nos paroles et nos actions pour éviter désormais toute imprudence ;

2° De nous abstenir de jamais critiquer personne ni censurer quoi que ce soit quand nous n'en sommes point chargés ;

3° De ne jamais soutenir notre opinion avec chaleur et animosité ; de savoir souffrir que les autres ne pensent pas comme nous et de déférer volontiers à leurs avis et à leurs sentiments.

Bouquet spirituel : *Væ qui sapientes estis in oculis vestris.*

MÉDITATION

SUR

LA MORTIFICATION DE L'HUMEUR

1° Maux que fait l'humeur immortifiée ; 2° biens que procure l'humeur domptée et soumise ; 3° moyens de gouverner et de réprimer son humeur.

Adorons et écoutons avec respect Notre-Seigneur nous déclarant, dans l'Évangile, que celui-là ne peut être son disciple et à plus forte raison son prêtre qui ne renonce pas à lui-même, c'est-à-dire surtout à son humeur et à ses inclinations : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.* Admirons et reconnaissons sa bonté, qui nous a mérité et qui nous donne son Saint-Esprit pour être en place de notre humeur le principe de toutes nos actions, le mobile de toute notre conduite : *Quicumque Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* Après un tel présent dont nous étions si indignes, il a bien droit de nous dire par son Apôtre : Ne vous laissez point conduire par votre humeur et vos inclinations : *Non quæcumque vultis, illa faciatis ;* mais uniquement par le mouvement de l'esprit de Dieu : *Spiritu ambulate.* Louons-le, bénissons-le mille et mille fois d'une instruction si importante, et témoignons-lui le désir que nous avons d'en profiter moyennant sa sainte grâce. Pour cela, méditons sérieusement devant Dieu les maux que fait l'humeur immortifiée, les biens que procure l'hu-

meur domptée et soumise, les moyens de gouverner et de réprimer notre humeur.

I. Entre les maux innombrables que produit l'humeur dans un prêtre, nous pouvons en distinguer quatre principaux :

1° Toute piété où se mêle l'humeur est une piété de caprices, bizarre et inconstante, aveugle et mal entendue ; on veut être un saint, mais un saint à sa manière, selon ses idées et son goût ; un saint brûlant de zèle pour réformer les autres, mais oubliant de se réformer soi-même ; fidèle à certains exercices de piété, mais infidèle à la pratique de la charité ; plein de l'esprit de pénitence, mais plus plein encore d'amour-propre et de vanité ; zélé pour faire ce que Dieu conseille, mais négligeant souvent ce qu'il ordonne ; tout de feu pour ce qui revient à son humeur, ce prêtre est tout de glace pour ce qui ne lui revient pas : aussi toutes ses vertus et toutes ses bonnes œuvres n'ont-elles d'autres principes que son humeur et par conséquent sont sans aucun mérite devant Dieu.

2° Il fait les choses qui lui plaisent parce qu'elles lui plaisent, et tout ce à quoi l'humeur et le tempérament ne le portent pas, ou il le néglige, ou il ne le fait qu'avec une extrême tiédeur, une incroyable lâcheté. Si on lui donne des avis, il prend ceux qui reviennent à son humeur et laisse là les autres. L'humeur est son unique conseiller ; et qui pourrait dire ici dans combien de fautes ce conseiller perfide le précipite ? C'est l'humeur chagrine et

jalouse qui a immolé Abel, exilé Joseph, persécuté David ; c'est l'humeur austère qui a égaré un Novat, un Tertullien, un Lucifer de Cagliari : leur caractère dur et amer ne voulut point reconnaître l'Église de Jésus-Christ dans cette mère sagement indulgente qui ouvre son sein au repentir ; c'est l'humeur qui a précipité Arius dans l'hérésie, Photius et toute l'Église grecque dans le schisme. C'est l'humeur qui a en tous les temps produit dans le clergé la plupart des fautes dont l'Église a eu à gémir : quand on suit son humeur, on fait toujours mal les choses, parce qu'on n'a point d'ordre dans sa conduite et dans ses actions et qu'on cède au caprice du moment. Tout ce qui se fait dans un accès d'humeur ne vaut rien, parce qu'alors on ne se laisse ni conduire par l'esprit de Dieu qui doit être l'âme de toutes les pensées, de toutes les paroles et de toutes les actions d'un prêtre, ni même par la réflexion qui doit présider toutes les démarches d'un homme sage. On brusque tout, on ne calcule rien, on heurte de front tous les obstacles ; la précipitation compagne de l'imprudence, l'amour-propre, la témérité, l'impatience, la présomption, sont les seules règles de conduite que l'on suit ; et de là vient que des hommes raisonnables sur tout le reste sont intraitables dans tout ce qui touche à leur humeur, et les plus sages alors agissent souvent contre toutes les règles de la sagesse.

3° Mais entre tous les maux que fait l'humeur le

plus grand est la ruine de la charité et de l'union des cœurs ; car pour ne point choquer l'humeur des autres et n'en être point choqué, il faut être bien maître de son humeur, et savoir gouverner son caractère. Le genre humain est un assemblage d'humeurs diverses : point de naturel assez heureux pour ne déplaire à personne et pour que personne ne lui déplaise, point d'homme pour qui tous les hommes soient faits et qui soit fait pour tous les hommes, de telle sorte qu'il est impossible que deux hommes vivent ensemble en charité, s'il n'y en a pas un qui se gêne pour ne point gêner, accommode son caractère au caractère de l'autre. L'humeur vive et l'humeur pacifique ont peine à se souffrir ; le caractère franc et sincère et le caractère politique et dissimulé se déplaisent ; le caractère railleur et l'humeur susceptible se froissent péniblement ; l'humeur grave et sérieuse et le caractère enjoué et folâtre s'allient mal ensemble ; la rudesse et la grossièreté ont peine à se concilier avec l'humeur polie, la curiosité et l'imprudence avec l'humeur discrète ; le caractère froid et le caractère tendre et sensible se font peine l'un à l'autre, et si à la place de caractères opposés vous mettez des caractères semblables, par exemple deux hommes également délicats et susceptibles, ou également fiers et impérieux, ou également bizarres et emportés, le mal n'en sera quelquefois que plus grand. Or, les hommes étant ainsi faits, comment la charité régnera-t-elle sur la terre, si on ne prend beau-

coup sur son propre caractère pour l'accommoder au caractère des autres, ménager leur délicatesse, respecter leur caprice. L'humeur sera toujours en guerre avec l'humeur qui lui déplaira: l'un voudra ce que l'autre ne voudra pas, ou tous les deux voudront ce qui ne peut être qu'à un seul ; de là les haines et les divisions qui partagent souvent non seulement les laïques, mais encore les prêtres au grand scandale des fidèles ; de là les antipathies et les aversions secrètes : « Son caractère ne me revient pas, son humeur me déplaît. » Avec ce prétexte, on se pardonne à soi-même toutes les fautes de pensées et de sentiments, de paroles et d'actions contre le grand précepte de la charité : de là les vivacités qui mécontentent, les impatiences qui fâchent, les paroles dures qui indisposent ; de là les divisions entre le prêtre qui a l'autorité spirituelle et le laïque qui a l'autorité temporelle dans la paroisse ; de là cette sorte de schisme entre le pasteur et une partie de son troupeau : une parole dure, un geste d'humeur, c'en a été assez pour aliéner les cœurs, et, ce qui mériterait d'être pleuré avec des larmes de sang, pour inspirer aux pécheurs une aversion contre les prêtres, laquelle étouffe quelquefois, même à l'heure de la mort, toutes les pensées de conversion que la grâce peut faire naître dans les âmes.

4° L'humeur enfin, dans un prêtre, scandalise les fidèles : un pasteur dans sa paroisse doit être un spectacle de religion, de douceur et de charité

pour tous ses paroissiens, il le doit parce qu'il est une personne sacrée et que tout ce qui n'est pas saint souille un caractère si auguste, le dégrade et l'avilit aux yeux des peuples; il le doit, parce qu'il est tenu de se mettre en état de pouvoir dire à ses ouailles : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi;* il le doit, parce qu'un père doit toujours à ses enfants un accès facile, un abord aimable, un accueil gracieux. Mais si, au lieu d'être un spectacle de douceur et de charité, le pasteur se laisse aller aux caprices de l'humeur et aux saillies du caractère, est-ce donc là un prêtre et le ministre de Dieu? se diront les fidèles. Est-ce là le modèle que nous devons imiter ? Et de quel droit vient-il nous prêcher la patience, la douceur, la charité, l'humilité, lui qui est si vif, si emporté, si dur, si capricieux ? Et pourquoi tant nous gêner puisque le prêtre fait comme nous ? *Sicut populus, sic sacerdos.* Et ainsi l'humeur du pasteur servira à autoriser les vivacités, les colères et les emportements, les paroles dures, les jurements, les traitements peu charitables. Tels sont les maux que fait l'humeur dans un prêtre. N'avons-nous point ici beaucoup de reproches à nous faire ? Examinons-nous devant Dieu.

II. Quels biens reviennent au prêtre d'avoir dompté et soumis son humeur? J'en distingue deux principaux : 1° Il se fait aimer ; 2° il gouverne sagement.

Avec un bon caractère on se fait aimer partout,

on gagne la confiance, on édifie les fidèles. Et quel est l'homme sur la terre qui pourrait se refuser à aimer une humeur toujours égale, unie et sociable, un caractère toujours gracieux et aimable qui accueille tout le monde avec bonté, entretient avec affabilité, qui sait oublier et pardonner les torts, qui est toujours disposé à rendre service, actif sans être brusque ni pétulant, qui s'abaisse sans bassesse avec les petits et s'élève sans hauteur avec les grands, qui ne dédaigne personne et se fait tout à tous, comme l'Apôtre : *Omnibus omnia factus ;* parce qu'il sent qu'il est redevable à tous : *Sapientibus et insipientibus debitor sum.* Quand on sait gouverner son humeur, on rend heureux tout ce qui nous entoure, en souffrant tout de tout le monde sans rien faire souffrir à personne. Et comment n'en serait-il pas ainsi ? Mais nous, jusqu'à quel point sommes-nous aimés dans notre paroisse ? N'y a-t-il pas quelqu'une de nos ouailles qui a quelque chose dans le cœur contre nous ? Examinons-en la cause : nous la trouverons sûrement dans notre humeur ; c'est que nous n'avons pas accommodé notre caractère au sien avec cette sainte industrie de l'Apôtre, qui se faisait tout à tous, et qu'ainsi il y a eu quelque chose ; c'est que peut-être nous nous sommes permis à son égard quelques vivacités, quelques paroles dures, un abord froid, ou du moins que nous ne lui avons point témoigné toute cette bonté, cette douceur, cette charité expansive qui

doit faire le caractère du bon pasteur. Il y a quelque chose dans notre caractère qui lui a déplu ou qui n'a pas été assez bon, assez liant, assez doux. Et ici il importe de remarquer une chose, c'est que plus les peuples sont pauvres et misérables, plus ils exigent de bonté de caractère dans le pasteur, parce qu'alors, étant portés à croire qu'on les méprise à raison de leur pauvreté, ils donnent aux moindres accès d'humeur de leurs prêtres l'interprétation la plus odieuse; mais au contraire, quand ils se voient aimés et traités cordialement, ah ! alors ils ne savent comment reconnaître le bon caractère qui s'abaisse jusqu'à eux, et leur cœur n'a point à leur gré assez d'attachement et d'estime. Alors que ne peut pas le pasteur au bon caractère ?

L'humeur domptée et soumise fait aimer; l'humeur domptée et soumise fait encore gouverner sagement. Étant maître de soi et de son humeur, le prêtre traite les choses et les personnes avec une sage réserve, une prudence délicate; il sait user envers tous des égards et des ménagements convenables ; ferme sans opiniâtreté, indulgent sans faiblesse, il sait à propos céder et résister, reprendre et dissimuler, offrir et refuser; ce n'est point la passion qui l'emporte, l'humeur qui l'entraîne, mais la raison qui le guide, la foi qui le dirige; s'il rencontre sur sa route des obstacles aux desseins qu'il poursuit, il ne s'irrite ni ne se rebute, il n'essaye point de les renverser avec une impétuosité téméraire, ni ne recule point devant eux avec une

timide lâcheté, mais il étudie avec calme les moyens à employer, et jusqu'à ce qu'il les ait trouvés, il attend sans rien brusquer ni rien précipiter ; et ce qui assure le succès de ses entreprises, c'est cet enchaînement de démarches et d'actions, cette suite de projets et de vœux, ces fonds d'attention et d'exactitude, de sagesse et de raison, qui n'est possible qu'à l'âme maîtresse d'elle-même, et serait incompatible avec les caprices de l'humeur. Est-ce ainsi que nous avons gouverné jusqu'à présent ?

III. Puisque l'humeur indomptée fait tant de maux et l'humeur soumise tant de biens, cherchons donc devant Dieu les moyens de réformer et de gouverner notre humeur. Le premier, c'est d'étudier notre caractère et d'en examiner tous les défauts. Personne n'a par nature un caractère entièrement bon ; il y a dans tous quelque chose de vicieux à réformer, parce que le péché originel a gâté tout notre être ; et ce mal à réformer, nous ne pouvons le connaître qu'en nous étudiant à fond, soit parce que l'amour-propre cherche à nous le cacher, soit parce qu'il en est des caractères comme des visages, il n'en est pas deux entièrement semblables ; chacun a son naturel, son tempérament moral, la trempe propre de son cœur. Il faut donc pendant cette retraite étudier notre caractère, etc.

Le deuxième moyen, c'est de travailler constamment et sans relâche à contredire nos inclinations et à maîtriser notre humeur. Saint François

de Sales avait reçu de la nature une humeur bouillante et colère, saint Ignace un caractère vif et impatient, saint Vincent de Paul une humeur dure et difficile ; mais ces grands saints, ayant résolu dans une retraite de changer leur humeur, s'imposèrent la loi de ne passer aucun jour de leur vie sans remporter quelque victoire sur eux-mêmes par quelques actes contraires à cette humeur et à ce caractère qu'ils avaient résolu de dompter ; et saint François de Sales pendant dix-huit ans, saint Vincent de Paul pendant vingt-cinq ans, se rendirent tous les jours dans leur examen particulier un compte rigoureux des victoires remportées pendant la première moitié du jour, promettant à Dieu de faire encore mieux pendant la seconde : voilà comment ils se formèrent ce caractère si bon, si aimable qui rend et rendra à jamais leur mémoire délicieuse devant Dieu et les hommes ; et c'est ainsi que nous-mêmes nous viendrons à bout de notre caractère, si nous savons chaque jour réprimer ses saillies, combattre ses penchants, captiver ses inclinations.

Le troisième moyen, c'est de ne jamais parler, agir ou prendre un parti dans le moment où nous sommes émus ; alors la passion qui est aveugle, l'humeur qui est imprudente nous entraînerait : taisons-nous, laissons passer les premiers bouillons de la nature et attendons pour parler ou agir que nous soyons calmes ; ce sera alors le moment de la réflexion et de la sagesse ; alors nous

verrons mieux les choses. Un homme d'un grand sens avait coutume de dire : « Je ne réponds pas parce que je suis ému. » Interrogeons ici sérieusement notre conscience et voyons ce qu'elle nous répond à ces questions : Ai-je pris sur moi pour avoir un caractère toujours égal ? Ne me laissé-je point aller à des accès de mauvaise humeur quand les pénitents m'ennuient, quand les enfants sont dissipés, quand les grandes personnes ne me comprennent pas ou me font des réponses grossières et inciviles ? N'ai-je point blessé les pauvres par des paroles offensantes ? Ne m'arrive-t-il pas de brusquer les gens qui me déplaisent ? Dit-on de moi dans la paroisse que j'ai un bon caractère, que je suis d'une humeur douce, patiente et toujours aimable ?

Résolution d'employer ces trois moyens, que nous venons d'indiquer.

Bouquet spirituel : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.*

MÉDITATION

SUR

L'HUMILITÉ

1° Gravité du péché contraire à l'humilité; 2° avantages inappréciables qui se trouvent dans la pratique de cette vertu.

Adorons le Fils de Dieu descendu du ciel en terre pour nous enseigner l'humilité par sa céleste doctrine et plus encore par ses exemples, puisque toute sa vie, de Bethléem au Calvaire, n'est qu'une leçon continuelle d'humilité. Reconnaissons qu'après que sa Majesté éternelle s'est constamment humiliée, ce serait à nous une impudence intolérable de nous enfler d'orgueil et de vanité. Rendons tous nos devoirs à ce Dieu humilié et prions-le de nous faire bien comprendre : 1° La gravité du péché contraire à l'humilité ; 2° les avantages inappréciables qui se trouvent dans la pratique de cette vertu.

I. Et d'abord la gravité du péché contraire à l'humilité, particulièrement dans un prêtre. L'estime de soi déplaît tant à Dieu, qu'il l'accable de ses anathèmes : *Væ qui sapientes estis in oculis vestris et coram vobismetipsis prudentes*, qu'il lui préfère la misère profonde, confondue et humiliée, déclarant

le juste qui se complaît en lui-même plus éloigné du royaume des cieux que le pécheur chargé d'iniquités qui se méprise lui-même : nous en avons pour preuve la parabole du pharisien et du publicain. Et nous ne devons pas en être étonnés.

Dieu, étant la vérité et la justice éternelle, doit haïr souverainement l'injustice et le mensonge : or, que l'homme s'estime soi-même, se complaise dans ce qu'il a ou dans ce qu'il est comme dans son propre bien, c'est une injustice, c'est, par un larcin sacrilège, s'attribuer le domaine de Dieu, puisque tout cela est à Dieu, à Dieu qui ne l'a pas donné, mais qui l'a prêté, à condition qu'il en demeurera propriétaire exclusif et que l'homme, qui n'en est que l'économe et l'administrateur, lui en rendra fidèle compte : *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?* Et c'est encore un mensonge : car examinons notre passé, notre présent, notre avenir, nous nous trouverons partout méprisables.

Dans le passé, qu'avons-nous été ? Un misérable qui s'est fait bannir du ciel et condamner aux peines éternelles ; un rebelle contre son Dieu et un ingrat envers son bienfaiteur ; un traître qui a violé ses serments, et un déicide qui a crucifié Jésus-Christ dans son cœur et foulé aux pieds le sang du Testament. Et qui pourrait dire tout l'excès du mépris que doit avoir pour lui-même un pareil coupable, surtout s'il est revenu plusieurs fois à ce grand attentat ? Dans le présent que sommes-

nous? Inconstance dans nos résolutions, faiblesse dans les tentations, indiscrétion dans les paroles, susceptibilité dans l'amour-propre, distraction et froideur dans les prières, négligence, vaine complaisance ; toujours quelque mal mêlé dans les meilleures actions; ténèbres et obscurité dans l'intelligence, erreurs et incertitude dans le jugement, extravagances dans l'imagination, ignorance dans ses connaissances ; ce qu'est notre cœur : abîme où tous les vices sont en germe, où toutes les passions ont leur racine, cloaque infect d'où l'amour-propre et l'orgueil, le plaisir et la sensualité, l'ambition et l'amour des richesses, exhalent sans cesse leurs malignes vapeurs. Dans l'avenir, que serons-nous? Nous n'en savons rien, sinon que nous serons capables de tous les vices ; qu'il n'est pas un péché commis par autrui que nous ne puissions commettre nous-mêmes, si la grâce de Dieu ne nous retient ; sinon que nous devons dire à Dieu : « Ce matin, Seigneur, défiez-vous de moi; car si vous n'y prenez garde, aujourd'hui je vous trahirai. » Oh! que l'estime de soi doit donc être odieuse à Dieu, la vérité souveraine!

Et toutefois il ne hait pas moins dans ses créatures le désir d'être estimé parce que lui seul est le Roi de la gloire : *Deus ipse est rex gloriæ ;* l'estime, l'honneur et la louange sont un domaine qui lui appartient exclusivement : *Soli Deo honor et gloria*, qu'il ne veut point céder à d'autres : *Gloriam meam alteri non dabo ;* d'où Pierre de Blois conclut que

vouloir pour soi de l'honneur, de l'estime et de la gloire, c'est attenter à la propriété de Dieu, c'est faire un vol sur le bien même de Dieu : *Fur et latro est qui sibi aliquid gloriæ usurpare audet.*

Et ce qu'il nous importe ici de remarquer, c'est que ce crime est bien plus grand dans un prêtre que dans le reste des chrétiens : quand saint Paul parle des prêtres qui dans les fonctions saintes cherchent leur propre gloire, il ne sait comment qualifier ce crime. Le moins qu'il en puisse dire, c'est de l'appeler un adultère : *Adulterantes verbum Dei.* Au lieu de se servir de la parole sainte, comme ce grand apôtre, pour engendrer des enfants à Dieu : *Per evangelium ego vos genui*, ces prêtres emploient cette chaste parole à engendrer des admirateurs de leur personne, des louangeurs de leur propre esprit. N'est-ce pas là un véritable adultère? *Adulterantes verbum Dei.* Il y a plus, c'est un attentat de félonie contre Dieu, un crime de lèse-majesté divine au premier chef. Dieu, le grand Roi de l'univers, voyant du haut de son trône les peuples infidèles à lui rendre l'honneur et l'estime qui lui appartiennent, envoie ses prêtres pour rappeler au devoir ces cœurs égarés, à peu près comme un prince puissant délègue dans les provinces rebelles un ministre de sa droite pour rallier autour du trône les sujets peu soumis ; et voilà que les prêtres, se constituant eux-mêmes chefs de la révolte, cherchent à régner dans les cœurs et non pas à y faire régner Dieu, à se concilier l'estime

et la louange et non pas à la procurer à Dieu ! N'est-ce pas là une sacrilège révolte? *Dilexerunt gloriam hominum magis quam gloriam Dei.* Rien donc de plus odieux à Dieu que l'estime de soi et le désir de l'estime.

Et maintenant qui pourra en dire les suites funestes ? De là tous nos mérites perdus : qui estime sa piété la tue, qui se complaît dans ses bonnes œuvres se les rend inutiles, qui fait cas de sa vertu lui donne la mort, qui désire être estimé des hommes pour le bien qu'il fait a reçu sa récompense en ce monde et n'aura rien dans l'autre : *Amen dico vobis, receperunt mercedem suam.* Quoi de plus désolant? On avait beaucoup travaillé, on s'était donné beaucoup de mal, avec ses succès on pouvait acheter le royaume du ciel ; et voilà qu'au lieu de cette grande et immortelle récompense, on ne songe à en tirer que le misérable avantage d'une réputation passagère, d'une estime frivole : *Amen dico.* — De là tous les dons de Dieu convertis en poison. Qui se complaît dans son esprit et cherche à le faire voir aux autres attire sur soi le châtiment des orgueilleux ; mieux vaudrait pour lui être le dernier des ignorants; qui estime les qualités de son cœur et s'en glorifie, y met un ver qui les ronge et les gâte dans leur racine ; qui s'estime davantage pour les grâces reçues, les tourne à sa perte et sera puni comme voleur des dons de Dieu. — De là l'union rompue, la charité refroidie, la paix troublée ; toutes les di-

visions qui arrivent ou entre les prêtres, ou entre le pasteur et son troupeau, viennent presque toujours d'un froissement d'amour-propre : *Inter superbos semper jurgia sunt ;* celui qui s'estime lui-même se persuade que tout lui est dû et que devant lui tout doit céder; la plus légère résistance l'irrite, le reproche le plus modéré l'aigrit, le moindre manque d'égards le révolte : *Initium omnis peccati est superbia ;* comme il se place à une grande hauteur dans sa propre opinion, il veut être encensé par tout le monde, et quand on ne l'apprécie pas à son gré, il s'indigne comme un monarque qu'on voudrait détrôner : *Ubi fuerit superbia, ibi erit et contumelia ; ubi autem est humilitas, ibi et sapientia.* — De là le ministère frappé de stérilité, car il est écrit : Maudit celui qui se plaît et se confie en l'homme, c'est-à-dire qui se plaît et se confie en lui-même, puisque lui-même n'est qu'un homme : *Maledictus homo qui confidit in homine.* Et voilà d'où vient souvent le peu de succès des travaux du pasteur : c'est qu'il n'est pas humble, c'est que l'estime de soi, la confiance dans ses efforts plutôt que dans le secours d'en haut, l'amour-propre et le désir d'être estimé gâtent l'œuvre de Dieu : Dieu ne veut point d'orgueilleux pour son œuvre, et dans nos paroisses il y en a beaucoup. — De là enfin cet aveuglement incroyable où tombent les orgueilleux ; comme on veut bon gré mal gré s'estimer encore, on ferme les yeux sur toutes ses misères pour ne se voir que du bon côté ; dès lors on prend

toutes les louanges pour des vérités, tous les égards pour des dettes qu'on nous paye : *Gloriam præcedit humilitas... Contritionem præcedit superbia et ante ruinam exaltatur spiritus ;* dès lors on se persuade qu'on est propre à toutes les places, qu'on en sait assez pour tout décider de prime abord et ne jamais douter ; dès lors, comme les enfants de Babel, on ne songe plus qu'à se faire valoir : *Celebremus nomen nostrum. Celebremus !* à ce mot on perd la tête et le sens ; on croit se faire valoir en mettant un grand luxe dans son ameublement, une recherche toute mondaine dans sa mise, jusqu'à porter quelquefois même des bijoux, une affectation d'élégance dans toutes ses manières, et on est assez aveugle pour ne pas voir que par là on se fait profondément mépriser, que ce que le monde estime et honore le plus dans un prêtre, c'est la simplicité, c'est l'élévation et la grandeur d'âme qui foule sous les pieds toutes ces petitesses, qui s'interdit toute dépense superflue pour donner plus aux pauvres : aveuglement pour l'extérieur, qui n'est rien encore près de l'aveuglement pour l'intérieur. Oh ! qui pourrait dire toutes les folies et extravagances et les rêves d'ambition dont se berce l'imagination de l'orgueilleux ? Si tout cela était produit au dehors, on ne pourrait retenir son rire à moins de verser des larmes sur un tel aveuglement ; on est ivre, on ne voit plus rien.

II. Mais en matière d'humilité comme dans toutes les autres vertus, il ne suffit pas d'éviter le mal,

il faut encore pratiquer les actes positifs et entrer dans les dispositions que cette vertu commande. Heureuse l'âme qui est dans une disposition habituelle d'humilité et se plaît à en répéter les actes comme à en pratiquer extérieurement les exercices ! Elle est toujours bien avec Dieu, toujours bien avec le prochain, toujours bien avec elle-même. Elle est bien avec Dieu : car, quand Dieu voit une âme qui s'humilie en sa présence, il ne peut résister à ce spectacle, son cœur s'attendrit, son oreille s'ouvre à sa prière : *Humilium semper tibi placuit deprecatio... oratio humiliantis se nubes penetrabit..., et non discedet donec Altissimus aspiciat;* il s'abaisse, il lui donne sa grâce, il lui accorde sa protection, il lui révèle ses secrets, il l'attire doucement à lui : *Humilem Deus diligit et consolatur, humili homini se inclinat, humili largitur gratiam magnam, et post ejus depressionem levat ad gloriam; humili sua secreta revelat, et ad se dulciter trahit et invitat.* L'humilité est si agréable à Dieu, qu'elle tient lieu auprès de lui de tous les autres sentiments. Le publicain ne sait rien dire, mais il répète une parole d'humilité : *Deus, propitius esto mihi peccatori;* et cette parole lui vaut tout, elle lui vaut sa justification. A la sainte messe, au divin office, dans nos oraisons, actions de grâces, visites du Saint-Sacrement, nous nous trouvons froids, secs, insensibles, faciles à distraire : servons-nous de ces misères mêmes pour nous enfoncer plus avant dans l'humilité, dans les bas sentiments de

nous-mêmes devant la grandeur et la sainteté infinies de Dieu, et notre prière comme celle du publicain sera parfaite.

Si l'homme humble est si bien avec Dieu, il n'est pas moins bien avec le prochain. Car se regardant comme le dernier de tous, il est plein d'égards et d'attentions pour tout le monde, il prévient tout le monde d'honneur et de respect, il souffre les contradictions, les défauts d'égards, les mépris même et les reproches comme choses qui lui sont dues ; il croit que personne ne lui doit rien et qu'il se doit tout à tous ; en lui point de ton tranchant, d'attache à son sentiment, d'air de hauteur, tout est humble, simple, bon, aimable ; et comment pourrait-on ne pas vivre en charité avec un tel homme ?

Enfin il est bien avec lui-même. Celui qui s'estime et veut être estimé est nécessairement malheureux, et chaque jour mille circonstances viennent détremper sa vie d'amertume : tantôt c'est une préférence accordée à un autre, un succès imparfait ; c'est un mot de blâme, de critique et de raillerie ; tantôt c'est un geste, un regard, un oubli d'une personne qui devait lui rendre tel honneur ; d'autres fois, c'est imagination pure ; et dans ces riens il trouve de quoi se désoler et s'abattre. Mais l'homme humble est toujours content, toujours calme et tranquille ; il reçoit les peines avec douceur, sachant qu'il les mérite, il voit les avantages des autres

sans chagrin, estimant la dernière place trop bonne pour lui ; les paroles qui touchent à sa réputation ne l'affectent point, content que les autres pensent de lui ce qu'il en pense lui-même. Ainsi affranchi des jugements humains, il est calme et immobile comme le rocher au milieu des vagues des opinions qui vont et viennent, et goûte la paix et la félicité promises aux humbles : *Discite à me..., et invenietis requiem animabus vestris.*

Regardons attentivement dans notre âme, et voyons où nous en sommes relativement à cette vertu si essentielle : ne suis-je pas entaché du vice de l'orgueil, m'estimant et voulant être estimé, quoique la vérité me crie que je suis méprisable, comme abîme de corruption, réceptacle de tous les vices qui sont en germe dans mon cœur, à ce point qu'il n'est pas un crime dont je ne sois capable, si la grâce de Dieu ne me retenait, et que d'un autre côté je suis incapable de tout bien, de toute vertu, incapable d'un mot, d'une pensée utile au salut ? Nonobstant de si légitimes sujets d'humiliation, ne suis-je pas plein de moi-même, entêté de mon mérite et de mon excellence ? N'ai-je pas l'injustice de vouloir être estimé et approuvé en tout ? Un défaut d'égards me fâche, un reproche me révolte, un air de mépris m'indigne ; je suis susceptible à l'excès ; comme au contraire la moindre louange me chatouille le cœur, le moindre succès m'enivre ; j'ai des prétentions sans fin qui feraient rire de moi si on lisait

dans mon imagination tout ce qui s'y passe. L'amour-propre ne domine-t-il pas dans la plupart de mes conversations? J'y parle de moi. Je veux donner bonne opinion de moi; je souffre d'entendre louer ou estimer un autre que moi. Oh! que je suis loin de l'humilité de l'âme qui se méprise!

Résolution de graver bien avant dans notre mémoire et surtout dans notre cœur trois maximes de l'*Imitation* sur l'humilité; de les écrire même sur le cahier de nos résolutions et de les confronter tous les jours pendant quelques instants avec nos sentiments, et notre conduite. Ces maximes, les voici : *Utilissima lectio sui ipsius despectio. Non reputes te aliquid profecisse, nisi omnibus inferiorem te esse sentias. Qui bene seipsum cognoscit, sibi ipsi vilescit, nec laudibus delectatur humanis.*

Bouquet spirituel : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.*

MÉDITATION

SUR

LA DOUCEUR

1° Nécessité de cette vertu ; 2° ses avantages.

Adorons la douceur infinie de Dieu tant célébrée dans les saintes Écritures : *O quam bonus et suavis est Dominus! Tu, Domine, suavis et mitis et multæ misericordiæ omnibus invocantibus te. Suavis est misericordia tua ; psallite nomini ejus, quoniam suave.* Tous les jours ses commandements sont méprisés, ses vérités blasphémées, les droits de son empire violés, et parmi tant de désordres propres à provoquer sa colère, il est calme et doux, il garde un grand silence, il voit tout et il dissimule, il considère tout et il se tait. S'il se montre, ce n'est dans le cours ordinaire des choses que par des actes de douceur : par la grâce qui frappe doucement à la porte des cœurs, appelle, excite, invite avec une patience et une suavité non pareille; par sa bonté, qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et verse la pluie sur le champ du pécheur comme sur le champ du juste. O Dieu, doux, débonnaire et patient envers tous, *suavis Dominus universis*, j'adore, j'admire, je loue, je bénis et j'aime votre infinie douceur. Oh ! qui me donnera de l'imiter, d'en retracer les

traits divins dans ma conduite, mes paroles et mes manières ! C'est pour cela, ô mon Dieu, que je suis ici, prosterné à vos pieds. Faites-moi bien comprendre la nécessité et les avantages de cette vertu divine.

I. La douceur est une vertu que nous devons à Dieu, au prochain et à nous-mêmes. Nous la devons à Dieu, car il nous en fait une obligation dans mille passages de l'Écriture : *Servum Domini non oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes*, dit-il par la bouche de saint Paul. *Tu... sectare vero mansuetudinem*, ajoute le même apôtre, et il répète la même doctrine en plusieurs endroits de ses épîtres : *Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros in multa patientia..., in longanimitate, in suavitate..., in charitate non ficta;* tant il était persuadé que le ministère évangélique est un ministère tout de charité et de douceur. Mais c'est surtout par la bouche de Jésus-Christ que Dieu s'est plu à nous intimer ce commandement : « Apprenez de moi, nous dit ce prince des pasteurs, que je suis doux de cœur : *Discite a me quia mitis sum corde;* je vous envoie au milieu du monde pour y être doux comme des agneaux, simples comme des colombes : *Mitto vos sicut agnos... estote... simplices sicut columbæ;* c'est à la douceur des agneaux et des colombes, à la douceur fruit de la charité et de l'amour, que je veux qu'on vous reconnaisse pour mes disciples : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis*. Si votre cœur n'est pas dans une

disposition de douceur à l'égard du moindre de vos frères, je vous défends d'approcher de mon autel ; allez vous réconcilier avec lui, et vous viendrez ensuite faire votre offrande : *Vade prius reconciliari.* Si votre frère vous frappe la joue, présentez l'autre joue, plutôt que de vous exposer à perdre la douceur ; s'il enlève votre tunique, abandonnez-lui votre manteau plutôt que d'en venir à des contestations où la douceur pourrait être compromise : *Præbe illi et alteram... ; dimitte et pallium.* Ce sont là les paroles de notre Sauveur; mais ses actions nous prêchent encore bien plus fortement la douceur : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* Et que voyons-nous en effet dans la vie de ce divin Sauveur, sinon une douceur inaltérable ? C'est un bon pasteur, un tendre père, un fidèle ami. Comme il supporte avec bonté les défauts de tout le monde ! Comme il souffre avec patience les grossièretés de ces douze bateliers ignorants et charnels, qui font sa compagnie habituelle pendant trois années entières ! Comme il éclaire leur ignorance! Comme il se rabaisse à leur niveau pour leur insinuer sa doctrine, employant des paroles simples, des comparaisons sensibles de la semence, de la moisson, d'un arbre, d'une bergerie, d'un fermier, d'un vigneron, d'un laboureur, d'un enfant prodigue ! Tel est le caractère de la douceur : elle se prête à tout. Il a des rapports avec les pécheurs et les plus grands pécheurs ; mais ce sont toujours des rapports de douceur, de tendresse et

de miséricorde. Que les pharisiens s'en scandalisent, qu'ils l'appellent l'ami des pécheurs : il ne diminuera rien de sa douceur à leur égard, et cette douceur convertira la Samaritaine, touchera les Zachée, ramènera les Madeleine, prononcera des paroles de pardon sur la femme adultère et couvrira de confusion les faux zélateurs de la loi. Ne disons rien de sa douceur dans sa passion et de sa prière en mourant : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* Cela se médite, mais ne peut se dire.

Oh ! que pourront répondre à ces exemples du Fils de Dieu les pasteurs qui traitent durement leurs peuples, qui accueillent les pécheurs avec froideur et insouciance ? Hélas ! il est impossible qu'ils fassent le bien dans leurs paroisses ; car, comme disait saint Vincent de Paul dans son langage simple et naïf, tous les hommes en sont logés là, qu'ils veulent être traités avec douceur, nul ne veut être corrigé par humeur, repris avec dureté. Si, dans la chaire sacrée, au lieu de faire entendre les pressantes invitations d'un père qui appelle son fils égaré, on ne fait entendre que les paroles dures d'un maître en colère, que les reproches amers d'un homme mécontent, on aliénera les esprits, on aigrira les cœurs, et voilà tout le résultat de la prédication sans douceur. Si au saint tribunal, au lieu de réchauffer dans les entrailles de sa charité le pécheur froid et glacé, au lieu de le forcer, comme un autre Ambroise, à pleurer ses

péchés, en les pleurant soi-même le premier, on accueille froidement, on parle durement, on reproche avec aigreur, le cœur se fermera, la confiance s'éloignera, et au grand malheur des âmes la crainte d'un maître sévère liera la langue qu'allait délier la touchante tendresse d'une mère, on éloignera peut-être à jamais d'un tribunal où la douceur et la bonté eussent fait revenir avec joie. Si, dans les rapports particuliers, on se laisse aller à l'impatience de l'homme, aux saillies du caractère et aux fougues de l'humeur, les peuples ne verront plus dans le pasteur le prêtre, le ministre de Dieu, mais un homme comme un autre, et dès lors quel fruit pourrait produire son ministère? Les affligés ne viendront plus déposer leurs peines dans son sein, les ignorants lui demander le pain de l'instruction, les hommes divisés l'établir juge et pacificateur de leurs différends, et son exemple sera dans l'esprit de ses paroissiens la justification de leurs impatiences et de leurs duretés envers les autres. Aussi Fénelon nous dit-il que pour être pasteur des âmes ce n'est pas assez d'être père, il faut encore être mère par sa tendresse, sa douceur et son affection ; aussi saint François de Sales tenait-il ce mot pour un axiome : tout par douceur, rien par force, la rudesse gâte tout, ferme les cœurs, engendre la haine et l'opiniâtreté. Sur quoi Bossuet fait cette belle remarque, qu'on peut contraindre et forcer les créatures inanimées et sans raison ; mais pour le cœur humain, il ne se régit pas tant

par puissance qu'il se ménage par art, se conduit par industrie, se gagne par douceur: ici la force n'a rien à soumettre, la puissance rien à gouverner, parce qu'il s'agit d'amener à Dieu des victimes volontaires, de former des enfants et non pas des esclaves. Donc, messieurs, nous devons la douceur au prochain ; j'ai ajouté que nous nous la devions à nous-mêmes, et la raison en est que l'impatience et la vivacité bannissent du cœur la sagesse dont on a besoin pour conseiller, l'onction pour exhorter, l'attention pour prier, la vigilance pour observer ses paroles et ses démarches : ces vérités se sentent assez d'elles-mêmes et n'ont pas besoin de développement.

Ainsi, messieurs, vous le voyez, à toutes sortes de titres la douceur est nécessaire aux prêtres. Maintenant combien elle leur est avantageuse, c'est ce qui nous reste à méditer, et ce que nous verrons en considérant qu'avec elle nous pouvons tout sur le cœur de Dieu, sur le cœur de nos frères, sur notre propre cœur.

Et d'abord sur le cœur de Dieu. Le caractère auguste dont nous sommes honorés, et qui nous établit ministres de réconciliation entre le ciel et la terre, ne suffit pas par lui seul pour rendre efficace notre médiation : il nous faut encore apporter au pied du trône de Dieu des dispositions capables d'intéresser son cœur et de gagner sa bienveillance. Or sa vertu chérie, celle qu'il voit dans une âme avec plus de complaisance, c'est la douceur:

Mansuetorum semper tibi placuit deprecatio; tandis qu'il abaisse jusqu'en terre le pécheur superbe, il soutient les âmes débonnaires : *Suscipiens mansuetos Dominus;* il se plaît à leur donner sa grâce : *Mansuetis dabit gratiam; exaltabit mansuetos in salutem;* c'est par la douceur que David espère fléchir la divine miséricorde : *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus;* c'est par la douceur que Moïse se fait écouter de Dieu : *Erat enim Moyses vir mitissimus*, et obtient la grâce de la sainteté : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.* Un cœur doux rappelle à Dieu l'image de son Fils la douceur même, et si Raguel s'attendrit et fondit en larmes sur Tobie parce qu'il était l'image de son ancien et vertueux ami, Dieu pourrait-il ne pas aimer et accueillir avec bonté celui qui porte en lui-même les traits les plus frappants de Jésus-Christ ? Aussi l'Évangile nous affirme-t-il que, si nous traitons les autres avec douceur, Dieu nous traitera de même : *In qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis.*

Mais ce n'est pas seulement sur le cœur de Dieu que l'homme débonnaire peut tout, c'est encore sur le cœur de ses frères. Il est sans doute difficile de traiter avec les hommes. Bornés dans leurs connaissances, injustes dans leurs préjugés, toujours prêts à condamner, jamais à excuser, bizarres dans leur conduite, fâcheux dans leurs humeurs, vains, orgueilleux, jaloux, intéressés, ils opposent au zèle du pasteur mille obstacles sans cesse renaissants ; mais, quelque difficile que la chose puisse

être en elle-même, elle devient facile par la douceur. On fait tout du cœur de l'homme, pourvu qu'on le manie avec douceur. La douceur dissipe les préventions, fait tomber les répugnances, ordonne en priant, corrige en conjurant; en dissimulant les outrages ou les manques d'égards, elle les fait réparer par une surabondance d'attentions et de zèle que ses charmes provoquent; elle se fait aimer de tous, même des plus méchants, et si elle ne les convertit pas tout de suite, elle prépare du moins les voies à la conversion, en faisant aimer ce qu'on n'a pas encore le courage de pratiquer. De là vient que, loin de briser le roseau cassé ou d'éteindre la mèche qui fume encore, elle reçoit tout le monde même les plus grands pécheurs avec bonté, parle avec tendresse, visite avec charité, compatit à ceux qui souffrent, soulage leur pauvreté, s'afflige de ce qui les afflige et se réjouit de ce qui les console. Rien n'est difficile aux hommes doux, comme aux hommes humbles : *Nihil arduum est humilibus, nihil asperum mitibus*. Par la douceur, on ne diminue rien du fardeau, à Dieu ne plaise! mais on détermine à s'en charger ; on tient à toute la sévérité des principes, mais on attire suavement le cœur à y conformer sa conduite. Il en est de la douceur comme de la Providence qui gouverne le monde: cette Providence ne laisse rien à l'abandon, pas même la chute d'un cheveu de notre tête ; mais elle régit tout par une action si douce que nous la sentons à peine, elle conduit la marche des

événements par une gradation tellement insensible, qu'elle échappe pour l'ordinaire à notre observation, et sa force est dans sa douceur même; c'est ainsi que la douceur régit si puissamment le cœur humain, qu'elle l'amène à tout ce qu'elle veut, le décide à tout, et cela d'une manière si suave, qu'elle fait à peine sentir l'empire qu'elle exerce sur lui.

Enfin, j'ai dit que la douceur peut tout sur notre cœur. Tant que nous maintenons notre âme dans une disposition de douceur et de calme, nous sommes maîtres de nos passions et nous les gouvernons à notre aise, parce qu'alors nous en observons sans peine tous les mouvements et pouvons diriger contre elles toutes les forces de notre âme qui ne seront point distraites ailleurs. L'impatience est le bouillonnement de la faiblesse indignée de son impuissance, et l'âme dans cet état n'est propre à rien; la douceur est le calme de la force, et dans cet état on pratique la perfection de la patience, de la charité, de l'humilité, de l'abandon à la divine volonté, de la confiance en Dieu, de toutes les vertus, et voilà comment la douceur peut tout sur notre cœur.

Voyons donc sérieusement l'état de notre conscience sur ce point : Où en suis-je de la vertu de douceur? Ne suis-je point souvent brusque, impatient, de mauvaise humeur? — Ne me laisse-je pas souvent aller à ces mouvements de vivacité qui font dire et faire tant d'imprudences, qui malédifient les peuples, et justifient dans leur esprit

leurs colères et leurs impatiences ? — Traité-je avec égard et bonté les plus grands pécheurs pour préparer leur retour à la religion? — Ne manqué-je point à la douceur envers les pauvres, les personnes grossières, ignorantes, scrupuleuses, ennuyeuses, mal intentionnées ? — Ne m'arrive-t-il pas quelquefois d'accueillir froidement, de parler durement, de reprocher avec aigreur, oubliant que la réprimande est un fruit amer qui ne se digère qu'autant qu'il est confi dans la douceur? — Ai-je toujours traité les autres comme je voudrais être traité moi-même ? — Est-ce ainsi que je me suis conduit surtout envers les pauvres, les domestiques, les inférieurs quels qu'ils soient ?

Résolutions : 1° D'avoir pour les âmes confiées à nos soins, et surtout pour les plus grands pécheurs, la douceur et la tendresse de la plus aimante des mères ; 2° de ne jamais nous permettre envers personne soit en chaire, soit au tribunal, soit en particulier la moindre parole dure ; 3° enfin de réprimer, même quand nous sommes seuls, jusqu'aux moindres mouvements d'impatience, de précipitation et de mécontentement qui voudraient s'élever en nous.

Bouquet spirituel : *Discite a me quia mitis sum corde.*

MÉDITATION

SUR

LA MÉDISANCE

1° Énormité de ce péché dans un prêtre ; 2° moyens de l'éviter.

Adorons la charité immense de Notre-Seigneur dans les conversations qu'il a bien voulu avoir avec les hommes pendant sa vie mortelle : *In terris visus est et cum hominibus conversatus est.* Oh ! que ses conversations étaient saintes et édifiantes ! Il ne sortait de sa bouche que des paroles de grâce qui ravissaient tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre, et, loin que la médisance souillât jamais ses lèvres, il ne pouvait souffrir que les scribes et les pharisiens censurassent les défauts du prochain : *Quid autem vides festucam in oculo fratris tui,* leur disait-il, *et trabem in oculo tuo non vides?* Il allait même jusqu'à déclarer qu'il tenait pour fait à lui-même tout outrage fait à la personne ou à la réputation du moindre des siens, de sorte que dire du mal du prochain, c'est en dire de Jésus, railler le prochain, c'est railler Jésus : *Quandiu non fecistis uni de minoribus his, mihi non fecistis.* Oh ! le beau modèle et les belles leçons de conversation pour les prêtres ! Qu'il est bien juste d'en rendre à ce divin Sauveur nos actions de

grâces avec les hommages de nos louanges, de notre admiration et de notre amour ! Acquittons-nous de ce devoir en ce moment avec le plus de ferveur possible.

I. Rien n'est malheureusement si commun que d'entendre des prêtres médire et médire les uns des autres, double désordre dont nous avons à méditer l'énormité et à chercher le remède.

1° Quand je pense au laïque qui souille ses lèvres par la médisance, je me rappelle ces paroles de l'Esprit-Saint : *Detractores, Deo odibiles..., abominatio hominum detractor...* ; *neque maledici neque rapaces regnum Dei possidebunt...* ; *vir linguosus non dirigetur in terra...* ; *si quis putat se religiosum esse non refrænans linguam suam..., hujus vana est religio.* Et je me sens saisi d'horreur à la seule pensée d'un mal contre lequel la vérité éternelle s'élève avec de si terribles menaces ; mais quand je pense que ce ne sont pas seulement les lèvres d'un laïque, mais les lèvres d'un prêtre qui se déshonorent ainsi, ah ! je serais presque tenté de crier au sacrilège, à la profanation. Quoi ! le matin tremper ses lèvres dans le saint calice, et le jour même, de ces mêmes lèvres, encore pour ainsi dire teintes et empourprées du sang de Jésus-Christ, distiller le fiel de la médisance et de la critique sur les hommes pour lesquels Jésus-Christ est mort : *Venenum aspidum sub labiis eorum !* O prêtres, est-ce donc pour cet usage que vos lèvres sont faites ? L'Esprit les déclare les dépositaires de la science et les inter-

prêtes de la loi : *Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus ;* et vous, vous les faites les dépositaires de l'iniquité la plus opposée à la loi qui est toute charité ; vous priez Dieu tous les jours de les ouvrir et de les sanctifier pour dire dignement ses louanges : *Domine, labia mea aperies ;* et vous permettez au démon de la médisance de les ouvrir pour en faire sortir ses noirs poisons ! « O bouche du prêtre, bouche plus auguste et plus vénérable que le propitiatoire de l'ancien temple, dit saint Augustin : *Os vel ipso quoque propitiatorio augustius atque honorabilius.* » « Bouche sainte comme celle de Jésus-Christ même, dit saint Anselme : *Os tuum os Christi est ;* comment vous avilissez-vous ainsi ? Vous qui vous élevez jusque dans les cieux : *Posuerunt in cœlum os suum ;* comment vous traînez-vous jusque dans la fange ? » « O prêtres, dit saint Bernard, faites-y attention : vous avez consacré votre bouche à l'Évangile ; c'est une profanation de l'ouvrir à toute parole que l'Évangile n'approuve pas, c'est un sacrilège de violer la charité dans la conversation de cette même bouche qui l'a prêchée dans la chaire : *Os tuum consecrasti evangelio, talibus assuescere sacrilegium est.* » « Prenez garde, dit saint Augustin, qu'une langue qui tous les jours fait descendre du ciel le Fils de Dieu, n'aille pas s'élever contre le Fils de Dieu lui-même et le déchirer dans ses membres vivants qui sont tous les chrétiens : *Provide ne lingua quæ vocat de cœlo Filium Dei,*

contra ipsum Dominum loquatur. » Et en vérité, mon Dieu ! quand on y pense sérieusement, qui ne frémirait d'horreur à la vue de ce mal ? Une langue qui est le matin le trône de la charité incarnée est peu de temps après le siège de la médisance déchaînée ; une langue qui tous les jours s'associe aux cantiques des anges dans les cieux, et se prête à Jésus-Christ même pour prononcer les paroles redoutables qui font les sacrements, cette même langue se livre au démon, et gouvernée par lui devient un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche, sacré comme profane ; un monde d'iniquités où sont méconnus et le respect dû aux supérieurs et la charité due aux égaux et aux inférieurs ; un mal inquiet qui trouble la société, jette la division dans le sanctuaire, la source d'un venin mortel qui infecte tout : *Lingua ignis est, universitas iniquitatis, inquietum malum..., plena veneno mortifero.* Que dirai-je, enfin ? une épée qui déchire, une flèche empoisonnée qui s'enfonce dans le cœur : *Exacuerunt ut gladium linguas suas, intenderunt arcum rem amaram, ut sagittent in occultis immaculatum.* O profanation, ô abus d'une chose si sainte ! qui dira le crime de la médisance dans un prêtre ? Mais une nouvelle considération le rend encore plus grave, c'est qu'il expose le prêtre au péril prochain du sacrilège : un prêtre est obligé d'être à chaque instant en état de grâce, parce qu'à chaque instant il peut être appelé pour administrer un sacrement et que les choses saintes

doivent être traitées saintement. Or le prêtre qui a l'habitude de la médisance médit sans même le remarquer, et, quand il s'en aperçoit, son illusion est si grande, le bandeau qui lui couvre les yeux si épais, qu'il ne s'en fait aucun scrupule, qu'il s'en sait même bon gré si avec assez de malice pour censurer il a pu joindre assez d'esprit pour plaire. Et après cela, comme si c'était chose indifférente de déchirer le prochain, de relever ses défauts, de noircir sa réputation, il monte hardiment à l'autel et va sans crainte administrer tous les sacrements ! O illusion épouvantable ! ô sacrilège, ô profanation de nos saints mystères ! Il se rencontre, dit-on, des sociétés de prêtres où la réputation du prochain est déchirée sans pitié, où tous les frais de la conversation se font aux dépens de l'un et de l'autre dont on passe tous les défauts en revue, et cependant le lendemain, ô chose pénible à penser ! tous ces prêtres célébreront nos redoutables mystères, comme s'ils n'eussent parlé que des choses les plus édifiantes ; ils tranquillisent leur conscience parce qu'ils n'estiment pas la matière assez grave pour un péché mortel ; mais combien s'y trompent ? et où ont-ils pris cette balance pour mesurer toujours d'une manière si sûre la somme de réputation qu'on peut enlever sans que le péché vienne jusqu'au mortel ; ils tranquillisent leur conscience, parce que ce n'est, disent-ils, qu'entre prêtres qu'ils parlent ainsi. Eh quoi ! est-ce qu'entre prêtres il n'y a plus de charité à observer ? est-ce

qu'entre prêtres elle n'a plus la même force, cette loi divine qui nous crie : *Nolite detrahere.... A detractione parcite linguæ.* Ce n'est qu'entre prêtres, et c'est précisément pour cela que le crime est plus grand, que la conversation devait être plus sainte ; il ne devait sortir rien que de céleste de ces bouches sanctifiées le matin même par le sang de l'Agneau. Ils tranquillisent leur conscience, parce qu'ils ont recommandé ou espèrent le secret. Mais non, dit l'Esprit-Saint, il n'est point de médisance secrète : *Sermo obscurus in vacuum non ibit... ; in secreto cubiculi tui ne maledixeris..., quia et aves cœli portabunt vocem tuam ;* et même on l'augmentera : chacun, en redisant la chose, y ajoutera quelque trait envenimé de sa façon : aussi David avait-il horreur de ces détracteurs à secret : *Detrahentem secreto proximo suo, hunc persequebar ;* et l'Esprit-Saint compare leur morsure à celle du serpent : *Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet qui occulte detrahit.* Ils tranquillisent enfin leur conscience, parce qu'ils l'ont fait, disent-ils, sans mauvaise intention. Étrange illusion ! et que diraient-ils de cette excuse, si on leur avait volé leur bien, même avec l'intention d'en faire une bonne œuvre. Or, l'Esprit-Saint ne dit-il pas : *Melius est bonum nomen quam divitiæ multæ..., quam mille thesauri pretiosi et magni ?* Donc c'est à tort qu'ils tranquillisent ainsi habituellement leur conscience, et il y a au moins péril prochain de sacrilège dans les fonctions saintes pour le prêtre médisant.

Examinons ici notre conscience et ne nous faisons pas illusion : *Pauci admodum sunt*, dit saint Paulin, *qui huic vitio renuntient, raroque invenies qui ita vitam suam irreprehensibilem exhibere velint ut non libenter reprehendant alienam ; tantaque hujus mali libido mentes hominum invasit, ut etiam qui procul ab aliis vitiis recesserunt, in istud, quasi in extremum diaboli laqueum, incidant.*

2° Passons maintenant à un genre de médisance plus grave encore, c'est celle par laquelle un prêtre médit d'un autre prêtre : si c'est un crime de médire de tout chrétien, parce que c'est blesser Dieu à la prunelle de l'œil que de toucher à ses enfants, parce que ce grand Dieu tient pour fait à lui-même ce qu'on fait au moindre des siens, que doit-ce être de toucher à ses prêtres, qui sont ses meilleurs amis : *Vos autem dixi amicos*, ses confidents intimes, ses représentants et ses lieutenants en terre, ses ministres et ses ambassadeurs, les médiateurs entre le ciel et la terre ? Combien ne doit-il pas s'en tenir offensé ? « Gardez-vous de toucher à mes oints, dit-il dans l'Écriture, et n'exercez pas votre malignité contre mes ministres : *Nolite tangere christos meos et in prophetis meis nolite malignari.* » Oh ! quelle sera coupable, la langue qui aura attaqué une personne si auguste, versé son fiel sur un caractère si sacré ! Un grand empereur avait coutume de dire : « Si je voyais un prêtre faire une faute, je le couvrirais de mon manteau, pour que personne ne s'en aperçût. » Grande leçon don-

née aux prêtres ! Je sais qu'ils disent : « Nous n'en parlerions pas devant des laïques. » Mais, ô mon Dieu, cette excuse sera-t-elle admissible devant votre tribunal ? est-ce donc que l'estime des prêtres est quelque chose de si vil qu'il n'y ait point de mal à en dépouiller ce confrère ? On se ferait un scrupule de le dépouiller de l'estime des laïques, et on ne s'en fait point de le dépouiller de l'estime de ses confrères, c'est-à-dire de ceux-là même à l'estime desquels il tient davantage, parce qu'étant en général plus éclairés et plus graves, leur opinion est d'un plus grand prix. Mais quand même le caractère du sacerdoce ne serait pas si auguste, la charité qui doit unir tous les prêtres, soit entre eux, soit avec l'autorité qui gouverne, rendrait elle seule ce crime épouvantable ? Eh ! mon Dieu, entre qui la charité régnera-t-elle si ce n'est pas entre vos prêtres ? On disait à la vue des saints chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ! » et ne faudrait-il pas aussi que la charité unît tellement tous les prêtres, que les peuples, en les voyant, pussent s'écrier : « Voyez comme ils s'aiment ! » Si à la charité on doit reconnaître les chrétiens : *In hoc cognoscent omnes*, combien plus les prêtres qui doivent être les plus parfaits des chrétiens, qui ont tous la même mission, celle de répandre le feu de la charité sur la terre, qui remplissent les mêmes fonctions, soutiennent la même cause ; et est-ce donc aux membres d'un même corps à se déchirer l'un l'autre ? aux hommes du même état à s'armer l'un contre

l'autre, au lieu de s'unir contre l'ennemi commun? Et dans quel temps fut-il plus nécessaire au sacerdoce de ne plus faire qu'un corps parfaitement uni, une armée dont tous les rangs soient étroitement serrés par la charité et qui trouve sa force dans son union? Le monde nous hait et nous insulte ; au moins aimons-nous les uns les autres et cessons de nous déchirer par des médisances d'autant plus odieuses qu'en général les passions les plus viles en sont le principe. Tantôt c'est l'orgueil qui croit s'élever à proportion qu'il abaisse ses confrères et se flatte intérieurement d'être ou de se faire croire meilleur que ceux qu'il critique ; tantôt c'est une basse jalousie qui, blessée de la réputation, des talents, des succès des autres, s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface et ne trouve les autres si dignes de censure que parce qu'on les loue. D'autres fois, c'est une haine déguisée qui répand sur les paroles l'amertume cachée dans le cœur, une misérable vanité qui veut faire de l'esprit aux dépens des autres, une duplicité indigne qui loue en face et déchire en secret : *Molliti sunt sermones ejus super oleum, et ipsi sunt jacula;* une faiblesse honteuse qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot ; une froide barbarie qui va percer un absent. Examinons-nous encore ici devant Dieu : comment avons-nous parlé de nos confrères ? n'avons-nous point diminué les louanges qu'on leur donnait, publié les défauts que nous avions remarqués en eux ?

II. Et maintenant voyons quels remèdes apporter à un si grand mal? Il en est trois principaux: n'écouter jamais la médisance, ne parler jamais du prochain à moins qu'on n'ait du bien à en dire, se juger soi-même. Et d'abord ne point écouter la médisance; c'est l'avis de l'Esprit-Saint: *Sepi aures tuas spinis, et linguam nequam nolite audire;* on ne serait pas si facile à médire si on n'était pas si facile à écouter, et saint Bernard dit qu'il n'ose décider lequel est le plus coupable ou l'approbateur du médisant ou le médisant lui-même: *Detrahere aut detrahentem audire quid horum damnabilius sit, non facile dixerim;* pour cela, il faut éviter autant que possible la compagnie des médisants: *Cum detractoribus ne commiscearis*, et, quand nous nous y trouvons malgré nous, détourner adroitement le discours pour sauver la victime du coup qui la menace, à l'exemple de Job qui disait: *Conterebam molas iniqui et de dentibus illius auferebam prædam;* et, quand nous ne pouvons détourner la conversation, témoigner au moins par le sérieux de notre visage que ce langage nous déplaît: *Ventus aquilo dissipat pluvias, et facies tristis linguam detrahentem.* Saint Augustin avait fait écrire autour de sa table ces deux vers si connus pour en éloigner les médisants:

Quisquis amat dictis absentum rodere vitam
Hanc mensam vetitam noverit esse sibi.

Puissent ces deux vers être souvent rappelés

dans les repas et les sociétés des prêtres ! Oh ! que de maux et de péchés ils retrancheraient.

Le deuxième remède à la médisance, c'est de ne parler jamais du prochain, à moins qu'on n'ait du bien à en dire. Quand notre bouche va s'ouvrir pour parler des autres, demandons-nous à nous-mêmes : « Serais-je bien aise qu'on dît de moi ce que je vais dire ? » Si la réponse est affirmative, parlons ; sinon, taisons-nous, suivant l'avis du Sage : *Ori tuo facito ostia et seras... ; in verbis tuis facito stateram..., et attende ne forte labaris in lingua.*

Le troisième remède, c'est de juger sévèrement notre vie et nos actions et non celles des autres dont nous ne sommes pas chargés. Ah ! si nous savons rentrer dans notre néant, étudier nos misères et nous apprécier à notre juste valeur, nous ne serons plus tentés de jeter la pierre au prochain, nous rappelant la parole du Fils de Dieu : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat ;* nous jugerons alors que tout le monde vaut beaucoup mieux que nous, et nous serons disposés à interpréter tout en bien et à excuser tous leurs défauts.

Résolutions : 1° De mettre ces trois moyens en pratique ; 2° de travailler à réparer toutes les médisances dont nous sommes coupables, en parlant avantageusement de tous ceux dont nous avons parlé défavorablement. Ceci est d'une obligation rigoureuse, dit le Sage : *Qui detrahit alicui rei, ipse se in futurum obligat ;* et la maxime de saint

Augustin : *Non remittitur peccatum nisi restituatur ablatum*, est aussi vraie du tort fait à la réputation du prochain que du tort fait à ses biens et à ses propriétés.

Bouquet spirituel : *Pone, Domine, custodiam ori meo..., ut non delinquam in lingua mea.*

MÉDITATION

SUR

L'UNION DE L'AME AVEC JÉSUS

1° En quoi consiste cette union ; 2° motifs qui doivent nous la faire rechercher et pratiquer.

Rendons nos hommages d'adoration, de louanges, d'amour à Jésus-Christ, comme au souverain bien de nos âmes, auquel il est si bon, si doux, si délicieux de s'unir et de rester uni dans le temps et dans l'éternité : *Adhærere Deo bonum est ;* et prions-le de nous faire connaître la nature de cette union et les motifs qui doivent nous la faire rechercher et pratiquer.

I. Et d'abord, en quoi consiste cette union de l'âme avec Jésus ? L'Église nous l'enseigne par trois paroles que le prêtre prononce tous les jours à l'autel : « Gloire à Dieu, dit-elle, par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ : *Per ipsum et cum ipso et in ipso ;* » et tels sont les trois caractères de l'union de l'âme avec Jésus-Christ. Pour être uni avec lui, il ne faut plus penser, parler et agir que par son esprit, *per ipsum ;* à son imitation, *cum ipso ;* en société avec lui, *et in ipso.*

Ne plus penser, parler et agir que par l'esprit de

Jésus-Christ, *per ipsum*, c'est ne plus se laisser conduire par sa volonté propre et ses inclinations naturelles, par l'amour de soi-même et de ses aises, par l'impétuosité du caractère et l'ardeur bouillante des désirs ; c'est renoncer aux caprices et aux fantaisies, au propre esprit et au propre jugement, aux maximes et aux goûts du monde ; c'est se vider tellement de soi-même, qu'on ne tienne point à ses idées même dans les choses les plus louables et en apparence les meilleures ; c'est se vider tellement du monde, qu'on méprise ce qu'il estime, qu'on fuie ce qu'il recherche et qu'on compte pour rien ses jugements et ses maximes ; c'est enfin entrer dans un détachement si total et si parfait de soi-même et de tout ce qui est créé, qu'on n'ait plus d'autre volonté que la très sainte volonté de Dieu, d'autre règle que son bon plaisir ; qu'en conséquence, saintement jaloux de lui plaire, on le consulte dans le calme du recueillement, qu'on l'écoute dans le silence de l'intérieur, qu'on suive avec générosité ses salutaires inpressions et qu'on se laisse en tout conduire par son esprit adorable : *per ipsum*. Ainsi une âme unie à Jésus ne vit plus de sa propre vie, comme dit le grand apôtre, c'est Jésus qui vit en elle comme l'âme de toutes ses opérations, c'est Jésus qui y commande et qui y règne ; tout en elle se fait par l'impulsion de l'esprit de Jésus dont elle est pleine, et pensées et affections, et jugements et paroles et actions, tellement qu'elle peut bien dire : *Vivo jam non ego,*

vivit vero in me Christus. Elle ne craint rien tant que de faire sa propre volonté, de suivre son propre esprit, et jusque dans les moindres choses elle cherche avec une sainte, mais douce inquiétude, à se conformer à l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit d'obéissance, d'humilité, de pauvreté, de mortification, de charité et de douceur. Voilà le premier caractère de l'union avec Jésus-Christ, *per ipsum.*

Le deuxième caractère, c'est de se proposer en tout Jésus pour modèle et de s'étudier à faire toutes choses comme il les faisait lui-même, *cum ipso.* Une âme qui aspire à cette bienheureuse union s'arrête souvent dans le cours de ses pensées et de ses actions pour se demander à elle-même : « Que penserait, que dirait, que ferait maintenant Jésus-Christ s'il était à ma place? *Quid nunc Christus ?* » Elle se représente ce divin Sauveur placé dans la position où elle se trouve, se remettant devant les yeux toutes ses actions pour y conformer sa propre conduite ; toutes ses dispositions intérieures pour les retracer en elle ; la manière, dont il priait, conversait, travaillait, mangeait pour se rendre en toutes ces choses semblable à lui ; et elle goûte une joie délicieuse à se considérer comme un disciple ignorant, mais avide d'apprendre à l'école de son maître. Le maître opère avec une perfection qui ravit, puis, se tournant vers son disciple, il lui dit : « Fais comme vous m'avez vu faire : *Exemplum dedi vobis..., inspice, et fac secundum exemplar.*

L'âme unie à Jésus s'empresse aussitôt de copier son modèle et c'est ainsi qu'elle fait toutes choses à son imitation, *cum ipso*.

Enfin, le troisième et dernier caractère de l'union avec Jésus, c'est d'associer toutes nos pensées et actions aux pensées et actions de Jésus, *in ipso ;* en sorte que dans chacune nous ayons le désir et la volonté de l'unir à quelqu'une semblable qu'aura faite Jésus-Christ pendant sa vie mortelle ; par exemple, nos oraisons à ses oraisons, notre travail à son travail, nos conversations à ses conversations, nos souffrances à ses souffrances, nos contradictions à ses contradictions, nos intentions à ses intentions, nos repas à ses repas, et notre sommeil même à son sommeil : pratique des plus sanctifiantes, car par là nos actions acquièrent un prix ineffable aux yeux de Dieu le Père, qui, prenant une complaisance souveraine en son Fils ou ce qui porte son image, regarde d'un œil tout particulier de complaisance les actions même les plus basses, dès qu'il les voit unies et identifiées à celles de ce Fils bien aimé ; et Jésus-Christ lui-même, faisant découler sur notre action les mérites de l'action semblable qu'il a faite le premier et à laquelle nous nous unissons, lui communique une dignité incomparable : ce qui fait dire à Blosius : *Bona opera illius qui istud pie observat, excedunt incomparabiliter bona opera ejus qui non observat.* Voilà en quoi consiste l'union de l'âme avec Jésus ; et maintenant quels sont les motifs qui

doivent nous la faire rechercher et pratiquer.

II. J'en distingue deux principaux : son obligation et son excellence. Son obligation : ouvrons l'Évangile, qu'y lisons-nous ? « De même, dit Jésus-Christ, que le sarment tire sa vie de son union avec la vigne, se dessèche et meurt si on l'en sépare ; ainsi, si vous ne tirez de moi votre vie, si vous n'êtes unis à moi, si vous ne demeurez dans moi, vous êtes morts : *Sic nec vos nisi in me manseritis.* Quiconque ne demeure pas dans moi, reprend-il, sera jeté au feu comme le sarment sec et inutile et il brûlera : *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes, et arescet..., et in ignem mittent, et ardet.* » Et l'apôtre saint Paul ne parle pas avec moins de force : « Celui-là, nous dit-il, n'appartient pas à Jésus-Christ qui ne vit pas de l'esprit de Jésus-Christ : *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* » Aussi pressait-il ses chers enfants de ne vivre que de l'esprit de Jésus-Christ et dans l'union avec Jésus-Christ : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu...* ; *flecto genua ad Patrem..., ut det vobis... Christum habitare per fidem in cordibus vestris.* Mais l'excellence seule de cette vie d'union à Jésus devrait suffire pour nous la faire embrasser ; car qu'ils sont magnifiques, les effets de cette union sacrée ! Une âme en cet état est resplendissante de la splendeur de Dieu même qui habite au milieu d'elle, rayonnant de gloire comme un roi assis sur son trône, disposant de toutes ses actions, pensées et affections ; tellement, dit l'Apôtre, qu'elle ne fait

avec Dieu qu'un seul et même esprit : *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* Ce n'est pas qu'elle soit exempte de peines, c'est au contraire par les épreuves que cette union se forme et se perfectionne ; mais, malgré toutes ces peines, elle jouit d'un bonheur qui lui semble un avant-goût du paradis ; et, s'il y a en effet pour l'âme une sorte de paradis en ce monde, n'est-ce pas dans cette parfaite indépendance où elle est de tous les événements de la vie ? L'estime ou le mépris, la louange ou le blâme, l'élévation ou l'humiliation, le gain ou la perte, la prospérité ou l'adversité, tout lui est égal, parce que, si elle aime quelque chose, ce n'est qu'en Dieu ou en vue de Dieu qu'elle l'aime, et la volonté de Dieu lui est également aimable soit qu'elle l'en prive, soit qu'elle l'en fasse jouir. Si elle use des choses de la terre, c'est sans s'y attacher et toujours disposée à s'en passer quand il plaira à Dieu ; si elle va et vient selon les devoirs de son état, c'est toujours sans s'éloigner de Dieu et sans jamais sortir de la présence du bien-aimé qui fait les délices de son cœur. Heureuse et admirable union ! non seulement cette âme est belle aux yeux de son divin époux, calme et tranquille au dedans : ce calme et cette tranquillité se manifestent encore au dehors. Elle était naturellement d'une humeur rude et fâcheuse, d'un abord froid et rebutant, d'un esprit sévère et difficile ; mais aussitôt que la douceur infinie de Jésus s'est répandue en elle par l'étroite union contractée avec

lui, dès lors son caractère est tout autre, on ne voit plus en elle que des mœurs douces et paisibles, des manières simples et unies, des réponses obligeantes ; elle ne s'offense et ne s'irrite de rien, elle souffre tout de tout le monde et ne fait rien souffrir à personne. Sa charité tendre et prévenante, affable et compatissante, atteste au contraire à tous combien la vertu est aimable, la piété charmante.

Résolution de faire toutes nos actions avec un entier détachement de nous-mêmes et en union avec l'esprit de Jésus-Christ. Pour nous y exciter, nous répéterons souvent la parole suivante qui résume cette méditation :

Bouquet spirituel : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso.*

MÉDITATION

SUR

LA NÉCESSITÉ DE L'ORAISON

Nécessité de l'oraison dans un prêtre démontrée : 1° Par les fonctions du sacerdoce ; 2° par les périls du saint ministère ; 3° par la sainteté de l'état ecclésiastique.

Adorons Jésus-Christ, consacrant les jours entiers à l'oraison et quelquefois les nuits elles-mêmes : *Exiit in montem orare, et erat pernoctans in oratione Dei*, et faisant précéder par la méditation les actes principaux de sa vie, l'élection de ses apôtres, sa transfiguration sur le Thabor et sa passion au jardin des Oliviers. Adorons aussi l'Esprit divin remplissant des mêmes dispositions tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans l'Ancien Testament, ce sont les patriarches si pleins de l'esprit d'oraison, qu'ils marchent toujours en la présence de Dieu et voient l'invisible comme de leurs propres yeux : *Invisibilem tanquam videns ;* c'est David se levant la nuit pour méditer la loi de Dieu, et y employant encore la meilleure partie du jour, malgré les soins d'un grand royaume : *Media nocte surgebam ad confitendum tibi... ; quomodo dilexi legem tuam, Domine? tota die meditatio mea est.* Dans le Nouveau Testament, ce sont les apôtres faisant passer la

prière avant tous les travaux du ministère, de la conversion du monde entier qu'ils avaient sur les bras : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus;* ce sont les Grégoire de Nazianze, les Basile, les Chrysostome, les Martin, les Grégoire le Grand, les Bernard, les Charles Borromée, les Vincent de Paul, les Alain de Solminiac, qui disaient n'avoir jamais connu ni un bon prêtre qui ne fît pas l'oraison, ni un prêtre fidèle à l'oraison qui ne fût pas un bon prêtre. Après avoir considéré d'un œil attentif ces grands exemples, appliquons-nous à nous convaincre fortement de la nécessité de l'oraison pour un prêtre. Nous puiserons les raisons de cette nécessité : 1° Dans les fonctions du sacerdoce; 2° dans les périls du saint ministère; 3° enfin dans la sainteté de l'état ecclésiastique.

I. Et d'abord dans les fonctions du sacerdoce. Il en est quatre principales : la sainte messe, le saint office, l'administration des sacrements, la prédication de la divine parole. Or ces quatre fonctions demandent dans un prêtre la pratique habituelle de l'oraison. Si chaque matin on n'a pas fait l'oraison en règle, comment portera-t-on au saint autel ou dans le divin office ce recueillement profond, cette foi vive, ce cœur brûlant d'amour que demandent de si augustes ministères? Au lieu de ces dispositions, on n'y portera que froideur, négligences, distractions, pensées inutiles et tous les fantômes d'une imagination en désordre. Oh! ici, quelle différence d'un prêtre qui fait oraison à un prêtre

qui la néglige! L'un est tout respect et tout amour, il goûte toutes les paroles que sa langue profère, il apprécie toute la grandeur des fonctions qu'il remplit, tout en lui est pieux, exemplaire, également propre à toucher le cœur de Dieu et à édifier le peuple fidèle, parce que le matin il a allumé le feu dans son cœur : *In meditatione mea exardescet ignis;* l'autre, au contraire, est insouciant et distrait; et tandis que les anges brûlent d'amour et tremblent de respect autour de lui, il est insensible comme le marbre et la pierre et laisse couler sur une langue froide et languissante les plus sublimes paroles de la liturgie ou les expressions les plus embrasées du saint roi-prophète; il s'excuse et se tranquillise, appuyé sur la fragilité humaine, mais vaine excuse : en négligeant ou faisant mal l'oraison, il pose la cause des distractions et froideurs qui lui arrivent. L'oraison bien faite en eût prévenu la plupart et eût mis dans son âme des sentiments de piété capables de compenser ce qui est de la fragilité humaine : *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum;* et par conséquent il en est responsable devant Dieu.

Et ce que nous disons de la messe et du saint office, nous pouvons le dire de l'administration des sacrements et de la prédication de la divine parole. L'oraison fait sentir aux prêtres la grandeur et l'excellence des sacrements, leur y montre le sang de Jésus-Christ, qui, coulant par leurs mains, s'en va inonder tout le peuple fidèle ; et

cette pensée de foi les tient dans le respect, la religion et la modestie convenables. Mais sans l'oraison, on traite les sacrements comme chose vile et vulgaire ; on les administre sans attention, modestie et respect, le cœur ne dit mot dans des fonctions toutes célestes et la langue précipite des paroles où l'âme n'est pour rien. Au tribunal de la pénitence, on dirige les âmes d'une manière tout humaine, sans consulter l'esprit de Dieu; et la raison de l'homme qui, incapable de s'élever au-dessus d'elle-même, ne peut atteindre jusqu'à l'ordre surnaturel, devient le seul arbitre de la plus surnaturelle de toutes les œuvres : la conduite des âmes. On n'a alors ni onction pour consoler ni sagesse pour conseiller; comme on n'a pas appris à se connaître soi-même dans l'oraison, on ne connaît point les autres; on ne voit que la surface des consciences et jamais cet intérieur où est la source du mal; et de là tant de pénitents superficiels parce que le médecin qui les traite n'a pas appris dans l'oraison et leurs maux et leurs remèdes. En chaire, c'est l'homme qui parle et non point le prêtre; et de là tant d'exhortations, tant de prédications et si peu de fruits ! Pour convaincre et toucher les autres, il faut avoir été convaincu et touché soi-même dans la ferveur de l'oraison ; c'est là qu'il faut se remplir soi-même avant de remplir les autres, dit saint Augustin: *Priusquam exerat linguam, ad Deum levet animam sitientem ut eructet quod biberit, vel quod impleverit fundat.* « On n'allume qu'avec du feu, »

dit un saint, et il n'y a qu'un discours préparé dans la chaleur de l'oraison qui puisse porter au cœur des auditeurs la chaleur du saint amour, et voilà d'où vient qu'un seul mot d'un homme d'oraison produit souvent plus d'impression que cent discours d'un homme qui n'est qu'orateur.

II. Mais si les fonctions du sacerdoce demandent de nous la pratique habituelle de l'oraison, les périls du ministère ne la réclament pas moins. On trouve quelquefois des esprits préoccupés qui disent : « Cela est bon pour le séminaire ou pour des religieux. » Mais, ô mon Dieu, que cela est bien meilleur encore et plus nécessaire pour les prêtres dans le ministère ! Si quelque part on pouvait se soutenir sans l'oraison, ce serait sans doute dans une maison de retraite où tout porte à Dieu, où on ne voit que de saints exemples, où on n'entend que de saintes paroles ; et cependant là même tout le monde la croit nécessaire. Mais un prêtre dans le ministère qui se voit tous les jours au milieu des tempêtes et sur le bord des précipices, environné de publicains, de Samaritains et de Madeleines, oh ! qu'il a un bien plus pressant besoin de l'oraison ! Il n'y a que l'oraison qui puisse le mettre en assurance contre tant de périls, l'oraison que saint Chrysostome appelle le grand port et le lieu qui doit lui servir de refuge : *Magnus portus, magnus refugii locus, tentationum pons et tribulationum interpositus paries.* « Heureux, dit le prophète, celui qui médite jour et nuit la loi du Seigneur ! il sera comme un bel arbre planté sur le

courant des eaux, il n'aura à craindre ni la stérilité, car il sera chargé de fruits dans son temps, ni la sécheresse, car son feuillage sera toujours vert, et tout lui tournera à bien : *Beatus vir qui... in lege Domini meditabitur die ac nocte ! Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo : et folium ejus non defluet, et omnia quæcumque faciet prosperabuntur.* » Mais, pour les prêtres qui ne font pas l'oraison : *Non sic, non sic : sed tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ.* Le premier péril pour lui est celui de l'habitude et de la routine, la vraie homicide du prêtre, la malédiction la plus générale et la plus terrible attachée aux saintes fonctions du ministère. Et comment sans oraison ne pas se faire une routine de ce qu'on dit et de ce qu'on fait tous les jours? Comme on passe sa vie au milieu des choses saintes, on finit bientôt par les regarder comme des choses profanes qui ne réveillent plus rien en nous, ni foi, ni attention, ni ferveur, ni piété; et de là le défaut de respect, l'abus des choses saintes, les prières mal faites, la stérilité de tant de moyens de salut, que nous avons entre les mains; il n'y a que le prêtre fidèle à méditer tous les matins l'excellence de ses fonctions, la grandeur de son ministère, les perfections infinies de Dieu, qui puisse se préserver du malheur d'être un prêtre de routine et d'habitude; sa foi, au lieu de se ralentir, va toujours en croissant et, par l'oraison, se sauve là où les autres se perdent. Le deuxième péril du prêtre

est celui de la dissipation : au milieu des mouvements et de l'action qu'exigent nos fonctions, l'homme intérieur s'affaiblit et s'éteint ; on perd pour soi-même en se livrant aux besoins des autres, on est tout au dehors et jamais dans son cœur, et on se fait tellement à cette vie d'agitation, qu'on ne peut plus se passer des hommes ni être un instant avec Dieu seul et soi-même ; état funeste et dangereux où l'humeur, la vivacité, le tempérament, l'inquiétude entrent plus dans nos fonctions que l'amour du devoir, où l'on est si exposé à oublier son salut et le soin de son âme, à se laisser entraîner par mille passions : or, encore ici, la pratique habituelle de l'oraison est le seul moyen de prévenir ou de réparer un si grand mal. Une bonne oraison chaque matin nous établit dans cet esprit de piété et de recueillement qui règle, modère et sanctifie toutes nos fonctions. Toutefois la routine et la dissipation ne sont pas les seuls dangers du prêtre. Un autre péril, ce sont les tentations qui l'attendent dans l'exercice de ses fonctions : tantôt c'est la vanité et l'orgueil, s'il réussit ; tantôt c'est le dégoût et l'abattement, s'il ne réussit pas ; et que de périls sans nombre qui se rencontrent au saint tribunal ou dans le commerce nécessaire du monde, périls si grands qu'ils ont fait dire à saint Augustin cette célèbre parole : *Nihil difficilius et periculosius sacerdotis officio*. Or à tous ces dangers l'oraison est l'unique remède à opposer, mais aussi remède efficace et infaillible : *Magnus portus, magnus refugii locus, tenta-*

tionum pons et tribulationum interpositus paries.

III. Enfin, la sainteté de l'état ecclésiastique nous fait une loi de la pratique habituelle de l'oraison : un prêtre doit être un saint, puisque le précepte imposé à tous les fidèles, *sancti estote, perfecti estote*, pèse à plus forte raison sur lui ; il doit être un saint d'une sainteté éminente, puisque saint Chrysostome lui crie : *Necesse est sacerdotem sic esse purum ut si in ipsis cœlis collocatus inter cœlestes virtutes medius staret,* et que toute la tradition lui répète : *Tantum aliis excellere debemus merito quantum ipsos præstamus dignitate.* Il doit être saint d'une sainteté toujours croissante, puisque les grâces nouvelles qu'il reçoit chaque jour demandent chaque jour des vertus nouvelles, et que c'est d'ailleurs une vérité convertie en axiome, que ne pas avancer, c'est reculer : *Non progredi regredi est;* enfin, il doit être saint d'une sainteté si frappante, qu'elle gagne et convertisse les autres, puisqu'on n'est point prêtre pour soi, mais pour autrui ; et qu'un prêtre, par son caractère seul, doit être sauveur des âmes : or sans la pratique habituelle de l'oraison point de sainteté. « Si je n'eusse fait, Seigneur, dit le prophète, ma méditation habituelle de votre loi, j'étais perdu ; jamais je ne cesserai de méditer vos justices, parce que c'est là pour moi le canal de la vie : *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem in humilitate mea ; in æternum non obliviscar justificationes tuas, quia in ipsis vivificasti me.* Et, en effet, quand on ne réfléchit pas sou-

vent sur les grandes vérités de la Religion, on finit par n'en avoir plus qu'une foi morte et languissante qui n'influe en rien sur les sentiments et la conduite ; quand on ne réfléchit pas souvent sur ses devoirs, on n'en sent plus l'importance et on les néglige ; quand on ne rentre pas souvent en soi-même, on s'aveugle et on ne se connaît point, et de là point d'humilité, point de mortification, on n'en comprend même pas la raison ; de là la grande plainte du prophète : *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde.* Et si sans oraison il n'est point de sainteté commune, à plus forte raison point de sainteté éminente : « Il faudrait pour cela un miracle, dit Gerson : *Absque meditationis exercitio nullus, secluso miraculo, ad rectissimam religionis normam attingit.* » Point de sainteté toujours croissante en proportion des grâces : *Frustra*, dit saint Bonaventure, *profectus virtutum sine oratione speratur.* Point de sainteté qui gagne et convertisse les autres ; car, disait saint Vincent, « si un prêtre d'oraison est bon à tout, un prêtre sans la pratique habituelle de l'oraison est un sel affadi qui n'est bon à rien ».

Résolutions : 1° D'être tous les jours de cette vie singulièrement fidèle à faire l'oraison ; 2° de la faire dès le grand matin pour n'y être pas troublé par les fonctions du ministère, et de ne jamais remettre le bréviaire du soir au matin, de peur qu'il ne prenne la place de l'oraison ; 3° d'y apporter la préparation éloignée qui consiste dans le recueille-

ment habituel et la mortification, mais encore la préparation moins éloignée qui consiste à déterminer dès la veille le sujet d'oraison, et à s'en occuper dans le silence le soir en se couchant et le matin en se levant; 4° d'observer les points principaux de la méthode de l'oraison de peur que le défaut d'ordre et de règle nous jette dans les distractions.

Bouquet spirituel : *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde.*

MÉDITATION

SUR

NOS DEVOIRS ENVERS LA TRÈS SAINTE EUCHARISTIE

1° Profond respect ; 2° ardent amour que nous devons à l'Eucharistie.

Adorons l'amour immense de Notre-Seigneur qui, ayant aimé les siens, les aima surtout à la fin de sa vie dans l'institution du sacrement de son amour : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos ;* mystère qui renferme un monde de miracles, qui fait vivre tous les jours avec nous et en nous un Dieu prodigue de lui-même ; mystère qui est tout ensemble sacrifice et sacrement, où un Dieu est tout à la fois prêtre, victime, nourriture, hostie d'amour toujours vivante et se dépensant tout entière pour nous : *Totus in usus nostros expensus.* Oh ! qu'il est juste de reconnaître tant d'amour par tous les hommages les plus fervents dont nos cœurs sont capables ! Abîmons-nous dans tous les sentiments de l'adoration, de la louange, de la reconnaissance, de l'amour. Quoi que nous fassions, nous ne ferons jamais assez pour un mystère si plein d'amour : *Quantum potes, tantum aude, quia major omni laude, nec laudare sufficis.*

I. Le premier hommage qu'attend de nous la divine Eucharistie, c'est le plus profond respect : nous le devons à Jésus-Christ, nous le devons au peuple qui nous voit, nous nous le devons à nous-mêmes. Nous le devons à Jésus-Christ : car si on observe un maintien si respectueux devant les rois de la terre, que doit-il être devant ce Roi des rois, ce Seigneur des seigneurs? et si le Père éternel lui-même n'a pas cru trop faire pour honorer son Fils que de laisser autour des tabernacles des millions d'esprits célestes qui s'y tiennent abîmés dans une continuelle adoration ; si les séraphins s'y couvrent de leurs ailes sans oser lever la tête, ainsi qu'ils apparurent au prophète Isaïe ; si les anges sont là comme des gardes autour de leur Roi, dans l'attitude du respect le plus profond, les yeux baissés, la tête inclinée, ainsi que les vit saint Jean Chrysostome, ou ainsi que l'apôtre de la dilection nous dépeint les vingt-quatre vieillards devant le trône : *Ceciderunt in conspectu throni in facies suas*, nous siérait-il à nous d'oser y lever les yeux, y porter un air familier, y prendre nos aises, y laisser notre esprit inattentif et notre cœur insouciant? et que sommes-nous donc devant ce Fils éternel du Père, descendu des splendeurs des saints où il est engendré de toute éternité? Nous sommes des sujets pauvres et indigents devant le Roi de gloire : *Tu rex gloriæ, Christe*, disait saint Thomas en abordant les tabernacles avec le saisissement du respect. Nous sommes de misérables

criminels devant leur juge. « D'où vous vient, demandait-on à saint Martin, cette frayeur et ce tremblement qu'on remarque en vous quand vous entrez dans l'église? — Et comment ne tremblerais-je pas ? répondit le thaumaturge des Gaules : je suis en présence de mon juge. » Nous sommes enfin de chétives créatures devant l'infinie majesté de leur Dieu : or que doit faire la créature en face de son Créateur, sinon s'abaisser, s'anéantir de respect, confesser qu'il est son Seigneur: *Dominus est ;* qu'elle n'est que cendre et poussière: *Loquar ad Dominum meum cum sim pulvis et cinis*, et lui redire mille fois le cri de saint François d'Assise : *Quis tu, Domine, quis ego?* ou plutôt se rappeler l'avis de sainte Thérèse à ses filles : c'est que nous devons nous tenir devant la sainte Eucharistie tout comme les bienheureux se tiennent dans le ciel devant l'essence divine.

Ce respect que nous devons à Jésus-Christ, nous le devons encore au peuple qui nous voit. Le peuple croit bien plus à l'exemple qu'à la parole de ses prêtres, et un extérieur profondément religieux, un maintien recueilli lui apprend mieux que tous les discours combien est grand le Dieu de nos tabernacles. Souvent même la vue seule d'un saint prêtre à l'autel, d'un Vincent de Paul, d'un François de Sales a suffi pour convertir des âmes égarées, comme au contraire un air familier et tout à son aise, un regard libre et sans gène qui voit tout ce qui se passe, un maintien peu recueilli, une dé-

marche peu respectueuse a suffi plus d'une fois pour refroidir la charité, faire chanceler la foi et triompher l'incrédulité : les prêtres ne paraissaient pas profondément pénétrés de ce qu'ils croient, de ce qu'ils adorent, et de là l'on tirait de désolantes conclusions.

Enfin, nous nous devons à nous-mêmes ce profond respect pour l'Eucharistie. C'est un fait d'expérience que, quand on a le courage de se tenir dans une attitude respectueuse, dans le recueillement de tous ses sens, la grâce ne tarde pas à descendre dans l'âme et y apporte l'esprit de prière et de piété, comme au contraire il est impossible qu'un extérieur peu respectueux cache un intérieur religieux : la dissipation du dehors entraîne la dissipation du dedans.

Ici retour sérieux sur nous-mêmes. Quel a été notre respect devant les saints tabernacles ? La décence dans le maintien, la dignité dans les cérémonies, la blancheur éclatante dans les linges sacrés, la propreté dans les ornements, les vases saints, le tabernacle et l'église entière témoignent-ils de notre vénération pour l'Eucharistie ? les peuples ont-ils toujours vu en nous un prêtre profondément pénétré ? n'y avons-nous point donné trop de liberté à nos regards, à notre démarche, à notre maintien ? et n'a-t-on pas pu remarquer en nous un extérieur lâche et familier et ce peu de respect ou plutôt cette sorte de hardiesse avec laquelle certains prêtres vont et viennent dans le

lieu saint, montent à l'autel et en descendent? enfin, avons-nous appris aux peuples à respecter la divine Eucharistie, à se tenir en silence et avec religion dans l'église? Examinons-nous devant Dieu sur tous ces points.

II. Le deuxième hommage qu'attend de nous la sainte Eucharistie, c'est l'amour le plus fervent. O Jésus, qu'aimerons-nous si nous ne vous aimons pas dans le Sacrement de votre amour, et sommes-nous dignes d'avoir un cœur capable d'aimer si nous ne le dépensons pas tout entier à vous aimer? Quoi! vous abaissez la hauteur des cieux, vous vous rapetissez jusque sous une parcelle par amour pour nous, vous transportez votre cœur dans le lieu de notre exil, jusqu'au fond de notre cœur, puisque par la communion tout le paradis est en nous; dans vos tabernacles vous ne cessez ni jour ni nuit de nous aimer, de prier pour nous, de vous immoler pour nous, et nous serions languissants, froids, insensibles envers vous, envers vous le meilleur des amis, le plus généreux des bienfaiteurs, le plus tendre des pères, envers vous qui nous êtes toutes choses au Saint-Sacrement: *Deus meus et omnia!* Oh! qu'ils avaient bien raison les Louis de Gonzague, les François d'Assise, les Madeleine de Pazzi, les Catherine de Sienne, les Thérèse et tant d'autres nobles cœurs qui ne respiraient que l'amour de la sainte Eucharistie et regardaient les tabernacles comme un paradis en terre!

Mais ce ne sont là que des raisons communes à tous les chrétiens, et le prêtre a des raisons toutes spéciales d'aimer la sainte Eucharistie : elle est sa gloire, son trésor, sa vie. Elle est sa gloire : la gloire du prêtre est premièrement dans la fécondité de sa parole ; il parle, et sa voix, plus féconde que celle qui fit jaillir l'univers du néant, amène tous les jours le ciel sur la terre ; l'Eucharistie est pour lui l'ouvrage de quatre paroles. Certes, si un ouvrage rare et excellent fait la gloire de l'ouvrier, un enfant illustre la gloire de sa mère, quelle gloire pour le prêtre de produire tous les jours la divine Eucharistie, et de quel amour ne doit-il pas brûler pour elle ! Si ce sacrement ne renfermait qu'un homme, je dirais : Il doit l'aimer comme l'artiste aime le chef-d'œuvre sorti de ses mains, dont la beauté le transporte, ou plutôt comme la mère aime l'enfant, le fruit de ses entrailles, puisque ce sacrement est le fruit de sa parole, l'ouvrage de sa bouche. Mais l'Eucharistie renferme un Dieu ; donc il joindra à tout l'amour d'une mère tout l'amour des anges pour le Dieu qu'ils contemplent.

La gloire du prêtre est encore dans sa dignité de sacrificateur, dignité qui le place comme à la tête de toute la création pour rendre à Dieu au nom de toute créature l'hommage souverain et infini qui lui est dû. Or ce n'est que par l'Eucharistie qu'un sacrificateur est possible sous la nouvelle alliance. Jésus-Christ, ayant aboli sur le Calvaire tous les

autres sacrifices par l'excellence infinie du sien, il n'y avait que le mystère de l'Eucharistie, dans lequel le sacrifice du Calvaire est représenté, continué, renouvelé, qui pût donner lieu à l'offrande des sacrifices sous la loi nouvelle, par conséquent à l'existence des prêtres. Donc nous devons aimer l'Eucharistie, à proportion que nous aimons notre sacerdoce, puisque sans elle nous ne pourrions être prêtres; nous devons l'aimer d'un amour qui surpasse l'amour des simples fidèles autant que la dignité du prêtre surpasse la dignité du chrétien, c'est-à-dire autant que le ciel s'élève au-dessus de la terre.

Mais l'Eucharistie n'est pas seulement la gloire du prêtre, elle est encore son trésor, trésor précieux et inépuisable où il peut toujours prendre sans jamais le diminuer, prendre non seulement pour payer ses dettes envers la justice divine, et s'enrichir plus abondamment que le reste des fidèles, mais prendre encore pour tous les besoins de ses amis, de ses proches et de l'univers entier, trésor qui lui tient lieu de tous les trésors : *Sacerdotibus pro omnibus divitiis Christus abundat.* Assez riche de sa possession, il n'a plus rien à désirer ni au ciel ni sur la terre : *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram?* Il peut y puiser la consolation s'il est affligé, la vraie gloire s'il la désire, la force s'il est faible, la science s'il ignore : *Omnia habemus in Christo, omnia Christus est in nobis.* Trésor par lequel il peut faire un commerce admi-

rable et tout divin avec le ciel ; d'un côté, il donne au Père céleste son Fils par l'oblation du sacrifice, et, de l'autre, Dieu lui donne ce même Fils par la communion avec toutes les grâces qu'il lui plaît de demander ; trésor qui est le bien propre du prêtre ; les simples fidèles en jouissent bien quelquefois, mais ce n'est qu'en passant et comme l'on jouit d'un bien emprunté, au lieu que le prêtre le possède, en jouit tous les jours, tous les jours en repaît ses yeux, sa bouche et son cœur ; trésor qui n'est pas seulement hors de nous comme les autres biens de la terre, mais s'incorpore à nous, devient un avec nous ; trésor impérissable, pour ainsi dire, car en quelque coin du monde qu'on relègue le prêtre, pourvu qu'il y trouve un peu de pain et un peu de vin, il fait descendre du ciel son inestimable trésor, il en jouit et il est heureux. Point d'exil pour lui, parce que dans son trésor il trouve le paradis qui est la vraie patrie des enfants de Dieu ; point de privation pour lui, parce que son cœur ne tient qu'à la sainte Eucharistie qu'il peut partout se procurer. Oh ! comme le prêtre doit donc l'aimer, se tenir près d'elle le jour et la nuit, l'esprit et le cœur dans le saint ciboire, puisque Jésus-Christ nous a dit que là où est notre trésor, là doit être notre cœur, là où est le corps, là les aigles doivent se rassembler.

Enfin, l'Eucharistie, trésor du prêtre, est en même temps sa vie : elle est le pain qui le fait vivre chaque jour : *Panem nostrum quotidianum ;* elle est la

vie de son corps en qui elle dépose les germes de son immortalité, la vie de son esprit qu'elle éclaire et sanctifie, la vie de son cœur qu'elle échauffe et qu'elle embrase, et qui lui fait dire comme l'Apôtre : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* Elle est la source de vie après laquelle soupirait le Psalmiste : *Apud te est fons vitæ ;* il ne lui a pas été donné d'y étancher sa soif, c'est notre bonheur de chaque jour : or, comment les hommes aiment-ils la vie? C'est ainsi que nous devons affectionner l'Eucharistie, puisqu'elle est notre véritable vie. Mais, hélas ! au lieu de l'aimer ainsi, quelle a été peut-être notre froideur, notre insensibilité, notre insouciance?

Deux résolutions : La première, de ne jamais entrer dans l'église qu'avec une profonde religion et d'y témoigner notre respect pour la sainte Eucharistie par la retenue de nos sens, la gravité et la pompe des cérémonies, la décence des ornements, linges et vases sacrés, la propreté de toute l'église. — Notre seconde résolution sera de nous exercer tous les jours dans l'amour de l'Eucharistie, de désirer toujours l'aimer davantage et d'en produire des actes par des oraisons jaculatoires fréquentes et ferventes, surtout de prouver notre amour pàr l'attention à éviter jusqu'aux moindres imperfections qui peuvent déplaire à Notre-Seigneur et par le zèle toujours croissant de notre perfection.

Bouquet spirituel : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.*

MÉDITATION

SUR

LES VISITES AU SAINT-SACREMENT

Nous devons : 1° A Jésus-Christ ; 2° à l'Église ; 3° à nous-mêmes d'être bien fidèles à visiter le Saint-Sacrement.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ résidant dans nos tabernacles comme un roi dans son palais, élevé sur un trône pour être visité de ses sujets et en recevoir les hommages qui lui sont dus. C'est là où son amour les appelle tous, les petits comme les grands, les pauvres comme les riches, les pécheurs comme les justes, pour les enrichir de ses grâces, leur communiquer ses trésors, guérir toutes leurs infirmités, consoler toutes leurs peines. Oh ! qu'il est digne dans cet état de recevoir avec son Père toutes sortes de louanges et de bénédictions. *Sedenti in throno et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum.* Offrons-lui donc en ce moment tout ce que nos cœurs peuvent concevoir d'amour, de reconnaissance pour la bonté infinie qui le fait demeurer au milieu de nous dans cet exil et cette vallée de larmes.

Nous devons avoir un grand zèle pour les visites du Saint-Sacrement : nous le devons à Jésus-Christ, nous le devons à l'Église, nous nous le devons à nous-mêmes.

I. Nous le devons à Jésus-Christ, car notre grand Dieu nous ayant fait l'insigne honneur d'établir sa cour parmi nous, tenant les portes de son palais ouvertes à toutes les heures du jour pour nous recevoir et nous déclarant que son plaisir est de s'entretenir avec nous, de nous soulager dans nos peines, de nous ranimer dans nos langueurs, de nous enrichir dans notre pauvreté, l'insouciance qui laisse ses grandeurs sans adoration, ses amabilités infinies sans amour, sa générosité sans prière, son trône sans courtisan, n'est-elle pas un sanglant outrage à sa personne sacrée? Si nous eussions vécu au temps et au lieu où ce Dieu Sauveur vivait sur la terre avec les apôtres et qu'il nous eût invités à le venir voir, si encore maintenant il se montrait quelque part ici-bas sous une forme sensible et nous conviait à aller à lui, nous n'aurions pas de langage assez énergique pour dire le crime de qui négligerait de le visiter. O hommes de peu de foi que nous sommes ! n'avons-nous donc pas dans l'Eucharistie le même Jésus-Christ, le même, quoique invisible, que les mages ont adoré, que la Judée a vu passer en faisant le bien, et duquel le Père céleste a dit : « Que tous les anges de Dieu l'adorent ? » Et nous avons si peu de zèle pour le visiter ! La reine de Saba est venue des extrémités de l'Orient visiter Salomon, et nous avons près de nous dans les tabernacles bien plus que Salomon : *Ecce plus quam Salomon hic;* et nous n'avons pas à cœur de jouir de sa com-

pagnie : *Regina Austri surget in judicio cum generatione ista.* Les hommes du monde tiennent à honneur d'être admis à la cour et à l'audience des rois ; ils se serrent, se disputent la place aux avenues qui y conduisent ; et Jésus-Christ, le Roi des rois, est délaissé dans son sanctuaire jusque par les prêtres ! Si le ciel nous était ouvert et qu'il nous fût donné d'aller quelquefois nous mêler aux séraphins qui entourent le trône de l'Agneau, nous nous estimerions heureux ; et dans l'Eucharistie nous avons le Dieu du ciel, le même qui fait la joie et les délices des saints ; il est caché, il est vrai, et comme anéanti, *vere Deus absconditus*, mais il n'en est pas moins ce qu'il est dans le ciel, l'aimable majesté, la souveraine puissance, l'infinie sagesse, la bonté ineffable, l'objet de l'adoration des anges qui remplissent le sanctuaire, et ce paradis en terre n'attire pas nos cœurs et ne leur fait pas crier comme au prophète : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! Et concupiscit et deficit anima mea in atria Domini... Altaria tua, Domine virtutum, rex meus et Deus meus !* Ah ! ne devons-nous pas craindre qu'ayant été si peu assidus devant ce trône de la charité pour y recevoir miséricorde, nous ne soyons menés un jour par force devant le trône de justice pour y être condamnés : *Coget omnes ante thronum*, et pour nous entendre dire : « J'ai été délaissé dans mes tabernacles comme un étranger inconnu auquel personne ne s'intéresse, et vous ne m'avez pas visité : *Hospes eram..., et non*

visitastis me. » Paroles terribles pour le prêtre négligent à visiter le Saint-Sacrement ; car il est par office le successeur des anciens lévites chargés de veiller à la garde du tabernacle : *Excubabunt in custodiam tabernaculi ;* le Père céleste a commis à sa religion Jésus dans le Sacrement comme il confia autrefois Jésus dans l'enfance à Marie et à Joseph, et son devoir est de faire une garde assidue autour de ce précieux et inestimable dépôt : *O Timothee, depositum custodi*, de remplir sur la terre devant le trône de la charité l'office que remplissent les anges dans les cieux devant le trône de la gloire, et d'y venir souvent adorer et admirer, aimer et bénir, offrir des hommages pour tous ceux qui n'en offrent pas, réparer la froideur des lâches chrétiens, les outrages des méchants, les irrévérences de l'incrédule et de l'impie par la ferveur de la prière, les larmes de son amour répandues entre le vestibule et l'autel. Ce n'est qu'à ces conditions que le ciel reconnaîtra en lui le ministre du Dieu caché, l'homme de sa cour, l'ange visible destiné à représenter aux yeux des peuples ces célestes intelligences dont les phalanges invisibles entourent les tabernacles. Faisons ici un retour sur nous-mêmes et voyons comment jusqu'à présent nous avons rempli ce devoir envers Jésus-Christ.

II. Mais ce n'est pas seulement à Jésus-Christ que nous devons d'avoir un grand zèle pour les visites du Saint-Sacrement, nous le devons encore à l'Église. Hélas! tant de maux affligent cette tendre

mère, elle pleure ses enfants qui périssent, les désordres et les scandales qui menacent de tout envahir, et c'est à nous comme ses prêtres à sécher ses larmes, à consoler ses douleurs en lui ramenant nos frères égarés et diminuant de jour en jour l'empire du mal. Or le moyen de réussir dans cette grande entreprise ? Sans doute il faut nos travaux et notre zèle dans la portion du champ du père de famille confiée à nos soins ; mais il faut quelque chose de plus, il faut de ferventes visites au Saint-Sacrement. Les divins tabernacles, voilà le véritable propitiatoire où, mieux que Moïse et Aaron, nous devons venir nous prosterner et appeler les bénédictions de Dieu sur nos efforts ; c'est là qu'on obtient la conversion des pécheurs, la ferveur des tièdes, la sanctification des justes, la cessation des scandales, le retour de toutes les vertus et le succès de toutes les saintes œuvres ; c'est là qu'on prépare ces exhortations brûlantes qui vont au cœur, qu'on trouve ces lumières surnaturelles, ces sages conseils, cette onction de la piété, ces saintes industries du zèle que ne peut donner le talent humain. En vain on parlera dans la chaire si auparavant on n'a prié au pied de l'autel, et un quart d'heure de gémissements poussés par un saint prêtre dans le secret du sanctuaire opère plus de prodiges dans l'ordre du salut que des journées entières de travaux et de fatigues. Les marches de l'autel, voilà la place chérie d'un apôtre ; c'est de là qu'il remporte ses victoires, parce que c'est de là qu'il

fait descendre du ciel ces traits tout-puissants de la grâce qui vont terrasser les pécheurs; et telle est la raison pour laquelle tant de saints prêtres ont été trouvés si souvent prosternés devant le tabernacle, et là priant avec un zèle tout de feu pour les péchés de leurs peuples ou de quelques âmes en particulier dont elles voulaient obtenir la conversion. Voilà pourquoi l'apôtre des Indes passait les nuits en prières devant la sainte Eucharistie pour obtenir le succès des travaux du jour, convaincu de cette maxime qu'il nous a laissée dans ses écrits, que la grande œuvre de la conversion des âmes doit se traiter dans le secret avec Dieu bien plus que dans des discours avec des pécheurs: *Sæpius de animarum salute secreto agendum esse cum Deo, quam de ipsa cum illis colloquendum...* Est-ce ainsi que nous avons jusqu'à présent compris le ministère? N'avons-nous pas été de ces prêtres qui croient que pour convertir les âmes il suffit de parler beaucoup du haut de la chaire sans rien dire à Dieu au pied de l'autel, de ces prêtres qui prêchent et ne prient pas, et après cela s'étonnent de ne pas réussir et se fâchent contre les pécheurs, au lieu de s'en prendre à eux-mêmes? Oh! que n'y a-t-il à leur place un prêtre qui prie, qui aime à épancher son âme oppressée devant les tabernacles, et l'on verrait son apostolat béni. Grand sujet de retour sur nous-mêmes.

III. Enfin, nous nous devons à nous-mêmes d'avoir un grand zèle pour les visites du Saint-Sacrement.

Le prêtre, fidèle chaque jour à cette pratique, sera infailliblement un saint prêtre. Ce quart d'heure donné régulièrement à Notre-Seigneur détruira dans l'âme le goût du monde et de ses vanités, lui inspirera l'esprit de piété, l'amour de ses devoirs, le zèle de sa perfection; ce quart d'heure rappellera l'âme à elle-même dans ses dissipations, la fortifiera dans ses tentations, la relèvera dans ses abattements, la ranimera dans ses tiédeurs ; elle priera, et Jésus, accueillant sa prière, la fera exaucer dans le ciel ; elle méditera, et cette âme, unie au foyer de l'amour divin, en rapportera nécessairement des flammes d'amour: *Quis juxta copiosum ignem stans, aliquid caloris non inde reportat ?* Souvent le prêtre dans le ministère a besoin de conseil pour résoudre ses doutes, de lumière pour éclairer son ignorance, de directeur pour lui tracer sa route, et souvent il n'a sous la main personne à qui il puisse recourir ; mais qu'il aille au pied de l'autel : là Celui qui est la lumière de la vie fera luire le grand jour au milieu des ténèbres de son âme, Jésus-Christ lui-même se fera son directeur, son conseiller, son docteur et son guide : *Accedite ad eum et illuminamini.* Souvent aussi il succombe sous le poids de la peine et il n'a point de cœur ami dans lequel il puisse s'épancher; mais qu'il aille à Jésus dans son Sacrement, qu'il lui raconte toutes ses peines avec la simplicité d'un ami parlant à son ami, et il sentira toute la vérité de cette douce promesse : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis,*

et ego reficiam vos; il était venu triste et abattu, il s'en retournera inondé de consolations et de bonheur, disant même peut-être comme saint François Xavier : *Amplius, Domine, amplius !* ou au moins comme saint Paul : *Nihil horum vereor dummodo consummem cursum meum.* Oh ! combien donc devons-nous aimer les visites au Saint-Sacrement ! Si un roi disait à ses sujets : « Que tous ceux qui désirent des grâces et des faveurs viennent à moi, j'ai de quoi combler tous les vœux ; » avec quelle ardeur n'y volerait-on pas ? Or ce que ne pourrait faire un roi de la terre, voilà ce que fait Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; et si jusqu'à présent nous avons été si pauvres de vertus et de mérites, c'est que nous avons négligé de recourir à lui. Oh ! quels torts nous nous sommes faits par là ? Reconnaissons-le en lui en demandant pardon.

Rappelons-nous en terminant comment il faut faire ces visites : 1° Il faut fixer le temps de la journée où nous les ferons. Ce qui n'est pas réglé n'est pas constant, et de plus la fidélité à la même heure édifie la paroisse qui sait qu'à tel moment nous prions Dieu pour elle, en même temps ce bon exemple l'invite à venir aussi joindre ses hommages aux nôtres. 2° Il faut aller à cette visite au moins avec autant d'ardeur et d'empressement qu'en ont les courtisans pour s'approcher de leur prince et lui faire leur cour, et, quand nous sommes devant les saints tabernacles, nous y tenir dans la

modestie, le recueillement et le respect que demande la majesté du Roi des rois. 3° A cette dévotion extérieure, il faut joindre les sentiments intérieurs de la piété, c'est-à-dire nous occuper intérieurement de Jésus-Christ, de Dieu le Père, de nous et de nos peuples, de Jésus-Christ pour épancher en sa présence tous les hommages de nos cœurs, l'adorer, l'aimer, le remercier, le bénir dans ses états de grandeur et de bassesse, d'élévation et d'abaissement où la foi nous le montre ; de Dieu le Père pour l'honorer par Jésus-Christ le seul adorateur de ses grandeurs, pour entrer dans la religion, dans l'amour de ce divin médiateur et rendre avec lui tout ce qu'il rend de devoirs à son Père ; de nous-mêmes pour dire tous nos besoins, comme le malade devant le médecin, le pauvre devant le riche ; de nos peuples enfin pour appeler sur eux les bénédictions du ciel : occupations saintes qui ne doivent pas toutefois nous empêcher de nous tenir quelque temps dans la paix et le silence pour nous laisser pénétrer de la grâce et lui donner le loisir d'opérer en nous. 4° Il faut nous retirer de cette visite avec douleur de quitter la présence d'un si bon maître, avec un désir ardent d'y revenir le plus tôt que nous le pourrons, et conserver précieusement les impressions de grâces que nous y avons reçues.

Résolution d'être fidèles pour tout le reste de notre vie à visiter chaque jour le Saint-Sacrement avec toute la ferveur dont nos cœurs sont capables ;

de commencer dès aujourd'hui, et d'aimer à redire les belles paroles du saint Roi qui nous serviront de bouquet spirituel.

Bouquet spirituel : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum; Rex meus et Deus meus.*

MÉDITATION

SUR

JÉSUS CONSIDÉRÉ DANS L'EUCHARISTIE COMME MODÈLE DU PRÊTRE

Modèle : 1° De ses devoirs envers Dieu ; 2° de ses devoirs envers le prochain ; 3° de ses devoirs par rapport à lui-même.

Adorons Notre-Seigneur nous adressant dans l'Eucharistie les mêmes paroles qu'il disait à ses apôtres pendant sa vie mortelle : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme moi : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis.* » Oh ! qu'il est bien là le modèle le plus achevé de la vie parfaite ! Remercions-le des grands exemples qu'il nous donne, et demandons-lui la grâce de l'imiter.

I. Et d'abord Jésus-Christ dans l'Eucharistie offre à tous les prêtres le modèle de leurs devoirs envers Dieu. Le prêtre est tenu envers Dieu à trois devoirs principaux : une religion profonde, un esprit habituel de prière, un zèle immense pour sa gloire : une religion profonde qui, dans l'exercice de ses fonctions, dans les églises et dans les lieux saints, imprime au fond de son âme et sur tout son extérieur ce souverain respect que commandent l'incompréhensible grandeur de Dieu et l'édification des peuples ; un esprit habituel de prière soit

pour remplir son office de médiateur de l'Église universelle devant le trône de Dieu, soit pour entretenir son âme dans cet état de recueillement qu'exige la participation journalière aux saints mystères ; un zèle immense pour la gloire de Dieu, puisqu'il n'est établi prêtre que pour la procurer ; glorifier Dieu, le faire glorifier par toute créature : voilà la fin de son sacerdoce. Or dans l'Eucharistie Jésus-Christ remplit excellemment ces trois devoirs : il y remplit le devoir de la religion la plus profonde envers son Père. Et ne voyez-vous pas, dans ce Sacrement, comme l'humanité sainte de Jésus-Christ, abîmée de vénération par la grandeur de Dieu, semble vouloir disparaître, se reconnaître indigne devant l'excellence infinie des perfections divines ; elle se cache avec toute sa gloire sous des symboles de mort, sous un atome et dans un point. « O Dieu, semble-t-elle dire, qui est semblable à vous ? *Quis ut Deus?* Je tombe anéanti devant vos grandeurs, je voudrais cacher mon être pour que le vôtre parût seul ; car nul être créé n'est digne de subsister devant vous : *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* » Oh! si les prêtres méditaient bien cette religion profonde de Jésus, notre grand pontife, s'anéantissant dans l'Eucharistie pour respecter souverainement l'excellence infinie de l'Être divin, qu'ils en retireraient d'immenses avantages ! 1° Un profond respect pour la présence de Dieu partout, et par conséquent une sainte retenue, une modestie angélique dans leur

extérieur ; 2° une religion parfaite dans tous leurs exercices de piété, laquelle les ferait prosterner de corps et d'esprit devant cet être si grand que nous avons l'honneur de servir ; 3° une vénération singulière pour les temples, pour les vases sacrés, pour tout ce qui sert au culte enfin; le zèle des cérémonies, de la décoration des églises.

Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie remplit encore le devoir de la prière ; et quelle croyez-vous que soit son occupation habituelle dans ce mystère ? Prier, louer, adorer, glorifier, remercier, demander : voilà toute sa vie. A chaque instant du jour et de la nuit s'échappe des tabernacles l'encens de la prière de Jésus, qui, embrasée du feu de sa charité, monte en sacrifice d'agréable odeur jusqu'au trône de Dieu ; à chaque instant partent du saint ciboire les hommages brûlants de ce divin Pontife, saint et séparé des pécheurs ; ils vont droit au cœur du Père, ils le comblent d'amour et ravissent toutes ses complaisances. Oh ! qu'il me semble que ce doit être une grande joie pour le ciel de voir ainsi arriver à chaque instant des tabernacles de l'un et l'autre hémisphères, devant le trône de Dieu, des hommages si fervents, si multipliés, si pieux, si dignes de Dieu ; car ils l'honorent autant qu'il mérite de l'être infiniment : *Secundum nomen tuum, Deus, sic et laus tua.* Mais en même temps quel modèle pour nous ! Jésus priant dans l'Eucharistie, voilà le divin exemplaire sur lequel nous devons nous former à

cette prière continuelle que l'Évangile demande à tous : *Oportet semper orare et nunquam deficere... sine intermissione orantes*, mais qui est bien plus encore nécessaire aux prêtres : aux prêtres qui sont par office des hommes de la prière, chargés de rendre à Dieu au nom des peuples les devoirs de la prière ; aux prêtres qui ont tant de grâces à demander ; grâces pour eux-mêmes, pour les âmes confiées à leurs soins, grâces pour l'Église universelle ; aux prêtres enfin qui n'ont point de salut à attendre s'ils ne sont des hommes de prière, de recueillement, d'union à Dieu, des hommes intérieurs ?

Enfin Jésus-Christ dans l'Eucharistie est tout brûlant de zèle pour la gloire de son Père. Ah ! c'est ici surtout que mon Souveur est admirable : il ne se contente pas de prier dans les tabernacles pour que les pécheurs convertis et les justes sanctifiés rendent gloire à Dieu ; il sait que le sacrifice est tout ce qu'il y a de plus honorable à son Père, puisque c'est l'acte de religion qui reconnaît l'excellence infinie de l'Être divin devant lequel tout être n'est que néant ; et voyez ce qu'il va faire dans sa sainte ardeur pour la gloire de Dieu. Il se laisse sacrifier sous le glaive des paroles consécratoires, et si le sang ne jaillit pas à gros bouillons sous le coup de la parole, c'est qu'il est arrêté par miracle dans ses veines sacrées. Mais le sacrifice n'en est pas moins réel, le caractère de la mort ne lui est pas moins imprimé ; et vous,

ô Père céleste, vous n'en avez pas moins la gloire, la gloire incomparable de voir une personne divine mourir mystérieusement aux pieds de votre trône en reconnaissance de votre domaine absolu sur toute créature. Jésus-Christ ne s'en tient pas là : dans la soif immense qui le dévore de la gloire de son Père, voilà trois siècles que ce sacrifice est rendu perpétuel et ne cesse pas un instant du jour ou de la nuit. Pendant le sommeil de notre hémisphère, l'autre hémisphère veille, et les prêtres y immolent la victime en l'honneur de Dieu, et quand le soleil déclinant vers l'horizon vient nous rapporter sa lumière, Jésus-Christ revient avec lui s'immoler sur nos autels, en sorte que le Père céleste trouve sans cesse ce grand réparateur de sa gloire outragée, comme suspendu par les mains du prêtre entre le ciel et la terre pour lui faire honneur et sauver le monde, tant est admirable le zèle de Jésus pour la gloire de Dieu. Et encore ne dis-je rien de cet état de victime et de mort où il reste après le sacrifice dans les divins tabernacles : il ne se passe point d'année, peut-être même de mois, qu'on n'entende raconter qu'une main sacrilège a osé profaner les tabernacles !

Oh ! le ravissant modèle du zèle qui devra nous animer dans le saint ministère pour la gloire de Dieu ! Oui, pour la gloire de Dieu il faudra nous sacrifier comme Jésus-Christ, sacrifier notre humeur, nos répugnances, l'amour de nos aises, sacrifier toute attache à sa volonté, et surtout cet

amour-propre si délicat et si susceptible. Pour la gloire de Dieu rien ne devra nous sembler trop pénible ; un prêtre ne doit respirer et vivre que pour la plus grande gloire de Dieu, et trop heureux s'il peut mourir pour une si belle cause !

II. J'ai dit, en deuxième lieu, que Jésus-Christ dans l'Eucharistie offre à tous les prêtres le modèle de leurs devoirs envers le prochain : dévouement, et douceur, tels sont les devoirs d'un prêtre envers les fidèles.

Dévouement. Il faut qu'il soit tout à tous : *Omnibus omnia ;* il ne s'appartient plus, il est le serviteur de tous : *Servus servorum.* A chaque instant il faut qu'il soit prêt à instruire l'ignorant, redevable à tous de son ministère : *Sapientibus et insipientibus debitor ;* à écouter le pécheur, à consoler l'affligé, à exhorter le malade, à courir après la brebis qui s'égare, à obliger un confrère. A chaque instant, il faut qu'il veille sur le troupeau ; c'est une sollicitude continuelle : *Præest in sollicitudine ;* c'est un dévouement sans bornes. Mais toutefois qu'il y a loin de là encore au dévouement de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ! Notre salut ne faisant qu'une seule et même cause avec la gloire de son Père, ce divin Sauveur n'a pas un soupir dans son cœur, une pensée dans son esprit qui ne soit pour nous ; à chaque instant il pense à chacun de nous, il prie par la voix de toutes ses plaies, par l'offrande de sa victime, qui est lui-même, pour chacun de nous, mais

avec quelle ferveur, quel zèle !... Ah ! si nous l'avions compris une bonne fois, nous ne pourrions plus aussi vivre que d'amour, respirer qu'amour pour le Dieu qui nous est ainsi tout dévoué. Et avons-nous remarqué combien il est encore plus particulièrement dévoué au prêtre et à toutes ses volontés ? Le prêtre l'appelle du ciel et il descend ; le prêtre l'élève ou l'abaisse, le renferme dans les tabernacles ou l'en retire, le place où il veut, le donne par la communion à qui il veut, et Jésus-Christ tout dévoué à son prêtre se laisse faire ! O chose vraiment admirable ! il aime mieux descendre sur une langue souillée, dans un cœur abominable, à côté du démon, que de manquer de dévouement à son prêtre qui l'y place. En vérité, après un pareil exemple, un prêtre ne devrait-il pas nous faire rougir de n'être dévoué qu'à demi au salut des âmes et au bien des peuples ? Toutefois, il en faut convenir, dans l'exercice de ce dévouement sacerdotal, il y a des choses pénibles, des contradictions à souffrir, des dégoûts à surmonter, des volontés dures à amollir, des violences à se faire ; il faut de la patience et de la douceur : de la patience pour ne pas exciter des paroles dures et scandaliser par les saillies du caractère, de la douceur pour gagner l'amour et la confiance, car la douceur est la clef des cœurs. On ne les ouvre pas d'une autre manière. O prêtres, venez donc à l'école de l'Eucharistie apprendre cette double vertu : *Discite a me quia mitis sum.* Tous les jours,

Notre-Seigneur dans son Sacrement a à souffrir l'irrévérence des mauvais chrétiens, les blasphèmes de l'incrédule qui vient l'insulter jusque dans son sanctuaire ; tous les jours il a à souffrir notre froideur, nos distractions, nos négligences en sa présence, et plus d'une fois une main sacrilège est entrée dans les tabernacles pour en retirer son corps sacré et le jeter dans la boue, le fouler aux pieds. Eh bien, Notre-Seigneur a-t-il manqué à la patience et à la douceur? Est-il sorti des foudres du fond des tabernacles? A-t-il donné quelque signe de mécontentement? O calme, ô douceur, ô bénignité de mon Sauveur outragé, que vous confondrez ces prêtres durs et impatients, vifs et emportés, qui ne savent rien souffrir !

III. Enfin, Jésus-Christ dans l'Eucharistie offre à tous les prêtres le modèle de leurs devoirs par rapport à eux-mêmes. Les principaux devoirs d'un prêtre par rapport à lui-même, consistent : 1 dans une vie de règle qui empêche le caprice et fixe l'inconstance de la volonté propre. Or, quel plus beau modèle de cette vie que Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il n'y fait jamais sa volonté propre ; la volonté du prêtre qui fait de lui tout ce qu'il veut, voilà sa règle ; il souffrira tout plutôt que de s'en écarter. Ils consistent : 2° dans cette grave modestie, cette singulière décence qui est pour les peuples une prédication si touchante; pour nous-mêmes un préservatif contre les tentations extérieures et un moyen assuré d'arriver au recueillement. Or,

encore une fois, quel plus beau modèle que Jésus-Christ dans l'Eucharistie, puisque là il ne fait aucun usage de tous ses sens ; il a des pieds et ne marche pas, des mains et n'agit pas, une bouche et ne parle pas ; ce qui nous apprend bien à réprimer cette intempérance de la langue qui ne peut se taire, cette liberté des sens qui veut se satisfaire en tout, et enfin toute cette immodestie du maintien qui provient de l'immortification intérieure. Les devoirs d'un prêtre par rapport à lui-même consistent à ne faire de nos sens que cet usage modéré qu'exige la gloire de Dieu et le bien du prochain. Ils consistent : 3°, et c'est là un des points les plus essentiels, dans l'humilité : on veut se produire, se faire estimer, faire parler de soi, s'élever peu à peu dans l'opinion ; on ne voudrait pas être obscur, caché, inconnu et surtout méprisé. O âme infatuée d'orgueil et d'amour-propre, venez, venez de grâce au pied d'un tabernacle, et ou vous avez perdu la foi ou vous serez désabusée. Voyez votre grand Dieu caché, enfoncé, perdu dans la plus profonde obscurité : paraît-il au dehors ? La divinité et l'humanité sont également cachées ; il est là, et on n'en voit rien ; il n'y a que l'œil de la foi qui puisse le découvrir dans l'abîme de son humiliation. Fait-il là des actions d'éclat ? c'est une vie tout intérieure : nulle action, nulle fonction au dehors. Son Père seul, qui voit dans le secret, est témoin de ses adorations et entend sa prière. Voilà bien le grand modèle de l'humilité, c'est-à-dire de cette

disposition de l'âme qui a le courage de se contenter de l'estime et des regards de Dieu sans désirer l'estime et les regards des hommes, d'aimer à être cachée en Dieu, seule avec Dieu seul ; en sorte que son grand attrait, c'est d'être oubliée des hommes, loin de leur estime et de leurs louanges, vains aliments de l'amour-propre. Oh ! que cette vertu est rare sur la terre, même dans les prêtres ! Ah ! c'est qu'ils n'ont pas médité l'humilité de Jésus-Christ dans les tabernacles ; car autrement comment pourraient-ils songer encore à paraître et à se faire valoir, en face des abaissements prodigieux, de la vie si obscure, si humiliée à laquelle Jésus-Christ s'est condamné dans l'Eucharistie? Ce n'est pas pour un moment ou dans un seul endroit de la terre seulement, qu'il se cache et s'humilie de la sorte : c'est dans tous les temps et dans tous les lieux jusqu'à la fin des siècles, jusqu'à l'éternité : *Omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* Si encore les hommes lui savaient gré de vivre ainsi humilié par amour pour eux, leur reconnaissance lui serait une compensation. Mais qui pense à lui parmi eux, qui l'aime, qui se préoccupe de le dédommager et de le consoler? Ne le laisse-t-on pas le plus souvent se morfondre au fond de ses tabernacles? N'est-il pas oublié, délaissé, méprisé, par la plupart? Et ceux même qui se disent ses amis, quels reproches n'ont-ils pas à se faire pour leur froideur et leurs irrévérences à son égard ?

Et nous voulons encore paraître, nous montrer au grand jour, recevoir les applaudissements des hommes, être environnés de leur estime ! et nous n'avons d'autre mobile de notre conduite que l'amour-propre, d'autre fin de nos actions, de nos paroles, de nos courses que la vanité ! et nous craignons l'oubli, la vie obscure, la vie cachée en Dieu et inconnue aux hommes ! Ah ! comment voudrions-nous donc espérer d'être du nombre des élus, puisque le propre des prédestinés, c'est d'être conformes à Jésus-Christ de sentiments et de dispositions : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui ?*

Résolution d'étudier à chacune de nos visites dans la vie eucharistique de Jésus-Christ, la vertu qui nous est la plus nécessaire, la plus opposée à notre vie.

Bouquet spirituel : *Imitamini quod tractatis.*

MÉDITATION

SUR

LA CONSÉCRATION DE SOI-MÊME A DIEU

1° Motifs de notre consécration à Dieu ; 2° qualités qu'elle doit présenter.

Adorons Notre-Seigneur se consacrant à son Père comme une hostie vivante dès le premier moment de sa conception : *Ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi ; holocautomata pro peccato non tibi placuerunt ; tunc dixi : Ecce venio.* Adorons-le renouvelant cette offrande à tous les moments de sa vie, dans la disposition d'un cœur dévoué, immolé et saintement impatient de la sceller de son sang : *Quomodo coarctor usquedum perficiatur?* Adorons-le plus spécialement allant au temple quarante jours après sa naissance, et par un acte solennel se sacrifiant victime volontaire à la gloire de Dieu, offrant sa tête auguste pour porter un jour la couronne d'épines, ses pieds et ses mains encore si tendres pour recevoir l'impression des clous, tout son corps pour être déchiré et meurtri, toute son âme pour être abreuvée de douleur, de honte et de mépris, et son cœur, son cœur si aimant, pour être transpercé d'outre en outre et ouvert au monde par la lance

du soldat : il n'excepte rien, de grand cœur il immole tout, et le sacrifice est sans réserve comme sans repentir. O le beau modèle de la consécration que nous devons renouveler aujourd'hui de tout nous-même au Seigneur! Qu'il mérite bien nos hommages, nos louanges, nos actions de grâces, notre amour! *Dignus est Agnus accipere honorem et gloriam et benedictionem.* Rendons-les-lui dans le secret de notre cœur.

Pour nous préparer dignement à la touchante cérémonie qui va terminer notre retraite, il nous faut bien comprendre quels motifs nous engagent à nous consacrer entièrement à Dieu et quelles doivent être les qualités de cette consécration : deux points qui vont partager notre oraison.

I. Quel touchant spectacle que celui qu'offrent tous ces prêtres se préparant à renouveler l'offrande qu'ils firent d'eux-mêmes au Seigneur au jour de leur enfance ! Pieux souvenirs ! Beau jour ! Aimable cérémonie! Jour de consolation pour l'Église ! Ses pasteurs viennent s'offrir sur l'autel du sacrifice et promettre de ne plus vivre pour eux, mais pour Dieu, mais pour l'Église, mais pour les âmes confiées à leur soins !

Comme créatures, nous appartenons au Créateur; nous sommes son bien, sa propriété, et nous ne pouvons sans injustice lui refuser le sacrifice de tout notre être ; comme chrétiens, nous avons été achetés au prix de tout le sang d'un Dieu : *Si totum pro facto, quid pro refecto ?* Nous nous sommes en-

gagés sur les fonts du baptême à être tout à lui, à ne vivre et ne respirer que pour lui ; comme clercs, nous l'avons pris pour la portion de notre héritage, et avons déclaré à la face des saints autels qu'en lui seul reposent tous nos désirs et toutes nos espérances : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi ;* que nous ne voulions point des richesses et de leur éclat passager, des honneurs et de leurs charmes trompeurs ; que nous voulions vivre en prêtres désintéressés, amis de la pauvreté, détachés de l'amour de leurs aises et du bien-être, disposés à tout sacrifier à la volonté de leurs supérieurs, aux desseins de la Providence, au soulagement des pauvres, contents enfin d'avoir Dieu seul pour partage, pour espérance et pour héritage : *Dominus pars hæreditatis meæ* ; telle est la teneur du contrat que nous fîmes alors avec Dieu et que nous allons confirmer aujourd'hui aux pieds du pontife du Seigneur. Non, ce n'est point une vaine formule que nos lèvres vont proférer, c'est un engagement solennel que nous allons prendre ou plutôt renouveler : Jésus-Christ lui-même le recevra dans la personne de son pontife ; tous les princes du ciel, qui environnent l'autel sacré, en seront les témoins, les dépositaires, et, au dernier jour, ils le présenteront au souverain juge pour confronter notre conduite avec les obligations qu'il renferme.

Et si, comme clercs, nous sommes tant obligés à nous consacrer à Dieu, que ne devons-nous pas

comme sous-diacres, engagés par vœu à consacrer notre corps au Dieu de toute pureté, et par une loi rigoureuse à consacrer nos lèvres au chant de ses louanges, notre esprit et notre cœur à le prier et à l'aimer au nom de toute langue et de toute tribu ? Que ne devons-nous pas surtout comme prêtres ? Au jour solennel de l'ordination des prêtres, un caractère sacré est imprimé dans leur âme : c'est le sceau de Dieu qui les marque comme siens; dès lors toute leur personne lui est authentiquement consacrée : *Consecrati sunt Deo suo*, dit un Père. A dater de ce jour, nous formons une nation sainte, un peuple à part, qui commence à vivre sous d'autres lois ; nous sommes les hommes de Dieu : *Tu autem, o homo Dei;* c'est-à-dire que tout en nous doit être de Dieu, pour Dieu, digne de Dieu ; nos yeux, destinés à contempler les saints mystères et à voir face à face le Saint des saints sur l'autel, ne doivent plus, comme il est dit de ceux de Jean-Baptiste, s'arrêter sur les vanités et les curiosités du monde, sur le luxe des habits et des ameublements : *Oculis Christum spectaturis nihil dignatus est aspicere ;* ce serait les souiller et les profaner parce qu'il sont consacrés à Dieu : *Consecrati sunt Deo suo.* Notre langue, destinée à faire descendre sur l'autel le Dieu de majesté, ne doit plus parler que des discours de Dieu, c'est-à-dire des discours de charité et de douceur, car Dieu est charité : *Deus charitas est.* L'employer à la médisance et à la critique, aux bagatelles et aux inutilités, ce serait une profanation parce qu'elle

est consacrée à Dieu : *Consecrati sunt Deo suo ;* nos mains, destinées à toucher le Saint des saints, à être imposées sur le pécheur pour y faire descendre la justice, et consacrées d'ailleurs par l'onction sainte, ne doivent plus servir aux moindres libertés, aux amusements frivoles, ce serait les dégrader de leur sainteté et flétrir la dignité de leur onction : *Consecrati sunt Deo suo.* Notre esprit destiné à méditer la loi de Dieu, et notre cœur destiné à l'aimer et à le faire aimer, ne doivent plus s'occuper de vaines pensées, d'affections basses et terrestres, le ciel, qui tous les jours descend tout entier en nous, doit nous remplir tout entiers : *Consecrati sunt Deo suo ;* et si ce serait un grand crime de faire servir à des usages profanes les vases ou les ornements sacrés qui servent à l'autel, c'en serait un plus grand encore qu'un prêtre réservât la moindre place dans son cœur à autre chose que Dieu, parce que le prêtre est consacré à Dieu et au service des autels d'une manière plus excellente et plus ineffable que l'or, les linges et les vases sacrés : *Consecrati sunt Deo suo.*

Et que n'avons-nous le temps de méditer ici combien le prêtre est obligé de se consacrer à Dieu, comme sacrificateur du corps et du sang de Jésus-Christ, comme imitateur de la sainte Victime et comme Sauveur des âmes ! Comme sacrificateur, il reconnaît par l'immolation de la plus auguste des victimes le souverain domaine de Dieu sur toute créature ; et quel contraste choquant, s'il n'était pas le

premier à s'anéantir sous ce domaine souverain et s'immoler à lui hostie vivante et volontaire! Comme imitateur de sa victime, en vertu de l'ordre qui lui fut donné lors de l'imposition des mains : *Imitamini quod tractatis*, il doit s'abandonner à Dieu comme Jésus-Christ s'y abandonne dans l'Eucharistie. Et quel abandon merveilleux ! sa consécration est si parfaite, qu'il semble ne conserver plus ni désir ni volonté ; on fait de lui tout ce qu'on veut ; veut-on le renfermer, on le renferme ; l'exposer, on l'expose ; le distribuer par la communion, on le distribue ; le jeter même dans la poussière, on l'y jette, et il y demeure ; enfin, comme Sauveur des âmes, le prêtre doit se consacrer à Dieu par la pénitence pour expier les fautes des pécheurs et par un zèle brûlant pour les ramener de leurs égarements.

Rentrons ici en nous-mêmes pour voir si nous avons compris jusqu'à présent les grands motifs qui nous obligent à nous consacrer au Seigneur, à ne vivre et ne respirer que pour lui ? Y avons-nous conformé notre conduite ?

II. Pour réparer le passé, voyons maintenant quelles doivent être les qualités de notre consécration : elle doit être entière, généreuse et apparente. Entière : Dieu est jaloux : *Ego sum Deus zelotes ;* il ne veut point d'un cœur partagé ; il veut que nous nous donnions à lui comme il se donne à nous dans l'Eucharistie ; et comment s'y donne-t-il ? l'âme et la divinité, le corps et le sang, les mérites, les grâces, le droit à la gloire, il nous offre tout : voilà

le modèle ; car, nous dit saint Paul, vous n'êtes plus à vous : *Non estis vestri.* O heureux celui qui comprendra cette parole, un prêtre n'est plus à soi : *Non estis vestri ;* son salut est assuré, le succès de son ministère infaillible. Un prêtre n'est plus à soi, il est à son Dieu pour s'employer tout entier et toujours à le faire connaître et aimer ; il est à son évêque pour lui obéir ; il est aux confrères avec lesquels il cultive la vigne du Seigneur, pour leur rendre tous les services d'une charité attentive ; il est à tous les fidèles confiés à ses soins pour exercer auprès d'eux tous les offices de son ministère, aller partout où ils l'appellent et se faire, comme l'Apôtre, le serviteur de tous ; il est à tout le monde, mais il n'est plus à lui-même : *Non estis vestri.* Un prêtre n'est plus à soi, sa volonté ne lui appartient plus, il doit l'avoir placée sous l'empire d'une règle de vie, sous le domaine de l'obéissance aveugle et à la disposition de tous les besoins de son ministère ; ses goûts et ses inclinations naturelles ne sont plus à lui, il doit les avoir sacrifiés sous le glaive de l'abnégation évangélique pour mettre tout son plaisir dans son devoir ; sa vie même n'est plus à lui, pas un moment qui lui en appartienne et qu'il puisse céder aux caprices ou à l'humeur, aux attaches ou aux prétentions. Dès là qu'il est prêtre, c'est un homme public dont tout le monde doit pouvoir disposer à tous les instants du jour et de la nuit ; c'est un homme de Dieu dont tout l'être doit être employé

pour la gloire, l'honneur et le bon plaisir de son maître, car il n'est plus à lui : *Non estis vestri ;* telle est sa destinée que saint François de Salles exprimait par ces belles paroles : « Si je connaissais dans mon cœur la moindre fibre qui ne fût pas toute détrempée de l'amour de mon Dieu, je l'arracherais à l'instant. »

Si la consécration du prêtre doit être si entière, elle ne doit pas moins être généreuse, c'est-à-dire qu'il faut faire tout le sacrifice de grand cœur : *Corde magno et animo volenti.* Dieu aime celui qui donne avec joie : *Hilarem datorem diligit Deus ;* et il n'a pas pour agréable que le sacrifice soit troublé par les regrets et les gémissements de la victime. Et comment pourrions-nous faire notre consécration dans des dispositions contraires. Il est si doux de se donner tout à Dieu, et si consolant de pouvoir lui dire : *In manibus tuis sortes meæ !* Il est si glorieux d'appartenir au Seigneur, d'être le serviteur et le ministre d'un si grand maître ! Si on avait de la foi, la dernière place parmi ses serviteurs a de quoi exciter l'ambition des plus grands rois : *Elegi abjectus esse in domo Domini.* On renonce à tout, il est vrai, mais aussi on a le Seigneur pour partage : *Dominus pars hæreditatis meæ.* Oh ! qu'on gagne à l'échange ! le bel héritage que le Seigneur, le beau partage que Dieu ! *Funes ceciderunt mihi in præclaris ; etenim hæreditas mea præclara est mihi.* Oui, celui-là serait trop avare, ou ne connaîtrait pas la valeur de Dieu qui à un si beau tré-

sor voudrait joindre quelque autre jouissance ; car en vérité, mon Dieu, quand on vous possède, on est assez riche ; et que pourrait-on désirer autre chose ? Ne trouve-t-on pas en vous tous les biens ? Ce sera donc, ô mon Dieu, avec grande générosité, avec joie et dilatation que nous vous ferons aujourd'hui et faisons dès ce moment notre sacrifice, vous répétant du fond de nos entrailles : *Dominus pars hæreditatis meæ.*

Faites, ô mon Dieu, que cette consécration entière et généreuse soit encore durable et apparente, qu'elle sanctifie non seulement cette année, mais toute notre vie, et nous donne d'exercer efficacement auprès des peuples le ministère du salut. Car c'est là le troisième caractère que doit présenter notre consécration : elle doit apparaître dans notre conduite et persévérer dans notre vie, c'est-à-dire que toute notre existence doit nous faire connaître pour des ministres de Dieu ; il ne doit rien y avoir en nous de commun avec les laïques ; tout notre costume, nos habits, nos manières, nos discours, notre maintien, nos cheveux même également éloignés de la malpropreté et de l'affectation, de la négligence et de la recherche, doivent manifester au monde que nous ne lui appartenons plus, que nous sommes consacrés au Seigneur. C'est la troisième qualité que doit avoir notre sacrifice. Et, en effet, s'il est vrai que nous allons nous sacrifier aujourd'hui à Dieu, n'est-il pas indécent de reprendre sur l'autel la victime immolée ? Ce fut là le crime des enfants

d'Héli, et ils en furent punis d'une manière terrible ; c'est là le crime que Dieu déclare lui être souverainement odieux, quand il dit dans les saintes Lettres qu'il hait la rapine dans l'holocauste : *Odio habens rapinam in holocausto.* Il faut donc que notre sacrifice soit irrévocable pour être agréable au Seigneur ; il ne faudra donc plus jamais reprendre ni cette volonté propre, ni ce défaut de caractère, ni cet esprit de négligence, ni cette attache que nous allons immoler aujourd'hui. Il faudra donc toujours nous regarder comme n'étant plus à nous : *Non estis vestri ;* mais tout à Dieu ; tout pour Dieu : tout à Dieu dans l'usage de nos sens, les réglant suivant le bon plaisir divin ; tout à Dieu dans l'usage de notre esprit, ne l'employant plus qu'à des pensées qui soient de Dieu ou selon Dieu ; tout à Dieu dans les affections de notre cœur, les concentrant toutes dans l'amour de Dieu, près duquel tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien : *Quidquid Deus non est, nihil est et pro nihilo computari debet.* Eh bien, mon Dieu, qu'il en soit ainsi ; nous voulons être tout à vous, tout à vous seul et pour toujours ; faites-nous-en prendre et observer à jamais la résolution.

Résolutions : 1° De prononcer aujourd'hui les paroles de notre consécration avec un cœur tout dévoué à Dieu et au salut des âmes ; 2° de sacrifier, en particulier, l'attache qui nous coûte le plus à rompre ; 3° enfin de nous entretenir habituellement dans cet esprit de sacrifice et de consécration.

Bouquet spirituel : *Non estis vestri ;* ou *Dominus pars*, etc.

PENSÉES SUR L'ORAISON [1]

L'oraison est la consolation, le soutien et la force d'un prêtre dans les mépris, les fatigues et les dégoûts du ministère ; c'est par le moyen de l'oraison que les saints se sont sanctifiés, c'est par l'oraison que nous devons nous sanctifier nous-mêmes.

Il n'y a rien de comparable à l'oraison, car, suivant la parole de saint Augustin : *Quid est oratione præclarius? quid vitæ nostræ utilius? quid animo dulcius? quid in tota religione sublimius?*

1° Rien de plus excellent que l'oraison : excellente en elle-même, puisque dans l'oraison nous entrons comme dans le ciel, nous tâchons de connaître Dieu et de nous connaître nous-mêmes ; nous regardons Dieu comme un abîme immense de sainteté, et nous-mêmes comme un néant de misères et d'imperfections ; nous nous proposons de nous unir à Dieu de la manière la plus parfaite, de connaître nos défauts et de nous en corriger. L'oraison nous élève vers Dieu, et c'est là que nous con-

1. Ce petit traité des fruits, des marques et des obstacles de l'oraison, que les manuscrits de M. Hamon ont remis sous nos yeux, nous a paru avoir naturellement sa place à la suite des Méditations ecclésiastiques. Les considérations pieuses qu'il présente et les sages observations qu'il renferme, lues et méditées par les prêtres, leur seront d'un précieux secours pour l'oraison, ce saint et si capital exercice de la vie chrétienne et sacerdotale.

templons les mystères de Jésus-Christ, que nous en découvrons les beautés ravissantes ; il n'appartient qu'à une âme qui fait oraison de connaître les mystères ; aussi voyons-nous assez souvent des hommes dépourvus d'esprit et de connaissance qui parlent de la religion avec une onction et une facilité surprenantes. Où ont-ils puisé ces lumières? Dans l'oraison.

2° Rien de plus utile que l'oraison : car pourquoi sommes-nous sur la terre? N'est-ce pas pour connaître et aimer Dieu, pour mener une vie qui puisse nous rendre agréable à ses yeux? Or *qui recte novit orare, recte novit vivere.* Aussi regardez comme perdus tous les jours que vous aurez passés sans faire oraison : *Illum tantum diem vixisse te computa quo orationi vacaveris.* L'oraison est la source où on puise la force pour résister aux tentations, vaincre les habitudes, et où l'on apprend à former cette direction d'intentions que nous devons apporter dans toutes nos actions. Si quelqu'un est faible, qu'il en recherche les causes, et il verra que c'est parce qu'il ne fait pas bien son oraison : *Quia oblitus sum comedere panem meum ;* au contraire, quand une âme s'adonne à ce pieux exercice, on la voit marcher à pas de géant dans les voies de la perfection, tandis que ceux qui le négligent tombent de chute en chute : aussi sainte Thérèse, dans son *Château de l'âme*, dit qu'il est impossible de se sauver sans faire oraison. Pourquoi ? parce qu'il est impossible

de se sauver sans réfléchir souvent sur soi-même, et on ne réfléchit sur soi qu'autant qu'on fait oraison.

3° Rien de plus consolant : ce qui fait la consolation des saints dans le ciel et la seule chose qui puisse nous procurer un vrai bonheur ici-bas, c'est la connaissance de Dieu ; or on ne l'acquiert que par l'oraison ; et plus on avance dans l'exercice de l'oraison, plus on en goûte les douceurs, de sorte qu'une âme fidèle à cette sainte pratique trouve les heures qu'elle y consacre trop courtes et trop rapides ; il lui semble qu'il n'y a qu'un moment qu'elle s'entretient avec son Dieu : alors l'esprit jouit d'une grande tranquillité et commence à être enivré des délices de la paix : *Pax multa diligentibus legem tuam...*; *non habet amaritudinem conversatio illius..., sed lætitiam et gaudium.*

4° Rien de plus sublime : en effet, n'est-ce pas dans l'oraison que nous nous nourrissons des vérités les plus belles, que nous contemplons les perfections de Dieu et que nous l'attirons dans notre cœur ?

Sur cet important sujet, examinons soigneusement les questions suivantes : 1° Quels sont les fruits que nous devons retirer de l'oraison et les marques auxquelles nous pourrons reconnaître si nous la faisons comme il faut ; 2° quelles sont les causes qui nous empêchent de retirer du fruit de l'oraison ; 3° quelles sont celles qui nous empêchent de faire oraison, ou mieux quels sont les

prétextes dont on s'autorise pour s'en dispenser dans le ministère.

CHAPITRE PREMIER

DES FRUITS DE L'ORAISON ET DES MARQUES DE LA BONNE ORAISON.

Nous lisons dans l'Évangile que Jésus-Christ, étant monté sur le Thabor pour y prier, fut tout à coup changé comme en un homme tout nouveau : *Facta est, dum oraret, species vultus ejus altera.* Voilà quel doit être le principal fruit de l'oraison. Quand on la fait bien, on devient des hommes tout nouveaux, on change de conduite, on déteste le péché, on se détache de tous les biens, de tous les plaisirs, de tous les honneurs de la terre, on mortifie tous ses penchants naturels, on va toujours croissant dans le chemin de la vertu, de la perfection, de la sainteté, et l'on porte chaque jour des fruits de grâce et de salut. Ces fruits de l'oraison sont en même temps les marques qui nous font connaître si nous la faisons bien, savoir si nous avons plus d'horreur pour le péché, si nous en évitons avec plus de soin les occasions, si nous gardons mieux le silence, si nous prions mieux, si nous nous préparons avec plus de soin à l'oraison, à la communion, si nous évitons tout ce qui peut nous distraire, si nous pensons plus souvent au bon Dieu, si en un mot nous avons plus de zèle pour la gloire de Dieu et pour notre sanctification. Mais si nous persévérons

toujours dans les mêmes imperfections et les mêmes négligences, si nous sommes toujours également lâches dans nos exercices de piété, si le jour suivant nous trouve le même que le précédent, si nous ne sommes pas plus détachés du péché et des choses de la terre, cela prouve bien que nous ne faisons pas bien oraison ; on ne peut pas dire de nous : *Facta est, dum oraret, species vultus ejus altera.*

Nous devrions sortir de l'oraison comme Moïse de l'entretien qu'il eut avec Dieu sur la montagne : il portait sur son visage un éclat éblouissant, Dieu avait imprimé sur son front comme le sceau de sa Majesté, on ne pouvait le contempler sans être ébloui; ou bien encore nous devrions ressembler aux apôtres sortant du cénacle. Avant d'y entrer, c'étaient des hommes grossiers et terrestres, charnels et livrés aux sens ; mais après l'oraison qu'ils y firent, remplis de l'esprit de Dieu, quel courage ne montrèrent-ils pas! quel zèle pour la gloire de leur divin Maître! quelle soif des souffrances! quel désir de lui être réuni! Voilà l'image d'une âme qui sort d'une oraison fervente ; aussi tous ceux qui font leur oraison changent tous les jours en mieux, ils sont enchantés quand on les reprend d'un défaut, et aussitôt ils s'appliquent à s'en corriger, ils y travaillent efficacement, ils ne viennent jamais à l'oraison qu'après s'y être bien disposés, s'occupent de leur sujet d'oraison le soir en se couchant et le reprennent le matin en se

levant, et, rendus au lieu où ils doivent la faire, ils s'y entretiennent comme étant réellement sous les yeux de Dieu. Aussi de quelles grâces Dieu ne les comble-t-il pas? Après cela ils gardent sans peine le silence sur tous les points de la règle, et le soir à leur examen ils ont la consolation de voir que ce jour sera un jour de gloire pour eux dans l'éternité.

Au contraire, ceux qui font mal leur oraison en sortent plus dissipés qu'ils n'y étaient venus et n'en retirent aucun fruit. Ils se livrent aussitôt à leur folle imagination, sans faire jamais aucun retour sur eux-mêmes, et, tandis que le bon Dieu verse ses grâces autour d'eux avec abondance, ils languissent éternellement dans le même état comme les montagnes maudites de Gelboé.

Que chacun rentre donc ici en lui-même, et s'examine sur la manière dont il profite de l'oraison ; si tous les jours nous devenons plus saints, plus humbles, plus mortifiés, nous faisons bien l'oraison ; *secus, non.*

CHAPITRE II

CAUSES QUI NOUS EMPÊCHENT DE PROFITER DE L'ORAISON.

Il en est cinq principales : 1° On n'estime pas assez l'oraison ; 2° on ne s'y prépare pas assez ; 3° on se livre trop à ses propres idées et imaginations, on s'appuie trop sur ses forces et sa capacité ; 4° on voudrait que Dieu fît tout sans que nous

fissions rien de notre côté ; 5° enfin, écoutez bien ceci : plusieurs ne retirent aucun fruit de l'oraison, parce qu'aussitôt après ils n'y pensent plus, ils se livrent aussitôt à la dissipation et aux distractions.

Première cause: Oui, si l'on ne fait pas bien son oraison, c'est qu'on n'en connaît pas assez le prix. Quand on est bien persuadé qu'une chose est très utile et qu'on en a un grand besoin, que si on ne l'avait pas on serait infiniment malheureux, que ne fait-on pas pour se la procurer? Or, peut-on concevoir rien de plus précieux que l'oraison ? Nous l'avons fait remarquer au commencement, en citant et en commentant une belle parole de saint Augustin. Si nous sommes bien convaincus de ces vérités, pourrons-nous bien n avoir que de l'indifférence pour ce pieux exercice, ou plutôt ne nous empresserons-nous pas de le pratiquer avec fidélité, bien sûrs d'y trouver une consolation dans toutes nos peines et un soulagement dans tous nos dégoûts?

Mais ce qui nous pénétrera davantage d'estime pour l'oraison, c'est : 1° L'exemple de Notre-Seigneur; 2° des apôtres; 3° des saints de tous les siècles. Notre-Seigneur, qui est le modèle des modèles et sur qui nos regards doivent être continuellement fixés, passa quarante jours à prier dans le désert avant de commencer son ministère ; pourquoi ? pour nous apprendre que la prière est la préparation nécessaire aux fonctions du mi-

nistère. Sa mission commencée, après avoir passé tout le jour à prêcher et enseigner les peuples, il passe la nuit en prières : *Et erat pernoctans*, etc., pour nous apprendre que la prière doit toujours accompagner les fonctions du ministère et qu'aucun prétexte ne peut nous en dispenser. Quand il veut choisir ses apôtres, il s'y dispose encore par la prière ; aux approches de sa Passion, il se fortifie par l'oraison ; et le jardin des Oliviers est témoin que ce fut dans la ferveur de l'oraison qu'il se prépara au grand sacrifice du Calvaire. Quel est donc le prix de l'oraison, puisqu'elle est l'occupation habituelle de Jésus-Christ sur la terre ?

Imitateurs de leur divin maître, tous les apôtres sont des hommes d'oraison ; lisez leurs admirables épîtres et surtout celles de saint Paul ; voyez ce grand apôtre la nuit et le jour, au milieu des fonctions du ministère, dans les fers, dans les voyages, partout il est occupé de la prière, il prie pour les églises qu'il a fondées, il prie pour tous ceux auxquels il adresse ses épîtres. Saint Jacques de Jérusalem était tellement appliqué à la prière, que la peau de ses genoux, remarque l'histoire, était durcie comme la peau d'un chameau. Voyez le collège apostolique : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus*. Les œuvres de charité sont grandes en elles-mêmes sans doute ; mais pour un prêtre, pour un apôtre, l'oraison est plus importante encore. C'est pourquoi on se déchargera sur des diacres des

œuvres de charité, afin de pouvoir vaquer à la prière: *Nos vero*, etc. Car un prêtre doit sans cesse prier pour lui, prier pour son peuple : *Deprecari pro populo.*

Ce qu'ont pensé de l'oraison Jésus-Christ et les apôtres, les saints de tous les siècles l'ont pensé. Et d'abord les saints de l'ancienne loi. Écoutez le prophète Jérémie : « Pourquoi tant de désordres désolent-ils la terre? C'est parce qu'on ne réfléchit pas sur soi-même et qu'on ne rentre pas dans son cœur : *Desolatione desolata est terra, quia nemo est qui recogitet corde.* » A quoi pensent la plupart des hommes? A leurs affaires, plaisirs, divertissements. S'ils sont établis, ils pensent à leur famille, à procurer des postes honorables à leurs enfants ; mais pour leur salut et les choses de leur conscience, ce sont là des affaires qui leur sont étrangères. Non, s'ils eussent fait réflexion sur eux-mêmes, tant de malheureux ne se seraient pas damnés : *Desolatione*, etc. Écoutez le saint roi-prophète : *Lingua mea tota die meditabitur justitiam tuam ;* ailleurs : *Quomodo dilexi legem tuam, Domine, tota die meditatio mea est... Prævenerunt oculi mei ad te diluculo.* Lorsqu'il n'a pu se livrer à la méditation, il se plaint que son âme est prête à tomber dans l'abattement : *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem*, etc. ; *percussus sum ut fœnum, et aruit, quia oblitus sum* ; et ailleurs, il dit encore : *Memor fui dierum antiquorum, meditatus sum in omnibus operibus tuis, in factis manuum tuarum meditabar... in justificationibus tuis medita-*

bor ; non obliviscar sermones tuos. Enfin, dans tout le long psaume CXVIII, pas un verset où le prophète ne s'épanche en transports d'admiration, sur la méditation de la loi de Dieu : voilà ce que c'est que l'oraison, c'est réfléchir sur la loi de Dieu pour la mettre en pratique. Quelle joie à la mort et pendant l'éternité, si ici-bas cette loi sainte a fait toute notre occupation ! Pas une page des cantiques de ce saint roi qui n'atteste son amour et sa fidélité pour l'oraison ; on y voit combien il estimait cet exercice, combien il y était exact, comment il s'y préparait en se mettant en la présence de Dieu et en invoquant les lumières du Saint-Esprit, comment il se représentait son sujet d'oraison, les réflexions qu'il y faisait, les affections qu'il ressentait, les résolutions qu'il prenait ; on y voit comment il commençait par se débarrasser de toute autre pensée, les peines qu'il éprouvait dans ce saint exercice, les demandes qu'il faisait à Dieu pour obtenir sa grande miséricorde. Et d'abord il commence le premier de ses cantiques par l'éloge le plus pompeux de la loi de Dieu : *Beatus vir qui in lege Domini meditabitur die ac nocte*, etc. Remarquez ces paroles : *Beatus vir*. Quel est cet heureux mortel dont il va chanter les louanges ? Est-ce celui qui a une grande puissance, du crédit, des richesses ? Est-ce celui dont la réputation se trouve consignée dans les annales du monde ? *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* Mais que les vues du roi-prophète sont différentes ! Cet homme heureux est celui qui s'occupe jour et nuit

à méditer la loi du Seigneur ; lui-même n'avait point d'autre bonheur : *Concupivi salutare tuum, Domine, et lex tua meditatio mea est... Meditabor in justificationibus tuis semper.* La loi du Seigneur était toujours présente à son esprit, et en cela il ne faisait que suivre l'exemple et le précepte de Moïse : *Et meditaberis in eis sedens in domo tua et ambulans in itinere,* etc. Il avait un temps fixé pour vaquer à cet exercice : c'était la nuit, lorsqu'il s'éveillait, et le matin au point du jour : *Prævenerunt oculi mei*, etc... *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo.* Grand exemple laissé par ce saint roi à tous les siècles et à toute la postérité. Quand nous nous éveillons la nuit, quand nous nous levons le matin, que notre première pensée soit pour la méditation, consacrons à Dieu les premiers instants de notre journée. Et comment se préparait-il à la méditation? En se rappelant la présence de Dieu et entrant dans des sentiments profonds de pénitence et de componction à la vue de son péché : *Quo ibo a conspectu tuo? Et quo a facie tua fugiam? Si ascendero in cœlum*, etc. Si cette pensée le remplissait de consolation : *Memor fui et delectatus sum*, la vue de son péché le faisait entrer dans des sentiments de pénitence et d'humilité : *Miserere mei, Deus*, etc...; *lavabo per singulas noctes*, etc...; *peccatum meum contra me est semper.* Alors il s'animait à faire au Seigneur un humble aveu de ses fautes : *Dixi : Confitebor adversum me injustitiam*, etc... Qui fait bien attention au sens de ces divins cantiques y

trouve de même toutes les parties de l'oraison. On y voit David éprouvant des aridités et des sécheresses, s'excitant alors à la ferveur en recourant à la miséricorde de Dieu et tâchant de s'embraser de son saint amour. Si quelquefois il avait été détourné de l'oraison, il en gémissait : *Aruit cor meum, quia*, etc... *nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem*, etc... Voilà bien sans doute de quoi nous convaincre de l'estime que le grand roi faisait de l'oraison.

Si des saints de l'Ancien Testament nous passons maintenant aux saints du Nouveau, nous verrons en eux le même amour de l'oraison. Qui pourrait après cela n'avoir encore que de l'indifférence pour ce saint exercice? 1° Saint Chrysostome dit que, quand nous entrons en oraison, nous devons nous représenter que nous entrons dans le ciel, que nous allons nous joindre aux esprits célestes, et que là nous offrons à Dieu nos prières comme dans cet encensoir d'or dont parle saint Jean : *Habentes singuli... phialas aureas plenas odoramentorum, quæ sunt orationes sanctorum*. Voilà l'occupation des saints dans le ciel, c'est d'offrir sans cesse à Dieu des prières ferventes, et de lui présenter celles des saints qui sont encore sur la terre : *Quando orabas cum lacrymis, ego obtuli orationes tuas Domino*. Représentez-vous donc, quand vous êtes en oraison, que votre bon ange est là à côté de vous pour recevoir toutes vos saintes affections, monter ensuite jusqu'au trône de Dieu pour les lui offrir et vous

en rapporter des grâces pour vous soutenir dans la pratique de la vertu. Voilà ce que dit saint Chrysostome. Ah ! si nous employions ce moyen en l'oraison, nous verrions Notre-Seigneur dilater son cœur pour en faire descendre sur nous les grâces les plus abondantes ; et puis quel ne serait pas alors notre recueillement ? Jugeons-en par l'effet que produirait en nous la vue du ciel. Oh ! si après notre mort nous avons le bonheur d'entrer dans ce séjour délicieux, avec quelle allégresse, avec quelle impétuosité, quels transports nous y ferons oraison ! 2° Nous lisons dans la vie de saint Antoine que, retiré dans la solitude, il passait les nuits entières en oraison et que souvent il y goûtait tant de douceurs, que le matin il se plaignait au soleil de ce qu'il venait troubler les charmes qu'il goûtait dans cet exercice ; et voilà pourquoi tous les saints se retiraient dans le fond des déserts et évitaient le monde avec tant de soin : c'était pour pouvoir converser familièrement avec Dieu. 3° Que dirons-nous de saint Martin? Sulpice Sévère dit de lui : *Oculis ac manibus in cœlum semper intentis, invictum ab oratione spiritum non relaxabat... Nunquam hora ulla aut momentum præteriit quo non aut orationi incumberit, aut si quid aliud forte agebat, non ideo ab oratione cessabat.* Par suite de cette fidélité à l'oraison : *Nemo unquam illum vidit iratum, nemo commotum, nemo mœrentem, nemo ridentem ; unus idemque semper cœlestem quodammodo lætitiam vultu præferens, extra hominis na-*

turam videbatur; nunquam in illius ore nisi Christus, nunquam in illius corde nisi pietas, nisi pax, nisi misericordia inerat. Et quand il visitait son diocèse accompagné de ses disciples, il marchait à l'écart pour vaquer à la contemplation. O effet admirable de l'oraison ! elle élève l'âme au-dessus de toutes les choses de la terre, et rien ne lui paraît impossible. Quelque tristes que soient les événements, point troublé ; quelques joyeux qu'ils soient, point transporté ; toujours égal. Oh ! que cette bouche devait être agréable à Notre-Seigneur, qui ne s'ouvrait que pour procurer sa gloire et prononcer son saint nom ; aussi Sulpice Sévère l'appelle-t-il *gemma sacerdotum*. 4° Les Pères du désert : *Per diem laborabant, et noctibus orationi vacabant; quanquam laborando ab oratione mentali minime cessarent.* Ainsi ils sanctifiaient leur travail vil en apparence, puisqu'il ne consistait qu'à faire des nattes et des paniers pour gagner de quoi vivre ; mais grand devant Dieu, puisqu'il était dans l'ordre de sa volonté et accompagné d'un tel esprit de prière. Saint Arsène en particulier, qui avait eu toute la faveur de Théodose, qui n'avait habité que des palais, ayant entendu un jour une voix qui lui dit au fond du cœur : *Fuge, tace, quiesce*, s'enfuit aussitôt du milieu du monde pour s'enfermer dans la retraite, uniquement occupé de son salut, et se donna pour le reste de ses jours à une vie de silence et d'oraison. Dans les conférences que les solitaires avaient entre eux, jamais il ne prenait la

parole, et si on le consultait, il renvoyait à d'autres, lui qui était le plus savant de tous, puisqu'il avait été un des diacres de l'Église romaine, et que le pape Damase n'avait cru pouvoir envoyer personne plus digne à l'empereur Théodose. A quoi donc s'occupait ce grand homme dans un silence si absolu ? A l'oraison continuelle : il y consacrait même entièrement la nuit du samedi au dimanche pour se préparer à la communion, entrant en oraison à six heures du soir et n'en sortant que le dimanche matin. Aussi avait-il obtenu au plus haut degré le don des larmes ; elles coulaient en si grande abondance, qu'il était obligé de se retirer dans un endroit écarté de l'église pour lui donner un libre cours sans être aperçu. 5° Si nous en venons maintenant à saint Bernard, nous lui entendons donner au pape Eugène ce conseil si sage sur le choix des ordinands : *Illos assumite qui habeant orationis studium*. 7° Saint Grégoire, dans son *Pastoral*, monument si précieux de l'antiquité ecclésiastique, dit : *Sit pastor oratione suspensus*, comme suspendu entre le ciel et la terre par la force et la vivacité de son oraison. 8° Saint Thomas nous assure qu'il avait plus appris aux pieds du crucifix que dans tous les livres et sous tous les maîtres ; son étude ne l'empêchait pas d'être en oraison continuelle, et, quand il rencontrait des endroits plus difficiles, il priait davantage, puis remerciait quand il avait trouvé le nœud de la difficulté. *Quod iste, cur non ego?* De là peut-être le peu de succès de nos études ; on étudie

d'une manière tout humaine. Saint Bonaventure, comme saint Thomas, disait avoir tout puisé aux pieds du crucifix; nous lisons même dans sa vie qu'il le baisait si souvent, qu'à la fin il avait emporté toute la matière dont il était composé. *Sinamus sanctum laborare pro sancto*, disait de lui saint Thomas, l'apercevant par la fenêtre de sa cellule à genoux devant le crucifix et occupé à écrire la vie de saint François. « Que je suis fâché, disait Gerson, d'avoir connu si tard les écrits de Bonaventure ! J'y trouve un trésor inépuisable d'onction et d'esprit intérieur. »

Les saints des temps modernes ont parlé comme les plus anciens : 1° Le célèbre Gerson, dont il est si souvent fait mention dans l'histoire de l'Église gallicane, qui parut avec tant d'éclat au concile de Constance et travailla si ardemment à l'extinction du schisme, aussi saint et élevé dans les voies de la vie spirituelle qu'il était savant, disait : *Absque meditationis exercitio, secluso miraculo, nullus potest ad perfectissimam christianæ religionis normam attingere ;* et ce qu'il disait, il savait le mettre en pratique. Lorsqu'on l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Lyon, il renonça à tout l'éclat du monde pour se livrer sans obstacle au saint exercice de l'oraison, ne conservant de fonction extérieure que celle de catéchiser les enfants, consacrant à ce soin une voix si capable de se faire entendre avec avantage au milieu des plus grandes assemblées, et disant à ce sujet qu'il ne

savait pas s'il y avait quelque chose de plus grand dans la religion que d'instruire les enfants et de former les petits à la piété et à la vertu : voilà ce que lui avait appris l'oraison.

2° Saint Ignace avait ordonné que tous les religieux fissent chaque jour une heure d'oraison et deux examens de conscience. Saint François Xavier écrivait au recteur du collège de Goa : « Si vous trouvez des novices qui fassent l'oraison avec lâcheté et négligence, il faut les renvoyer comme n'étant pas propres aux fonctions et aux emplois de la société. » Ainsi pensait un saint et un apôtre. Donc, nous ne serons propres au sacerdoce qu'autant que nous serons des hommes d'oraison. L'oraison nous est même plus nécessaire qu'aux jeunes jésuites : dans une communauté, on est soutenu par les règles, par les exemples des religieux fervents, tandis que nous autres, dans le monde. nous sommes livrés à nous-mêmes, et, si nous n'entretenons en nous par l'oraison l'esprit de piété et l'amour de Dieu, bientôt nous serons tentés de diminuer nos exercices et de les abandonner même entièrement.

3° Saint Charles voulait qu'on fît rendre compte de l'oraison aux jeunes ecclésiastiques de son séminaire ; et, dociles à cet avis, nous devons rendre compte à notre directeur de la manière dont nous faisons oraison, lui découvrir avec simplicité toutes nos dispositions intérieures. Nous lisons dans la vie de ce grand saint qu'étant à Rome

il passait quelquefois les nuits entières en oraison dans les catacombes, surtout pendant le jubilé de 1575 ; et la présence seule de cet homme d'oraison fit plus de fruit dans cette grande ville que tous les exercices du jubilé. On ne pouvait le voir passer dans les rues sans être pénétré de piété. Dans les trois jours qui précédèrent le carême il passa quarante heures de suite en oraison pour apaiser la colère de Dieu sur les désordres de ce malheureux temps. Cela nous paraît extraordinaire à nous qui avons peine à passer seulement une demi-heure devant le Saint-Sacrement. L'amour rend tout facile aux saints ; c'est notre lâcheté qui fait que tout nous rebute, et que nous croyons à peine aux effets de la ferveur des saints. Lorsqu'il faisait la visite de son diocèse, il marchait à l'écart pour s'abandonner à l'oraison.

4° Saint François de Sales, dans la retraite de son sacre, prit la résolution de se lever tous les jours à quatre heures pour commencer la journée par une heure d'oraison, se proposant d'y donner encore une demi-heure le soir ; et il conseillait la même pratique à sainte Chantal et à toutes les âmes qui le consultaient ; à d'autres qui n'avaient pas autant de temps, il conseillait trois quarts d'heure le matin et un quart d'heure le soir ; enfin il exigeait de toutes les personnes qui se mettaient sous sa conduite qu'elles s'appliquassent à l'oraison qu'il regardait comme l'âme de la vie spirituelle. Mais quand il parlait des ecclésiastiques, il allait

plus loin : il appelait l'oraison l'âme du sacerdoce, et disait que sans elle un prêtre ne peut remplir les fonctions de son ministère. Ainsi l'oraison faisait ses délices et toute sa vie ; et de là cette douceur inaltérable au milieu des plus grandes contradictions, cette paix au milieu du tumulte des affaires.

5° Saint Vincent de Paul, ce prêtre dont la mémoire doit être si chère à toutes les âmes pieuses et ecclésiastiques, a établi l'heure d'oraison dans ses communantés, et pendant quarante ans et jusqu'à sa dernière vieillesse, lors même qu'il était accablé par l'âge et les infirmités, il se rendait toujours un des premiers à l'oraison : là il donnait les plus solides instructions sur ce sujet, faisait répéter l'oraison deux fois la semaine, et disait que la vocation tient à l'oraison et l'oraison au lever du matin. Ayant été instruit que le relâchement s'était introduit dans une de ses communautés,il en examina longtemps la cause devant Dieu et se convainquit que c'était la négligence de l'oraison. Dans les conférences des mardis, où se rendait tout ce qu'il y avait de plus distingué dans le clergé de Paris, toujours il recommandait l'oraison. Quand il préparait les ordinands, il insistait toujours longuement sur l'oraison, leur disant que sans l'oraison ils ne pourraient jamais être de bons prêtres ; que c'était dans l'oraison qu'il fallait se remplir des vérités du salut pour les annoncer aux autres. Quand il envoyait ses prêtres en mission, il leur recom-

mandait avant tout l'oraison, leur disait de ne jamais monter en chaire avant d'avoir fait oraison, parce qu'un prêtre qui a bien fait son oraison ne parle plus d'après ses propres idées et ses propres lumières, mais d'après les mouvements et les lumières de l'Esprit-Saint ; il s'exprime avec feu et parle de l'abondance d'un cœur échauffé et tout embrasé par le Saint-Esprit. Il exigeait la même pratique de toutes les personnes qu'il dirigeait dans le monde, et il l'inspira tellement à ces pieuses assemblées des dames de la charité, que de là la pratique de l'oraison passa dans plusieurs familles considérables où l'on répétait l'oraison comme à Saint-Lazare. Qui, après cela, pourrait douter des avantages et de la nécessité de l'oraison?

6° M. Alain de Solminiac, lié avec saint Vincent de l'amitié la plus intime, parla huit jours de suite sur l'oraison à une retraite d'ordination, et exigea des ordinands avant de leur conférer le sous-diaconat la promesse de faire toujours une heure d'oraison, s'ils le pouvaient, tant il en avait senti l'indispensable nécessité. Il disait que pour converser avec un homme d'oraison il ferait quatre vingt-dix lieues, tant il avait d'estime pour l'oraison; il était persuadé qu'un prêtre d'oraison est capable de produire les meilleurs fruits de salut et de sainteté dans ceux qui l'approchent. Il disait encore que, s'il y avait à choisir entre la messe et l'oraison, il vaudrait mieux manquer la messe que l'oraison ; et la raison en est qu'une messe dite sans oraison

et par conséquent sans une véritable préparation, est ordinairement mal dite et ne produit que peu de fruit, au lieu que l'oraison supplée la messe, réchauffe et ranime. Dans les premiers temps de son sacerdoce, il en faisait une heure avec sa communauté ; plus tard sept à huit heures par jour et à genoux, et il arriva à un état d'oraison si parfait, qu'il ne pouvait plus faire de considérations. Dieu s'emparait aussitôt de son cœur, et sa prière n'était plus qu'un simple regard de cette infinie bonté. Aussi fit-il dans son diocèse un bien si prodigieux, qu'on le nomma le saint Charles Borromée de la France.

7° M. de la Motte, encore séminariste, avait un si grand zèle pour l'oraison, qu'il prenait plaisir à s'entretenir de ce saint exercice avec une de ses sœurs qui était religieuse. Étant prêtre, il réunissait les dimanches de jeunes ecclésiastiques pour leur apprendre à faire oraison ; dans ses missions et ses retraites il inspirait même aux gens du monde le goût de l'oraison. Étant évêque, il recommandait à tous ses prêtres l'oraison, leur disant qu'il répondait du salut de ceux qui seraient fidèles à faire tous les jours leur oraison, parce qu'en effet il est impossible de conserver de l'affection au péché mortel en se livrant tous les jours à l'oraison, à la méditation des vérités éternelles.

CHAPITRE III

PRÉTEXTES QU'ON ALLÈGUE POUR NE PAS FAIRE ORAISON.

Premier prétexte. — Je n'en ai pas le temps. 1° Êtes-vous plus occupé qu'un saint François Xavier, un saint Charles, un saint François de Sales, un saint Vincent de Paul ? 2° Vous n'avez point le temps, parce que journellement vous en perdez beaucoup en conversations inutiles, lectures frivoles, imaginations vaines ; parce que vous ne savez pas le régler, vous n'avez point d'ordre dans la distribution de vos fonctions : messe, office, étude, tout est confondu ; parce que vous ne voulez pas commencer votre journée par l'oraison et vous lever assez matin ; parce que vous ne voulez pas dire *Matines* et *Laudes* la veille. 3° Il serait bien étrange qu'un prêtre fût tellement occupé du salut des autres, qu'il fût obligé de négliger le sien propre : notre sanctification doit passer avant celle des autres. 4° Cela ne vient-il point de ce que vous vous chargez de trop d'affaires qui ne sont point dans l'ordre de la Providence ? 5° Cela peut arriver certains jours ; mais alors on supplée par les oraisons jaculatoires, un plus grand esprit de recueillement, la vigilance sur ses sens, et on répare cela le lendemain.

Deuxième prétexte. — Les distractions : 1° Vous pouvez prendre un livre, lire quelques lignes, les méditer doucement, revenir à ce livre quand le

cœur ne fournit rien et que l'esprit se dissipe, le fermer de nouveau et vous occuper de nouvelles affections que la lecture fait naître. Dieu, qui mesure ses grâces dans l'oraison sur le désir que nous avons de la faire comme il faut, bien plus encore que sur la manière dont nous la faisons réellement, ne manquera pas de bénir cette sorte d'oraison. 2° Ou ces distractions dont vous vous plaignez sont involontaires, ou elles sont volontaires dans la cause, ou elles sont volontaires en elles-mêmes. Si elles sont involontaires, si elles nous viennent malgré l'esprit de recueillement dans lequel nous vivons, nous n'avons qu'à les désavouer et à les repousser, et, loin de nous être nuisibles, elles nous seront très utiles pour nous former à la patience à l'abnégation, à l'humilité, à la conformité à la volonté de Dieu et même à l'amour ; elles nous exciteront au recueillement de peur d'y donner cause par notre dissipation habituelle. Si elles sont volontaires dans leur cause, il faut examiner cette cause et la retrancher ; ainsi la plupart viennent de la dissipation des sens, de la multiplicité des affaires, dont nous voulons nous charger, de la vivacité de l'imagination, du démon, de la faiblesse de l'esprit et du caractère, ou enfin du tempérament. Pour les distractions qui viennent du démon, il faut bien se rappeler que le démon souffre les austérités, les œuvres du zèle, parce que dans tout cela il y trouve son compte au moyen de la dissipation et de la vanité dans lesquelles il

nous fait vivre ; mais pour l'oraison il ne peut la souffrir, parce qu'une âme fidèle à l'oraison est recueillie et réfléchie dans toutes ses actions et dans tous ses discours, fait une attention continuelle sur tous les mouvements de son cœur, porte partout une grande pureté d'intention, implore fréquemment le secours de Dieu par une humble prière ; pour y remédier, aux distractions qui viennent de cette source il faut prier : *Deus, in adjutorium*, etc., et ne pas se troubler des efforts du démon, les désavouer doucement et humblement, et toujours persévérer.

Troisième prétexte. — Les sécheresses : *Anima mea sicut terra sine aqua tibi ;* se rappeler les desseins de Dieu qui nous les envoie : 1° Pour nous éprouver et nous faire pratiquer le détachement de nous-mêmes ; 2° pour nous former à l'humilité et nous faire sentir le prix des grâces ; 3° pour nous fortifier et nous donner une vertu plus solide. Ne pas s'attacher aux consolations. Juger la bonté de l'oraison par les progrès dans les vertus, et non par les consolations. — Se rappeler Jésus-Christ : *Factus in agonia, prolixius orabat.* — Ne considérer jamais si on a du goût ou non, mais bien si on fait la volonté de Dieu.

RETRAITE PASTORALE

SERMONS SUPPLÉMENTAIRES

SERMON

SUR

LE SALUT

Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur. (MATTH., XVI, 26.)

C'est là, messieurs, la vérité fondamentale qui doit servir de point de départ et de base à toute cette retraite. Elle résume la morale chrétienne tout entière ; l'adopter pour sa règle de conduite, c'est recueillir dans une seule pensée tous les livres de piété, tous les conseils de perfection ; elle seule suffit pour conduire quiconque sait la comprendre.

C'est elle, cette grande vérité, qui a fait monter sur les échafauds plus de douze millions de martyrs, qui a rempli les prisons et les mines de généreux confesseurs, qui a peuplé les déserts de solitaires et d'anachorètes, qui a converti tous les pécheurs, sanctifié tous les justes. C'est elle qui a fait

d'un jeune ambitieux l'humble, l'intrépide, le brûlant apôtre des Indes ; et c'est elle encore qui, dans les desseins de la Providence, doit aujourd'hui vous convertir, vous faire passer à une vie nouvelle. Attention donc, messieurs, à cette grande vérité : *Quid prodest homini, si*, etc. Elle est claire, elle est simple, mais elle renferme un sens immense : méditons-la devant le Seigneur dans un recueillement profond ; l'avoir bien comprise, c'est avoir fait une bonne retraite. Et voici, messieurs, tout mon dessein à ce sujet : vous remplir d'une foi vive de l'importance souveraine du salut, ce sera le but d'une première réflexion ; vous montrer les conséquences qu'il faut tirer de cette vérité dans la conduite de la vie, ce sera l'objet de la seconde réflexion. Écoutez avec foi, *tanquam Deo exhortante per nos.*

PREMIER POINT.

Pour comprendre l'importance souveraine du salut, messieurs, j'interroge les hommes qui l'ont apprise par leur propre expérience, j'interroge Dieu à qui seul il est donné de connaître parfaitement le véritable prix des choses, j'interroge ma raison même ; et de toutes parts je n'entends sur cette grande vérité que des réponses qui me font trembler d'avoir jusqu'à présent si peu apprécié une chose si grave, de l'avoir si peu sentie, d'y avoir même si peu pensé.

J'interroge les hommes qui savent la chose par

expérience, les uns par l'expérience du succès, les autres par l'expérience d'une issue malheureuse. Et d'abord que pensent du salut les saints qui en jouissent dans le ciel ? Sur la terre ils crurent qu'on n'en pouvait jamais trop faire pour une chose si grave, ils craignirent toujours de n'en pas faire assez, et toute leur vie fut une occupation continuelle à poursuivre jour et nuit, à avancer sans relâche cette grande affaire. Voyez ces solitaires de la Thébaïde enfoncés dans les déserts, ensevelis dans les cavernes, exténués par les jeûnes, consumés par les veilles ; voyez ces martyrs déchirés par le glaive, dévorés par les flammes, noyés dans leur sang ; voyez ces saints prêtres qui châtient leur corps et le réduisent en servitude, dont le cœur est détaché de tout, dont l'esprit est sans cesse en présence de Dieu, dont tous les jours sont pleins de saintes œuvres, de travaux apostoliques. Vous le comprenez, ils voulaient se sauver à tout prix, et, comme l'Apôtre, ils tremblaient encore de manquer cette grande affaire ; ils craignaient d'être réprouvés : *Ne cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* Et maintenant qu'ils sont dans le ciel, pensent-ils qu'ils en aient trop fait ? Ah ! plutôt, s'ils pouvaient avoir des regrets, ce serait de n'en avoir pas fait mille fois davantage pour une affaire dont le succès donne tant de bonheur et de gloire et dont l'issue malheureuse est si épouvantable.

Voilà, messieurs, les grands témoins de l'impor-

tance du salut ? Est-ce ainsi que nous l'avons compris jusqu'à présent? O grand Dieu ! qu'avons-nous fait pour le salut en comparaison de nos saints ? Y en a-t-il dans le ciel qui se soient sauvés en vivant comme nous vivons, en priant comme nous prions, sans se mortifier davantage, sans se faire plus de violence, sans être plus recueillis? Oh ! quand sera-ce donc qu'enfin nous entendrons le salut à la manière des saints et que nous y travaillerons comme eux ?

Mais écoutons encore d'autres témoins. Que pensent du salut les reprouvés qui en sont privés dans l'enfer? Sur la terre, ils en firent peu d'estime, ne songèrent qu'à leurs plaisirs, leur vanité, leurs passions. Mais, grand Dieu ! qu'ils pensent bien autrement maintenant ! qu'ils regrettent amèrement et regretteront toute l'éternité d'avoir estimé quelque chose plus que le salut ! Ah ! maintenant qu'ils en comprennent toute l'importance, si Dieu leur confiait une seconde fois cette grande affaire, comme il nous la met à nous-mêmes entre les mains, avec quelle ardeur ils y travailleraient ! comme ils fouleraient sous les pieds tous les obstacles! Estime des hommes, amusements des plaisirs, louanges qui flattent la vanité, distinctions qui plaisent à l'orgueil, mépris qui humilient, railleries qui déconcertent, paresse qui retient, amour de soi qui repousse la gêne ; qu'est-ce que tout cela, diraient-ils, près du salut ?

Après avoir consulté les hommes, ô mon Dieu,

permettez-nous de nous élever jusqu'à vous, d'entrer dans le sanctuaire de vos secrets éternels et de vous interroger vous-même sur la grande affaire dont nous méditons l'importance. Dieu, messieurs, nous répond par ses œuvres : il estime le salut d'une importance si haute, qu'il en a fait pendant l'éternité l'objet de ses pensées, et dans le temps le but de toutes ses œuvres comme Créateur, comme Providence, comme Rédempteur, comme Sanctificateur, comme Rémunérateur et Vengeur. Le monde n'était pas encore, et il y avait une éternité que la Trinité adorable dans ses augustes conseils s'occupait du salut, il y avait une éternité que dans ses longues préméditations qui précédèrent la naissance de l'univers, Dieu disposait pour tous les hommes les voies du salut. Il sortit enfin de ce long repos, fit jaillir l'univers du néant, débrouilla le chaos et mit partout ce bel ordre que nous admirons. Et pourquoi, messieurs, ce premier travail de Dieu? Quel en est le but? Pourquoi au-dessus de nos têtes ce soleil, ce firmament, ces innombrables étoiles et tous ces corps qui roulent avec tant de majesté dans l'immensité des cieux? Ah! redisons-nous-le souvent, c'est pour notre salut, c'est pour attirer nos esprits à des pensées plus hautes que la terre, aux pensées du salut, et par l'éclat, la pompe, la majesté de ce spectacle nous faire sentir la grandeur de nos destinées éternelles. Pourquoi autour de moi ces riches campagnes, ces riantes prairies, ces fruits et ces moissons que

nous donne la terre chaque année, ces eaux qui l'arrosent et la fécondent, cet air que je respire? Ah! redisons-nous-le souvent, c'est pour notre salut; c'est pour nous rappeler combien Dieu tient au salut de notre âme, puisqu'il prend tant de soin du bien-être de notre corps; c'est pour soutenir notre existence et nous donner le temps de faire notre salut. Pourquoi la main du Créateur nous a-t-elle placés nous-mêmes sur la terre? La première page du catéchisme nous l'apprend : c'est uniquement pour faire notre salut; c'est, y est-il dit, pour connaître, aimer, servir Dieu et par ce moyen obtenir la vie éternelle : parole sublime qui dans sa simplicité renferme tous les devoirs! Oui, messieurs, voilà pourquoi vous avez un esprit doué d'intelligence : c'est pour faire votre salut en vous appliquant à connaître Dieu et les moyens de lui plaire. Voilà pourquoi vous avez un cœur doué de la faculté d'aimer : c'est pour votre salut en vous appliquant à aimer ce Dieu mille fois aimable dont nous sommes les enfants. Voilà pourquoi vous avez un corps, des mains et des pieds, des yeux, des oreilles, une langue : c'est pour faire votre salut en employant ces organes au service de Dieu. Telles étaient les fins du Créateur, lorsque le péché entrant dans le monde vint contrarier ce bel ordre ; mais au mal aussitôt la promesse du remède. Dieu, réparateur du salut perdu, est annoncé; quatre mille ans de prodiges, de bouleversements, de révolutions au ciel et sur

la terre, vont y préparer le monde ; et ici, qu'il fait beau suivre de l'œil l'action de Dieu dirigeant toutes choses, conduisant tous les événements vers le salut comme vers la grande fin à laquelle tout l'univers est subordonné ! S'il sépare un peuple particulier des autres peuples, s'il lui donne une loi spéciale, s'il lui envoie des prophètes, s'il lui prodigue des miracles, s'il lui départit les prospérités ou les revers, suivant qu'il est fidèle ou indocile, ce n'est que pour le salut, c'est pour conserver dans son sein le dépôt des vérités et des promesses du salut. Si sur la face de la terre les empires naissent, s'élèvent et croulent, si les monarchies se détruisent et se remplacent les unes les autres avec tant de fracas, le politique cherche à expliquer tous ces grands bouleversements par des raisons humaines ; mais la cause plus haute et seule véritable, c'est le salut, le salut que Dieu a seul en vue en remuant tous ces grands ressorts qui élèvent ou abaissent les trônes. O rois et nations de la terre, que vous êtes ignorants de ce que vous faites ! Vous vous agitez ; mais Dieu vous mène. En bouleversant le monde, vous croyez ne travailler que pour votre gloire ou votre ambition, et dans les desseins de Dieu qui vous conduit vous ne travaillez que pour le salut. Ainsi ce fameux empire d'Assyrie et de Babylone ne prévalut que pour châtier Israël et en le châtiant le rappeler au soin du salut ; l'empire des Perses, que pour le rétablir et en le rétablissant prévenir l'altération du dépôt

des promesses du salut ; Alexandre et ses premiers successeurs que pour le protéger, et Rome elle-même ne devint la reine des nations que pour mettre en commerce tant de peuples divers autrefois étrangers les uns aux autres, et préparer par là le monde à vivre sous un seul et même évangile, l'Évangile du salut.

Tout l'univers est ainsi bouleversé par la providence de Dieu en vue du salut, tant le salut est une grande chose ! Le moment arrive enfin de consommer cette œuvre divine : alors, ô prodige nouveau ! tandis que pour créer le monde et pour le gouverner il n'avait fallu à Dieu qu'une parole, puisqu'il dit et tout fut fait, maintenant qu'il s'agit du salut, ah ! ce n'est plus assez qu'un Dieu parle, il faut qu'il vienne en personne, et le voilà qui descend du ciel : *Propter nos et nostram salutem descendit de cœlis.* Arrivé dans ce bas monde, il laisse là tous les empires et tous les trônes, tous les honneurs et toutes les richesses pour ne s'occuper que de l'affaire de salut ; et comment s'en occupe-t-il ? Chose étonnante ! vous diriez qu'il craint de succomber sous le poids immense de l'affaire qu'il négocie ; dès la crèche il prie, il pleure, il souffre, il voyage de Bethléem en Égypte, d'Égypte à Nazareth ; il se renferme jusqu'à trente ans pour ne penser qu'à notre salut, puis il se consume dans les travaux d'un pénible ministère ; il sacrifie sa réputation, il se dévoue à toutes les ignominies, à tous les tourments, à la mort, et il ne croit pas que c'en soit

trop faire ; au jardin des Olives, il tombe la face contre terre, nageant dans son sang, pleurant de tous ses membres ; au prétoire, il est déchiré de coups, souillé de crachats, couronné d'épines, chargé de sa croix ; au Calvaire, il est cloué sur ce bois infâme, il agonise pendant trois heures, il expire enfin, victime volontaire pour notre salut ; et celui qui souffre ainsi est un Dieu, et celui qui est ainsi humilié est un Dieu, et celui qui meurt ainsi est un Dieu ! Ah ! une plus haute idée ne pouvait nous être donnée de l'excellence du salut. *O anima, disce quanti vales*, ô mon âme, apprends donc ce que vaut ton salut.

Toutefois, messieurs, Dieu ne s'arrête pas là : *Si hæc parva sint, adjiciam et majora.* Le Dieu sanctificateur continue l'ouvrage du Dieu rédempteur : je le vois tirant du sang de Jésus-Christ une vertu surhumaine dont il remplit les apôtres, afin qu'ils aillent porter le salut jusqu'aux extrémités de la terre, je le vois fortifiant les martyrs contre les tourments et la mort, les confesseurs contre les persécutions et l'exil, communiquant aux solitaires l'esprit de retraite et d'oraison, aux vierges la pureté des anges, aux docteurs ce savoir immense, cette pénétration profonde dans les saintes Écritures et les mystères du christianisme, afin de répandre partout, à force de doctrine et d'exemple, l'abondance de la science du salut : *Ad dandam scientiam salutis.* Je le vois soutenant l'Église, y entretenant la succession non interrompue de ses

évêques et de ses pasteurs, la défendant des hérésies et des schismes, des divisions de l'empire et des dérèglements des libertins, afin de conserver de siècle en siècle toujours pure, toujours claire, sans aucune fluctuation, la doctrine du salut, et de conduire, par un ministère saint, les élus de Dieu à la perfection du salut : *Ad consummationem sanctorum..., in ædificationem corporis Christi..., ut non... circumferamur omni vento doctrinæ.* Je le vois vivifiant tous les jours les dons sacrés sur l'autel et multipliant les miracles par millions pour renouveler sans interruption dans l'un et l'autre hémisphères le sacrifice de la victime du salut; je le vois tous les jours donnant la vertu aux sacrements pour faire jaillir de ces éléments grossiers et matériels des sources fécondes de salut ; tous les jours je le vois, je le sens travaillant au dedans de nous pour nous conduire au salut, tantôt nous éclairant de ses pures et vives lumières pour nous montrer nos égarements, nous découvrir les pièges de l'ennemi du salut, tantôt nous embrasant de ses divines ardeurs ; ici nous détournant du mal par les remords cuisants, l'ennui et le dégoût de notre état, là nous attirant au bien par l'onction de sa grâce, les charmes de la vertu.

Et après cela, messieurs, qu'est-il besoin de vous parler de ce que Dieu fait pour notre salut comme rémunérateur et vengeur? Oui, si Dieu a mis tant de magnificences dans le ciel, c'est pour solliciter tous les désirs de notre cœur et nous faire tout

entreprendre pour le salut ; s'il a creusé des abîmes si épouvantables dans l'enfer, ce n'est que pour effrayer nos passions, nous détourner de la voie de la perdition et nous faire une nécessité du salut.

Ainsi, messieurs, la chose est donc constante, de toute éternité : *Ab æterno in æternum.* Dieu ne s'est occupé que de notre salut ; ç'a été là son unique affaire, si je puis ainsi dire, l'unique modèle de toutes ses œuvres dans la création, le gouvernement, la rédemption, la sanctification du monde, l'établissement du paradis et de l'enfer. Et de là quelles conséquences à tirer pour nous, pour nous qui sommes les seuls intéressés dans cette affaire? Ne devons-nous pas, à plus forte raison, en faire notre occupation unique, le but de toutes nos pensées, de toutes nos réflexions et de toutes nos œuvres? Là où un Dieu, le juste appréciateur des choses, a cru devoir tout faire, l'homme saurait-il balancer à employer tous ses soins?

Et, en effet, messieurs, j'interroge ma raison, et elle me dit que, si l'on doit ses premiers soins aux affaires les plus personnelles, les plus nécessaires, les plus urgentes, on les doit tous jusqu'aux moindres à l'affaire du salut comme étant la seule personnelle, la seule nécessaire, la seule urgente entre toutes les affaires.

Que sont en effet toutes les affaires qu'on appelle importantes sur la terre? Elles n'intéressent tout au plus que la fortune ou la santé, l'honneur ou la vie ; et cependant la crainte de perdre l'un de ces

biens suffit pour mettre un homme, une famille entière en mouvement et en alarmes; on se trouble, on s'inquiète, on s'afflige, on se consume de soins et de veilles, de courses et de fatigues, parce qu'il s'agit, dit-on, d'une chose de la plus haute importance, « de ma fortune, de ma santé, de mon honneur, de ma vie ». Eh! mon Dieu! messieurs, qu'est-ce que tout cela près de l'affaire du salut? Que je perde la fortune, l'honneur! Mais ce sont des choses placées hors de moi et qui m'importeront fort peu dans l'éternité; que ce corps, véritable prison de boue où je suis enfermé, tombe en ruine et périsse, ce n'est encore là qu'un événement peu fâcheux, les saints l'ont même désiré! Mais l'affaire du salut, ah! elle touche à de bien plus hauts intérêts! Là il s'agit, non de ce qui est autour de moi comme la fortune et la renommée, non de l'état passager d'un amas de matière comme la santé ou la vie de mon corps; mais il s'agit de moi-même, de ma propre âme, de ma propre couronne pour l'éternité.

Serai-je sauvé ou damné, jouirai-je avec Dieu des délices du paradis, ou serai-je avec les démons la proie du plus affreux désespoir dans l'enfer? Point de milieu, il faut que ce soit l'un ou l'autre : et l'un ou l'autre à jamais, pour toujours, pour l'éternité : *In alterutram æternitatem cadam necesse est.* Affaire par conséquent essentiellement personnelle, puisqu'il y va de moi-même; il s'agit de ma propre personne, qui doit survivre et à ma for-

tune et à ma réputation, et à ma santé et à mon corps. « O mon frère, pensez-y, disait saint Ambroise : *Attende tibi, frater, tibi inquam non pecuniæ tuæ, tibi inquam non possessionibus tuis, tibi inquam non viribus corporis.* Il s'agit de moi, de moi-même, et cela non pour cent ans, durée de la vie la plus longue ici-bas, mais pour des millions d'années, mais pour plus de millions de siècles que l'imagination de tous les hommes ensemble n'en saurait accumuler, mais pour l'éternité ! Ah ! je vous l'avoue, messieurs, quand j'y pense, tout mon sang se glace d'effroi. Je conçois la sagesse de ces premiers chrétiens qui s'enfuirent dans les déserts, se cachèrent dans les solitudes pour s'occuper sans partage de leur salut, pour ne plus faire ni dire ni penser autre chose ; car les affaires personnelles passent avant tout : *Prima sibi caritas.* Et ici, messieurs, l'affaire est doublement personnelle : personnelle parce qu'il s'agit de chacun de nous, et personnelle parce que chacun de nous peut seul et doit seul la traiter. On peut confier à d'autres le soin de ses affaires temporelles, l'administration de sa fortune, la défense de son honneur attaqué ou de sa vie en péril ; mais le salut, c'est à chacun à l'opérer pour soi, on ne peut s'en reposer sur personne. D'autres peuvent nous donner conseil, mais seul on doit exécuter ; d'autres peuvent prier pour nous, mais ce sont nos œuvres seules qui nous sauveront. Dieu peut nous départir l'abondance de ses grâces, mais ce sera le bien operé et non point l'abondance de ses

grâces reçues, qui décidera de notre salut; et Dieu lui-même, tout puissant qu'il est, ne peut nous sauver sans nous : *Qui creavit te sine te non potest salvare te sine te;* tant il est vrai que c'est à chacun à opérer son salut pour soi, à chacun à penser à soi. Quels que soient l'âge, la condition, les circonstances où l'on se trouve, chacun est et demeure chargé seul de cette affaire, le jeune homme dans le feu de l'adolescence comme le vieillard dans les glaces de l'âge, le riche comme le pauvre, le savant comme l'ignorant, le magistrat comme le simple citoyen, le roi sur le trône comme le berger dans sa cabane. Ici chacun gagne ou perd pour soi-même, en conséquence de ses œuvres et indépendamment de tous les autres : « Si je me sauve, quand tout le monde, excepté moi, se damnerait, je n'en serai pas moins heureux, et si je me damne, quand tout le monde se damnerait avec moi, je n'en serai pas moins malheureux. Ici, par conséquent, la multitude, la coutume, l'exemple doivent être comptés pour rien; vivent et agissent les autres comme ils voudront, pour moi je dois vivre et agir selon le plus grand intérêt de mon salut et sans égard à tous les discours auxquels il me suffit de répondre : chacun y est pour soi, c'est ici une affaire personnelle. »

Mais non seulement, messieurs, le salut est la seule affaire personnelle, c'est encore la seule nécessaire. Il n'est rien sur la terre dont on ne puisse se passer : on peut se passer des richesses, et combien ont vécu pauvres qui maintenant n'en

sont que plus riches dans le ciel; on peut se passer des honneurs, de la gloire et de la science, et combien ont vécu oubliés, méprisés, ignorants qui maintenant n'en sont que plus glorieux et plus savants dans le paradis; on peut se passer des plaisirs et de ses aises, et combien ont coulé leurs jours dans les larmes de la douleur qui n'en sont maintenant que plus heureux dans l'éternité; enfin, on peut se passer de la vie même et il faudra bien un jour que nous la perdions; mais se passer du salut, s'en passer éternellement, se passer du ciel pour prendre place dans l'enfer, car il n'y a point de milieu, ah! voilà ce qui fait horreur à dire et à penser. Non, quoi qu'il en soit de tout le reste, on ne peut se passer du salut, c'est la seule chose nécessaire : *Porro unum est necessarium;* chose tellement nécessaire, qu'il n'est point au monde de circonstance où on puisse l'abandonner. Pour des parents, pour des amis, ou le service de la patrie on peut sacrifier sa fortune, sa santé, sa vie. Mais le salut! point de raison au ciel et sur la terre qui puisse en autoriser le sacrifice; plutôt je ne dis pas seulement que de le manquer, mais même de l'exposer à un danger prochain et volontaire, il faudrait quitter et son père et sa mère, et son frère et sa sœur, s'arracher l'œil, se couper le bras, laisser tomber les royaumes et les empires, laisser périr le monde entier, parce que la nécessité du salut prévaut sur tout, l'emporte sur tout : *Porro unum est necessarium.* Ici tout prétexte disparaît,

toute lâcheté est confondue : il faut se sauver, ce seul mot répond à tout. Il n'y a point à dire : Il en coûte d'être toujours aux prises avec soi-même, toujours en guerre avec la nature pour combattre ses penchants pervers, ses inclinations déréglées ; messieurs, je n'ai qu'un mot à vous répondre : Il faut vous sauver, et, sans ce combat, point de salut : *Porro unum est necessarium.* Il en coûte de mépriser le monde, ses richesses, ses honneurs, ses plaisirs. Je vous réponds encore : Il faut vous sauver, et sans ce mépris généreux point de salut : *Porro unum est necessarium.* Il en coûte d'être recueilli, humble, mortifié, aussi saint qu'on dit que les prêtres le doivent être. Je vous répondrai toujours : Il faut vous sauver, et sans cette sainteté point de salut : *Porro unum est necessarium.* Il faut se sauver à quelque prix que ce soit, il faut se sauver quoi qu'il y ait à souffrir, il faut se sauver quelque malheur qui doive s'ensuivre, il le faut ou être damné. Il le faut, disait la chaste Suzanne placée entre une vie coupable et une mort innocente : il le faut, disait le généreux Éléazar, en présence du martyre, parce que je tomberai vif ou mort entre les mains d'un juge tout-puissant. Il le faut, disait saint Paul, se représentant les tribulations qui fondent sur lui, les ennemis qui l'accablent, la faim qui le presse, la soif qui le dévore, les périls qui l'environnent, les persécutions, les croix, les glaives tranchants, la terre, la mer, toutes les puissances célestes, infernales et humai-

nes déchaînées contre lui, n'importe, s'écriait-il: Il faut sauver mon âme, et je défie toutes les créatures de me séparer de la charité de Jésus-Christ : *Certus sum quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia, poterit nos separare a charitate Dei quæ est in Christo Jesu Domino nostro.* Il le faut donc, messieurs, c'est là la seule affaire nécessaire, et il le faut aujourd'hui, à l'instant même, sans aucun délai, parce que c'est encore la seule affaire urgente.

Quand on n'a, messieurs, qu'un moment bien court pour traiter une grande affaire, laquelle une fois manquée ne pourra plus se réparer, qu'encore ce moment si court est incertain et peut nous être enlevé à chaque instant, que plus tard, supposé que le moment soit libre encore, la chose sera d'après toutes les probabilités beaucoup plus difficile, peut-être même impossible, ne serait-ce pas une négligence bien insensée et bien criminelle de laisser passer, sans s'occuper tout entier de cette affaire, la moindre partie de ce moment si court, si incertain, si décisif, et de remettre avec un sang-froid incroyable le travail à une époque plus éloignée ? Or, messieurs, telle est l'histoire de ceux qui ne traitent pas l'affaire du salut comme la plus urgente, la seule urgente des affaires. On ne la traite qu'une seule fois, et, si on la manque, c'est fini pour toujours, plus moyen d'y

revenir et de tenter un succès plus heureux ; pour la traiter cette seule fois on n'a qu'un moment très court ; la vie la plus longue, qu'est-elle en elle-même? le passage d'une ombre, l'apparition d'une vapeur qui s'évanouit presqu'au même instant. Qu'est-elle surtout comparée à l'éternité dont il s'agit dans l'affaire du salut? Moins qu'un atome dans l'air, qu'une goutte d'eau au sein de la mer, et cependant ce moment si court est encore incertain. Combien aurai-je de temps pour consommer l'œuvre de mon salut? Vous seul le savez, ô mon Dieu : *Numerus mensium apud te est.* Peut-être n'ai-je plus qu'un an, peut-être qu'un mois, peut-être qu'une semaine; que cette retraite? Grand Dieu! et je ne prendrais pas dès aujourd'hui tous les moyens d'assurer mon salut! Ah! ce serait le risquer, abandonner mon éternité à l'aventure! Quelle folie! Mais encore, messieurs, supposons que vous ayez fait un pacte avec la mort par lequel elle se soit engagée à vous laisser tant d'années pour travailler à votre salut ; je ne parle point ici de l'injure que le délai ferait à Dieu, je ne parle que de vos intérêts : serait-il sage et prudent de différer? Pour faire son salut, deux choses doivent concourir : la volonté de l'homme qui prend le parti de la sainteté, et la grâce de Dieu qui fait tout en nous et avec nous et sans laquelle nous ne pouvons rien. Or plus tard la volonté sera-t-elle mieux disposée? y a-t-il espoir que ces inclinations d'amour-propre, de recherche de ses aises, d'atta-

che à son jugement et à sa volonté diminuent avec le temps, passent avec les années? Qui ne sait au contraire l'empire de l'habitude, la force de la coutume ! Ce sont comme des liens de fer qu'on se fait à soi-même, une espèce de nécessité qui rend la volonté chaque jour plus impuissante. Les vices qu'on laisse subsister dans son cœur ne font que s'accroître, s'affermir par le temps, et se changent en une seconde nature. Remettre plus tard l'affaire de sa sanctification et de son salut, c'est donc par une étrange déraison laisser fortifier un ennemi qu'on veut vaincre. « Je ne veux pas l'attaquer maintenant, j'attendrai qu'il soit plus fort et que je sois plus faible. » Encore s'il y avait espoir qu'alors la grâce de Dieu sera plus abondante ; mais d'abord où les grâces peuvent-elles être plus abondantes que pendant le temps d'une retraite ? Et puis, après avoir rejeté la grâce comme une importune dont on ne voulait pas, est-il bien probable que Dieu la renvoie à son contempteur plus puissante et plus forte ? Et qui sait si Dieu au contraire, pour punir un sacrilège abus de ses dons, ne vous retirera pas même la grâce de penser et de reconnaître que vous n'êtes pas dans l'état où il faut être pour le salut, en sorte que vous vous endormirez dans une affreuse sécurité, sommeil de mort, dont le réveil sera dans l'éternité?

Ainsi, messieurs, vous devez le comprendre, l'affaire du salut est une affaire aussi urgente qu'elle est nécessaire et personnelle ; il faut y

mettre dès aujourd'hui une main active et diligente, il faut s'y employer de tout cœur sans réserve, sans partage : la raison nous le crie, Dieu nous l'apprend, tous ceux qui en ont fait l'expérience nous le répètent. Mais quelles sont les conséquences pratiques qu'il faut tirer de cette vérité ? Nous le verrons brièvement dans la seconde réflexion.

DEUXIÈME POINT

Souvent, messieurs, vous avez médité sur le salut, et peut-être n'en avez-vous retiré qu'un avantage médiocre, parce que, vous arrêtant au principe, vous n'êtes pas descendus jusqu'aux conséquences ; considérant la vérité en spéculation, vous n'en êtes pas venus jusqu'aux détails pratiques. Pour prévenir aujourd'hui ce malheur, apprenons du grand principe du salut à diriger notre conduite, purifier nos attaches, rectifier nos jugements.

Je dis d'abord : à diriger notre conduite. Car ce principe une fois posé que le salut est la seule affaire personnelle, nécessaire, urgente que j'aie à faire en ce monde, j'en déduis trois conséquences du plus grand intérêt. La première, c'est que cette pensée doit faire la règle de toutes mes déterminations. Qu'importe ceci pour mon salut, dois-je me dire à chaque action : *Quid hoc ad æternitatem ?* Est-ce une chose contraire aux intérêts de mon salut, seulement dangereuse, seulement même

inutile pour mon salut? Je dois me l'interdire : mon salut est mon tout, je ne dois m'amuser à rien de ce qui n'y tend pas, moins encore m'arrêter à ce qui l'expose, moins encore me permettre ce qui le compromet. Est-ce une chose avantageuse pour mon salut ? Il faut que je le fasse et que je m''y porte de tout cœur : il n'y a pas à examiner si c'est de précepte rigoureux ou de simple conseil ; dès que c'est une chose meilleure pour mon salut, il me suffit. Le négociant qui se propose la fortune vise toujours au plus grand gain, aux moyens de s'enrichir les plus efficaces et les plus sûrs ; le navigateur qui se propose une plage lointaine pour but de son voyage prend toujours, si quelque affaire ne l'en détourne, le chemin le plus sûr, la voie la plus directe. Eh ! mon Dieu ! l'enfant du siècle serait donc plus prudent que l'enfant de lumière, et l'affaire du salut, c'est-à-dire la plus grande de toutes les affaires, serait la seule où la raison du plus grand gain, d'un succès plus facile ne déterminerait pas à agir ! Qu'importe ceci pour mon salut ? *Quid hoc ad æternitatem?* Règle divine, messieurs, règle sûre et invariable, digne d'être la loi de toute votre conduite, le principe de toutes vos actions, digne d'être gravée sur les murs de vos presbytères, sur tous les meubles à votre usage, mais surtout d'être imprimée au fond de vos cœurs : *Quid hoc ad æternitatem ?* Vous avez à choisir entre deux partis qu'on vous propose, entre deux conseils qu'on vous donne. Ferai-je ceci ? ne le

ferai-je pas ; de quel côté vous tournerez-vous ? *Quid hoc ad æternitatem?* Voilà la réponse. Qu'y a-t-il de plus utile pour mon salut ? C'est ce qu'il faut faire. Dois-je m'interdire ces lectures, ces passe-temps, ces conversations ? faut-il devenir recueilli, mortifié, humble, édifiant ? faut-il s'astreindre à une vie d'ordre, aux exercices de piété aux devoirs d'état ? *Quid hoc ad æternitatem ?* Voilà la réponse.

Cette parole ne m'indique pas seulement ce qu'il faut faire, mais encore la manière de le faire : car, dès que je fais cette prière, cette action pour le succès d'une affaire aussi capitale que le salut, je dois y apporter un zèle, une ferveur, un désir de bien faire qui soit en rapport avec la grandeur et les conséquences éternelles, immenses, infinies, de cette affaire, c'est-à-dire une ferveur qui dépasse tout l'empressement des hommes les plus ardents pour le succès des choses que le monde estime les plus importantes. Quand un homme est dans l'alternative de la vie ou de la mort, de perdre son bien ou de gagner une immense fortune , avec quel zèle et quel cœur prie-t-il ceux qui peuvent faire pencher la balance en sa faveur ? avec quel soin fait-il toutes les démarches qui peuvent tant soi peu influer sur le succès ? comme il craint que tout ne soit pas bien fait ! comme il est actif et vigilant ! Tel est le modèle de la ferveur avec laquelle doit agir et prier le chrétien qui sent l'importance du salut.

Mais à quelles actions appliquerai-je cette perfection ? A toutes, car je dois tout rapporter au salut comme les moyens à la fin. Si je m'applique aux devoirs de mon état, que ce soient des occupations manuelles ou des occupations de l'intelligence, n'importe, ce ne doit être qu'en vue de mon salut. Si je lis, si je converse, si je me promène, ce ne doit être qu'en vue de mon salut ; si même je mange, je bois ou me récrée, ce ne doit être qu'en vue de mon salut, en l'offrant à Dieu pour lui plaire, comme cela se peut toujours faire, dès que la chose est dans l'ordre ; et la raison de tout ceci, mes chers confrères, c'est que le salut est la seule affaire de l'homme, à tous les âges comme dans toutes les classes de la société. Ni le prince ne doit gouverner, ni le magistrat rendre la justice, ni le père ou la mère de famille gérer leurs affaires, ni le savant chercher à étudier les lettres et les sciences qu'en vue de leur salut, c'est là la seule chose nécessaire : *Porro unum est necessarium.* Ainsi, messieurs, le grand principe du salut nous dirige dans le chemin de la vie ; il n'exerce pas moins à purifier toutes nos attaches.

Car, quand je vois un Dieu attiré en ce bas monde par l'importance souveraine de cette affaire, mettre le salut avant tous les empires et tous les trônes qu'il abandonne aux méchants comme chose de vil prix, avant tout l'univers qu'il bouleverse en vue du salut, pourrais-je le mettre, moi, après ces misérables riens aux-

quels mon cœur voudrait s'attacher ? et pourquoi donc aimerais-je autre chose que le salut ? Le salut gagné, tout n'est-il pas gagné? Il faut à mon cœur de la gloire, de l'estime, des richesses, des plaisirs, des jouissances. Eh ! mon Dieu ! celui qui aura fait son salut n'aura-t-il pas tout cela dans votre paradis, tous ses désirs ne seront-ils pas comblés, toutes ses espérances remplies, toute son âme heureuse ? Qui a le salut a tout, et, debout sur les ruines du monde écroulé autour de lui. le chrétien, conservant dans son cœur l'espérance du salut, n'a rien à désirer. Pourquoi donc aimerais-je autre chose que le salut ? Le salut perdu, tout n'est-il pas perdu ? Quand seraient accumulées sur votre tête toutes les richesses, toutes les gloires, toutes les jouissances que le monde peut donner, de quoi tout cela vous servirait-il sans le salut? *Quid prodest homini?* etc. Quand vous auriez par la beauté de votre génie attiré sur vous l'admiration de toute la terre, les louanges de tous les siècles, de quoi cela vous servirait-il sans le salut ? *Quid prodest homini?* Quand par vos prédications vous auriez converti tout l'univers, changé tous les pécheurs en saints, de quoi tout cela vous servirait-il si vous perdiez votre propre âme : *Qui prodest homini ?* Ah ! qu'il faut être insensé pour ne pas comprendre ces choses, aveugle pour ne pas les voir ? Pourquoi donc, encore une fois, aimerais-je autre chose que le salut? La moindre attache l'expose, la moindre

passion le met en péril. Si je garde dans mon cœur l'amour de la réputation, de la gloire, de l'estime des hommes, l'horreur de l'obscurité, du mépris et du blâme, qui sait jusqu'où, dans l'occasion, cette passion pourra m'entraîner? Si j'entretiens en moi cette estime de ma personne, cette complaisance dans la bonne opinion de mes talents, de mes qualités, de ma supériorité sur les autres, l'auteur de l'*Imitation* m'assure que jamais l'affaire de mon salut n'avancera : *Non putes te aliquid profecisse nisi omnibus inferiorem te esse sentias.* Si j'aime le monde, l'éclat, le luxe, la fortune, toutes les pages de l'Écriture protestent que je manquerai mon salut. Pourquoi aimerais-je autre chose que le salut? Ces attaches, ne fussent-elles pas aussi dangereuses, sont-elles dignes d'une âme raisonnable ?

Transportez-vous en esprit, messieurs, sur la tombe de ceux qui eurent, il y a cent ans seulement, dans cette ville même, vos attaches, vos inclinations, vos passions ; car tous les mouvements du cœur étaient alors comme aujourd'hui ; rien de nouveau sous le soleil : interrogez leurs cendres inanimées et que vous répondront-elles? Comme vous ils furent tourmentés du désir d'avoir leurs jouissances et leurs aises. Ou ils y réussirent, ou ils n'y réussirent pas : s'ils y réussirent, que leur en revient-il et qu'en pensent-ils eux-mêmes maintenant? *Quid prodest ?* S'ils n'y réussirent pas, quel mal cela leur fait-il maintenant ? et qu'en pensent-ils ? *Quid nocet ?* Comme vous, ils dési-

rèrent la louange, la réputation, les honneurs : ou ils obtinrent ce qu'ils désiraient ou non. S'ils l'obtinrent, que leur en revient-il et qu'en pensent-ils eux-mêmes maintenant? *Quid prodest?* S'ils ne l'obtinrent pas, quel mal cela leur fait-il et qu'en pensent-ils eux-mêmes maintenant? *Quid nocet?* Dites-en de même, messieurs, de toutes les autres attaches que vous sentiriez au fond de votre cœur : *Quid prodest*, si je me satisfais? *Quid nocet*, si je me prive? Avec ces deux mots on apprend à se passer de tout, à n'aimer que le salut : projets des ambitieux, victoires des conquérants, vains jeux d'enfant qui ne méritent pas même le nom d'affaires ; pompes du monde, éclat des honneurs, bruit de la renommée, illustres bagatelles par lesquelles les hommes cherchent à se distraire de leur unique affaire, de l'affaire du salut. Et voilà comment, messieurs, celui qui a compris une fois ce que c'est que le salut ne peut plus aimer autre chose : la foi du salut dirige vers le ciel toutes ses affections et ses attaches ; elle rectifie même jusqu'à ses jugements.

On dit souvent : « Heureux ceux qui ont tout à souhait ici-bas ! » Mais lui, éclairé par la foi du salut : « Faux jugement ! se dit-il en lui-même, heureux plutôt celui qui, privé de tout, passant ses jours dans les larmes, dans la gêne, la fatigue et les souffrances, opère le plus sûrement son salut ; car le salut est le seul nécessaire et le seul utile. » On dit souvent : « Heureux

celui qui réussit le mieux dans ses desseins de fortune ou de gloire. » Mais lui, éclairé par la foi du salut : » Faux jugement, se dit-il en lui-même, heureux plutôt celui qui, ne réussissant en rien ici-bas, fait le plus de progrès dans l'affaire du salut ; car le salut est la seule chose solide en ce monde, tout le reste n'est qu'une bagatelle. « On dit souvent : « Heureux celui qui est le plus habile dans les sciences et attire les regards par ses talents, son génie, ses connaissances ! » Mais lui, éclairé par la foi du salut : « Faux jugement, se dit-il en lui-même, heureux plutôt celui qui est le plus saint, fût-il le plus ignorant ; car la science est une vanité, et le salut est la seule chose nécessaire. » On dit souvent : « Heureux celui qui est d'une naissance illustre ! » Mais lui, éclairé par la foi du salut : « Faux jugement, se dit-il en lui-même, la naissance ne fait rien pour le salut et le pauvre est plus près que le riche du royaume des cieux. » Enfin on dit souvent : « Le salut est trop difficile, il est trop pénible de se mortifier sans cesse. » Mais lui, éclairé par la foi du salut : « Faux jugement, se dit-il en lui-même ; le salut vaut tout, jamais on ne l'achète assez cher, et, loin que les sacrifices qu'il faut faire soient d'un prix excessif, tous les tourments de l'enfer endurés pendant la vie entière ne payeraient pas la moindre partie d'un bien si ineffable. Faux jugement encore une fois : Dieu nous en demande moins pour nous sauver que le monde n'en exige de ceux qui le servent. Quelle différence entre les sacrifices

que la religion commande et les fatigues, les longues marches, la discipline sévère, la couche si dure, la nourriture grossière du soldat, et les travaux si pénibles du laboureur, de l'artisan, et les voyages, les sollicitudes, les veilles de l'homme de négoce ? Faux jugement enfin : il en coûte plus pour se perdre que pour se sauver ; tous les sacrifices que la religion commande sont adoucis par l'onction de la grâce, la paix de la bonne conscience et d'immortelles espérances ; mais les peines de l'homme qui se damne sont des peines sans consolation ; peines intérieures : remords cuisants, reproches secrets, ennuis, dégoût, tristesse, inquiétude ; peines extérieures : chagrins de famille, renversements de fortune, opposition des humeurs et des caractères, contradiction des volontés, événements fâcheux, et, au milieu de tant de croix, rien qui console ni dans le passé, ni dans le présent, encore moins dans l'avenir où il n'entrevoit qu'un affreux désespoir. »

Messieurs, il faut donc nous sauver, grande conclusion de tout ce discours : *Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus ;* il faut nous sauver. Le ciel, la terre et l'enfer, tous les siècles à la fois, Dieu et notre raison nous le crient : *Quærite ergo.* Il faut nous sauver, quoi qu'il en coûte ; il faut nous sauver aux dépens de l'amour-propre et de la vanité, aux dépens de nos aises et de nos inclinations, aux dépens de notre volonté et de notre imagination, et, si la providence le veut, aux dépens de nos

biens et de notre santé, aux dépens de notre réputation, aux dépens de notre vie même et de la dernière goutte de sang qui coule dans nos veines ; car le salut doit passer avant tout : *Quærite ergo primum...* Il faut nous sauver, et toute notre conduite, toutes nos affections, tous nos jugements doivent être comme la conséquence de cette grande vérité, le salut doit être en tête de tout comme le frontispice de toutes nos œuvres, l'empreinte par laquelle seule elles deviennent de mise pour le ciel ; et pas un moment dans notre existence, pas un exercice dans nos journées qui ne doivent être marqués de ce sceau : *Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus.* Alors, après avoir ainsi cherché constamment, courageusement, le salut dans toutes nos actions, dans toutes nos pensées, nous aurons le bonheur de le trouver au port tant désiré. *Amen.*

SECOND SERMON

SUR

LE SALUT

Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus.
(MATTH., VI, 33.)

Tel est le principe fondamental sur lequel doit être basée toute bonne retraite, vérité mère, si je puis ainsi dire, qui commence, continue et perfectionne la justice dans le prêtre comme dans le laïque, vérité riche et féconde qui suffit seule à qui la comprend bien. Notre salut avant tout : *Quærite ergo primum :* voilà, chers confrères, ce que nous prêchons tous les jours à nos peuples ; mais, permettez-moi de vous le demander, comme je me le demande à moi-même, ce que nous disons aux autres, nous le disons-nous à nous-mêmes ? Est-ce notre sanctification, notre salut que nous nous proposons en premier lieu dans les mille pensées qui occupent notre esprit, dans les agitations diverses qui se partagent nos journées ? Chers confrères, je n'ai garde de vous accuser, je ne vois en vous que vertu ; mais ce que je sais, ô chose vraiment étrange autant que déplorable ! c'est qu'en général ceux-là mêmes qui prêchent tous les jours aux autres la nécessité de se sauver n'en

parlent guère à leur propre cœur. Occupés du salut de nos frères, nous oublions le nôtre, nous travaillons beaucoup pour autrui et nous ne faisons presque rien pour nous. Tout entiers au prochain, jamais à nous-mêmes ; tout au dehors, jamais au dedans, nous nous laissons absorber par les soins extérieurs, et il semble que ce que nous disons aux autres de leur salut nous dispense de penser au nôtre. On consacrera sans peine des jours entiers, quelquefois même une partie des nuits à la sanctification des âmes, et l'on regrettera la moitié d'une heure qu'il faudrait donner à son propre salut, à l'oraison, à la lecture spirituelle ou à quelque autre exercice de piété. Dès qu'il s'agit de sa propre âme, il semble qu'on en fait toujours trop, on ne s'y applique qu'à regret, on y met le moins de temps possible, on abrège, on diminue jusqu'à ce qu'on finisse par tout abandonner. On conseillera aux autres les pratiques les plus pieuses, les plus propres à corriger leurs défauts, à leur faire acquérir les vertus, à les disposer aux sacrements, à sanctifier les fêtes, à honorer les mystères, et de tous ces avis le prêtre qui les donne n'en prendra pas un seul pour lui, comme si son salut devait se faire à meilleur marché ou méritait moins d'intérêt que celui des autres. On fera trembler ses auditeurs sur le danger de se perdre, et on sera le seul à n'en être point touché, et on descendra de la chaire sacrée tout joyeux d'avoir effrayé les autres, comme si les livres saints n'étaient point

faits pour nous, comme si les vérités les plus terribles ne nous regardaient pas, et que les annoncer aux fidèles fût un privilège qui nous en affranchît nous-mêmes. Pour remédier à ce désordre, sur lequel sans doute, chers confrères, vous avez gémi plus d'une fois, méditons ensemble quel doit être le zèle d'un prêtre pour son salut, sujet d'une première réflexion ; que doit lui inspirer ce zèle s'il est véritable, sujet d'une seconde réflexion. Daigne l'esprit de Dieu nous aider dans un si important sujet !

PREMIER POINT

Cherchez premièrement à vous sauver : *Quærite ergo primum ;* cherchez-le premièrement, c'est-à-dire plus que les fidèles les plus fervents, vous qui êtes prêtres et sauveurs des âmes, parce qu'un prêtre doit avoir pour son salut un zèle bien supérieur au zèle des simples fidèles. Cherchez-le premièrement, c'est-à-dire avant tous les intérêts de fortune, de plaisir et d'amour-propre, parce qu'un prêtre doit avoir pour son salut un zèle fort et généreux qui sache sacrifier ce qui passe à ce qui est éternel. Cherchez-le premièrement, c'est-à-dire proposez-vous-le pour but principal dans toutes vos occupations et vos affaires, dans les travaux même de votre ministère, parce qu'un prêtre doit avoir pour son salut un zèle continuel et de tous les moments. Reprenons.

Je dis d'abord que nous devons avoir pour notre

salut un zèle supérieur au zèle des simples fidèles; et pourquoi, chers confrères ? C'est que mieux qu'eux nous connaissons de quoi il s'agit dans l'affaire du salut ; nous savons qu'il y va d'un immense malheur ou d'un immense bonheur, qu'il s'agit ou d'être à jamais sous les pieds des démons, l'objet de leurs insultes, la proie des flammes, l'aliment du ver rongeur, ou de régner dans les cieux sur un trône éclatant au sein de la gloire et de la félicité ; mieux qu'eux nous savons que le salut est le seul bien nécessaire, avec lequel on peut se passer de tout le reste et sans lequel tout le reste ne sert de rien ; mieux qu'eux, enfin, nous savons tout ce qui en détourne et tout ce qui y conduit. Or, chers confrères, n'est-il pas juste de proportionner nos efforts à la connaissance que nous avons de la grandeur des intérêts qui sont compromis dans cette affaire ? Que l'homme du monde, qui ne voit rien au delà du tombeau, dont toutes les espérances comme toutes les craintes vont se briser contre la pierre du sépulcre, néglige un salut qu'il ignore ou qu'il connaît à peine, je le conçois et je le plains plus encore que je ne le blâme ; mais que le prêtre qui, éclairé des lumières de la foi, voit au delà de la vie présente une nouvelle terre et de nouveaux cieux, que le prêtre qui sait qu'à chaque instant la mort peut le saisir et le transporter dans l'une ou l'autre éternité suivant les dispositions du moment, qui en rencontre chaque jour dans l'exercice du ministère des exemples terribles qui ne lui permettent

pas de l'oublier, que le prêtre néglige son salut, qu'il le compromette et l'expose en vivant un seul jour dans un état où il ne voudrait pas mourir, qu'il traite avec indifférence des intérêts si graves, qu'il ne s'en occupe que froidement, qu'il n'y donne pas toutes ses pensées et toutes ses affections, qu'il n'y sacrifie pas toutes ses passions et toutes ses attaches, ah ! voilà, chers confrères, un phénomène moral qui jette tout le ciel dans l'étonnement et rend le prêtre étrangement coupable.

Nous devons avoir plus de zèle pour notre salut que les simples fidèles, et pourquoi, chers confrères ? C'est que le salut du prêtre est une œuvre qui demande plus de soins et d'application, plus de réflexion et d'efforts que le salut des simples fidèles. Le salut du prêtre est mis à cette condition, que sa sainteté surpassera celle du peuple autant que la dignité sacerdotale s'élève au-dessus de la dignité du simple chrétien : *Tantum aliis excellere debemus merito, quantum ipsos præstamus dignitate*, c'est-à-dire autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, *tantum inter sacerdotem et quemlibet probum interesse debet, quantum inter cœlum et terram discriminis est.* Il doit, sous peine d'être infidèle à sa vocation et par conséquent de compromettre son salut, briller dans le firmament de l'Église par la perfection de ses exemples, pour éclairer et échauffer le peuple chrétien, comme les astres les plus lumineux, comme le soleil lui-même, *sicut luminaria in*

mundo, puisque c'est aux prêtres qu'il est dit : « Vous êtes la lumière du monde, *vos estis lux mundi;* que votre lumière luise au milieu du monde pour en dissiper les ténèbres comme un fanal immense sur une haute montagne : *Luceat lux vestra coram hominibus... Non potest civitas abscondi supra montem posita.* » Et quel malheur, mes frères, si l'écueil allait être au lieu du fanal ! Le monde alors n'y verrait plus, et, marchant dans les ténèbres, il tomberait dans le précipice. O l'affreuse nuit, quand la vie du pasteur qui devait être lumière devient ténèbres ! *Si lumen quod in te est tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt!* Or, chers confrères, une sainteté si haute, capable d'éclairer le monde, une vertu si pure et si parfaite, ne peut ni s'acquérir que par des efforts peu ordinaires, ni se soutenir que par une vigilance peu commune. Si nous n'en faisons pas plus que les simples fidèles, nous ne remplissons pas notre vocation, par conséquent nous nous perdons, le salut d'un prêtre ne se consomme point à ce prix.

Nous devons avoir plus de zèle pour notre salut que les simples fidèles, et pourquoi, chers confrères ? C'est que, recevant plus de grâces, nous sommes obligés à plus de vertus. Les grâces de Dieu ne sont point des dons sans retour : ce sont des talents qu'il nous confie, mais à la condition que nous les ferons valoir et lui en tiendrons fidèle compte ; jusque-là chaque grâce devra apporter avec elle devant le redoutable tri-

bunal un degré distinct de mérite et de sainteté. Or, cette vérité présupposée, qui pourra dire toute l'ardeur du zèle avec lequel le prêtre doit poursuivre sans cesse l'affaire de son salut ? S'il se relâche un seul jour, où sont pour ce jour-là, lui sera-t-il demandé, les fruits du sacrifice et de la communion du matin, les fruits du saint office et de tous les autres moyens de salut qu'il a eus entre les mains ? Cette communion devait l'embraser de zèle pour sa sanctification, et il est tout de glace ; le recueillir, et il est tout dissipé ; le faire avancer dans la vertu, et il est le même qu'auparavant, éternellement tiède. Oh ! quel compte terrible à rendre, et que tant de grâces nous obligent à un zèle immense pour notre salut !

Nous devons avoir plus de zèle pour notre salut que les simples fidèles, et pourquoi, chers confrères ? C'est que le démon, qui sait qu'endormir la sentinelle est le moyen de prendre la place et terrasser celui qui commande le moyen de mettre l'armée en déroute ; le monde qui se fait un triomphe de la chute des prêtres et cherche à les faire tomber dans ses filets, la chair qui est faible, l'esprit qui est prompt à oublier et se distraire, les passions qui fermentent dans le cœur, l'habitude et la routine qui rendent insensible, tout conspire pour faire perdre au prêtre cette innocence de mœurs, cette sainteté de vie, que demandent son caractère et ses fonctions. Or comment ne pas se briser contre tant d'écueils si on ne travaille avec

un zèle plus qu'ordinaire à se prémunir et se sanctifier?

Nous devons avoir plus de zèle pour notre salut que les simples fidèles, et pourquoi, chers confrères? C'est que le succès de notre ministère en dépend. Si on ne voit en nous qu'une vertu vulgaire, on sera peu touché de nos discours, et nos fonctions seront peu utiles. Nous vivons dans un temps, chers confrères, où le prêtre ne peut faire le bien qu'en frappant les yeux des peuples par de grands exemples : autrefois le sacerdoce révéré était cru sur parole, et la foi passait des pères aux enfants comme un de ces biens héréditaires dont on ne songe pas même à révoquer les titres en doute. Aujourd'hui il en va autrement : le sacerdoce a perdu cette considération première sous le poids des calomnies et des outrages qu'on a déversés sur lui, et il ne peut la reconquérir qu'à force de vertu. La foi est mise en litige avec ses dogmes et ses préceptes, et le peuple, ignorant dans l'art de raisonner, en veut pour preuve préalable la grande sainteté et l'éminente vertu de ses pasteurs, preuve sensible et palpable, si je puis ainsi dire, qui demeure rarement sans effet.

A tant de raisons, chers confrères, ajouterai-je que, si nous manquons notre salut, nous serons plus sévèrement punis que tous les autres, puisqu'il est écrit : *Qui cognovit voluntatem Domini sui et non... fecit..., vapulabit multis; qui autem non cognovit et fecit digna*

plagis, vapulabit paucis. Et qui mieux que le prêtre a connu la volonté de son maître ? Mais je crois avoir assez prouvé ma thèse ; et d'ailleurs c'est moins la conviction qui manque aux prêtres que le courage et la force : voilà pourquoi j'ai ajouté que le zèle du prêtre pour son salut doit être fort et généreux.

Et ici, chers confrères, quand je considère dans les lumières de la foi tout ce que Dieu a fait pour le salut, tout ce qu'a fait Jésus-Christ son Fils, tout ce qu'ont fait les saints de l'un et l'autre Testament, tout ce que mérite une affaire si grave, en vérité je ne puis concevoir qu'il y ait encore des prêtres tièdes et lâches, qui ne savent pas accorder à Dieu un sacrifice, se faire une violence, s'imposer une privation, rompre une attache. Quoi ! c'est mon salut qui faisait l'objet des conseils de l'adorable Trinité pendant ces longues préméditations qui précédèrent la naissance du monde ; c'est pour mon salut qu'elle a fait jaillir l'univers du néant, semé les soleils et les astres au firmament, fécondé et embelli la terre, créé toutes choses enfin, et là où Dieu a tant fait, je me plaindrais d'avoir trop à faire, je reculerais devant un sacrifice ! Quoi ! c'est pour le salut que le ciel délègue et fait travailler sans relâche sur la terre les princes de sa cour, les plus hauts séraphins : *Nonne omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis ?* C'est pour le salut que la Providence depuis six mille

ans opère tant de miracles, élève et fait tomber les empires, remue l'univers, bouleverse les peuples ; et là où Dieu a tant fait, je me plaindrais d'avoir trop à faire, je reculerais devant un sacrifice ! Quoi ! c'est pour le salut que le Verbe de Dieu est descendu des cieux, et que, laissant à d'autres les sceptres et les trônes, il se renferme dans la condition la plus humble, jugeant l'affaire du salut seule assez grave pour l'occuper tout entier ; dès la crèche il prie, il souffre, il pleure ; pendant trente ans il n'a pas dans son cœur un battement qui ne se rapporte au salut ; pendant sa mission il se fatigue, il s'épuise, il oublie la nourriture ; à la fin de sa vie, ô Dieu, que dirai-je ? que mon salut vous coûte cher ! ô larmes de sang qui coulez de tous ses membres à Gethsémani, ô tristesse, ô agonie qui alliez le faire mourir sans un miracle ; ô croix qui êtes son lit de mort et l'autel de son sacrifice, vous parlez plus haut que toutes mes paroles ! Confesseurs de la retraite, si vous trouvez des prêtres qui hésitent devant un sacrifice, qui estiment trop dure une vie de règle et de retraite, de prière et d'études, montrez-leur sur la croix ce corps que les fouets ont déchiré, cette tête que les épines ont ensanglantée, ces pieds et ces mains que les clous ont transpercés, et qu'ils disent si là où un Dieu a tant fait, ils sont recevables à se plaindre qu'on leur en demande trop, qu'on leur rend le salut trop difficile ! Quoi ! c'est pour le salut que Dieu depuis dix-huit siècles

soutient son Église contre les assauts du schisme et de l'hérésie, contre les haines conjurées de l'impie et du libertin; c'est pour le salut que, multipliant tous les jours les miracles par millions, il vivifie les dons sacrés sur tous les autels du monde et fait jaillir des éléments grossiers et matériels de nos sacrements des sources fécondes de grâces; et là où un Dieu a tant fait, on se plaindrait d'avoir trop à faire! Oh! que les saints en jugeaient bien autrement!

Soutenu par la foi du salut, Abraham abandonne son pays, ses biens, sa famille : *Fide... exiit nesciens quo iret*, attendant, dit le texte sacré, une cité dont Dieu lui-même a posé les fondements, la cité du salut : *Expectabat enim fundamenta habentem civitatem, cujus artifex et conditor Deus.* Soutenu par la foi du salut, Moïse préfère les souffrances et la pauvreté du peuple de Dieu à tous les plaisirs et à tous les trésors de l'Égypte : *Magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem, majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum improperium Christi; aspiciebat enim in remunerationem.* Pressés du seul désir du salut, tous les prophètes n'ont cherché autre chose dans les pages brûlantes de leurs divins oracles : *De qua salute exquisierunt atque scrutati sunt prophetæ.* Et n'est-ce pas aussi le salut que cherchaient uniquement tous ces solitaires et ces martyrs de l'ancienne loi dont l'Apôtre nous décrit la vie et les supplices ? *Circuierunt in melotis, in*

pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti..., in solitudinibus errantes, in montibus, et speluncis, et in cavernis terræ... ; alii ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres ; lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt. Et que prétendaient tous ces autres solitaires et martyrs de la loi nouvelle, dont la vie et la mort vous sont connues ? Que prétendaient tous ces saints prêtres qui châtiaient durement leur corps et le réduisaient en servitude, dont le cœur était détaché de tout, dont l'esprit était sans cesse en présence de Dieu, dont tous les jours étaient pleins de saintes œuvres et de travaux apostoliques ? Chers confrères, vous le savez, ils n'avaient en vue que le salut. Tant qu'ils furent sur la terre, ils crurent qu'on n'en pouvait jamais trop faire pour un intérêt si grave, ils craignirent toujours de n'en pas faire assez ; et maintenant qu'ils sont au terme, loin de croire en avoir trop fait, s'ils pouvaient avoir des regrets, ce serait de n'en avoir pas fait mille fois davantage pour une affaire dont le succès donne tant de bonheur et dont l'issue malheureuse est si épouvantable. Or, chers confrères, tous les saints ayant acheté le salut à un si haut prix, qui pourrait trouver trop pénibles et les sacrifices et les violences, et l'attention soutenue et les efforts généreux que demande le salut du prêtre ? Ah ! fallût-il s'arracher l'œil, se couper le bras, sacrifier sa santé, sa vie, il n'y aurait pas à hésiter un instant, parce que rien ne peut être mis en balance avec l'alternative du ciel ou de l'enfer

pour toujours. Il n'y a donc point à dire : il m'en coûte d'être continuellement aux prises avec moi-même pour crucifier ma chair, observer mes paroles, réprimer mes vivacités, recueillir ma dissipation, sacrifier mes goûts, contrarier ma volonté. Mon cher confrère, il faut vous sauver, et ce n'est que par là que les saints se sont sauvés. Il n'y a point à dire : « Il m'en coûte de me séparer du monde, de ses sociétés et de ses plaisirs, de renoncer au jeu, à mon argent, à mes aises. » Mon cher confrère, il faut vous sauver, et ce n'est que par là que les saints se sont sauvés. Il n'y a point à dire : « Il m'en coûte de quitter certaines occasions qui me plaisent et où cependant il y a plus à perdre qu'à gagner pour mon salut, de souffrir une contradiction, de supporter une humiliation. » Mon cher confrère, il faut vous sauver, et ce n'est que par là que les saints se sont sauvés. Ah ! chers confrères, si l'on y pensait !... Et cependant qu'avons-nous à faire autre chose ici-bas que d'y penser ? Tous, tant que nous sommes en ce monde, nous devons tous les moments de notre existence à cette seule affaire ; quant à nos autres sollicitudes, ou il faut les convertir en moyens de salut, si elles sont dans l'ordre de Dieu, ou il faut les abandonner si elles n'y sont pas. L'on se dit : « J'aspire à telle position, et, dès que je l'aurai obtenue, le salut sera mon unique affaire. » Erreur, mon cher confrère : le salut n'est point une affaire du lendemain, c'est l'affaire du jour présent, de

l'heure qui sonne, de la minute qui s'envole ; pas un instant dans la vie que Dieu et la prudence nous permettent de donner à un autre soin. Par conséquent, quoi que nous ayons à faire, en public ou en particulier, chose sainte ou chose profane, nous devons tout rapporter au salut, tout convertir en moyens d'y arriver. Ni l'amour de nos aises et de nos goûts, ni l'habitude, ni la nécessité, ni les vues de fortune, d'honneur ou de plaisir ne doivent plus présider à nos déterminations et à nos actes : le salut seul doit motiver comme fin dernière notre conduite de tous les moments. Par conséquent, à chaque action, je dois me demander : « Qu'importe ceci pour mon salut éternel ? *Quid hoc ad æternitatem ?* » Est-ce une chose contraire aux intérêts de mon salut, seulement dangereuse, seulement inutile pour mon salut ? Je dois me l'interdire, mon salut est mon tout ; je ne dois m'amuser à rien de ce qui n'y tend pas, moins encore m'arrêter à ce qui l'expose, moins encore me permettre ce qui le compromet. Est-ce une chose avantageuse pour mon salut ? Je dois m'y porter de toute l'ardeur de mon âme, sans examiner si elle est de précepte rigoureux ou de simple conseil. L'homme du monde ne calcule pas si chacune de ses démarches est rigoureusement nécessaire pour faire réussir ses desseins ; il suffit qu'elle lui offre plus de chances de succès. J'ai à choisir entre deux partis qu'on me propose, entre deux conseils qu'on me donne : de quel côté me

tournerai-je ? *Quid hoc ad æternitatem ?* Voilà la règle de mon choix, règle sûre, invariable, précise, qui me fait discerner dans un instant tout ce qui est bien et tout ce qui est mal. Ces jours passés dans l'oisiveté, la frivolité, la bagatelle : *Quid hoc ad æternitatem ?* Ces maisons que je fréquente, ces sociétés, ces repas, ces parties de plaisir ; *Quid hoc ad æternitatem ?* Cet esprit de dissipation et d'irréflexion, cette familiarité avec les choses saintes, ces manières dures envers le prochain, ces oraisons mal faites ou entièrement omises, ces exercices de piété délaissés, cette vie sans règle et sans étude : *Quid hoc ad æternitatem ?* Oh! chers confrères, que ne puis-je graver cette parole sur les murs de vos demeures, sur les meubles à votre usage, sur certaines sommes d'argent que la cupidité amasse : *Quid hoc ad æternitatem ?* Sur ces tables de jeu où un prêtre de la même main dont le matin il a sacrifié son Dieu, sacrifie tout ensemble la décence et la dignité de son état, le patrimoine des pauvres, son temps, son instruction, son repos même quelquefois et sa santé : *Quid hoc ad æternitatem ?* Que ne puis-je la graver à l'entrée de certaines maisons, au titre de certains livres inutiles, souvent dangereux, en tête de ces feuilles publiques dont la lecture trop prolongée absorbe un temps que réclament la piété et les sciences ecclésiastiques ! *Quid hoc ad æternitatem ?* Que ne puis-je la redire sans cesse à vos oreilles, la tenir sans cesse présente à vos regards, et la faire marcher en quelque sorte

devant vous comme la colonne qui dirigeait Israël dans le désert ou l'étoile qui conduisait les mages ! Il ne me resterait plus pour assurer votre salut qu'à vous exposer tout ce que cette pensée doit vous inspirer. Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT

Nous sommes tous ici-bas, chers confrères, des voyageurs qui avons à nous rendre à la cité du salut ; c'est là le terme commun de notre pèlerinage. Or, pour se rendre à un lieu dont on est éloigné que faut-il ? Premièrement, rompre les liens qui enchaînent les pieds au point de départ ; secondement, suivre la voie sûre qui conduit au but ; troisièmement, ne pas s'arrêter dans sa marche ni s'en laisser distraire ; et tels sont précisément, chers confrères, les effets que doit produire en nous la pensée du salut. Elle doit premièrement nous faire rompre toutes les attaches qui retiennent ici-bas notre cœur captif ; deuxièmement, nous faire marcher d'une volonté ferme dans la voie des saints, la seule qui conduise au ciel ; troisièmement, exciter notre vigilance pour ne nous laisser ni arrêter ni distraire dans notre marche, pas même par les occupations les plus saintes.

Souvent sans doute, chers confrères, vous avez gémi en entendant parler de prêtres avares et intéressés qui convoitent plus l'argent que le salut de leurs ouailles, de prêtres amateurs d'eux-mêmes, qui recherchent plus ce qui les flatte qui ce qui plaît

à Jésus-Christ, de prêtres remplis d'attaches qui semblent avoir placé leur patrie ici-bas, et dont le cœur enchaîné à la terre par mille fibres ne connaît point de plus grand bonheur que de pouvoir se dire : « J'ai de quoi vivre à mon aise. » Vous avez de quoi vivre, mon cher confrère ; mais avez-vous de quoi mourir ? Vos provisions pour le grand voyage de l'éternité sont-elles faites, ces provisions de vertus et de mérites, la seule monnaie avec laquelle s'achète le ciel ? Vous avez de quoi vivre, c'est-à-dire que vous avez de quoi vivre vingt ou trente ans sans privations ; mais avez-vous de quoi vivre vingt ou trente millions de siècles sans d'horribles supplices ? Avez-vous de quoi vous soustraire à une éternité de malheurs ? Vous avez de quoi vivre, mes chers confrères. Eh ! plus ou moins de jouissances pendant le temps si court de la vie, pendant la durée d'un éclair, qu'importe ? le salut seul est tout, tout le reste n'est rien : richesses, plaisirs, jouissances, éclat des honneurs, bruit de la renommée, vains jeux d'enfants indignes d'occuper un moment la pensée, incapables de soutenir un quart d'heure de réflexion chrétienne sans se faire profondément mépriser ; car sans le salut de quoi tout cela nous servira-t-il ? *Quid prodest homini?* Et avec le salut qu'en avons-nous besoin? N'aurons- nous pas dans le royaume de Dieu tous les vrais biens? On demandait un jour à un prêtre qui avait compris la doctrine du salut : « Combien vaut votre place ? — Ma place, répond-

il, me vaut le ciel ou l'enfer : l'enfer, si je m'en acquitte mal ; le ciel, si je la remplis bien : c'est là le seul revenu qui m'intéresse ; pour tout le reste, je n'en fais pas plus de cas que la boue : car *Quid prodest homini ?* » Avec ce seul mot, chers confrères, toutes les attaches se brisent, tous les liens se rompent, toutes les prétentions disparaissent, l'argent devient vil comme l'ordure, et le cœur, libre de toute entrave, pousse le cri de l'Apôtre : *Omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.* Tout ce qui n'est pas Dieu ou le salut lui est à dégoût, il n'en veut plus ; ce sont de faux biens qui détournent du but, distraient de la fin ; c'est une charge qui préoccupe et embarrasse le chrétien voyageur vers la céleste patrie ; il s'en sépare au moins d'affection et le foule sous les pieds : *Omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.* En vérité, chers confrères, il y a lieu de s'étonner comment des prêtres, qui prêchent tous les jours cette doctrine, peuvent tenir encore à quelque chose ici-bas et avoir pendant cette courte vie quelqu'autre prétention que de se sauver. Pour nous, soyons plus conséquents, rompons ces attaches qui enchaînent nos pieds, et, libres enfin, élançons-nous d'une volonté ferme dans la voie des saints, la seule qui sauve.

Oui, chers confrères, comprenons-le bien. Pour nous sauver il nous faut une volonté ferme d'être des saints, le salut ne s'obtient qu'à ce prix. Quand on veut aller quelque part et qu'il n'y a pour s'y

rendre qu'un sentier peu spacieux, *angusta via*, qu'une porte très étroite où l'on ne passe qu'en faisant effort, *contendite intrare per angustam portam*, il faut suivre la trace de ceux qui sont parvenus au terme. Quand on a à faire une œuvre très difficile où échouent la plupart à leur grand détriment, il faut prendre pour modèles le petit nombre d'habiles qui ont réussi. De même, chers confrères, si nous voulons nous sauver, nous devons poser en principe qu'il nous faut être des saints, parce que les saints sont les seuls qui aient trouvé la voie étroite du salut, les seuls qui aient eu le secret du succès; et de là nous devons conclure qu'il nous faut sans cesse avoir devant les yeux les exemples de ces hommes éminemment sages, comme un phare qui nous éclaire, une règle qui nous dirige. A chaque moment, pour ainsi dire, nous devons nous demander que feraient, que diraient, que penseraient les saints en cette circonstance, afin d'agir, de parler et de penser comme eux. Nous allons monter à l'autel; comment s'y présenteraient les saints? Avec quelle pureté dans la conscience, quelle ferveur dans l'âme, quel recueillement dans tout l'extérieur! Imitons-les partout. Nous allons faire une prière: c'est l'oraison, c'est le saint office; comment les saints s'acquitteraient-ils de ce devoir? Quel profond respect devant les grandeurs de Dieu! Quelle attention dans l'esprit, quelle dévotion dans le cœur, quelle modestie dans le maintien! Imitons et commençons.

On nous propose une sortie, un voyage, une partie de plaisir; que feraient les saints? Y iraient-ils, et, supposé qu'ils y fussent, comment s'y conduiraient-ils? Nous sentons en nous une disposition à la légèreté qui dissipe, à l'humeur qui se fâche, à l'amour qui veut se produire; que feraient les saints à notre place? Comme promptement ils se recueilleraient dans le secret de leur cœur, pour se rappeler le divin modèle des élus, Jésus-Christ, sa sainteté, sa douceur, son humilité. Faisons de même et nous nous sauverons.

Mais peut-être quelqu'un dira: « Moi, je n'aspire pas à être un saint; je veux vivre comme le commun et me borner à remplir ma place honnêtement de manière à ne mériter aucun reproche. » Quoi! mon cher confrère, vous n'aspirez pas à être un saint! Et vous oubliez donc que le ciel n'est fait que pour les saints, que quiconque ne sera pas saint n'y aura point entrée, et que, comme dans l'éternité il n'y aura point de milieu entre le ciel et l'enfer, il n'y en aura point entre être un saint et être un réprouvé. Vous n'aspirez pas à être un saint! Et vous supposez donc que l'Apôtre des nations, que l'Ange de l'École, que les Pères de Trente et les docteurs de l'Église qui ont épuisé toute l'énergie du langage pour dire la sainteté que demande le sacerdoce, ne sont que de vains déclamateurs qui ont exagéré la doctrine! Vous voulez vivre comme le commun! Et vous êtes donc bien sûrs que le commun des prêtres

sera sauvé? Oh ! mon cher confrère, que je désirerais que vous eussiez raison ! Je donnerais pour cela tout le sang de mes veines ; mais devant Dieu, qui dois-je croire, ou vous qui pensez ainsi, ou saint Augustin, saint Cyprien, saint Chrysostome, qui m'affirment le contraire ? *Non arbitror inter sacerdotes multos esse qui salvi fiant, sed multos plures qui pereant.* Je comprends que cette terrible parole n'est point une proposition absolue. Elle est relative aux temps et aux lieux ; mais est-il bien sûr qu'il y ait plus de ferveur aujourd'hui dans le clergé qu'au temps des Chrysostome à Constantinople, des Cyprien à Carthage, des Augustin à Hippone ; et que l'opinion qu'avaient ces saints du clergé de leur époque ne soit plus vraie du clergé de nos jours ? Ah ! mes chers confrères, je tremble que vous n'ayez tort, je tremble pour vous, je tremble pour moi, je tremble pour mes frères dans le sacerdoce, et je vous en conjure, au nom de votre éternité, ne vivez plus comme le commun des prêtres, mais bien comme les saints prêtres. Il le faut, ou votre salut est en grand péril.

Vous me direz : « Mais comment y réussirai-je, moi dont la vie jusqu'à présent a si peu ressemblé à celle d'un saint ? » Comment, mon cher confrère ? Le voici en deux mots : veuillez d'une volonté ferme être un saint, et vous le serez ; le moyen est infaillible, car que ne peut pas dans l'homme une volonté ferme aidée de la grâce qui ne manque jamais à qui la demande ? Voyez les Ignace, les

Xavier, les Augustin : ils conçurent un jour la volonté ferme d'être des saints, et certes ils en étaient loin alors ; vous savez ce qu'ils sont devenus. Voyez saint François de Sales ; il se dit un jour : « Il n'y a que trois saint François, je veux être le quatrième ; » et il l'a été. Voyez les hommes du monde qui ont une volonté ferme de faire fortune ou d'arriver aux honneurs ; cette volonté leur donne l'énergie de lutter contre tous les obstacles, de braver les fatigues, les périls et la mort même. Oh ! si nous avions une volonté aussi arrêtée, aussi ferme, aussi tenace d'être des saints, que nous le serions sûrement et bientôt ! Notre mal, c'est que nous ne le voulons pas franchement, nous n'osons nous y décider, la sainteté nous épouvante, la sainteté qui est si belle, qui est le secret du bonheur sur la terre comme dans le ciel. Nous disons encore : « Je le voudrais bien ! » en sous-entendant la condition qu'il ne nous en coûterait aucun sacrifice ; mais nous ne disons jamais : « Je le veux ; » c'est une détermination prise, une résolution prononcée ; oui, je veux être un saint et je le serai. En un mot, nous ne le voulons que d'une volonté faible, lâche, sans énergie, d'une de ces velléités impuissantes et stériles dont l'enfer est plein, d'un de ces demi-vouloirs du paresseux que *les désirs tuent, qui veut et ne veut pas*, qui se dit : *Le lion est dans le chemin, la lionne est sur la route*, ils vont me dévorer. Or ce n'est pas ainsi, chers confrères, qu'on devient un saint ; pour y réussir, il

faut se mettre ce projet fortement en tête, le prendre à cœur, le poursuivre à outrance en se disant, en se répétant souvent : « Oui, je veux être un saint, mon parti est pris : je le veux, quoi qu'il m'en coûte ; je le veux, quoi qu'on en dise et qu'on en pense. » Car, hélas ! le respect humain retient quelquefois les prêtres eux-mêmes : *Trepidaverunt timore ubi non erat timor ;* je le veux, non pour demain, mais pour aujourd'hui, pour ce moment même : *Dixi : nunc cœpi.*

Sans doute, chers confrères, après cet acte de bonne volonté, vous serez exposés à être arrêtés ou distraits dans votre marche ; très souvent les choses extérieures, les travaux même du ministère font invasion dans l'âme, la préoccupent et l'absorbent, de telle sorte que si on ne veille sur soi, on s'oublie, l'on se perd de vue avec l'affaire de son salut. Vous opposerez à cette difficulté la vigilance qui retient le cœur, qui le garde pour empêcher qu'il ne s'épanche, et, à l'aide de ce moyen, vous avancerez dans la voie des saints sans être arrêtés ni distraits dans votre marche par les occupations ou les affaires. C'était là ce que recommandait saint Paul à Timothée : *Attende tibi et doctrinæ ;* attention sur vous-mêmes, sur votre cœur en premier lieu ; le ministère ne vient qu'en second : *Attende tibi et doctrinæ.* C'est ce que prescrit saint Grégoire le Grand à tous les pasteurs des âmes : *Sit pastor... internorum curam in exteriorum occupatione non minuens.* Mais c'est sur-

tout ce que dit admirablement saint Bernard, dans son beau livre *de la Considération,* au pape Eugène. Ce saint docteur, voyant son ancien disciple placé sur la chaire pontificale, craint que la sollicitude de toutes les églises ne lui fasse oublier la garde de son cœur, la sollicitude de son propre salut; et dans les alarmes de sa tendresse il lui adresse ces conseils si pleins de l'esprit de Dieu où se révèle toute la sensibilité de sa belle âme : « O mon père, lui dit-il, prenez garde de vous donner tout entier aux autres sans rien réserver pour vous : *Noli dare te totum illis, nihil tui tibi relinquens.* Si vous voulez être tout à tous, je loue votre charité, mais pourvu qu'elle soit vraiment universelle; et comment le sera-t-elle si vous vous en exceptez vous-même? *Quomodo plena, te excluso?* Pour qu'elle le soit véritablement, il faut que vous vous receviez à votre tour dans le secret de votre intérieur; il faut que ce sein paternel qui recueille tout le monde vous recueille vous-même pour examiner vos besoins et y porter un prompt remède : *Colligat te intra se sinus qui omnes recipit.* Vous êtes redevable aux sages et aux ignorants; n'y aura-t-il donc que vous à qui vous vous refusiez? *Soli negas te tibi?* Mais, ô mon père, que vous servira de sauver tous les hommes, si vous vous perdez vous-même? *Quid prodest, si universos lucreris, te unum perdens?* » Puis l'homme de Dieu ajoute ces belles paroles : « Je vous recommande donc de ne vous livrer ni tout entier ni toujours à l'action exté-

rieure, mais de réserver pour la réflexion une partie de votre cœur et de votre temps : *Non totum te nec semper dare actioni, sed considerationi aliquid tui et cordis et temporis sequestrare.* » Remarquez, chers confrères, il faut réserver une partie de son cœur, *aliquid cordis*, c'est-à-dire le tenir parmi les plus grandes occupations recueilli au dedans, doucement élevé vers Dieu par la droiture de l'intention et toujours maître de lui-même; il faut réserver une partie de son temps, *aliquid temporis*, c'est-à-dire se ménager les moments nécessaires pour les exercices de piété qui, retirant l'âme des choses extérieures et la rendant tout entière à elle-même, réparent le déchet, suite inévitable du travail, retrempent ses forces et renouvellent en elle le zèle de sa sanctification. Ainsi les saints entendaient la garde du cœur, et ils ne concevaient pas le salut possible avec la dissipation qui épanche l'âme tout entière au dehors, ou sans les exercices de piété qui la recueillent au dedans.

Suivons ces belles maximes, chers confrères, et ne vivons plus que pour le salut. Tout occupés que nous sommes des autres, soyons-le encore plus de nous-mêmes, et si l'âme du prochain nous est chère, que la nôtre nous le soit encore davantage. Qu'il ne soit pas dit que des prêtres se laissent surpasser par des laïques en zèle pour le salut; que notre zèle soit fort et généreux, qu'il soit continuel et de tous les moments; et, pour le rendre utile, rompons toute attache à tout ce qui ne peut

pas nous conduire au salut; ayons une volonté ferme d'être des saints, et veillons à la garde de notre cœur pour ne pas le laisser envahir par les choses du dehors. L'Esprit-Saint vous crie : « Ayez pitié de votre âme, *miserere animæ tuæ.* » Entendez ce cri, chers confrères ; il serait par trop lamentable que le sauveur des autres fût lui-même un réprouvé, et qu'après nous être par la loi de notre état soumis à une vie de sacrifices et interdit les jouissances du monde, nous fussions encore privés des jouissances du ciel, malheureux pour l'éternité. Ayez donc pitié de votre âme, *miserere animæ tuæ;* ayez-en pitié dans tous les temps, mais surtout dans cette retraite qui peut-être pour plusieurs sera la dernière de la vie et va décider de leur sort éternel; ayez pitié de votre âme,*miserere animæ tuæ;* purifiez-la par une bonne et prompte confession, sanctifiez-la par de ferventes prières, étudiez toutes ses infirmités pour les guérir, toutes ses inclinations mauvaises pour les redresser, tous ses défauts pour les corriger, tous ses dangers pour les éloigner, et assurez son salut par ces résolutions généreuses qui font les saints. *Amen.*

SERMON

INFLUENCE DU SACERDOCE SUR LE SALUT

En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem. (DEUT., XI, 26.)

MESSIEURS,

Nous disions qu'il ne faut apprécier les choses d'ici-bas que par leur rapport avec le salut : *Quid hoc ad æternitatem ?* Conséquemment à ce principe, je me demande : quel rapport y a-t-il entre le sacerdoce et le salut de celui qui en est revêtu ; quelle est l'influence de l'un sur l'autre : *Quid hoc ad æternitatem ?* Et, à cette question, deux réponses bien différentes se présentent à moi. D'un côté, quand je me rappelle la vie de tant de saints prêtres qui ont honoré le sacerdoce par de si hautes vertus, je ne puis qu'admirer la puissance de sanctification que recèle un état qui a produit tant de prodiges ; et je me sens pressé de m'écrier : « Qu'il est bon pour le salut d'être prêtre ! » D'un autre côté, quand je pense à tant de ministres qui ont déshonoré par leurs mœurs cette éminente dignité, quand je repasse dans mon esprit tant de désordres que la Providence tient cachés aux regards des peuples

pour ne pas ébranler leur foi, je ne puis que me dire à moi-même en frémissant : « Il faut donc que cet état recèle bien des dangers, puisque tant y périssent ; » et volontiers je m'écrierais dans un sens contraire : « Qu'il est terrible pour le salut d'être prêtre ! » Oui, chers confrères, tel est l'état ecclésiastique, au jugement de saint Augustin, rien de plus heureux, rien de plus malheureux. Rien de plus heureux si l'on veut vivre en bon prêtre ; rien de plus malheureux si on ne le veut pas. *Officio presbyterii apud Deum nihil beatius, si eo modo inclitetur quo noster imperator jubet ; sed nihil apud Deum miserius, et tristius, et damnabilius, si perfunctorie res agatur.* Double sujet de cet entretien.

PREMIER POINT

Rien de plus heureux que le sacerdoce quand on veut vivre en bon prêtre. J'y admire deux ordres de grâces inestimables l'un et l'autre, dont l'un nous préserve du mal, l'autre nous porte au bien.

Il est dans le sacerdoce des grâces préservatrices. Pour les connaître et les apprécier, il n'y a qu'à comparer les malheurs de l'homme du monde qui en est privé et le sort heureux du prêtre qui en est favorisé.

Le premier malheur de l'homme du monde, c'est l'ignorance en matière de religion. Il est délaissé dans un vide affreux de connaissances religieuses, par là même livré sans frein aux passions qui le tyrannisent, exposé sans antidote à la contagion des

maximes mondaines, des préjugés et des usages. Presque jamais il n'entend retentir à ses oreilles et ne voit écrit devant ses yeux d'autre évangile que ces axiomes de l'enfer : heureux les riches, malheureux les pauvres; heureux ceux qui jouissent, malheureux ceux qui souffrent ; d'où résulte pour lui un péril continuel de laisser pervertir son cœur par ces doctrines mensongères, obscurcir sa vue par ce nuage qui l'enveloppe. Mais vous, ô trop heureux prêtre, la foi vous préserve de ce malheur ; elle vous montre à nu la fausseté des principes du monde; et sa lumière pure vous dirige à travers les ténèbres épaisses qui couvrent la terre, comme autrefois l'Israélite fidèle au milieu de l'Égypte idolâtre. Mieux que les chrétiens même les plus instruits, vous connaissez la religion avec la magnificence des preuves sur lesquelles elle repose, les beautés de sa doctrine, le sublime de ses mystères que l'Apôtre se glorifiait d'avoir enseigné aux anges même. Mieux qu'eux, vous connaissez les amabilités infinies de Dieu, les titres de Jésus et de Marie à l'amour de nos cœurs, tout ce qu'on gagne à être vertueux, tout ce qu'on perd à ne l'être pas, la manière de combattre les tentations et de se défendre du vice, toutes les voies de la perfection, tous les secrets de la sainteté; et ces connaissances inestimables qui nous rendent le salut plus facile, non seulement vous pouvez les accroître chaque jour par l'étude, la lecture et la prière, mais l'obligation qui vous est imposée de

les communiquer aux autres vous met dans l'heureuse nécessité de vous les développer toujours davantage à vous-mêmes, puisqu'on ne peut instruire les autres sans s'instruire soi-même, puisqu'enseigner est le meilleur moyen d'apprendre, et qu'il en est de la science des choses divines comme de la flamme qui devient plus vive en se communiquant, comme du fer qui se rouille par le repos et devient plus luisant par l'usage.

Un second malheur de l'homme du monde, c'est d'être jeté forcément dans un embarras d'affaires qui, le préoccupant du présent, semblent ne pas laisser place dans son esprit à la pensée de l'éternité : ce sont des devoirs publics à remplir, un état à exercer, une famille à établir, une fortune à conserver ou à étendre, mille rapports de société à entretenir ; et parmi tout ce tumulte de soucis et d'inquiétudes qu'il est difficile de faire marcher de front l'affaire de son salut, sans jamais la perdre de vue ! Mais vous, ô trop heureux prêtre, libre des sollicitudes qui travaillent toutes les classes de la société, vous n'avez à penser qu'aux choses du ciel. Opérer votre salut par la prière et les bonnes œuvres, prêcher le salut par vos discours et vos exemples, voilà votre unique affaire ; et pour que vous n'en soyez pas distrait, la société vous décharge des fonctions publiques et des services communs qu'elle exige du reste de ses membres ; elle s'engage même à fournir à vos besoins ; et n'eussiez-vous pas, comme Notre-Seigneur, où

reposer la tête, tout vous sera donné sans qu'il vous faille quitter la prière et les pensées du ciel; de telle sorte, ô sainte liberté de notre état, ô heureux affranchissement des chaînes qui pèsent sur les enfants du siècle! de telle sorte qu'élevés au-dessus des sollicitudes qui troublent, des soins profanes qui inquiètent, nous n'avons d'autres fonctions que les mystères sacrés, d'autres occupations que les choses saintes, d'autres emplois que les bonnes œuvres; et l'embarras des affaires, les vicissitudes du sort, les renversements de fortune ne peuvent arriver jusqu'à nous : *Non accedit ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.*

L'homme du monde, en butte à l'opinion, est doublement à l'étroit dans le chemin de la vertu, resserré par ses passions qui le pressent, resserré plus encore par le monde qui l'observe, censure sa piété, et voudrait le faire rougir de sa vertu même. Mais, le prêtre, chers confrères, oh! que sa condition ici encore est meilleure! Le prêtre est poussé au bien par cela même qui en détourne les autres, et le respect humain qui fait les mondains vicieux lui impose la loi de s'abstenir de l'apparence même du mal. Toute sa personne est en spectacle, et il ne peut se permettre rien d'imparfait ou de moins édifiant, que le monde aussitôt n'en fasse une éclatante justice, et ne venge les moindres fautes par les traits acérés de sa censure.

Que dirai-je? L'homme du monde, obligé par

les bienséances, de fréquenter certaines sociétés, de se conformer à certains usages, de vivre dans une atmosphère corrompue et corruptrice, rencontre de toutes parts les objets les plus propres à irriter la passion, à enflammer le désir, à séduire le cœur. Hélas ! que deviendrions-nous si nous étions à sa place ? Mais le prêtre, ô heureux privilège de notre vocation ! le prêtre est libre de ces périlleux assujettissements, et les bienséances de son état, la sainteté de son caractère, la gravité de ses fonctions, la sainte austérité même de son vêtement, tout l'éloigne du monde, tout lui crie qu'il n'est pas du monde, qu'il est dispensé d'en fréquenter les cercles, d'en suivre tous les usages : *Vos de mundo non estis ;* et qu'il doit ressembler aux anges qui remontent au ciel après avoir rempli leur mission sur la terre, ou à l'étoile qui rentra dans le firmament après avoir conduit les Mages : doctrine approuvée par le monde même qui estime d'autant plus un prêtre qu'il le voit moins dans ses assemblées, pourvu qu'on le trouve toujours ou dans le cabinet appliqué à s'instruire, ou au pied de l'autel occupé à prier, ou au tribunal pour entendre les pécheurs, ou près de la couche du malade pour le consoler, ou dans la chaumière du pauvre et de l'ignorant pour le soulager et l'instruire.

Ainsi, chers confrères, tandis que les laïques, ballottés par des tempêtes qui font chanceler jusqu'aux plus fortes vertus, tomber quelquefois même jus-

qu'aux cèdres du Liban, se débattent entre la vie et la mort, nous vivons tranquilles dans le sanctuaire comme dans un port assuré, comme dans une île fortunée, élevée au-dessus du niveau des mers, où l'on goûte les délices d'une vie calme et paisible, quoique entouré des plus horribles tempêtes. Là, préservés tout à la fois de l'ignorance, de l'embarras des affaires, du respect humain et des dangers du monde, nous pouvons chanter avec le psalmiste : « Le Seigneur m'a tiré des grandes eaux, et sa tendresse m'a placé dans un lieu sûr : *Assumpsit me, de aquis multis et eduxit me in latitudinem, quia voluit me.* Là, nous jouissons des avantages de la retraite sans aller la chercher à travers les déserts ; et chaque presbytère est comme un monastère élevé au milieu du monde, sans être du monde, où, dit un saint, le prêtre qui doit être un ange à l'église, un apôtre en public, peut encore être un chartreux dans sa vie privée.

Telles sont, chers confrères, les grâces de préservation qui nous entourent ; et que dirons-nous maintenant des grâces de sanctification ? Je les trouve d'abord dans les rapports journaliers du prêtre avec son Dieu. Voyez-le, ce bon prêtre, inondé de grâces par tous ses exercices de piété, auxquels il a grand soin d'être fidèle parce qu'il comprend qu'il faut faire passer son salut avant celui des autres, se remplir avant de se répandre : *Implearis priusquam effundere ;* être un bassin qui verse de sa plénitude et non un canal qui de-

meure à sec après avoir arrosé les campagnes : *Concham, non canalem.* Voyez-le à l'oraison dès le lever de l'aurore : *Prævenerunt oculi mei ad te diluculo.* Là il entre pour tout le jour dans un saint recueillement, sa foi se ranime et plus claire et plus vive, son cœur s'embrase et sa volonté forme de saintes résolutions. Ainsi préparé, il remonte à l'autel, et là, que de grâces nouvelles il recueille ! Une seule communion, a-t-on dit, suffit pour faire un saint. Qu'est-ce donc d'une messe ? qu'est-ce donc de la messe quotidienne ? La messe, me disait un jour un saint prêtre, est mon brevet de prédestination. Je m'attache à la dire de mon mieux, et tant que j'y serai fidèle je suis sûr de mon salut. Qu'y a-t-il, en effet, mes frères, de plus propre à détacher le cœur de la terre et à l'élever en haut que d'avoir, chaque matin, le ciel sous ses yeux, le ciel entre ses mains, le ciel dans sa bouche, le ciel dans sa poitrine ? Qu'y a-t-il de plus sanctifiant que de s'identifier chaque jour avec Jésus-Christ, de manière à pouvoir dire selon toute la vérité de la lettre : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* Puis pour le reste de la journée quel frein contre les tentations, quelle leçon de sainteté et d'innocence, quelle invitation pressante à la vie parfaite, dans cette double pensée qui ne devrait jamais sortir de l'esprit du prêtre : « J'ai communié ce matin, je me prépare à communier demain ! » Que si toutefois le prêtre, restant encore homme après s'être nourri du pain des anges,

était tenté d'oublier le Dieu qui le matin s'est fait sa victime et sa nourriture, supposition, pour le dire en passant, qui donnerait une désolante idée de sa reconnaissance ; mais enfin si ce malheur arrivait, et que le prêtre fût plus facile à oublier l'amour à proportion que l'amour s'épanche plus abondamment sur lui, que de moyens je vois se rassembler autour de son cœur pour le rappeler à son Dieu ! Plusieurs fois le jour, le saint office retire son âme des pensées de la terre, la remet en rapport avec le ciel, et la remplit de tout ce qu'il y a de plus pieux dans la prière, de plus édifiant dans les vies des saints ou les écrits des Pères. Puis sont réparties à divers moments ces autres sources de salut que renferment les exercices ordinaires à un bon prêtre, et la visite du Saint-Sacrement qui recueille ses pensées, réchauffe sa piété, et la lecture spirituelle qui l'éclaire sur ses devoirs et ses défauts, et les examens particuliers et généraux qui lui révèlent tout le secret de son cœur, et la prière angélique du chapelet qui lui ouvre le canal des trésors célestes.

Il y a mieux que tout cela encore, chers confrères : ce sont les grâces attachées aux fonctions sacerdotales. Ici observons d'abord que ces fonctions, tendant toutes au salut des âmes, sont par cela seul la source des grâces les plus précieuses, puisque convertir une âme, c'est faire plus, dit saint Chrysostome, que si maître de l'univers on en distribuait la valeur aux pauvres : *Plus tamen*

effeceris si unam converteris animam ; c'est être cher à Dieu comme la prunelle de ses yeux, est-il dit dans le prophète : *Si separaveris pretiosum a vili, quasi os meum eris ;* c'est couvrir, aux regards de la justice divine, la multitude de ses péchés : *Qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ..., operiet multitudinem peccatorum ;* c'est mériter une des plus belles places du paradis : *Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.* Chaque œuvre de zèle monte devant le trône de Dieu, y fait entendre comme une voix qui demande miséricorde pour le prêtre : *Ergone Jonathas morietur qui fecit salutem hanc magnam in Israel ?* et Dieu reconnaissant le comble et l'enivre de grâce à proportion qu'il répand sur les peuples les bénédictions de son ministère : *Anima quæ benedicit impinguabitur, et qui inebriat, ipse quoque inebriabitur.* Puis, de ces fonctions même, exercées en esprit de foi, jaillissent des grâces nouvelles sur le prêtre pieux. Tout ce qu'il fait pour les autres tourne au bien de son âme et devient pour lui un aliment de piété, une leçon de ferveur. Aux fonts sacrés, les paroles et les cérémonies si vénérables du baptême retrempent sa foi, lui rappellent la grandeur du chrétien, son union à Jésus-Christ, ses immortelles espérances et ses engagements de mourir à tout ce qui n'est pas Dieu pour ne plus vivre que pour Dieu. A la table sainte, son cœur se déborde d'amour envers le Dieu prodigue de lui-même, et la divine hostie qu'il distribue est

dans ses mains comme un charbon ardent qui le consume et l'embrase. En chaire, il redit à son cœur toutes les saintes vérités du christianisme, et en cherchant à pénétrer les autres il se pénètre lui-même. Près de la couche du malade ou du moribond, il apprend par ses yeux le néant de toutes les choses humaines, la brièveté et l'incertitude de la vie, et la nécessité de se tenir toujours prêt.

Et que dirai-je des grâces du saint tribunal? Un prêtre me disait dans la première année de son sacerdoce : « Le confessionnal est pour moi un trésor de grâces et de biens spirituels. » Vous l'avouerai-je, chers confrères, je ne comprenais alors qu'imparfaitement cette parole ; mais depuis que l'expérience me l'a apprise, je la répète avec délices. Oui, le confessionnal est pour l'âme du prêtre qui le veut un trésor de grâces et de biens spirituels. Là, le prêtre se rappelle que dans cet auguste ministère tout surhumain il tient la place de Jésus-Christ, et qu'il en doit emprunter toutes les pensées et tous les sentiments, pour dire aux âmes ce que leur dirait ce divin Directeur et leur conseiller ce qu'il leur conseillerait. En conséquence, il se tient constamment et amoureusement uni à lui, et que de grâces, chers confrères, dans cette union divine ! Puis, quels que soient les pénitents, il trouve toujours un profit à en tirer pour sa propre âme. Tantôt à la vue d'un fervent laïque prosterné à ses pieds et meilleur que le prêtre, il entre dans une sainte

confusion, s'encourage à une vie plus parfaite, et pour rendre meilleur encore ce pénitent déjà si bon, il lui dit tout ce que nos mystères ont de plus touchant, Jésus-Christ de plus aimable, et la vertu de plus parfait. Ces bonnes paroles, en passant par son cœur, l'échauffent et l'embrasent ; c'est pour lui comme une oraison. C'est mieux encore, car dans l'oraison il est parfois distrait : ici il ne pense qu'à ce qu'il dit ; dans l'oraison il est parfois bien tiède : ici, sachant qu'on n'allume qu'avec du feu, il est le plus fervent qu'il peut. Tantôt à la vue d'un pécheur entraîné par sa faiblesse, ou rebelle à la grâce, ses entrailles s'émeuvent, son zèle l'enflamme, il prie le ciel, il conjure le coupable ; nouvel Ambroise, il le force à pleurer ses fautes en les pleurant le premier, et chaque aveu qu'il en obtient est pour lui, et une leçon de faiblesse humaine, et un sujet de bénir Dieu qui l'a préservé de la même chute, et un avertissement de se tenir sur ses gardes, de veiller et de prier. D'autres fois, c'est une âme en peine qu'il console, une âme découragée qu'il ramène, une âme tombée qu'il relève, et le bien qu'il fait aux autres lui est fait à lui-même : *Benefacit animæ suæ vir misericors ;* c'est un pénitent dont les accusations exactes l'instruisent sur son propre cœur et lui font découvrir des défauts qu'il n'y voyait pas ; c'est une âme convertie qui se jette entre ses bras comme l'enfant prodigue entre les bras de son père, et la ferveur du nouveau converti le rend fervent lui-même. Enfin en tous il observe, il recon-

naît l'action de la grâce qui travaille et change ces cœurs, la main de Dieu qui façonne son ouvrage et relie les pierres vivantes destinées à l'édifice éternel de la cité sainte ; et le moyen de vivre ainsi tous les jours au milieu des miracles, de suivre de l'œil et de toucher du doigt pour ainsi dire l'action de l'Esprit-Saint dans les âmes, et de ne pas prendre à cœur sa propre sanctification !

Je sais, chers confrères, que nonobstant toutes ces grâces le ministère ecclésiastique n'est pas sans péril. Oui, il y a des dangers au saint tribunal. Mais le bon prêtre les conjure en se tenant uni à Dieu par la prière, abîmé dans l'humilité par la défiance de lui-même, et alors ces dangers se changent en sources de salut. Il y a des dangers dans les rapports obligés avec le monde ; mais, d'un côté, comme le bon prêtre ne s'y expose que par zèle, Dieu le préserve de la contagion, ainsi que les trois Hébreux dans la fournaise qui respecta jusqu'à la frange de leurs vêtements ; de l'autre, les désordres et les misères dont il voit le monde inondé lui en inspirent le dégoût, lui apprennent à le mépriser autant qu'à aimer sa vocation ; et il devient meilleur par ces rapports-là même.

Vous le voyez donc, chers confrères : tout dans le ministère ecclésiastique tourne au bien du prêtre, s'il le veut ; chaque fonction lui est une leçon ; chaque ministère lui offre une grâce, et la sanctification des autres devient la sienne propre. Oh ! qu'il fait donc bon être prêtre quand on veut vivre

en prêtre ! mais aussi qu'il est terrible de l'être quand dans un ministère si saint on veut encore vivre en homme : *Nihil apud Deum miserius et tristius et damnabilius*, sujet de la seconde partie.

SECOND POINT

Qu'il est désolant, chers confrères, de s'égarer en portant le flambeau qui montre la voie, de s'aveugler au milieu de la lumière, de périr en sauvant les autres !

Triste destinée du prêtre qui n'a pas l'esprit de son état ! Je vous la raconterai par un simple exposé des faits, sans y mêler un seul trait que mon œil n'ait vu ou mon oreille entendu. Ce prêtre commence d'abord par se rendre inutiles toutes les grâces du sacerdoce. Dieu, par une bonté incomparable, l'avait séparé du monde, placé dans le sanctuaire comme dans une arche de salut ; et voilà que, cédant à la nature qui aime le monde, veut le voir par curiosité ou être vue par vanité, il se jette hors de cette arche sainte, se mêle dans le monde, fréquente les sociétés et les cercles, en partage la dissipation et les jeux ; et l'on voit, au grand scandale des fidèles, les pierres du sanctuaire dispersées dans les places publiques, les hommes de Dieu changés en hommes du siècle et les anges du Seigneur associés aux enfants de Satan. Dès lors, perdant toutes les grâces de préservation que lui offre son caractère, il se trouve en butte à

tous les périls du monde ; et ses maximes qu'il entend, ses exemples qu'il voit, ses séductions auxquelles il s'expose, tout le dissipe, l'amollit, le corrompt ; tout compromet son salut d'autant plus efficacement que les grâces de sanctification attachées à son état se trouvent par là même frappées de stérilité. Et que pourrait-il retirer de l'oraison, sinon l'ennui et le dégoût, lui dont l'âme habituellement dissipée, remplie des images des créatures et des pensées du siècle, est toute vide des choses de Dieu, en proie à ses éternelles évagations ? Que pourrait-il retirer du saint sacrifice, sinon une effrayante responsabilité, lui qui célèbre sans respect, consacre sans piété, communie sans amour, fait l'action de grâces sans reconnaissance, si encore il la fait, et ne pense plus de tout le jour au sacrifice du matin ? Que pourrait-il retirer du saint office, lui pour qui ce sublime ministère n'est que le jeu des lèvres qui se remuent et non point le cri d'un cœur touché, une récitation aussi précipitée que fastidieuse et non point une prière qui unisse à Dieu et sanctifie ? Et si les exercices de piété qui sont pour d'autres un aliment de ferveur sont stériles pour lui, toutes les fonctions sacrées ne lui profitent pas davantage, parce qu'il les exerce sans esprit de foi et sans pénétrer le sens dont elles sont pleines, avec froideur et indifférence, ennui et dégoût, plus par contrainte que par amour, comme un vil métier qu'il faut bien faire, plutôt que comme un

ministère honorable aussi sanctifiant pour le ministre qui le remplit que pour le fidèle qui en est l'objet. Toutes ses exhortations ne sont que pour les autres, il ne s'en aplique rien à lui-même ; ses frères se nourrissent du pain céleste qu'il leur rompt, et lui périt d'inanition ; ils boivent des eaux salutaires qui coulent de sa bouche comme d'une fontaine publique, et lui se meurt de soif sans en boire. « Ah ! lui crie saint Bernard, buvez donc avant les autres de l'eau de votre puits : *Bibe aquam de cisterna tua*, et ensuite vous la ferez découler comme un ruisseau sur les places publiques : *Deriventur fontes tui foris et in plateis aquas divide ;* enseignez-vous vous-même, vous qui enseignez les autres : *Doce teipsum, qui alios doces ; a te tua cogitatio inchoet.* » Mais non : il fait de son salut une question à part, qui n'a rien de commun avec tout ce qu'il dit aux autres ; et ces discours, fruits de son imagination ou d'un travail tout humain plutôt que d'un cœur pénétré par l'oraison, échauffé pár l'amour, ne font pas dans son âme la moindre impression de grâce. Ainsi, chers confrères, là où le bon prêtre trouvait tant de sources de salut, celui-ci n'y trouve que stérilité ; ce qui était entre les mains de l'un un si puissant moyen de sanctification, est entre les mains de l'autre un instrument inutile et sans effet.

Encore s'il n'était qu'inutile ! mais il ne tarde pas à lui devenir dangereux et mortel. Car chaque

communion, chaque sacrifice, chaque moyen de salut est une grâce, et toute grâce qui ne rend pas meilleur rend plus coupable par le fait seul de l'abus. O Dieu, que deviendra donc celui qui, après avoir tant reçu, se présentera vide devant vous ? Ah ! il y a en cela seul de quoi faire frémir. Et cependant, chers confrères, je ne vous ai encore point montré le prêtre se perdant là où l'autre se sauve, trouvant la mort dans les sources de la vie, et buvant le poison qui assoupit, endort et tue là où le bon prêtre renouvelle tous les jours ses forces spirituelles ; je n'ai point encore exposé à vos regards les colonnes du sanctuaire tombées en ruine et ses pierres jetées dans la boue, le feu sacré perdu dans la fange, l'or pur obscurci et les prêtres qui devaient faire l'ornement de l'Église devenus son déshonneur. Pénétrons donc plus avant et ayons le courage de le suivre de l'œil, ce prêtre qui, après s'être rendu inutiles les grâces de son sacerdoce, s'en va à la damnation éternelle.

Son premier pas vers l'abîme, c'est de ne plus attacher d'importance à son salut ; triste conséquence, chers confrères, des fonctions publiques même les plus saintes, quand elles ne sont pas exercées avec un esprit de vigilance, de recueillement et de prière ! Dès lors elles entraînent une dissipation inévitable, un état habituel d'inattention sur soi qui fait qu'absorbés et distraits par la vie extérieure, nous ne vivons presque jamais avec nous-mêmes ; occupés autour de nous, nous ne songeons point

à nous, ou, si quelquefois la pensée de notre salut nous vient à l'esprit, nous la laissons promptement disparaître comme une pensée sans importance ; à force de parler du salut aux autres, l'âme s'y habitue, et n'y voit plus, si je puis ainsi dire, qu'une chose banale peu digne de sa sollicitude ; à force d'avoir les plus terribles vérités sur les lèvres, on se familiarise avec elles et elles finissent par ne plus être qu'une routine qui ne dit rien au cœur ; c'est-à-dire, ô chose désolante ! que le prêtre s'ôte à lui-même ce qu'il donne aux autres, il s'appauvrit en les enrichissant, se refroidit en les échauffant, s'endurcit en les touchant ; et il ne lui faut souvent qu'avoir prêché un certain nombre de fois sur une vérité pour y devenir tout à fait insensible. De là son éternité sans intérêt à ses yeux au prix de toutes les choses extérieures, qui seules l'enivrent ; de là sa vie entière comme emportée dans un tourbillon d'affaires, de connaissances et de visites, de conversations, de jeux et de lectures frivoles qui ne laissent pas place dans ses pensées à cette grande question : « Où en suis-je de mon salut ? est-ce en vivant de la sorte que les saints se sont sauvés ? » De là le sang de Jésus-Christ bu tous les jours à l'autel sans réveiller une pensée de foi, un sentiment de piété, et devenu comme ce fleuve de la Fable où le prêtre boit chaque matin l'oubli de sa conscience et de son éternité. Oh ! malheur à qui va se briser contre cet écueil, mettre le pied dans cet abîme ! L'Apôtre en frémissait d'épouvante : *Ne*

cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar. » Au dernier jour, dit Jésus-Christ, plusieurs viendront me dire : N'avons-nous pas prophétisé en votre nom, chassé les démons, opéré des miracles : et je leur répondrai : Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, je ne vous connais pas ; vous avez pensé aux autres et vous vous êtes oubliés vous-mêmes. »

L'importance du salut ainsi oubliée, le prêtre fait un second pas vers l'abîme ; il laisse de côté les exercices de piété et l'étude, et ne connaît plus d'autres règles de conduite que ses goûts et ses caprices. En commençant le ministère, tous ses moments étaient sanctifiés par une règle de vie où la piété et l'étude avaient leur place marquée ; mais bientôt la lâcheté que l'assujettissement fatigue, l'amour des aises et de la liberté, l'exemple et quelquefois les railleries des prêtres relâchés l'ont fait changer de sentiment et de conduite : peu à peu il a tout abandonné, et, pour se tranquilliser sur ces omissions, s'est fait une conscience nouvelle. « C'était là, se dit-il, une leçon de séminaire. » Et cela seul suffit pour être un titre à son dédain et à son mépris. La ferveur du séminaire est devenue dans sa langue un mot caustique et plaisant, tant il en est déchu ! et il croit avoir fait l'homme d'esprit quand, en voyant la régularité d'un jeune lévite, il a dit cette horrible parole qui fait frémir le ciel et tressaillir l'enfer : « Laissez-le faire, il deviendra comme nous. » Ah ! Dieu l'en préserve ! chers confrères ; car voyez ce qu'est devenue la vie

du prêtre qui tient ce langage : une vie oisive et désordonnée, mère de l'ignorance et de tous les vices, a pris la place de cette vie réglée et occupée qui l'instruisait et le sanctifiait tout à la fois : bientôt promenant dans le monde son désœuvrement, il en a pris l'esprit, contracté la contagion ; il n'a plus de temps à donner à Dieu et à son salut, tout est pour la bagatelle, et la partie même du bréviaire prescrite avant le sacrifice ne trouve plus d'autre place que celle de l'oraison, laquelle finit en peu de temps par disparaître tout à fait de sa journée. O Dieu ! alors tout est consommé ; l'omission habituelle de l'oraison, si on ne s'en corrige, c'est le sceau de la réprobation imprimé sur la vie du prêtre. Bientôt, à force de monter à l'autel, il a acquis l'affreux courage d'offrir le divin sacrifice sans le faire ni précéder par la préparation, ni accompagner par l'attention de l'esprit, moins encore par la dévotion du cœur, ni suivre par l'action de grâce. Bientôt, à force d'administrer les sacrements, d'aller et venir dans le lieu saint, il est parvenu à se défaire de cette religieuse frayeur, de ce profond respect qu'on lui avait tant recommandé au séminaire, de cette réserve qui édifie, qui dit et fait tout avec décence ; et on le voit, au grand scandale des fidèles, précipiter les cérémonies auxquelles il ôte toute leur majesté, aussi bien que les paroles sacrées qui ne sont plus dans sa bouche que des sons confus et inarticulés, balbutiés par une langue qu il semble accuser d'être encore

trop tardive. Bientôt enfin tout son ministère n'est plus qu'une affaire d'habitude et de routine ; et les mystères les plus adorables, les exercices les plus faits pour toucher la piété, ne trouvent plus en lui que la froideur du marbre et l'insensibilité de la pierre. Oh ! que les temps sont changés ! Autrefois, timide et tremblant devant les tabernacles ou dans la dispensation des sacrements, il avait la candeur et la modestie d'un ange ; une sainte frayeur faisait chanceler ses pas dans le sanctuaire et gémir son âme sous le poids des vêtements sacrés ; de ses yeux s'échappaient de douces larmes de tendresse, de confiance et d'amour, et ses mains, non encore accoutumées à toucher le pain des anges, semblaient partager l'émotion de son cœur. Aujourd'hui il porte à l'autel et dans toutes ses fonctions un air libre et familier qui annonce une âme dissipée et sans foi ; il traite les sacrements avec une irrévérence scandaleuse et une indécente audace. Autrefois, pénétré de l'excellence de son état et de la sainteté de son ministère, il veillait continuellement sur lui pour se conserver toujours pur, et la moindre faute, une tache, une imperfection le faisait trembler, l'humiliait et l'affligeait ; aujourd'hui, vivant sans réflexion, libre dans ses regards, ses pensées et ses paroles, peu scrupuleux sur ses fréquentations et les liaisons d'un cœur qui s'amollit, il ne songe pas même à examiner le mal qu'il fait, et il monte à l'autel ou administre les sacrements, chargé de fautes inaperçues. Quelquefois la

conscience l'avertit comme malgré lui, et alors il hésite, il doute s'il doit passer par-dessus ce qu'il appelle si faussement un scrupule ; mais il faut aller, on l'attend, et le voilà qui va dispenser le sang de Jésus-Christ sans savoir si c'est avec les mains de Judas ou les mains d'un prêtre fidèle ; il continue ses fonctions avec cette conscience douteuse et embarrassée, il risque le sacrilège en tremblant d'abord, puis sans rien craindre, et bientôt il en a fait l'horrible apprentissage. Car qui sait fermer les yeux sur un doute raisonnable en pareille matière, saura bientôt fouler sous les pieds le sacrilège certain : l'un et l'autre se touchent de près ou plutôt se confondent. Et voilà ce qui m'explique comment des prêtres que l'idée du sacrilège effrayait d'abord, se sont ensuite si aisément familiarisés avec ce crime épouvantable et ont su le dépouiller de toute son horreur pour le mettre à leur usage, troisième pas vers la damnation.

Ici, chers confrères, je succombe sous le poids d'un sujet si lamentable ; je crains d'affliger par un si grand scandale les sentiments élevés que vous avez de la sainteté du prêtre. Mais il est bon, il est utile pour réveiller la vigilance de considérer dans la retraite que, quand le prêtre n'est pas un saint, il devient bientôt un grand coupable ; quand il n'est pas pur comme les anges, il devient bientôt horrible comme les démons. Il faut donc que votre foi sache bien que, lorsque le prêtre s'est encouragé au sacrilège par une première hardiesse contre Dieu,

de laquelle il ne lui est arrivé aucun mal, le remords s'en va de son cœur. Il continue en paix ses sacrilèges avec ses fonctions, remet à un temps indéfini le recours au saint tribunal, sans égard pour le saint concile de Trente qui fait de la confession immédiate une loi si sévère : *Quam primum confiteri debet ;* sans respect pour le sang de Jésus-Christ qu'il profane, sans souci pour son éternité qu'il compromet ; et lors même qu'il cède à la pensée de se confesser, tantôt il cache sa faute par mauvaise honte et ne fait qu'ajouter un sacrilège nouveau à ses sacrilèges anciens ; tantôt il s'accuse sans contrition sincère de ses fautes, sans aucun brisement de cœur sur ses profanations qu'il n'accuse peut-être même pas ; et d'une manière comme d'une autre il continue ses sacrilèges convertis en habitudes ; et son âme roule tranquille de profanations en profanations : c'est l'aveuglement de l'esprit, c'est l'endurcissement du cœur ; d'où le retour au bien est aussi rare que difficile. Les laïques se convertissent encore ; les vérités de la religion les touchent, ou les remords de la conscience les ramènent : il n'a fallu qu'un Nathan pour convertir David, que les premières prédications de Jonas pour convertir les Ninivites, que la lecture de la vie de saint Antoine pour convertir deux courtisans de l'empereur, que quelques sentences de saint Paul pour fixer les délais d'un Augustin. Mais le prêtre qui s'est égaré tient en quelque sorte de l'inflexibilité des mauvais anges et ne revient pres-

que jamais. Les miracles de Jésus-Christ eussent converti Tyr et Sidon ; ils n'ont fait qu'endurcir les prêtres de la synagogue. « Depuis, disait un prêtre d'une épouvantable franchise, que j'ai porté au calice des lèvres sacrilèges, je bois l'iniquité comme l'eau et je ne connais plus le remords. » Hélas non ! chers confrères, il ne le connaît plus, il est tranquille dans le crime, tranquille comme le cadavre qui n'a plus ni principe de mouvement ni signe de vie. Et qui pourrait le retirer de cet état de mort ? Les exercices de piété ? mais il n'en fait plus. Les grâces de Dieu ? mais depuis si longtemps elles coulent inutilement sur son cœur : il s'est endurci contre elles ; et puis le Seigneur va toujours les diminuant en proportion des résistances. On dirait qu'il a déjà prononcé l'arrêt : *In terra sanctorum iniqua gessit, et non videbit gloriam Domini.* Les avis et les exhortations ? mais le prêtre n'en reçoit plus : *Non est qui doceat illum ;* et, mieux que le paralytique, il peut dire : *Hominem non habeo.* On n'ose pas lui parler, on craint de blesser son amour-propre par une remontrance, de ne gagner autre chose que sa haine en lui disant la vérité : *Inimicus vobis factus sum, verum dicens ;* et quand même on oserait, que pourrait-on lui dire qu'il ne sache déjà et n'ait dit mille fois aux autres ? Les vérités qu'on prêche à un laïque peuvent le convertir, dit saint Chrysostome, parce qu'elles ont pour lui le frappant de la nouveauté : *Quia quasi novum aliquid audiens expavescit ;* mais elles ne

peuvent rien sur les prêtres, elles sont pour eux un moyen usé auquel leur âme n'est plus sensible : *Clerici, si mali fuerint, inemendabiles sunt.* O Dieu ! que l'expression est dure ! Heureusement qu'elle n'a pas été dite pour un temps de retraite ! Mais hors de là elle n'est que trop vraie, et écoutez-en la raison : *Omnia enim quæ sunt in scripturis ante oculos inveterata, vilia æstimantur, et quidquid terribile est, usu vilescit.* Ni la honte d'une vie si peu conforme à leur état ne les confond, ni l'horreur de la mort dans le péché ne les intimide, ni la sévérité des jugements de Dieu ne les embarrasse, ni les menaces de l'enfer ne les inquiètent. *Quidquid terribile est, usu vilescit.* De là ce train de vie éternellement le même, de là cette rareté des conversions des prêtres : on dirait qu'ils sont confirmés dans l'impénitence.

Chers confrères, je vous ai montré les deux voies où marchent tous les prêtres ; j'ai placé en quelque sorte sur chacune d'elles les signaux auxquels vous les reconnaîtrez : dans l'une marche le bon prêtre, se préservant de tous les dangers du monde, fidèle à ses exercices qu'il accomplit avec ferveur et à son règlement qu'il exécute avec amour, faisant servir à son propre salut les fonctions même par lesquelles il travaille au salut de ses frères ; dans l'autre, marche le prêtre qui se damne, ne tirant aucun fruit de toutes les grâces de sa position, n'attachant point d'importance à son salut et aux moyens de l'opérer, vivant sans règle, négligeant

l'étude et ses exercices, se façonnant par la routine à monter à l'autel avec une conscience douteuse pour y monter ensuite avec une conscience ouvertement sacrilège, et enfin s'endormant dans cet épouvantable état pour ne plus se réveiller qu'au fond des enfers.

J'aime à croire, chers confrères, que vous marchez tous dans la voie du saint prêtre et que les caractères que j'en ai tracés ne sont que votre histoire. Si cependant, dans l'examen que nous allons faire de notre conscience, quelques-uns des caractères du prêtre qui se damne apparaissaient à nos regards, si déjà nous avions fait quelques pas dans cette voie de mort, ah ! sortons-en promptement, la chose presse, il y a péril dans le retard, et rentrons dans la voie du saint prêtre, la seule qui mène au ciel.

Amen.

SERMON

SUR

LE PÉCHÉ

Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum. (JEREM., II, 19.)

MESSIEURS,

Comme le salut est la seule chose que l'homme ait à faire en ce monde, le péché, qui est le seul obstacle au salut, est aussi la seule chose que l'homme ait à craindre : *Una res est pertimescenda, peccatum*, disait saint Chrysostome ; et tout vrai chrétien doit faire dire de lui comme ce grand évêque : cet homme ne craint que le péché : *Hic homo nil nisi peccatum timet.* Oh ! que je voudrais, messieurs, faire entrer ces sentiments dans vos âmes ! Mais comment m'y prendrai-je pour vous faire sentir l'énormité du péché : c'est quelque chose de si épouvantable, que la raison s'abîme et se perd dans ce mystère d'horreur. Le prophète, qui seul a pu égaler les lamentations aux calamités, est embarrassé lui-même pour peindre un mal si affreux ; tantôt il s'écrie : « O peuple d'Israël, considère, médite, approfondis quel malheur c'est d'avoir abandonné le Seigneur : *Scito et vide...;* » tantôt, à la seule pensée du péché, tout hors de

lui-même, il appelle toutes les créatures à partager son étonnement : « O cieux, soyez dans la stupeur, portes du ciel, soyez inconsolables : *Obstupescite, cœli, super hoc, et, portæ ejus, desolamini vehementer.* » En d'autres endroits, il répète les mêmes images, puis il emploie de nouvelles figures, toujours il revient sur l'énormité du péché : on voit qu'il craint de n'être pas compris. O trop justes alarmes ! qui pourra comprendre tant d'horreur ? Essayons toutefois, messieurs, de méditer ensemble, autant que nous le pourrons, combien le péché est horrible : 1° par les caractères de noirceur qu'il renferme en lui-même ; 2° par la haine que Dieu lui porte ; 3° enfin par les maux épouvantables qu'il attire sur le pécheur. Tel sera le sujet et le partage de cet entretien, où, quoique nous parlions plus spécialement du péché mortel, vous verrez cependant que la plupart de ces traits conviennent aussi au péché véniel et, par conséquent, combien il est horrible lui-même.

PREMIER POINT

Je distingue, messieurs, dans le péché, trois caractères de noirceur faits pour provoquer l'horreur de toute âme honnête : c'est un mépris de Dieu, c'est la violation de ses droits les plus sacrés, c'est un attentat de lèse-majesté divine.

Et d'abord, c'est un mépris de Dieu. Dieu dit à l'homme : « Faites ceci, je vous l'ordonne ; ne faites pas cela, je vous le défends. » Et l'homme, à qui son

Dieu parle ainsi, n'en tient aucun compte ; il omet ce que Dieu lui ordonne, il fait ce que Dieu lui défend. Voilà le péché, messieurs, même le péché véniel. Or dans une pareille conduite quel mépris de Dieu ! N'y eût-il point d'ordre formel, mais un simple désir, je trouverais déjà une irrévérence choquante à ne pas plier sous l'autorité des désirs d'un Dieu, et à dire par le langage de sa conduite : « Tant que vous ne m'ordonnerez pas la verge à la main, je n'en ferai rien ; il ne me suffit point de savoir que la chose vous plaît. » Et tel est, messieurs, pour le remarquer en passant, le désordre de l'imperfection volontaire. Mais que ce grand Dieu commande et que l'homme lui résiste, que Dieu dise : « Je le veux, moi le maître du monde, le roi des cieux, à qui seul appartient la puissance, la majesté, l'empire, je le veux, et si vous n'obéissez, je vous mettrai dans le feu. » Qu'il le dise, et que l'homme détourne l'oreille, n'est-ce pas là, messieurs, un mépris horrible ? Quand un roi parle, tout tremble sous son commandement, et ses moindres désirs sont des ordres ; nous-mêmes, qui ne sommes rien, nous voulons qu'on nous obéisse, et nous nous indignons contre ceux qui s'opposent à nos volontés, surtout si ce sont des inférieurs, des gens de néant, des esclaves. Et notre grand Dieu commande, et nous lui désobéissons ; il lève son bras menaçant, et nous résistons ; tout dans l'univers plie sous ses volontés adorables ; le ciel, la terre, l'enfer même, tout tremble et frémit devant

ses moindres ordres ; et nous seuls dans la nature nous refusons de courber la tête, nous foulons ses lois sous nos pieds ! et qu'est donc l'homme pour résister à un si grand maître ? *Quid est homo ?* Une vile créature, une poignée de poussière, la faiblesse, la petitesse même, un ver de terre que Dieu pourrait à chaque instant anéantir d'un regard et qu'il tient par miséricorde suspendu entre le néant et l'enfer. Voilà celui qui du fond de sa misère ose secouer le joug de la dépendance et désobéir à celui à qui tout obéit; la faiblesse résiste à la toute-puissance, le néant à l'infinie majesté ! Ah ! il faudrait comprendre l'excellence des perfections divines pour comprendre l'horreur de l'outrage. Et cependant, messieurs, ce n'est encore là que le péché véniel. Mais, tout véniel qu'il est, c'est l'offense d'un Dieu. Donc il renferme une malice dont la profondeur ne peut être connue que de Dieu seul, puisque la gravité d'une injure s'accroît en proportion de la prééminence de la personne offensée sur celle qui offense, et que Dieu seul connaît toute la distance entre lui et nous, entre le Créateur et la créature, le fini et l'infini. C'est l'offense d'un Dieu; donc l'anéantissement de tous les hommes et de tous les anges serait incomparablement un moindre mal qu'un seul péché veniel, puisque l'un ne ferait que le mal de la créature et que l'autre est le mal du Créateur. C'est une offense de Dieu. Donc un seul péché veniel ôte à Dieu plus de gloire que ne peuvent lui en procurer pendant l'éternité entière

tous les hommes et tous les anges réunis ensemble, puisque ce ne serait jamais là que quelque chose de très borné, le prix des hommages décroissant en proportion de la grandeur de celui qui les reçoit et de l'infériorité de celui qui les rend, tandis que le péché véniel renferme quelque chose d'infini dans sa malice, en tant qu'il est l'offense d'une majesté infinie par une créature d'une infinie bassesse. C'est une offense de Dieu. Donc, faites-y attention, messieurs, cette conséquence est une suite de la précédente ; donc le péché véniel est quelque chose de si affreux, que tout l'univers, tous les efforts de tous les anges et de tous les hommes eussent été impuissants pour en expier un seul : il fallait pour cela le mystère de l'Incarnation tout entier.

Messieurs, y pensons-nous, quand nous le commettons si facilement ? Pensons-nous surtout que ce péché, que tous les tourments des martyrs et toutes les pénitences des anachorètes ne sauraient expier, nous le commettons en présence même de Dieu et sous ses propres regards; nous lui désobéissons en face, ce qui est un nouveau degré de mépris. Que dirait-on, en effet, d'un serviteur qui, sous les yeux mêmes de son maître, violerait ses ordres, contredirait ses volontés ? N'appellerait-on pas une pareille conduite l'excès de l'impudence et du mépris? Et voilà cependant, messieurs, ce que nous faisons tous quand nous péchons. Nous savons que Dieu tient sans cesse la majesté de ses

regards fixée sur nous, qu'il voit non seulement nos actions extérieures, mais jusqu'à nos plus secrètes pensées, jusqu'aux moindres mouvements de notre cœur ; nous le savons ; et nous qui ne voudrions pas pécher sous les yeux d'un valet, nous péchons sous les yeux de Dieu, nous le respectons moins que tout ce qu'il y a de plus vil parmi nos semblables ; et cela non pas une seule fois, mais des millions de fois, tous les jours et presque à toute heure. O patience de mon Dieu !

Et cependant, messieurs, ce n'est encore là que le péché véniel. Que dirons nous donc du péché mortel? Ah ! ici les expressions manquent, la raison est à bout l'iniquité a aussi ses mystères. Au moins, dans le péché véniel, l'homme ne renonçait pas entièrement à l'amitié de son Dieu et ne changeait pas ses droits au ciel avec l'enfer ; mais ici l'homme voit qu'il va rompre tout à fait avec son Dieu, encourir sa haine, se mettre en butte à sa grande colère, et il n'en tient aucun compte, et le regard de son Dieu en fureur n'a rien qui l'effraie ; s'il savait en péchant déplaire autant au monde qu'à Dieu, nuire à son honneur, à sa fortune, à ses plaisirs autant qu'à son innocence, il se garderait d'en rien faire ; mais en péchant il n'offense que Dieu, il ne perd que l'amour et l'estime de Dieu ; cette considération ne l'arrête pas. O mépris épouvantable de Dieu ! il voit qu'il ne s'agit plus de vengeances temporelles, de peines qui passent ; mais que le grand Dieu, qui vit dans les siècles des siècles, prenant en main son tonnerre,

ouvrant son éternité, développe contre lui toute la puissance de ses vengeances, toute la longueur de son bras, et il n'en tient aucun compte, et il se satisfait en dépit des menaces de son Dieu, et il pousse à bout la puissance divine en foulant sous les pieds la barrière la plus puissante qu'elle ait à opposer au péché. En vérité, messieurs, est-ce trop de l'enfer pour ce mépris ? Il voit que son Dieu ne lui demande que des choses infiniment justes et infiniment saintes que sa conscience lui dicte, que sa raison approuve, d'où dépend sa perfection, sa félicité et le bon ordre de sa vie ; et il n'en tient aucun compte, et il méprise l'ordre de Dieu en dépit de sa raison, en dépit de sa consience. Il voit qu'agir ainsi, c'est mettre en balance avec Dieu... eh quoi donc ? *Quis ut Deus ?* une délectation passagère, une bagatelle, un rien, un plaisir misérable de boue et d'ordure qui n'entre dans l'âme que pour y porter le malheur avec le remords, une vile passion, un désir de se satisfaire ou de plaire à quelqu'autre. Et puis à la vue de ces deux objets que son esprit balance, comme s'il y avait quelque égalité, lequel sacrifierai-je, lequel épargnerai-je ? *Barabbam an Jesum ?* Et la passion, l'amour-propre, le désir de se satisfaire l'emporte, et Dieu est sacrifié et la boue a le dessus sur Dieu : *Non hunc, sed Barabbam.* Il voit enfin qu'en agissant ainsi, il se sépare, s'éloigne de Dieu, la source de tous les biens ; qu'il se donne au démon et se plonge avec lui dans l'abîme de tous les maux. Mais n'importe ! il ne veut point de Dieu

ni de tous ses biens, il lui préfère le démon et tous ses maux. Oh ! quel crime et que le Seigneur l'accable justement de ses anathèmes ! *Væ eis quoniam recesserunt a me.*

Mais voici, messieurs, qui est plus grave encore. Non seulement le péché est un mépris horrible de Dieu, c'est encore une violation sacrilège des droits les plus saints et les plus inviolables. Qu'y a-t-il, en effet, de plus saint et de plus inviolable que la foi des traités, que les droits de l'autorité légitime, que les liens sacrés de l'amitié et de la reconnaissance ? Or le péché, et même le péché véniel, viole tous ces droits, rompt ou du moins relâche tous ces liens. Sur les fonts du baptême, nous avons fait avec Dieu un traité solennel, un contrat sacré par lequel nous nous sommes engagés, en face du ciel et de la terre, à être tout à lui, à renoncer à nous-mêmes, au monde et au démon pour ne plus vivre que pour lui. Cet engagement, nous l'avons renouvelé à notre première communion, à la tonsure, au sous-diaconat, mille fois dans la réception des sacrements et dans les épanchements de notre cœur devant les tabernacles. Et, après des engagements si formels et si répétés, nous avons poussé la trahison et le parjure jusqu'à quitter Dieu pour le démon, le Créateur pour la créature : c'est ce que nous avons fait chaque fois que nous avons péché. O foi des traités, où êtes-vous ? ô serments violés ! ô chrétien déloyal ! ô traître et parjure !

Encore si ce n'était qu'à l'égard d'un esclave à

qui nous ne devons rien ; mais, ô horreur du péché ! c'est envers celui qui, indépendamment de nos serments, a sur nous tous les droits de l'autorité la plus légitime. Il est notre Créateur, il est notre Père, il est notre Roi. Comme notre Créateur, tout notre être est à lui et toutes les actions lui en appartiennent du même droit que les fruits d'un champ appartiennent à son propriétaire ; comme notre Père, il a droit à toute la tendreese, la docilité et l'affection de la piété filiale, et son droit est d'autant mieux fondé que c'est à lui une bonté toute gratuite, une charité infinie de nous prendre pour ses enfants : *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater ut filii Dei nominemur et simus;* de se faire appeler notre Père : *Pater noster qui es in cœlis;* et de réclamer ce titre avec instance, la preuve en main : *Numquid non ipse est pater tuus, qui possedit te, et fecit et creavit te ?* Comme notre Roi, il a droit de nous imposer ses lois, d'exiger de nous la soumission et l'obéissance. Or que faisons-nous, messieurs, par le péché ? Nous employons l'être même que nous tenons de notre Créateur, que nous ne conservons que par lui, à l'outrager, et nous nous faisons de ses bienfaits même des armes pour l'offenser, usant de l'esprit qu'il nous a donné pour penser le mal, du cœur pour le désirer, de la langue pour le dire, des mains pour le faire, de la lumière qui devait éclairer nos bonnes œuvres pour éclairer nos crimes; en sorte qu'il semble n'avoir tout créé que pour servir au

péché, comme il s'en plaint amèrement par son prophète : *Servire me fecisti in peccatis tuis.* Que faisons-nous par le péché ? Enfants dénaturés, enfants ingrats, nous répondons aux soins et à la tendresse du plus aimant des pères par des mépris et des outrages. Nous devrions être attentifs à ses moindres désirs, et nous résistons même à ses ordres ; ce bon père a la douleur de voir ses enfants mettre le désordre dans sa maison, ses enfants qu'il aime si tendrement, à qui il a tout donné, se révolter contre lui, mépriser ses avis et ses volontés, et violer toutes les lois de la piété filiale jusqu'à le forcer de redire la plainte du prophète : *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum et asinus præsepe domini sui ; Israel autem me non cognovit et populus meus non intellexit.* Que faisons-nous, messieurs, par le péché? Nous nous mettons en désobéissance ouverte à notre Roi légitime, en pleine révolte contre son trône : *Nolumus hunc regnare super nos.* Ni l'éclat de sa majesté ne nous arrête, ni la douceur de son sceptre ne nous attire, ni l'autorité de ses lois ne nous retient.

Et de la part de ses prêtres, combien cette infidélité doit être plus sensible au cœur de Dieu ! Écoutez aussi comme il en parle dans le psaume : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique...; tu vero homo unanimis, dux meus et notus meus, qui simul mecum dulces capiebas cibos, in domo Dei ambulavimus cum consensu.* Voilà bien le

prêtre : le familier, le confident, l'intime ami de Dieu.

Encore si cette amitié divine n'était que comme celle des hommes, qui est le plus souvent stérile, elle serait déjà si honorable que ne pas la cultiver serait un crime. Mais ce qui nous rend coupables à l'excès, c'est que cette amitié de Dieu a été féconde pour nous en toutes sortes de biens. Nous n'avons rien qui ne nous vienne de sa tendresse : le ciel et la terre nous sont des présents de sa main ; notre création, notre conservation, l'incarnation, la rédemption, l'eucharistie, tous les sacrements, toutes les grâces que nous recevons à chaque moment sont autant de faveurs dont chacune demanderait un cœur entier pour les reconnaître dignement ; et au lieu de ces hauts sentiments de gratitude, dont nous devrions être tout pénétrés, que faisons-nous, pécheurs que nous sommes ? Non seulement nous ne remercions pas notre bienfaiteur, nous ne l'aimons pas, mais nous l'offensons, nous l'outrageons. Baignés de son sang répandu pour nous, nous nous armons contre lui ; chargés de ses bienfaits, nous le crucifions. O noirceur ! ô ingratitude ! « Mon peuple, s'écrie le Seigneur, que vous ai-je donc fait et en quoi avez-vous à vous plaindre de moi ? *Popule meus, quid feci tibi aut quid molestus fui tibi ?* Sont-ce mes bienfaits qui attirent vos outrages ? *Multa bona opera ostendi vobis...; propter quod eorum opus me lapidatis ?* Est-ce parce que je vous ai créés, parce que je suis mort pour vous,

parce que je vous ai régénérés enfants de Dieu, que vous me crucifiez ? *Propter quod eorum opus me lapidatis ?* Voyez l'étable où je pris naissance, la terre que j'arrosai de mes sueurs et de mes larmes, ma pauvreté, mes humiliations, mes douleurs, ma croix, mon sang : *Propter quod eorum opus me lapidatis ?* » Trop justes reproches, messieurs ! Nous rougirions d'être ingrats envers un homme notre bienfaiteur, et nous ne rougissons pas d'être ingrats jusqu'à l'excès de l'outrage envers un Dieu qui a fait pour nous et le ciel et la terre, qui nous a tout donné jusqu'à lui-même ! Ah ! cette affreuse ingratitude nous ravale au-dessous du démon, car le démon outrage un Dieu qui, loin de le rechercher, l'abandonne, et nous un Dieu qui, non content de nous rechercher, s'immole pour nous. Le démon s'endurcit sous les coups de la vengeance et nous sous les traits de l'amour ; le démon ne persiste dans le mal que parce que Dieu le réprouve, et nous, nous y persistons, lors même que Dieu veut nous sauver et nous rappelle par autant de bouches que nous lui avons fait de plaies, et répand sur nous autant de grâces que nous lui avons porté de coups mortels.

Voilà ce qu'est le péché. Avons-nous, cependant, énuméré tous ses odieux caractères ? Non ; il en reste un, le plus affreux de tous. Le péché est encore un attentat de lèse-majesté divine ; il s'en prend à Dieu lui-même, à Dieu dans son être suprême et ses adorables perfections, à Dieu dans la

personne de Jésus-Christ son Fils bien-aimé. Je ne sais, messieurs, si jamais vous y avez fait attention. Mais, en considérant à fond le cœur du pécheur, vous verrez que les désirs ne tendent à rien moins, ô chose horrible à dire ! qu'à l'anéantissement de Dieu même. Sondons en effet, messieurs, tous les mouvements de notre âme et rendons-nous-en compte à nous-mêmes. Quand nous péchons, n'y a-t-il point en nous quelque chose qui voudrait que Dieu ne détestât pas notre péché, ne gênât en rien notre vanité, notre impureté, notre orgueil, afin de pouvoir nous y livrer à l'aise ? N'y a-t-il point en nous quelque chose qui voudrait bien que Dieu ne connût pas notre péché, et qu'il fût en notre pouvoir de le dérober à la sévérité de ses regards ; que Dieu ne pût pas punir si rigoureusement notre péché et qu'il y eût un moyen de décliner sa vengeance ? Or, messieurs, avez-vous jamais pesé tout ce qu'ont d'épouvantable ces vœux secrets, cachés dans les replis du cœur du pécheur, sans qu'il s'en rende compte à lui-même ? Désirer que Dieu ne déteste pas, ou ne connaisse pas, ou ne puisse pas punir si sévèrement notre péché, n'est-ce pas désirer que Dieu ne soit ni infiniment saint, ni infiniment intelligent, ni infiniment puissant ? Or, désirer que Dieu soit privé de sa sainteté, de sa science, de sa puissance, n'est-ce pas désirer son anéantissement même, puisqu'il répugne que Dieu puisse exister sans sa sainteté, sans sa science et sa puissance infinies ? O mon

Dieu, que le péché est donc épouvantable ! Et voilà sans doute en quel sens la psalmiste a dit que le pécheur a nié dans son cœur l'existence de Dieu : *Dixit insipiens in cordesuo: Non est Deus.*

Mais ce n'est pas tout, messieurs, le pécheur s'en prend encore à Jésus-Christ pour renouveler les tourments de la passion du Sauveur et le crucifier de nouveau : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.* Pour entendre ce mystère d'horreur. il suffit de vous rappeler quelle fut la cause de la mort de Jésus-Christ. Ce ne fut pas certes la rage de ses bourreaux ni la rigueur des supplices ; il est mort par volonté et non point par force : *Oblatus est quia ipse voluit.* Et ce qui a déterminé sa volonté à tant de douleurs et d'ignominies, ce sont nos péchés dont il avait résolu de prendre sur lui la peine, nos péchés pour lesquels le Père éternel l'avait établi victime : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.* N'y en eût-il eu qu'un seul à expier, ce seul péché l'eût réduit aux angoisses du jardin des Olives et à la mort du Calvaire. Donc, messieurs, chaque fois que nous péchons mortellement, nous posons la cause entière et parfaite de la mort d'un Dieu, nous faisons tout ce qu'il faut pour immoler un Dieu ; ce n'est pas notre faute s'il ne tombe pas sous nos coups. Et si Jésus-Christ vivait sur la terre encore passible et mortel, notre péché le ferait encore souffrir et mourir : *Rursum crucifigentes*, etc. Et il y a plus, messieurs: par chacun de nos péchés nous l'avons

fait réellement et souffrir et mourir. Du jardin des Olives ou du haut de la croix, il embrassait d'un seul coup d'œil tous les péchés que nous devions commettre ; et à chaque péché qu'il aperçoit, déchirement de plus pour son âme, douleur de plus pour son corps, glaive nouveau ajouté à cent millions de glaives qui lui perçaient le cœur, nouvel instrument de mort dont il est frappé et qui l'eût accablé tout seul quand il n'y en aurait pas eu cent millions d'autres. Pour chaque genre de péchés qu'il découvre à la lueur de sa science infinie, il lui faut donc encore endurer de nouveaux tourments, de nouvelles ignominies. Et c'est ainsi, messieurs, que, quoique dix-neuf siècles avant notre naissance, notre orgueil par la main des soldats couronnait sa tête d'épines, notre mollesse par les bras des bourreaux déchirait tous ses membres, clouait à la croix et ses pieds et ses mains, et nos coupables attaches lui blessaient son cœur : *Rursum crucifigentes*, etc. O mon Dieu, encore une fois que le péché est donc épouvantable ! Quoi ! chaque fois que j'ai péché, j'ai été le meurtrier d'un Dieu, un vrai déicide, et chacune de ses plaies est mon ouvrage ! Ah ! je me fais horreur à moi-même. Au moins, ceux qui ont crucifié Jésus-Christ sur le Calvaire ignoraient qu'il mourait pour eux, qu'il était leur Messie, leur Dieu, et jamais ils ne l'eussent crucifié s'ils l'eussent connu pour le roi de gloire ; et moi, je sais qu'il est mort pour moi, qu'il est mon Dieu, et je le crucifie de

nouveau, je redresse sa croix au fond de mon cœur et j'en renouvelle toute l'ignominie. Au moins ils ne l'ont crucifié qu'une fois, et moi combien de fois ? Hélas ! tout le temps que j'étais dans l'habitude du péché, je lui tenais continuellement le poignard dans le sein et je perpétuais le déicide. Au moins, quand ils le crucifiaient, mon Sauveur mourait avec joie, parce que sa mort nous sauvait; et moi quand je le crucifie par le péché, c'est une mort qui de toutes parts n'a rien que d'affreux pour lui, pas un côté consolant, parce qu'elle ne sert qu'à ma perte, il n'est immolé qu'à ma réprobation. O déicide mille fois pire que le premier ! ô attentat de lèse-majesté divine ! L'avions-nous jamais compris, messieurs ? Oh ! que Dieu a donc raison de haïr et d'abhorrer le péché ! Mais voyons jusqu'à quel point il le hait et l'abhorre : sujet de la deuxième réflexion que nous allons parcourir brièvement.

DEUXIÈME POINT

Pour vous faire comprendre, messieurs, la haine de Dieu contre le péché, je ne m'arrêterai point à vous répéter tous les anathèmes dont il l'accable dans les saintes Lettres. Sans considérer ce que Dieu a dit, il suffit de voir ce qu'il a fait; sa conduite dit assez hautement ce qu'il en pense.

Le péché, messieurs, ne fût-il que véniel, provoque tellement la haine de Dieu que dans l'autre vie il lui réserve des feux et des tourments qui, à l'éter-

nité près, sont une espèce d'enfer, et que, dès cette vie, il l'a souvent puni par d'épouvantables châtiments consignés dans l'Ancien Testament. La femme de Loth se permet une curiosité inconsidérée, une mort subite la saisit ; un homme est surpris ramassant un peu de bois au jour du sabbat, qu'il soit lapidé et qu'il meure, dit le Seigneur ; Moïse conçoit une légère défiance de Dieu, il n'entrera point dans la terre promise qu'il avait mérité de voir par quarante années de services ; un prophète par complaisance reste un peu plus qu'il ne fallait là où on l'avait envoyé, un lion sort de la forêt et l'égorge ; David, par une secrète vanité, fait faire le dénombrement de son peuple, soixante-dix mille de ses sujets sont frappés de la peste. O mon Dieu, qu'est-ce donc que le péché véniel devant votre sainteté infinie, et si le péché véniel, messieurs, déplaît tant à Dieu, qui pourrait dire jusqu'où va sa fureur contre le péché mortel ? Vous parlerai-je ici de cette éternité épouvantable de supplices, de ces étangs de feu, de ces démons acharnés, des pleurs et des sanglots, des grincements de dents, des cris de rage et de désespoir ? Vous dirai-je pour qui tant de tourments ? C'est pour les enfants de Dieu, pour des créatures qu'il chérissait jusqu'à leur donner tout son sang. Et comment donc son cœur s'est-il changé ? Ils ont commis un seul péché mortel ; et ce péché a soulevé toute sa colère, converti son amour en une implacable fureur ; ce seul péché fera peser sur eux pendant l'éternité entière tout le poids de ses ven-

geances. Voilà, messieurs, comme Dieu hait le péché; mais pour ne pas nous étendre outre mesure, considérons seulement les horribles peines dont Dieu a puni le péché en cette vie.

Les anges dans le ciel se rendent coupables d'une seule pensée d'orgueil, et à l'instant même pour ce seul péché ils sont précipités à jamais au fond des abîmes. Ici, messieurs, attention à toutes les circonstances. Chacune d'elles nous fait sentir la haine épouvantable de Dieu contre le péché. « Ces anges sont le chef-d'œuvre de la création, ce sont des purs esprits brillants d'une admirable beauté, revêtus des plus magnifiques perfections; l'intérêt de la gloire de Dieu semble demander leur grâce. Mais n'importe! ma sainteté ne peut souffrir rien de souillé; qu'ils tombent au fond de l'abîme. S'ils restent dans le ciel, ils rendront à Dieu des louanges ineffables pendant l'éternité; s'il sont précipités dans les enfers, ils vomiront à jamais des blasphèmes contre lui, et feront commettre jusqu'à la fin du monde des millions de crimes aux hommes sur la terre. Mais n'importe, toute considération doit disparaître devant la haine dont je poursuis le péché; qu'ils tombent au fond de l'abîme. Ils n'ont commis qu'un seul péché, c'est leur première faute et encore ce n'est qu'un péché de pensée; ils n'en sont pas venus aux actes. Mais n'importe, ma sainteté ne peut souffrir rien que de parfaitement pur; qu'ils tombent au fond de l'abîme. » O sainteté de mon Dieu, que vous être sévère! que votre haine contre

le péché est impitoyable! Ah! que deviendrai-je donc? Si pour une seule pensée inefficace, vous punissez avec tant de rigueur les officiers de votre cour, quelle sévérité n'exercerez-vous pas contre le dernier de vos serviteurs coupable de mille trahisons, qui a péché non seulement une fois et par pensée, mais des millions de fois et par tous ses sens, et par tous les membres de son corps, et par toutes les puissances de son âme, et contre la plupart de vos commandements et ceux de votre sainte Église : *Si sic actum est cum Angelo, quid de me fiet terra et cinere?* Les anges ainsi précipités des cieux, Dieu, pour remplir les trônes qu'ils avaient laissés vacants, créa l'homme pour être heureux et immortel ici-bas et passer de là dans la gloire. Cet homme fait un péché, et lequel, messieurs? une légère intempérance, il mange un fruit; et pour ce péché, pour ce seul péché, Dieu, entrant dans sa grande colère, frappe un coup qui retentit à la fois dans tous les siècles, qui atteint à la fois toutes les générations. Pas un seul des descendants de ce père coupable n'échappera. O bras du Seigneur, quel coup vous venez de frapper! Qui pourrait en mesurer toute la force et toute la pesanteur? Non seulement Adam est dépouillé de la justice originelle, la grâce sanctifiante et les dons du Saint-Esprit lui sont ôtés, tous les brillants privilèges dont il était revêtu lui sont enlevés, chassé honteusement du paradis, condamné à toutes sortes de maux et à la mort; mais encore toute sa postérité est enveloppée

dans son châtiment. Pour ce seul péché, la terre ne donnera que des ronces là où les sueurs de l'homme ne l'auront pas fécondée ; l'ignorance, la concupiscence, le désordre de l'imagination et des sens, les misères de la vie, les maladies et la mort affligeront tous les enfants de ce père coupable, les meurtres et les incendies, la famine, la guerre et la peste, les ruines et les tempêtes désoleront la face du globe. Pour ce seul péché tous les hommes naîtront enfants de colère, ennemis de Dieu, esclaves des démons, incapables du paradis, enclins au mal. Pour ce seul péché, ah ! voilà qui surpasse toute pensée, un nombre presque infini d'enfants parmi les chrétiens, plus encore parmi les infidèles, seront privés à jamais de la vue de Dieu, damnés pour l'éternité. Et pourquoi parler ici des enfants ! Pour ce seul péché, tous les hommes, sans en excepter un, devaient périr, tout l'univers devait être damné, et ce n'est que par une bonté toute gratuite que la miséricorde de Dieu a offert, du haut de la croix, un moyen de salut au genre humain qui allait périr. Oh! messieurs, qu'est-ce donc que le péché ? quel monstre épouvantable ! Un seul péché de désobéissance amène tant de fléaux et mérite que tous les hommes de soixante siècles soient damnés !

Toutefois, messieurs, il est un autre théâtre où Dieu nous montre d'une manière plus frappante encore toute l'étendue de sa haine contre le péché : c'est le Calvaire. Transportez-vous en esprit, messieurs, au pied de la croix, contemplez celui

qui y est attaché, comptez toutes ses plaies, parcourez toutes ses douleurs, voyez toutes ses ignominies. Qu'a donc fait ce patient d'un genre nouveau? C'est le plus innocent de tous les hommes, c'est l'innocence même; il n'a fait que de saintes œuvres; qu'est-il donc? C'est le Fils unique de Dieu, Dieu aussi bien que son Père, celui que le Père aime par-dessus tout. Mais pourquoi donc le faire souffrir et mourir ainsi? Il s'est donné caution pour le péché ; il s'est chargé de nos crimes, et s'en est établi la victime : voilà toute la raison de son supplice. O horreur étrange de Dieu pour le péché! Quoi! parce que Jésus en a pris sur lui l'extérieur et la ressemblance, le Père céleste ne voit plus en lui qu'un pécheur infâme, abominable, maudit, *factus pro nobis maledictum*, sans que la qualité de Fils, ni l'amour de Père, ni tout ce qu'il y a d'aimable en Jésus, ni tout ce qu'il y a de doux et de tendre dans un cœur divinement paternel, puisse contrebalancer un seul instant l'horreur que lui inspire la juste apparence du péché! Quoi! pour cela seul, il ne voit plus en ce cher Fils qu'un objet d'horreur insupportable à ses regards, et c'est pour lui comme un besoin de décharger sur sa tête toute sa vengeance, comme s'il ne lui appartenait en rien! Quoi! pour cela seul il l'abandonne et le livre à la fureur des Juifs, il le traite comme le plus infâme et le plus abominable des hommes; et, après des opprobres inouïs, des souffrances inconcevables, sans aucun égard à ce qu'il

est son Fils, il le fait mourir par le supplice le plus cruel et le plus honteux qui fut jamais: *Propter scelus populi mei percussi eum.* O Dieu ! que ce spectacle nous développe bien dans tout son jour la haine incroyable dont vous poursuivez le péché ! Ah ! pouviez-vous nous en donner une idée plus forte et plus vive? Non, sans doute, messieurs, la sagesse de Dieu n'a pu rien concevoir, sa puissance rien exécuter de plus énergique contre le péché ; et quand une fois le fond du cœur s'est pénétré de cette pensée, le péché est si horrible en soi qu'il couvre d'horreur le Fils même de Dieu, obscurcit sa gloire et sa beauté, le rend infâme et abominable ; le péché est si horrible en soi qu'il met en fureur le Père contre son Fils, ce Père si débonnaire contre un Fils si aimable, il ne reste plus rien à faire qu'à se couvrir le visage de honte et de confusion et à se dire à soi-même dans une sainte frayeur : « Si l'apparence seule du péché est si horrible aux yeux de Dieu dans son propre Fils, que sera-ce de la réalité dans un sujet déjà abominable par lui-même aux yeux du Père éternel? Si un bois inhabile à brûler passe ainsi par la fournaise, que sera-ce du bois propre à être consumé par le feu ? *Si in viridi ligno hoc faciunt, in arido quid fiet ?* »

Mais le péché, messieurs, ne fût-il pas un mal si horrible en soi et dans l'estime de Dieu, les maux épouvantables qu'il attire à sa suite suffiraient pour nous le faire éviter. Vous le verrez dans une troisième et courte réflexion.

TROISIÈME POINT.

Le péché ne fût-il que véniel, messieurs, on ne saurait dire tous les maux qu'il attire à sa suite : dans l'autre vie, s'il n'est expié, il reculera pour vous la possession de Dieu peut-être pendant de longues années ; et, fût-il expié, il vous privera pour l'éternité d'un degré de gloire où vous eût élevés l'acte de la vertu contraire ; dans cette vie il refroidit l'amitié de Dieu et éloigne ses grâces, il efface le sentiment des vérités éternelles, affaiblit la foi, ôte à l'âme ce goût tendre de piété, ces joies de l'Esprit-Saint, ces délices de l'innocence ; il amollit la volonté, la façonne peu à peu au mal, étouffe le remords, dissipe la vigilance du cœur, et par là conduit aux grandes chutes qui ne sont jamais que la conséquence d'une suite de relâchements ; et enfin, quand il est converti en habitude, il met l'âme dans un état pire que la mort, au jugement même de Dieu : *Utinam frigidus esses!* Car, messieurs, l'habitude des fautes vénielles, voilà proprement le caractère de la tiédeur.

Après cela, que dirons-nous des maux qu'attire le péché mortel? Toute iniquité, dit l'Écriture, est comme une large épée à deux tranchants : *Quasi romphæa bis acuta;* elle ne laisse rien de sain là où elle porte ses coups : *Plagæ illius non est sanitas.* Et, en effet, messieurs, considérez ce que le péché nous enlève et ce qu'il nous laisse en retour ; il nous enlève l'amitié de Dieu et nous laisse sa haine ; il

nous enlève la paix du cœur et nous laisse le remords; il nous enlève tous nos mérites et nous laisse la nudité et l'indigence; il nous enlève le ciel et nous laisse l'enfer. Avant votre péché, vous étiez l'enfant chéri de Dieu, l'objet de ses complaisances, son temple et son sanctuaire; en levant les yeux au ciel vous y voyiez un Père qui n'avait sur vous que des pensées de paix et de bonté. Mais voilà que vous venez de succomber à une tentation, oh! que votre état est changé! Esclave et repaire du démon, enfant de colère, objet de malédiction, le Père ne voit plus en vous qu'un cadavre infect, privé de cette vie de la grâce sans laquelle on est mort à ses yeux; le Fils ne voit plus en vous qu'un membre hideux et desséché de son corps mystique, et le Saint-Esprit ne voit plus en votre âme qu'une épouse répudiée. S'il vous arrive de lever les yeux au ciel, tremblez, ce n'est plus votre Père qui y règne, c'est votre ennemi; votre péché a soulevé toute sa haine, il ne vous regarde plus qu'avec horreur et sa foudre vous menace. Ah! qui peut respirer un seul instant, goûter quelque repos dans cette pensée : « J'ai encouru la haine d'un Dieu? » C'est là le plus grand tourment de l'enfer.

Non, messieurs, point de repos pour la conscience du pécheur. Lorsqu'il était innocent, il était heureux et tranquille, le calme régnait dans son âme, une douce et aimable gaieté embellissait toute sa personne, et tous ses traits redisaient le bonheur d'un cœur pur; mais avec le péché

il a perdu la paix. Quel trouble! quel air sombre! quelle profonde inquiétude! et qui pourrait dire les remords déchirants, les reproches accablants, l'agitation de la conscience qui se tourne en tous sens et ne trouve partout que le malheur? O Seigneur, vous nous avez fait pour vous, et hors de vous il n'est ni paix ni bonheur : *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

Et est-ce là, messieurs, tout le malheur de l'âme qui a péché? O dépouillement! ô perte désolante! *Egressus est a filia Sion omnis decor ejus.* Supposez, messieurs, un homme qui ait vécu depuis l'origine du monde, qui pendant ces soixante siècles ait pratiqué les plus sublimes vertus et mérité autant à chaque moment que tous les apôtres, tous les martyrs, tous les saints à la fois. Que de richesses spirituelles! que de trésors entassés! Mais voilà qu'un instant avant sa mort il pèche : adieu tous ses mérites : une satisfaction qui a passé comme l'éclair lui a tout ravi. O quelle perte! soixante siècles de mérites et un instant détruit tout. Oh! que le péché est donc un mal désastreux! Ah! c'est bien ici que conviendraient encore les lamentations des prophètes : « Qu'est devenue cette Jérusalem si florissante, la demeure de son Dieu, le centre de tous les biens du ciel et de la terre? On la cherche dans elle-même et on ne la retrouve plus : *Hæccine est urbs... perfecti decoris, gaudium universæ terræ?* D'une cité si belle une nuit, un moment a fait un affreux désert : *Civi-*

tatem maximam et nullam una nox interfuit. Un seul péché a dévoré en un moment tous ses mérites, le fruit de tant de pénitences, de travaux, de prières et d'efforts : *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus.* » Encore si le pécheur pouvait amasser de nouveaux mérites pour remplacer ceux qu'il a perdus ! Mais non, tant que le péché habite dans son cœur, toutes les austérités des anachorètes, toutes les journées passées en prières, toutes les œuvres de la piété et de la charité chrétienne ne lui sont d'aucune valeur pour l'éternité : œuvres mortes, parce qu'il est lui-même dans un état de mort, œuvres stériles qui peuvent à la bonne heure faciliter son retour, mais qui ne seront jamais couronnées dans la gloire. Et est-ce là encore, messieurs, tout le malheur du pécheur ? Ah ! il en est un bien plus affreux : en péchant il a perdu tout droit au ciel ; tant qu'il sera dans cet état, il ne peut plus prétendre ni à ces beaux trônes où il devait être assis, ni à ces riches couronnes qui devaient lui ceindre le front, ni à la société si ravissante des anges et des saints, de Marie et de l'humanité de Jésus-Christ, ni à la claire vue de Dieu ; tant de jouissances ne sont plus faites pour lui ; l'enfer, voilà désormais son partage s'il ne se convertit, et, depuis qu'il a péché, les démons sont auprès de Dieu demandant la permission de l'y précipiter : *Vis? imus.* Ils n'attendent qu'un signe, et le voilà dans l'enfer pour l'éternité. O Dieu ! comment peut-on vivre un moment en

péché mortel ? comment dormir une nuit dans cet état ? Je ne suis qu'à un pas de l'enfer, n'est-ce pas pour moi que gronde la foudre ? O téméraire, ô imprudent que vous êtes ! Mon Dieu ! que le péché fait donc d'étranges maux à l'âme !

Et maintemant, messieurs, que conclurons-nous de toutes ces réflexions ? Puisque le péché est si affreux en lui-même, si odieux à Dieu, si désastreux dans ses suites, donc nous devons nous tenir continuellement abîmés dans l'humilité la plus profonde, chacun de nous étant, par cela seul qu'il a péché une fois, un misérable qui s'est fait bannir du ciel et condamner aux peines éternelles, un traître qui a violé ses serments, un rebelle contre son Dieu, un infidèle envers son ami, un ingrat envers son bienfaiteur, un déicide qui a crucifié Jésus-Christ dans son cœur et foulé aux pieds le sang du testament. Donc nous devons briser notre cœur de contrition au souvenir de nos péchés passés, les pleurer dans la retraite, les laver tout de suite dans le bain du sacrement, en faire pénitence par toutes les croix et toutes les peines de notre état, par toutes les contradictions qui se rencontrent dans la chemin de la vie et en conserver jusqu'à la mort la douleur et la componction ; car on ne peut jamais ni assez pleurer ni assez expier un si grand mal. Donc nous devons fuir plus que la peste les moindres occasions du péché, nous défier de nous-mêmes, prier et veiller pour ne plus tomber à l'avenir, veiller sur nos sens, notre imagination,

notre esprit, notre cœur, l'emploi de notre temps. Donc nous devons gémir et pleurer, offrir à Dieu les amendes honorables les plus ferventes à la vue de tant de péchés qui désolent la terre, affligent l'Église, et vont tous les jours se multipliant avec une effrayante rapidité. Donc nous devons être tout brûlants de zèle pour faire cesser un si grand mal, désirer de verser non pas seulement nos sueurs, mais jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour la conversion des pécheurs. Donc nous devons avoir une horreur extrême des moindres fautes, qui pour être vénielles n'en sont pas moins une insulte faite à Dieu, une violation des droits de l'amitié, une horrible ingratitude et attirent à leur suite de si grands maux. Puissent, messieurs, toutes ces conséquences se réaliser dans votre conduite ! *Amen.*

SERMON

SUR

LA MORT

Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.
(Eccli, vii, 40.)

Nous voici arrivés, messieurs, au moment le plus important de la retraite, au moment de méditer ces grandes fins dernières dont la considération a converti tant de pécheurs, sanctifié tant de justes, et dont le souvenir seul bien compris éloigne à jamais tout péché au jugement de l'Esprit-Saint : *Memorare*, etc. Recueillez donc vos esprits, ramassez toute votre attention et entrez, s'il est possible, dans une retraite plus profonde. En tête de ces grandes vérités se présente la mort, la mort, cet arbitre sûr de toutes les choses humaines, qui forme l'esprit à juger sainement de tout ; qui, placée entre le temps et l'éternité, apprend à apprécier l'un et l'autre à leur juste valeur. C'est elle qui enseigne ce que vaut le monde avec ses jouissances, ses richesses et ses honneurs, ce qu'il faut penser des adversités qui nous éprouvent, des prospérités qui nous tentent, de la légèreté qui nous dissipe, de l'orgueil qui nous enfle, de la tiédeur qui nous endort, de la témérité qui nous aveugle dans l'ordre du salut ; et tous ses enseignements sont autant

d'oracles de vie qui, pénétrant jusqu'au plus profond du cœur dans toutes les âmes droites, ont la vertu de ressusciter les pécheurs, de réveiller les tièdes, de ranimer les lâches, de soutenir les justes et de perfectionner les saints. Heureux qui a le courage d'aller souvent sur le bord de la tombe prendre ses leçons et recevoir ses avis. Jamais ne fut prédication plus utile ; car, bien méditées et bien comprises, les leçons de la mort décident la conversion et abattent tous les obstacles, hâtent la conversion et suppriment tous les délais, perfectionnent la conversion et n'y souffrent ni relâchement ni rechute. Trois propositions dont le développement fera le sujet et le partage de cet entretien.

PREMIER POINT

La conversion véritable, messieurs, qui doit être le fruit de cette retraite, consiste à dégager son cœur des moindres attaches à tout ce qui n'est pas Dieu, pour y mettre à la place l'amour divin seul et le faire régner en souverain dans toutes les puissances de l'âme. Grande et sainte entreprise à laquelle s'opposent deux obstacles principaux : le premier est un faux jugement de l'esprit qui voit dans les choses créées des biens réels et véritables, d'où résultent, dans la volonté séduite, l'empressement à les rechercher, la joie trop grande de les posséder, l'ardeur à les conserver ou à les accroître, et mille attachements profanes qui partagent

l'âme s'ils ne la dominent pas, qui la troublent s'ils ne vont pas jusqu'à la corrompre, et lui ôtent ses vertus s'ils ne vont pas jusqu'à lui donner des vices. Le second obstacle est la lâcheté du cœur, qui n'a pas le courage de se détacher et de rompre ces mille fibres par lesquelles il tient à la terre, qui voudrait, mais qui n'ose, et craint la douleur de la séparation. Or, messieurs, à la mort il appartient de rectifier ce faux jugement de l'esprit en lui dévoilant toute la frivolité de nos attaches, et de guérir cette pusillanimité du cœur en lui montrant les douleurs bien plus cruelles de la dernière séparation, si auparavant il ne se détache librement et de plein gré.

Et d'abord la mort nous dévoile la frivolité de nos attaches. Le monde, messieurs, a un faux brillant qui séduit, des apparences magnifiques qui trompent ; et de là peut-être plus d'une fois, en voyant l'éclat, la gloire et tous ces dehors enchanteurs dont il environne certains hommes, nous avons senti nos pieds chanceler, nos pensées se troubler et notre cœur s'attacher. Mais quand on le considère au flambeau de la mort, oh ! qu'il apparaît différent de lui-même et se montre sous bien d'autres couleurs ! Car s'il faut mourir et mourir au moment qu'on s'y attend le moins, mon Dieu ! qu'est-ce que le monde et tout ce qu'il renferme ? Vains fantômes indignes d'occuper la moindre place dans mon cœur, amusements frivoles d'une enfance trop simple et trop crédule ! S'il faut mourir,

et mourir au moment qu'on s'y attend le moins, il n'est donc pas un instant de jouissance assuré ; il est donc possible que ma main se sèche et que je meure au moment où j'irai pour saisir l'objet que je poursuis ; il est donc possible que la mort vienne me frapper dans le lieu où je suis et que d'ici on me porte au tombeau, m'interrompre dans l'action que je fais et que je ne l'achève pas, m'arracher à l'heure présente et que je n'en voie pas la fin. Nuit et jour suspendu sur ma tête, son glaive n'attend qu'un mot de Dieu pour tomber, et à l'instant même je ne suis plus, et tous les objets de mes attaches me sont ravis pour toujours !

Or, messieurs, dans une pareille position, le glaive sans cesse sur la tête, si je puis ainsi dire, le moyen pour un homme qui réfléchit de laisser son cœur s'attacher ici-bas et se complaire dans les jouissances de la terre ! comment reposer ses affections dans un bien dont on ne peut pas se promettre la possession pour un seul instant, qui, plus fragile que le verre, peut se briser et périr au premier moment qu'on va le toucher ! En vérité, messieurs, il y a de quoi avoir pitié, quand on pense à certains hommes qui se tourmentent de tant de manières pour amasser les uns de la science, les autres de la fortune, ceux-ci des honneurs, ceux-là des jouissances, et voilà qu'après bien des travaux et des désirs violents, bien des espérances inquiètes, des craintes et des alarmes, au moment où ils espéraient recueillir le fruit de leurs fatigues, et disaient

à leur âme comme le riche de l'Évangile : « Repose-toi maintenant et jouis à l'aise ; » voilà qu'à ce moment-là même la main du Seigneur les saisit et les enlève, les tourne, dit l'Écriture, comme on tourne une pierre dans une fronde et brise toutes leurs espérances contre le marbre du sépulcre ; voilà que leur âme est arrachée à ces jouissances si avidement désirées, si ardemment recherchées, et est transportée nue devant le tribunal de Dieu pour y recevoir sa dernière sentence : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te.*

Mais, le temps de la jouissance fût-il aussi certain qu'il est incertain, la mort ne nous montrerait encore que frivolité dans les objets de nos attaches ; car dès là qu'elle doit nous les ravir un jour, dès là ils ne doivent plus rien dire à notre cœur, mais y laisser un vide immense, mais lui être à ennui et à dégoût. Notre cœur a besoin d'un bien infini dans sa durée comme dans ses perfections, et ce cri de la mort : « Il faudra un jour tout quitter et descendre nu en la terre, » est pour l'homme qui pense comme un coup de foudre qui brise tous ses liens et rompt toutes ses attaches. Dès lors il retire à lui ses affections qu'il laissait s'épancher librement sur la créature, et, mécontent de tout ce qui le charmait, il dédaigne le monde comme un sable mouvant qui s'écarte sous le pied, comme une ombre qui passe, une fumée qui se dissipe, et ne voit plus que vaines chimères dans ses joies, parce qu'elles sont fugitives ; dans ses douceurs, parce qu'elles sont passa-

gères, dans ses espérances parce qu'elles sont fragiles. Et qu'on ne lui dise pas que ces biens pourront se soutenir encore de longues années. Hélas ! qu'est-ce que la vie la plus longue dès qu'elle doit finir ? Quoique jeunes encore, messieurs, regardez derrière vous : où sont vos premières années, et que laissent-elles de réel dans votre souvenir ? Pas plus qu'un songe de la nuit, dont le matin il ne reste qu'une idée vague et confuse : c'est un trait rapide qu'à peine on a vu passer, un éclair qui a disparu presque au même instant qu'il a brillé, une vapeur que le moindre vent a dissipée ; et ainsi passera tout le reste de votre vie ; ainsi vous apparaîtront les plus longues années quand vous serez arrivés au terme ; vous les verrez comme un point, un atome qu'à peine on discerne. Or, dès qu'il ne s'agit que d'un si petit espace dans le cours des siècles, pourquoi tant de sollicitudes pour s'y établir ? pourquoi un empressement si vif à y être honorés, grands, riches, heureux ? O folie de tant s'inquiéter pour un moment si court, de tant estimer ce qui doit durer si peu ! Nous passons comme le voyageur du désert qui dresse sa tente le soir et la lève le matin pour se rendre de là dans un autre monde, et nous sommes assez peu raisonnables que de nous inquiéter en mille manières et de contracter mille attaches pour la courte nuit que nous avons à passer dans le désert de la vie, comme si nous devions y rester toujours ! Nous nous en allons comme les eaux d'un fleuve, nos années se préci-

pitent emportées par un mouvement rapide comme les flots qui se poussent l'un l'autre ; et nous avons la faiblesse de nous attacher à la fleur du rivage que nous touchons en passant. Nous voyons que tout ce qui nous entoure, tombe ou menace ruine prochaine, que la mort change, bouleverse, abat, détruit, et avec une rapidité incroyable entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; et nous avons la folie de nous prendre et de nous attacher à ces appuis fragiles qui tombent avant nous ou avec nous, de vouloir nous fixer là où il n'y a rien de fixe, où tout périt du soir au lendemain !

Pour mieux saisir encore ces vérités fondamentales, transportons-nous en esprit, messieurs, au lit du moribond près de quitter la vie présente et d'entrer dans l'éternité. Demandons-lui ce qu'il pense des objets de nos attaches, du plaisir et de la jouissance, de la réputation et de l'estime des hommes, de la légèreté et de l'irréflexion. Oh ! alors on juge de toutes choses bien autrement qu'en santé ! En ce jour, dit l'Esprit-Saint, toutes les pensées des hommes changent, toutes leurs manières de voir périssent : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* Transportons-nous au milieu des tombeaux, demandons à ces morts, dont on ne sait plus le nom, s'ils estiment bien important aujourd'hui d'avoir obtenu autrefois le suffrage de ces autres hommes, dont le nom ne nous est pas plus connu, d'avoir eu des richesses et du plaisir, de la réputation et des honneurs. Ah ! s'ils pouvaient

parler, quelle croyez-vous que fût leur réponse? Mais nous n'avons pas besoin de leurs discours, les choses parlent assez d'elles-mêmes. Soulevez la pierre de ce tombeau : que voyez-vous? Un amas de corruption et de pourriture, dont l'aspect hideux et l'odeur infecte font reculer d'horreur, un reste de corps humain, mais qui n'en conserve plus aucun trait : c'était cependant un riche, un grand du monde. O vanité des richesses! ô néant des grandeurs! Voilà donc à quoi tout se termine, voilà tout ce qui survit à tant de dignités et d'opulence : *Solum superest sepulcrum.* Cet homme puissant qui remuait tout d'un regard et faisait tout ployer sous son empire, le voilà maintenant la poussière que nous foulons aux pieds, la pourriture qui nous fait horreur, la pâture des vers : *Solum superest sepulcrum.* Et après cela des hommes se rencontreront qui courront encore, brûlés d'une soif insatiable, après la fortune, les dignités et les richesses! O hommes oublieux de votre fin dernière, jusqu'à quand refuserez-vous de comprendre les leçons de la mort? Et que vous sert d'amasser beaucoup pendant la course, puisqu'il vous faut tout quitter au terme, puisque, comme vous n'avez rien apporté en ce monde, vous n'en remporterez rien, et qu'en dernier résultat, riches et pauvres, tous auront le même domaine, six pieds de terre et un linceul; grands et petits, tous auront le même sort, la poussière et la nuit du sépulcre : *Solum superest sepulcrum.* Soulevez cet autre tombeau, c'est celui de

l'homme de plaisir, qui n'a vécu que pour la jouissance. Que voyez-vous? Même corruption, même pourriture ; ô homme idolâtre de vous-même, cette boue méritait-elle donc tant de molles douceurs, tant de lâches délicatesses? Un cadavre si hideux valait-il donc la peine qu'on lui épargnât jusqu'à la moindre gêne, qu'on se fît une étude de le flatter, de le vêtir et de le parer; comme s'il fallait aux vers une pâture si soigneusement ménagée, si délicatement apprêtée? Valait-il la peine surtout qu'on lui sacrifiât son âme, son Dieu, son éternité, en le ménageant malgré ses révoltes, en le flattant malgré ses trahisons? Quoi! par amour pour cette affreuse pourriture, s'être damné, avoir perdu le ciel! O folie du plaisir! ô vanité de la jouissance!

Et que dirons-nous du tombeau de cet homme vain et orgueilleux, qui, passionné pour la gloire et l'estime des hommes, se fatigua à poursuivre la vanité, qu'on vit s'enivrer de la fumée des louanges, s'irriter des mépris ou des humiliations? O frivolité non moins grande! Le voilà, cet homme si avide de faire parler de lui, le voilà perdu dans la poussière et dans l'oubli; on le foule aux pieds et on ne sait plus ou l'on ne fait plus attention sur qui l'on marche. Dès qu'il a cessé d'être, le monde insouciant l'a effacé de sa mémoire et n'a rien retranché de sa joie, de ses plaisirs et de ses ris. Et qu'importe maintenant à cet esclave de la vanité ce qu'on a pensé et dit de lui pendant qu'il a vécu? Est-on mieux dans le tombeau d'avoir fait un peu

de bruit à son passage sur la terre, ou y est-on plus mal pour avoir passé inaperçu, et être enseveli dans un oubli éternel ?

Et voilà, messieurs, comme la mort, en nous dévoilant toute la frivolité de nos attaches, abat le premier obstacle à la conversion, qui est un faux jugement de l'esprit sur les choses humaines. Reste maintenant à fortifier le cœur et à lui donner le courage de suivre la lumière que l'esprit lui présente. Pour cela, la mort propose à l'homme cette alternative : ou il faut renoncer de bon gré aux objets de vos attaches, ou je viendrai moi-même vous en séparer. Si vous en faites généreusement le sacrifice, la grâce adoucira le coup, tempérera la plaie par le baume de la joie et de la paix intérieure, inondera vos espérances d'immortalité, et, après une vie détachée, vous mourrez libre et content, vous quitterez sans regret ce que vous aurez possédé sans attache, vous aurez le mérite d'un abandon volontaire au lieu de la douleur d'un abandon forcé et vous vous écrierez comme un saint prêtre : « Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir : *Non putabam tam suave esse mori.* » Mais si assez éclairé pour voir qu'il faut vous détacher et trop lâche pour le faire, vous alliez attendre que je vinsse moi-même opérer la séparation, la douleur alors serait mille fois plus pénible, en même temps qu'elle serait sans mérite, sans adoucissement et sans espoir. Voyez-le, messieurs, ce cœur attaché, se rompre comme par morceaux, en se séparant,

malgré lui, des biens visibles auxquels il tient par son fond : *Siccine separat amara mors?* s'écrie-t-il avec le roi d'Amalec. Quoi ! tout quitter, tout abandonner ! proches amis, ne plus vous revoir ! biens, plaisirs, honneurs, ne plus jouir de vous, et s'en aller nu en terre ! O solitude ! ô dépouillement ! *Siccine separat amara mors?* J'avais amassé avec tant de peine, j'allais commencer à jouir ! et voilà que la mort m'enlève et me sépare ! O travaux inutiles, peines perdues, agitations stériles ! Encore si quelque chose compensait cette séparation ; mais, en quittant tout ici-bas, je n'ai rien à attendre au delà de la vie que le tribunal du souverain Juge, et les privations et les douleurs et les angoisses de l'enfer. O mort, que ton souvenir est déchirant pour l'homme qui a laissé son cœur s'attacher à la terre : *O mors, amara est memoria tua homini pacem habenti in deliciis.* Qui pourrait le dire, messieurs? qui pourrait raconter tout ce qui se passe d'épouvantable au fond du cœur, alors que, placée entre le temps qui va finir et l'éternité qui va commencer, l'âme jette sur l'un et sur l'autre un regard de comparaison, voit d'un côté tant de mérites perdus, tant de moyens de salut négligés, tant de grâces et de sacrements stériles parce qu'elle n'a point voulu se détacher, et, de l'autre, le ciel qu'elle eût pu acquérir, l'enfer où elle va descendre ! Il n'y a plus à reculer, la voilà au terme, elle y touche : *O mors, quam amara est*, etc. Oh ! alors que le temps semble peu de chose, c'est un point,

un atome; et que l'éternité paraît longue! C'est une mer immense, sans fond et sans rive ! Et ce temps si court, je m'en suis tant occupé, et cette éternité si longue, j'y ai si peu pensé. O folie de s'être exposé à des supplices sans fin pour des plaisirs passagers; à une infamie éternelle pour des honneurs périssables; aux perpétuelles insultes des démons pour complaire à des hommes faibles et mortels ! O temps, ô éternité, si je vous avais comparés ! ô douleur de ne vous avoir pas médités ! ô regrets déchirants d'avoir sacrifié l'un à l'autre : *O mors, quam amara est!* etc. Donc, messieurs, point de milieu : ou il faut avoir le courage de nous détacher de tout ce qui passe, ou il faudra subir un jour la douleur plus grande et sans mérite d'une séparation forcée ; et c'est ainsi que la mort, après avoir éclairé notre esprit de la frivolité de nos attaches, donne à notre cœur la force de les rompre, et par là décide notre conversion en abattant tous les obstacles qui s'y opposent.

Voyons maintenant comment elle la hâte en supprimant tous les délais. Sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Il faut nous convertir à l'instant même et sans délai : telle est, messieurs, la seconde leçon de la mort. Et voici les preuves solides qu'elle en donne : C'est que le moment de sa venue est un moment décisif, et par conséquent il faut qu'elle nous trouve prêts; c'est que ce moment peut survenir à chaque

instant, et par conséquent il faut être prêt à chaque instant ; c'est que ce moment viendra certainement à une heure inattendue, et par conséquent la sécurité qui diffère est une imprudence et une folie.

Que le moment de la mort soit un moment décisif et, par conséquent, qu'il faille être prêt quand il viendra, c'est là, messieurs, une vérité que tout le monde sait; mais qu'on ne sent pas assez vivement, qu'on ne médite pas assez sérieusement. Le moment de la mort, c'est là ce moment auquel la main de Dieu a attaché la décision de notre sort éternel, ce moment d'où dépend pour nous ou le ciel ou l'enfer : *Ex momento pendet æternitas*. Nous marchons ici-bas entre deux éternités comme entre deux abîmes : ou une éternité de bonheur ou une éternité de malheur; et il faut que nous tombions dans l'une ou dans l'autre, point de milieu : *In alterutram æternitatem cadam, necesse est*. Et laquelle des deux sera notre partage ? C'est le moment de la mort qui en décide : *Ex momento pendet æternitas*. Ce que nous serons en ce moment, nous le serons toujours. Là, les vicissitudes cessent et les changements finissent. Digne du ciel alors, l'âme en jouira éternellement sans pouvoir en être privée ; digne de l'enfer alors, l'âme y souffrira éternellement sans pouvoir en être délivrée. Voilà près de six mille ans que le juste Abel et le malheureux Caïn sont morts ; et quel est à présent leur sort ? Le même précisément qu'ils méritèrent au moment de la mort, c'est-à-dire qu'ils seront toujours l'un, le premier des élus ; l'autre, le chef des

hommes réprouvés. O mort ! ô moment ! ô éternité ! O moment de la mort d'où dépend une éternité !

Les autres affaires, une fois manquées, ne sont pas pour cela désespérées ; on peut réparer une occasion perdue ; ce qu'on a mal fait une première fois, on le fait moins mal une seconde, puis on le fait bien une troisième ; mais, ô mort, il n'en est pas ainsi de toi ! Celui qui a fait une mauvaise mort ne peut plus recommencer l'épreuve pour essayer de mieux mourir. On ne meurt qu'une fois, et après cela tout est fini, fini sans retour ; et l'arbre demeure où il est tombé : *Si ceciderit lignum... in quocumque loco ceciderit, ibi erit :* Qu'il ait longtemps balancé entre le bien et le mal, qu'il ait même ployé sous les vents des tentations, ce n'est pas là ce qui décide son sort, c'est sa chute : *Ibi erit.* Qu'il ait porté des fruits en abondance, qu'il ait étendu au loin ses branches vigoureuses et son ombre bienfaisante, ce n'est pas même là encore ce qui décide son sort, c'est sa chute : *Ibi erit.* S'il tombe du côté du ciel, il y reste ; s'il tombe du côté de l'enfer, il y reste de même, et aucune main ne peut le relever pour le faire mieux tomber ; *Ibi erit.* O mort, ô moment, ô éternité ! O moment de la mort, d'où dépend une éternité ! Moment si court, dont les conséquences sont si longues ; moment si fugitif, dont les suites, quand elles sont malheureuse sont si irréparables ! En un instant, en un clin d'œil, il sera donc décidé si je serai éternellement sauvé ou éternellement réprouvé ; en un instant, en un clin

d'œil, tout sera donc gagné ou tout perdu pour moi, et cela à jamais ! O heureux ceux que ce moment trouvera bien disposés ! Dans un instant, tous leurs combats finiront, toutes leurs larmes se sécheront, et le ciel leur sera assuré pour éternel partage. Mais aussi malheur, mille fois malheur à ceux que ce moment surprendrait non préparés, avec une concience en désordre, un cœur rempli d'attaches, une vie vide de mérites, un amour-propre qui domine sur l'amour de Dieu, un esprit de critique et de médisance qui tue la charité, un orgueil qui ne laisse point de place à l'humilité ! Car, encore une fois, si l'on ne meurt pas bien, tout est fini à jamais, c'en est fait pour toujours. Oh ! qu'il est donc épouvantable de passer par un moment si décisif, sans être prêt, ou seulement de l'aborder avec des doutes non éclaircis, des incertitudes non expliquées !

Mais, s'il faut être prêt quand viendra le moment de la mort, donc à chaque instant il faut être prêt, puisqu'à chaque instant le moment de la mort peut venir. Il peut encore, il est vrai, être reculé de plusieurs années, mais aussi il peut n'être séparé de nous que d'un pas : *Uno tantum gradu ego morsque dividimur*. Personne ne sait le matin s'il verra le soir, ni le soir si son réveil ne se fera point dans l'éternité. Personne ne sait si l'heure qui va sonner ne sera pas pour lui la dernière. Le Seigneur a en son pouvoir la vie et la mort, et les temps où il use de ce pouvoir sont son secret. Ni hommes ni anges ne

connaissent le jour et l'heure où viendra le maître de la maison, c'est-à-dire de notre âme, qui est la demeure et la vraie maison de Dieu ; si ce sera le soir ou le matin, au milieu de la nuit ou au lever du jour. Et de là, messieurs, quelle conséquence à tirer pour l'homme chrétien et raisonnable, sinon celle de Notre-Seigneur lui-même: *Ideo et vos estote parati.* Donc soyez prêts à chaque instant, mettez-vous dans l'état où vous voudriez être à l'heure de la mort ; et si vous venez à en déchoir, revenez-y promptement de peur que la mort ne survienne dans ce moment-là même : *Ideo et vos estote parati.* Dites-vous à vous-mêmes : « Que voudrais-je avoir fait à l'heure de la mort ? Je voudrais avoir repassé toutes mes années dans l'amertume de mon âme, avoir confessé avec franchise tous mes égarements et m'être jugé avec rigueur, afin d'être jugé moins rigousement. Je voudrais avoir réformé tel défaut dans mes prières, tel vice dans mes actions ou mes discours, telle passion dans mon cœur. Donc il me faut mettre la main à l'œuvre à l'instant même, de peur qu'une mort inattendue ne m'en ôte le temps et les moyens ; je voudrais m'être sanctifié en observant fidèlement mon règlement de vie en remplissant exactement tous mes devoirs, en employant utilement tous mes moments, en faisant avec ferveur tous mes exercices de piété. Donc il me faut faire tout cela dès aujourd'hui, de peur que je ne tombe non préparé entre les mains du Dieu vivant ; ce qui est horrible, au jugement de

l'Apôtre : *Ideo et vos estote parati.* » Sainte et salutaire conclusion, messieurs, à laquelle nous ne pouvons nous refuser sans cesser d'être déraisonnables. Car confier son sort éternel à un lendemain incertain ; savoir qu'à chaque moment on peut mourir et être jugé, et cependant vivre dans un état où l'on ne voudrait pas mourir ni comparaître devant Dieu ; savoir qu'à chaque instant notre sentence peut être prononcée, notre éternité décidée, et cependant remettre sa conversion de jour en jour, de mois en mois, d'années en années ; c'est à la fois l'excès de la témérité, l'opprobre de la raison et l'oubli du christianisme ; c'est dire à Dieu qu'on redoute peu son tribunal, qu'on craint peu ses châtiments et qu'on désire aussi peu ses récompenses, puisqu'on risque si aisément et les uns et les autres.

Je sais qu'on se dit : le temps de la mort est incertain ; donc il est possible qu'il tarde encore beaucoup pour moi, et je puis me rassurer, rien ne presse. Mais mauvaise conséquence et principe plus mauvais encore. Mauvaise conséquence ; car de là je conclurais plutôt : si le temps de la mort est incertain, donc il peut arriver dès aujourd'hui ; donc il est possible que j'entre aujourd'hui dans mon éternité. Hélas ! tant d'autres d'une santé forte se sont levés le matin, qui, le soir, n'étaient plus du nombre des vivants. Donc je dois, dès ce moment, mettre ordre à ma conscience et ne pas abandonner mes destinées éternelles à l'aventure. Il n'est pas probable, si vous voulez, que je meure

aujourd'hui, mais enfin cela est possible ; bien des exemples me le prouvent, et, quand il s'agit de l'éternité, est-il raisonnable de se rassurer sur un peut-être ? Donc, mauvaise conséquence. Mais je dis : principe plus mauvais encore.

Non, messieurs, le temps de la mort n'est pas aussi incertain qu'on le dit ; l'heure de sa venue a été déterminée par Jésus-Christ lui-même ; ce sera l'heure précise à laquelle on ne pensera pas, l'heure la plus inattendue et dont on se doutera le moins : *Qua hora non putatis, Filius hominis veniet.* Le voilà fixé, précisé avec certitude, le moment de la mort : *Qua hora non putatis ;* et comme si Jésus-Christ avait craint qu'on ne le comprît pas assez, il s'empresse d'éclaircir cette vérité par des exemples. Ici, c'est le royaume des cieux comparé à dix vierges qui sont appelées à aller au-devant de l'époux. Mais à quelle heure viendra-t-il ? Choisira-t-il le grand jour, moment où tout le monde est sur pied, et qui semble le plus convenable à la pompe d'une solennité ? Non, dit le Sauveur, c'est au moment où personne ne s'y attend, où tout le monde dort, au plus profond de la nuit : *Media nocte ;* c'est alors qu'un grand cri se fait entendre, le cri de la mort aux oreilles de l'âme chrétienne : « Voici l'époux qui vient, sortez promptement au-devant de lui : *Ecce sponsus venit, exite obviam ei.* » Là, c'est ce même royaume des cieux comparé à un homme qui part pour un pays étranger, et laisse à ses serviteurs la garde de sa maison jusqu'au moment de son retour

où ils devront lui rendre fidèle compte de tout. Mais quand reviendra-t-il ? Au jour précis où on ne l'attend pas, à l'heure où l'on n'y compte pas : *In die qua non sperat et hora qua ignorat*. Ailleurs, c'est la venue du Fils de l'homme comparée à celle d'un voleur qui tombe à l'improviste, qui épie le moment où la sécurité est plus grande, la vigilance moins active, où aucun œil ne regarde, où tout le monde sommeille : *Ecce venio, sicut fur*. Je viendrai à vous comme un voleur et vous n'en saurez pas l'heure, répète-t-il dans l'Apocaplyse : *Veniam ad te tanquam fur, et nescies qua hora*. Or, messieurs, cette vérité incontestable supposée, ne faut-il pas avoir soi-même conjuré sa perte, si on ne se convertit pas à l'instant même, si l'on ne prend pas les plus promptes mesures pour se remettre en grâce avec Dieu ? Car enfin, puisque ceux qui ne s'y attendent pas sont précisément les victimes que choisit la mort, n'est-ce pas l'appeler, la défier et comme présenter le cou sous son glaive que de vivre sans s'en inquiéter ? Et en agir ainsi, sans être prêt, n'est-ce pas par le plus étrange délire s'offrir soi-même à l'enfer comme victime de bonne volonté?

Encore si l'on pouvait espérer que la mort en arrivant laissera le temps de se préparer ; mais qui peut en avoir l'assurance? Combien passent du sommeil à la mort ou sont enlevés subitement sans le secours des sacrements et l'assistance d'un prêtre? Et puis, la mort laissât-elle quelques moments pour se reconnaître, quelques moments,

grand Dieu! et scruter toute sa conscience, et rompre toutes ses attaches, et changer l'esprit et refondre le cœur: est-ce donc là l'ouvrage de quelques moments, de quelques moments surtout où la maladie accable et ôte la réflexion, où la douleur distrait, où l'esprit affaibli ne voit qu'à travers mille nuages, où la raison expirante ne jette plus que d'impuissantes et faibles lueurs?

Encore si la jeunesse et la santé offraient quelques garanties contre les coups de la mort. Mais, grand Dieu! qui ne sait par expérience que la mort ne distingue pas plus l'âge et les forces que les conditions et les rangs, qu'elle vient à toute heure, surprend en tout lieu, emporte le jeune comme le vieillard, abat l'homme sain et robuste comme elle achève de consumer l'homme infirme et défaillant? Donc, messieurs, préparons-nous. Après les coups dont nous avons été frappés, qui pourrait s'abuser encore? O souvenirs douloureux! ô espoirs de l'Église frustrés! ô incertitude des prévoyances humaines! Qui l'eût pensé, messieurs, que l'an dernier, au moment où l'on vous prêchait ici-même cette vérité, le doigt invisible de Dieu se plaçait sur le front de plusieurs de vos confrères pour les désigner à la mort comme des victimes? La chose cependant était ainsi. Et maintenant, ô Seigneur, que faites-vous? Y aura-t-il encore des victimes cette année et où sont-elles? *Ubi est victima holocausti? Numquid ego sum, Domine?* Taisons-nous, messieurs, et adorons.

Mais préparons-nous, mais convertissons-nous sans délai, aujourd'hui même. C'est la seconde leçon de la mort. Mais perfectionnons chaque jour notre conversion, qu'elle se soutienne sans relâchement ni rechute. C'est la troisième leçon et le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Rien de si commun, messieurs, que des conversions commencées ou imparfaites, mais rien de si rare que des conversions durables et solides qui aillent toujours croissant et se perfectionnant ; et quelle en est la cause ? C'est, si je ne me trompe, le défaut d'humilité, de vigilance et de ferveur.

Défaut d'humilité, parce que, cette vertu étant le fondement nécessaire de la piété chrétienne, tout ce qui ne repose pas sur elle est ruineux et succombe ou aux vents des tentations qui soufflent, ou au torrent des passions qui se débordent. Défaut de vigilance, parce que le démon rôde sans cesse autour de nous pour nous perdre, et qu'une ville sans cesse attaquée doit être sans cesse défendue sous peine d'être prise. Défaut de ferveur, parce que la tiédeur conduit à tous les maux et est elle-même un obstacle au salut. Or, messieurs, rien de plus efficace que les leçons de la mort pour prévenir ces principes de relâchement ou de rechute, et inspirer à la fois l'humilité, la vigilance et la ferveur.

L'humilité : car si je dois mourir un jour, ô

Dieu, qu'est-ce que mon être et toute ma substance devant vous ? que de temps avant moi et après moi, où je ne suis pas ! et que la place où je suis est peu de chose dans l'espace des siècles ! A peine si un si petit intervalle suffit pour me distinguer du néant ; et encore cependant sera-t-il effacé par la mort. La mort de son impitoyable main tirera une rature sur toute ma vie, et il n'en restera rien, rien qu'un souvenir qui lui-même sera bientôt effacé par le temps. Et c'est là ce qui faisait dire au prophète : « O Dieu, ma substance est comme rien devant vous : *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* Vous avez l'être en plénitude et en propriété ; mais moi, néant par mon fonds, je ne l'ai que par emprunt et pour un temps bien court, parce que vous vous plairez à briser sous votre main et à humilier jusqu'à la poussière tout ce qui n'est pas Dieu comme vous : *Substantia mea*, » etc.

Et, messieurs, si le fond de l'homme est si clairement le néant, que peut être tout ce qu'on bâtit sur ce néant, sinon aussi néant et vanité ? Non, rien ne peut enorgueillir le chrétien qui a médité la mort : la fortune et les richesses ne l'enflent point, parce que la mort est là qui lui dit qu'un jour il en sera dépossédé, chassé honteusement de sa propre maison, dépouillé de ses vêtements et laissé avec six pieds de terre pour tout bien et un linceul pour toute parure ; et encore ne sera-ce que pour peu de temps : les vers et la pourriture en

seront jaloux et le lui enlèveront. L'amour-propre ne le séduit point par le bruit des louanges et le vain éclat des honneurs, parce que la mort est là qui lui rappelle qu'un jour il sera livré à l'horreur de tous les hommes, qui ne pouvant plus le souffrir, s'empresseront d'enfouir son cadavre, comme un objet infect, de peur d'en être empoisonné et humilieront ainsi dans la poussière du tombeau, cacheront dans les ténèbres de la terre, cette envie de paraître et de se distinguer, cette fureur de plaire à ses semblables et d'avoir leur estime. Sa naissance, quel qu'en soit l'éclat, ne l'enorgueillit point; cendres informes, vers hideux, ossements arides, amas de pourriture, voilà ses ancêtres, tels que le tombeau les lui montre : *Putredini dixi : Pater meus es, et mater mea et soror mea, vermibus.* La science et les ornements de l'esprit n'ôtent rien à l'humilité de son cœur, parce que l'ignorant et l'homme docte ont un même sort au tombeau : *Unus et stulti et meus occasus erit;* point de différence entre l'une et l'autre poussière ; et dans l'éternité le plus saint sera le plus savant. La beauté et les agréments du corps n'excitent point en lui de vaines complaisances, parce que la mort lui dit qu'un jour il deviendra difforme à faire peur et que ce coloris, où il voudrait se complaire, n'est qu'un masque jeté sur sa difformité pour le rendre supportable aux vivants et qui doit tomber un jour.

Mais autant les leçons de la mort sont puissantes pour rendre humble, autant elles sont efficaces

pour rendre vigilant. Car par cela seul qu'elle arrive à l'improviste et que sa règle est de surprendre, elle nous dit qu'à chaque instant nous devons veiller sur nous, comme la sentinelle, qui, ignorant l'heure où doit venir l'ennemi, a l'œil à tous les passages, l'oreille au moindre bruit. Si nous connaissions le jour et le moment de la mort, à la bonne heure ; sûrs du temps du repentir, sûrs du loisir de nous préparer, nous pourrions peut-être trouver une excuse à la négligence qui s'endort, à la sécurité qui sommeille ; mais, le temps de la mort nous étant inconnu et Dieu s'en étant réservé à lui seul le secret, ne pas veiller continuellement sur son esprit et sur son cœur, sur son imagination, ses sens et tout ce qui peut être pour nous une occasion de chute, c'est une imprudence sans excuse, une témérité qui déshonore la raison. *Latet ultimus dies, ut observentur omnes*, dit saint Augustin. De là ces exhortations à la vigilance que Notre-Seigneur déduit de la pensée de la mort presque à chaque page de l'Évangile. Vous ne savez, dit-il, à quelle heure le maître viendra ; veillez donc de peur qu'il ne vous surprenne endormis : *Vigilate;* et ce que je vous dis à vous, mes apôtres, je le dis à tous : *Quod vobis dico, omnibus dico : Vigilate.* Je le dis aux justes, je le dis aux pécheurs. Je le dis aux justes ; car, hélas ! que faut-il pour consommer leur réprobation ? deux malheureux moments : pécher et mourir. Il n'est point d'instants où ils ne puissent pécher, et point de péché après lequel ils

ne puissent mourir : qu'ils veillent donc : *Vigilate*. Je le dis aux pécheurs ; car au moment qu'ils n'y pensent pas, *qua hora non putatis*, la mort peut venir et l'enfer s'entr'ouvrir sous leurs pieds ; qu'ils veillent donc : *Vigilate*. Soyez prêts à chaque instant, continue-t-il, ayez les reins ceints et dans les mains des lampes ardentes pour aller au-devant du maître qui peut-être est à la porte et va frapper. Heureux ceux que le maître trouvera ainsi vigilants! Il les fera asseoir à sa table et les servira lui-même ; et s'il remarque cette même vigilance jusqu'à la deuxième et à la troisième veille, heureux encore davantage ces serviteurs ! Mais s'ils allaient dire en leur cœur : Le maître tarde de venir, il n'arrivera pas encore sitôt, et que sur cette croyance ils commençassent à se frapper les uns les autres, à manger et à boire, malheur à eux ; le maître viendra les surprendre et les renfermera sous le verrou, là où sont les pleurs et les grincements de dents.

Ainsi, messieurs, la pensée de la mort nous rend vigilants ; et, chose consolante, cette vigilance est toujours accompagnée de ferveur. Impossible de méditer la mort et d'être tiède, impossible de se dire, comme saint Bernard : « Si tu devais mourir après cette action, comment la ferais-tu ? » et de la faire avec lâcheté et négligence ; voilà, messieurs, un moyen infaillible de vous soutenir et de croître tous les jours dans la sainteté et la ferveur : *Si modo moriturus esses, an hoc vel illud faceres ?* Si je devais mourir après cette confession, comment

accuserais-je mes fautes ? Avec quelle sincérité et quelle contrition ? Si ce devait être après cette communion, comment m'y préparerais-je ? avec quelle ferveur et quel amour ? Si c'était après cette récréation, comment converserais-je ? quelle réserve dans mes discours ! quelle humilité ! quelle douceur ! quelle bonté ! Si je devais mourir à la fin de cette journée, comment la passerais-je ? quelle vigilance sur moi-même ! quelle attention à mes paroles, à mes pensées, à mes affections ! Si ce devait être pendant cette nuit, en quelles dispositions prendrais-je mon repos ? avec quels sentiments de componction et quelle préparation du cœur ? *Si modo moriturus esses, an hoc vel illud faceres ?* Si je savais seulement devoir mourir à la fin de ce mois, comment me conduirais-je ? Quelle ferveur dans mes rapports avec Dieu, quelle charité dans mes rapports avec le prochain ! quelle humilité, quel détachement par rapport à moi-même ! Alors point de prière, d'attention, de recueillement, de vertu qui coûtât ; alors on multiplierait ses bonnes œuvres, on accroîtrait ses mérites et l'on se redirait souvent avec l'Apôtre : « Le temps est court, la nuit approche où il ne sera plus possible de travailler ; faisons donc le bien tandis que nous en avons le temps : *Dum tempus habemus , operemur bonum.* Alors, supérieurs aux événements et aux révolutions, à tous les intérêts de fortune, de gloire et de plaisir, ne voyant dans les prospérités ou adversités d'ici-bas que la destinée d'un moment,

on ne vivrait plus que de la vie de la foi, qui seule prépare à la mort.

Ainsi vous le voyez, messieurs, les leçons de la mort décident la conversion et abattent tous les obstacles, hâtent la conversion et suppriment tous les délais, perfectionnent la conversion et n'y souffrent ni relâchement ni rechute. Qu'elle soit donc toujours présente à votre esprit, cette salutaire pensée de la mort ; qu'elle vous accompagne à chaque pas, si je puis ainsi dire ; que le moment du réveil vous la présente et que l'instant du sommeil, son image, vous la rappelle encore. Qu'elle préside à toutes vos pensées, tous vos desseins et vos actes, à vos exercices de piété, vos études et vos délassements, qu'elle préside à cette retraite surtout pour vous la faire faire comme si c'était la dernière de votre vie, comme si étendu sur le lit de mort on était venu vous annoncer, ainsi qu'au roi d'Israël, que vous mourrez demain : *Dispone domui tuæ, cras enim morieris.* Alors, messieurs, cette retraite sera pour vous le principe d'une conversion parfaite, qui, forte de la pensée fréquente de la mort, se soutiendra jusqu'au grand jour de l'éternité, où il n'y aura plus de mort. *Amen.*

SERMON

SUR

LE JUGEMENT

Post hoc autem, judicium.
(HEBR., IX, 27.)

Vénérés et chers confrères,

Voilà donc le terme où tout doit aboutir, et les révolutions des empires, et les victoires des conquérants, et les desseins des ambitieux, et tous ces mille projets qui agitent les enfants des hommes ; après cela, le jugement : *Post hoc autem, judicium.* Voilà le tribunal devant lequel nous devons tous comparaître, et prêtres et laïques, et pasteurs et peuples, et confesseurs et pénitents, et moi qui vous parle et vous qui m'écoutez : *Post hoc autem, judicium.* C'est là que doivent être pesées dans les balances de la justice éternelle toutes nos actions, nos paroles et nos pensées, toutes les absolutions reçues ou données, tous les sacrifices célébrés, tous les sacrements administrés, toutes les heures du saint office récitées, toutes les prières, tous les moments de notre vie : *Post hoc autem, judicium.* C'est de là enfin que doit partir l'arrêt de notre sort éternel, heureux ou malheureux ; et cependant nous y pensons si peu, chers confrères !

Nous nous avançons, les yeux fermés, vers ce redoutable tribunal sans nous demander à nous-mêmes : « En quel état serai-je trouvé quand je paraîtrai devant mon juge? Que dira-t-il de cette action, de cette parole, de cette pensée, de ce moment perdu ou mal employé? » Fatal oubli qui ôte à notre âme et le préservatif le plus sûr contre le mal, et le mobile le plus puissant pour le bien ! Ah ! du moins, dans cette retraite, chers confrères, ouvrons nos yeux à la lueur de ce grand jour, jour également consolant et terrible : consolant pour le juste, qui y recevra la récompense de ses vertus ; terrible pour le pécheur, qui y subira le châtiment de ses fautes ; jour, dont les joies aperçues de loin ont fait les Paul et les Xavier, triomphant d'aise au milieu des tribulations et des épreuves : *Reddet mihi Dominus in illa die justus judex*, et dont les terreurs justement appréhendées ont fait les Jérôme, les Arsène, les Hilarion, tremblant de frayeur à la seule ombre du mal : *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi.* Et pour ne rien perdre d'un jour dont la pensée est si sanctifiante, nous méditerons, si je puis ainsi dire, tous les moments et les circonstances qui devront précéder le jugement, et le jugement lui-même, et la sentence qui doit le suivre. Ce sont là des choses que vous savez comme moi, chers confrères. Je ne viens vous apprendre rien de nouveau. *Scientibus enim legem loquor.* Mais ce qu'on sait le mieux pour le dire aux autres, on a besoin de se

le dire de temps en temps à soi-même. Veuillez donc, en entendant ce récit, vous souvenir que cette histoire est la vôtre aussi bien que la mienne, et vous redire, dans le fond du cœur, à chaque trait : « Ceci me regarde personnellement ; je serai un jour le spectateur et le témoin de ce que j'entends ; fasse le ciel que je n'en sois pas le patient et la victime ! »

PREMIER POINT.

Un jour viendra, dit l'apôtre saint Jean, où l'ange du Seigneur, un pied sur la terre et l'autre sur la mer, jurera par celui qui vit dans les siècles des siècles que les temps vont finir : *Quia tempus non erit amplius.* Soudain voilà que les vertus des cieux sont ébranlées, le soleil obscurci, la lune éteinte, les étoiles tombent du ciel comme les feuilles desséchées du figuier qu'agite un grand vent, et le firmament désolé se ferme comme un volume qu'on roule. La terre, embrasée sous ces feux, voit changer en cendre et ses empires et ses cités superbes, et jusqu'aux traces de la nature vivante : *Terra et, quæ in ipsa sunt opera, exurentur.* Et de tout cet univers, où le genre humain s'agitait naguère avec tant de fracas, un monceau de cendres, voilà ce qui reste. Tant il est vrai, ô mon Dieu, que vous seul êtes grand et que tout ce qui n'est pas vous n'est rien : *Exaltabitur Dominus solus in die illa ;* tant sont déraisonnables les attaches à tout ce qui est créé. Hélas ! chers confrères, com-

ment se fait-il que des prêtres qui savent que telle sera la fin de toutes choses, et qui, d'ailleurs, ont la conscience de leur âme immortelle, laissent leurs affections ramper et se perdre dans cette cendre et cette vile poussière ? Pauvres prêtres, qui avez laissé votre cœur s'attacher si bas, voilà que bientôt vous allez être appelés à en rendre compte à la face de l'univers !

Quatre anges, en effet, se transportent aux quatres coins des cieux, et interrompant le silence de la mort qui règne sur toute la terre, ils font entendre ce son terrible de la trompette qui effrayait autrefois les Jérôme au désert : « Levez-vous, morts, et venez au jugement : *Surgite mortui ad judicium.* » Aussitôt la terre ouvre ses sépulcres, et les ossements de tous les hommes sortant de la poussière, secouant les vers qui les rongent, ô vanité de ce que nous sommes ! cherchent à se rejoindre les uns aux autres. La mer ouvre aussi ses abîmes et rend tous les corps engloutis depuis l'origine des temps. Le ciel, de son côté, députe pour animer ces cadavres encore sans vie, toutes les âmes qu'il contient, et l'enfer même, obéissant pour cette fois, vomit sur la terre toutes celles qu'il récèle dans ses gouffres. L'âme des justes rentre avec joie dans ce corps qu'elle anima, qui partagea autrefois ses souffrances et qui, maintenant, va partager sa récompense, qui même déjà la partage, car il est glorieux, impassible, immortel, agile comme les esprits, brillant comme le soleil et revêtu de la lumière

comme d'un vêtement. Oh ! qu'alors le saint prêtre se sait bon gré d'avoir crucifié sa chair, dévoué son corps aux fatigues d'un pénible ministère et fait de tous ses sens une hostie pure et agréable au Seigneur ! L'âme des réprouvés, au contraire, frémit d'horreur à l'approche de ce corps de péché, qui l'a perdu ; elle voudrait le fuir, s'en écarter au loin, mais une main irrésistible l'y pousse et l'y réunit. « O corps maudit, qui m'as damné, que j'ai été insensé de te flatter, de te caresser, de t'épargner ! Oh ! que ne t'ai-je immolé sous les coups de la pénitence ! — Mais tais-toi, âme coupable ; à toi seule toute la faute. Tu devais me conduire, me gouverner, et tu t'es faite mon esclave, et tu m'as plongé dans la fange, sachant que de là je tomberais dans les flammes. » Hélas ! plaintes inutiles de part et d'autre ! Déjà toutes les âmes sont réunies à tous les corps, et le genre humain est debout, attendant son arrêt.

Mais tout est encore confondu, bons et méchants mêlés ensemble. O Dieu, souffrirez-vous plus longtemps ce mélange ? Soudain une voix se fait entendre : « Rassemblez-lui ses saints de tous les points du globe : *Congregrate illi sanctos ejus.* » Et aussitôt les anges, se répandant à travers l'assemblée du peuple, recueillent les élus, traitant avec une distinction spéciale tous les bons prêtres, les placent avec honneur à la droite et refoulent les méchants à la gauche : *Exibunt angeli, et separabunt.* Quelle joie pour ces bons prêtres de se voir enfin séparés

des ennemis de Dieu, associés à tout ce que le ciel a de plus grand et de plus pur, aux patriarches et aux prophètes, aux apôtres et aux martyrs, aux anges même et à tous les princes de la cour céleste ! O bons prêtres, la ravissante compagnie ! Que le cœur s'y trouve bien ! et quel bonheur, quelle gloire d'y être réuni pour toujours ! Les réprouvés, au contraire, frémissent de désespoir en se voyant rejetés à travers tout ce que la terre a produit de plus vil, la corruption de plus infâme, la scélératesse de plus hideux, à travers tous les démons ! O l'affreuse société et quelle désolation de n'en avoir plus d'autre à jamais ! Ils se font horreur les uns aux autres, et se repoussent avec exécration. Il en est surtout quelques-uns sur lesquels se concentre une horreur plus générale, une haine plus affreuse, un mépris plus insultant : ce sont les mauvais prêtres. On les reconnaît à l'ignominie qui les enveloppe comme un vêtement, à leur caractère sacerdotal devenu un signe de malédiction, un sceau d'infamie ; et à cette vue ni démons ni réprouvés n'ont assez de rage, de mépris et d'exécration. Pour comble de malheur, ces infortunés ne peuvent s'empêcher de voir le sort si ravissant des bons prêtres ; et les rayons de gloire que ceux-ci projettent de toutes parts sont comme autant de traits qui les transpercent et les déchirent. « Oh ! que nous avons été insensés, s'écrient-ils, et que nous nous sommes trompés ! *Ergo erravimus!* Voilà donc ceux dont nous tournions en ridicule la régularité,

la modestie, la piété, ceux que nous percions sans égard des traits de la satire : *Hi sunt, quos habuimus aliquando in derisum*. Les voilà rangés parmi les enfants de Dieu et les princes du ciel : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei !* Les voilà radieux, pleins de confiance, destinés à occuper des trônes, et nous, qui semblions les mettre sous nos pieds, nous voici humiliés, confondus, voués à des malheurs éternels : *Ergo erravimus !* »

Mais voici que tout à coup un immense cri se fait entendre dans l'assemblée du peuple : l'étendard du grand Roi, la croix, a apparu dans les airs comme le signe avant-coureur de sa venue prochaine. Tous les peuples l'ont aperçue et, en la voyant, ont poussé des cris divers. Un cri de bonheur a éclaté parmi les justes : la croix fit leurs délices sur la terre ; ce fut à son ombre qu'ils cachèrent leurs mérites, à ses pieds qu'ils déposèrent leurs peines, à ses bras qu'ils s'attachèrent par la mortification et la pénitence ; et voilà pourquoi elle fait aujourd'hui leur joie et leur espérance. « Croix sainte, croix que nous avons tant aimée, venez, venez à nous, vous êtes notre refuge, notre asile, notre défense. » Oh ! heureux alors les bons prêtres, les amis de la croix ! Ils se serreront en ce jour autour d'elle, et elle les sauvera. Mais malheur, mille fois malheur à ceux qui n'aimèrent pas la croix, aux prêtres qui la prêchèrent dans leurs discours et la contredirent dans leur conduite ! En la voyant qui s'approche, qui vient les juger, ils

ont frémi, ils ont poussé le cri d'alarme : « Montagnes, tombez sur nous ; enfer, cachez-nous dans vos abîmes : *Cadite super nos, et abscondite nos.* Notre jugement est fini, notre arrêt prononcé ; la croix, la croix seule par sa présence nous a jugés, nous a condamnés. Elle ne prêche que privations, et nous n'avons voulu que jouissances ; elle n'enseigne qu'humilité, que pauvreté, et nous n'avons recherché que gloire, que richesses et honneurs. O abîmes, ouvrez-vous donc, engloutissez-nous ! Pourquoi la discussion d'un jugement inutile ? *Abscondite nos.* » Mais prières vaines ! Il faut qu'ils subissent en face l'arrêt de la croix et qu'ils en boivent la honte jusqu'à la lie.

Cependant le souverain juge paraît à la suite de la croix ; on le voit au plus haut des cieux dans tout l'éclat de la gloire et de la majesté, porté sur les chérubins et entouré de mille millions d'anges qui forment sa cour. Les cieux s'abaissent et il descend. Les justes, à cette vue, éclatent en transports : *Veni, Domine Jesu, veni.* L'éclat de sa gloire réjouit doucement leurs yeux, et la vue de sa majesté les enivre de bonheur. Oh ! que nous avons eu bien raison de l'adorer, de l'aimer et de le craindre ! Car qu'il est grand, qu'il est beau, qu'il est puissant et terrible ! que nous avons été sages de nous attacher à son service sans nous en laisser détourner par le plaisir ou la peine ! *Adhærere Deo bonum est.* Les réprouvés au contraire, les prêtres surtout, ses ministres infidèles, ses traîtres amis, sont saisis

d'épouvante, et le même éclat de gloire qui réjouit le regard des justes les confond, les terrasse, les écrase. Que devenir en présence d'un Dieu si terrible, d'une majesté si adorable ? Dans leur désespoir, ils ne savent où se cacher; ils appellent la mort, et la mort est sourde à leurs voix : *Desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis.* Cependant le souverain Juge est arrivé à son trône, il s'y assied, toutes les nations sont en présence ; le grand jugement va commencer, le grand procès va être instruit. Sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Il est temps, a dit le souverain Juge, que le jugement commence par la maison de Dieu : *Tempus est, ut incipiat judicium a domo Dei.* Aussitôt un pasteur des âmes est amené, l'examen de sa cause ordonné, examen très sévère : *Judicium durissimum, his qui præsunt ;* examen long et détaillé, *hi accipient prolixius judicium.* L'Esprit-Saint en avait prévenu par la bouche de saint Jacques, lorsqu'il disait pour modérer les désirs empressés des places : *Nolite... magistri fieri... ; scientes quoniam majus judicium sumitis.* Rien, en effet, n'est oublié dans l'instruction de ce grand procès : Tout y est raconté dans le dernier détail : *Nihil est opertum, quod non revelabitur; et occultum, quod non scietur.* Et le mal commis, et le bien omis, et le bien mal fait, et les grâces reçues sans fruit, et le temps perdu ou mal employé : *Nihil est opertum, quod*

non, etc. Et les actions et les paroles, et le principe qui aura fait agir ou parler, et les pensées et les arrière-pensées : *Nihil est*, etc. Et les exemples donnés aux confrères ou aux paroissiens, et les confessions sans amendement, et les communions sans amour, et les prières sans intention : *Nihil est*, etc. En ce jour, dit le Seigneur, je prendrai ma lumière et, à sa lueur, je sonderai tous les lieux les plus cachés de Jérusalem, tous les plis et replis des cœurs, et jusqu'aux dernières divisions de l'âme : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je vous dirai : Vous étiez homme, chrétien, prêtre, confesseur, pasteur. Rendez-moi compte de tous ces titres ! Vous étiez homme. Où sont ces traits divins que je gravai dans votre âme en vous donnant la vie, cette droiture, cette sincérité, cette probité, cette justice, cette modération et cette décence parfaite qui font l'homme bon à mon image ? Où est ma ressemblance enfin ? *Cujus est imago, hæc et superscriptio ?* N'avez-vous pas traîné mon image dans la fange et ne l'avez-vous pas rendue méconnaissable ? *Cujus est imago*, etc.

Vous étiez chrétien. Où est cette robe blanche d'innocence dont je vous revêtis au baptême ? Que sont devenus ces engagements solennels de renoncer au monde et à ses pompes, au démon et à ses œuvres, et de ne plus vivre que pour moi ? Quelle conformité y a-t-il entre votre vie et l'Évangile, cette loi si chaste, si sévère, si inflexible dont il

n'est pas un iota, un trait, qui ne doive trouver en vous son accomplissement ?

Vous étiez prêtre. Où est la science ecclésiastique, science de la sainte Écriture, pour évangéliser les autres et vous sanctifier vous-même ; science du dogme pour instruire l'ignorant, réfuter l'incrédule, confondre l'impie, administrer les sacrements, traiter dignement les choses saintes ; science de la morale pour régler les devoirs de toute condition, de tout âge et de tout sexe, pour démêler les prétextes dont la cupidité se couvre dans les contrats et le commerce, pour appliquer les principes, embrasser leur ensemble et en déduire les conséquences ; science de la vie spirituelle pour diriger les âmes dans la voie des saints, conduire les pécheurs à la justice, les justes à la perfection ? Où est la sainteté que demandait mon sacerdoce, cet esprit pieux et recueilli qu'exigeaient la récitation journalière du saint office et le sacrifice de mon autel ?

Vous étiez confesseur. Où est cette exactitude à vous rendre au saint tribunal, ce zèle pour la sanctification de vos pénitents, cette fermeté pour maintenir la règle, cette douceur pour gagner le coupable, cette sagesse pour tenir toujours le milieu entre l'excessive rigueur et l'extrême condescendance, cet esprit intérieur enfin pour perfectionner les élus ?

Vous étiez pasteur. Où est la fidélité à la résidence, le zèle pour catéchiser et instruire, pour chercher

les âmes égarées et les ramener au bercail, pour faire cesser les abus et les scandales ? Où sont ces soins tendres et paternels des enfants, des pauvres, des malades, des ignorants, des pécheurs délaissés ? Où est ce respect pour mon temple, pour mon culte et tout ce qui s'y rapporte ? Où est cette vigilance enfin sur toutes les parties de la paroisse ? *Custos, quid de nocte ?* Que s'est-il passé dans ces nuits d'ignorance, de vice et de corruption où était plongé votre peuple, dans ces nuits dont vous deviez tenter d'arrêter les désordres par vos instructions et vos exhortations, par vos prières et vos larmes : *Custos, quid de nocte ?* Il ne vous suffit par d'être sans reproche dans votre conduite privée. Innocent comme chrétien, vous périrez comme pasteur, s'il n'est prouvé que les péchés de votre peuple ne vous sont pas imputables, que vous avez fait ce que vous avez dû pour le détourner du mal et l'amener à la pratique du bien.

Heureux, chers confrères, mille fois heureux celui qui pourra répondre sur tous ces points au juste juge et sortir vainqueur de cet examen ! Oh ! que sa gloire sera grande en ce jour ! Le Seigneur prendra plaisir à l'exalter, en présence de tous les peuples ; car c'est le jour dont il est écrit qu'alors Dieu rendra à chacun la gloire qui lui est due : *Tunc laus erit unicuique a Deo*. Bon prêtre, vous aimiez à cacher aux regards des hommes vos vertus et vos mérites, vos aumônes et vos saintes œuvres ; le monde vous oubliait ou ne pensait à

vous que pour vous censurer ; mais alors Dieu vous fera paraître au grand jour comme le soleil dans son midi : *Educet quasi lumen justitiam tuam et judicium tuum tanquam meridiem.* Il montrera aux nations cette vertu si pure, ce zèle si patient, si doux, si persévérant, ces intentions si droites, ces sentiments si élevés et si magnanimes, ces prières si ferventes que vous épanchiez dans le secret de sa face : *Educet quasi lumen justitiam tuam ;* car il a tout remarqué dans chacun de ses élus et n'a rien oublié. Lui-même a suivi de l'œil tout ce qui s'est passé dans l'intérieur de ce saint prêtre, toutes les bonnes pensées de son esprit, toutes les pieuses affections de son cœur, toutes ses paroles de charité, tous ses actes de zèle, et il le révèle à l'univers. Ce bon prêtre est tout surpris de ce détail ; il avait oublié tant de bonnes pensées, de pieux mouvements, d'actions vertueuses ; et ravi de ce qu'il entend : « Oh ! s'écrie-t-il, qu'il fait bon servir le Seigneur ! qu'il est un dépositaire fidèle de tout ce qu'on fait pour lui ! rien n'est perdu au service d'un si bon maître : *Scio cui credidi.* » Mais, ô gloire inattendue ! voici que d'autres témoignages viennent se joindre à celui du souverain Juge : ce sont tous ses confrères qui proclament ses louanges devant l'univers assemblé et révèlent aux nations tout ce qu'ils virent en lui de pieux et d'édifiant, de doux et d'aimable ; ce sont les peuples qui eurent le bonheur de l'avoir pour pasteur et pour père, qui se plaisent à l'entourer

de leurs éloges, à dire tout le bien qu'il fit à leurs âmes, et à se serrer autour de lui comme sa conquête, sa couronne et sa gloire. O le beau jour de triomphe ! la belle fête que célébreront à l'envi sa conscience qu'il tînt toujours pure, ses confrères qu'il édifia, les peuples qu'il sauva, Jésus-Christ lui-même dont il procura la gloire ! Mais aussi malheur, mille fois malheur à celui qui ne pourra pas soutenir la rigueur de l'examen du juste Juge ! Ah ! ici les paroles manquent et le tremblement de mes membres pourrait seul vous dire des choses si terribles. Eh ! qui pourrait raconter et la confusion de ce malheureux, et les accusations de toute créature soulevée contre lui, et les reproches de sa conscience ?

Quelle confusion quand le souverain Juge révélera à toutes les nations la nudité de cette âme sacerdotale sans mérite, sans vertu, dépouillée de tout bien spirituel? *Ostendam gentibus nuditatem tuam.* Quelle ignominie de se voir en face des martyrs déchirés par les tortures, des confesseurs riches d'austérités et de pénitence, des apôtres et des hommes apostoliques suivis des peuples conquis par leur zèle, des saints de tout état et de toute condition apportant chacun ses mérites, et d'être soi-même les mains vides, dépourvu de tout, dans une affreuse nudité ! *Ostendam gentibus nuditatem tuam.* Quelle confusion de voir, dans un des bassins de la balance du souverain Juge, toutes les grâces du sacerdoce, tout

le sang de Jésus-Christ, bu à l'autel pendant un quart ou une moitié de siècle, et dans l'autre bassin, où il faudrait tant de sainteté pour faire équilibre, rien ou presque rien, aucune vertu solide : *Ostendam gentibus nuditatem tuam.* Et si le seul défaut de mérites est si accablant, que sera-ce quand le souverain Juge illuminera toutes les consciences, révélera au grand jour les choses les plus cachées? *Illuminabit abscondita tenebrarum et manifestabit consilia cordium.* Un homme pris en faute par un autre homme tombe dans la stupeur et la confusion. Que devenir donc et où cacher sa honte quand, la conscience étant ouverte à tous les regards, toutes les nations pourront y lire clairement tant de péchés secrets, tant de pensées et de désirs, tant d'amour-propre et de prétentions orgueilleuses, tant de mystères d'iniquité peut-être, manifestés alors sans aucun voile? *Illuminabit*, etc. O quelle honte et quelle confusion ! Vous n'osiez pas avouer cette faute au ministre de la réconciliation sous l'inviolable sceau du sacrement; et voilà que tout l'univers la connaît et connaît de plus la mauvaise honte qui vous a fait sacrilège et profanateur : *Illuminabit*, etc.

Encore si quelques personnes compatissaient à une position si affreuse ! Mais non : en ce jour Dieu irrité armera toute créature contre ses ennemis pour en tirer vengeance : *Armabit creaturam ad ultionem inimicorum.* Là se présenteront devant

lui des milliers d'accusateurs et de témoins à charge; ce seront tous ses confrères, qui, dans la même position et avec les mêmes moyens de salut que lui, se sont élevés à une haute vertu, comptant pour rien au prix du salut d'une âme les travaux et les fatigues, tandis que lui est demeuré toujours lâche, toujours négligent et pour son salut et pour celui de ses ouailles, toujours tiède, et souvent pire encore. « O Dieu! s'écrieront-ils, sa faute est sans excuse ce que nous avons fait, il l'eût pu faire. *Reus est mortis.* » Ce seront tant d'âmes qui, avec moins de moyens de salut que lui, ont su s'élever à la sainteté, se conserver pures au milieu de la contagion du siècle, recueillies parmi la dissipation des affaires, humbles d'esprit et pauvres de cœur au sein des grandeurs et des richesses, les saint Louis sur le trône, les Maurice et les Victor dans la profession des armes, les Isidore dans les travaux de la campagne. « O Dieu! s'écrieront-elles, ce que nous avons pu parmi tant de difficultés, il l'eût pu parmi tant de secours; ce que nous avons pu dans le monde, il l'eût pu dans le sanctuaire: *Reus est mortis.* Et ici, qu'elles seront poignantes les accusations des laïques vertueux contre le prêtre coupable! Son état était plus excellent que le leur, il avait plus d'instruction, plus de grâces, plus de facilité et d'obligation d'être saint, et avec cela il s'est damné. Il se plaignait, lui prêtre, que le célibat ecclésiastique était trop difficile, et voilà une troupe innombrable de

vierges qui ont conservé sans tache le lis de la chasteté; que la mortification des sens était contre nature, et voilà des légions de martyrs et de pénitents de tout âge et de toute condition qui ont porté dans leur corps la mortification de Jésus-Christ ; témoins irrécusables qui tous d'une commune voix s'écrient : « Nous avons pratiqué les conseils les plus pénibles de l'Évangile ; donc il en eût pu suivre au moins les préceptes : *Reus est mortis.* » Ce seront tant d'âmes qu'il eût pu sauver par son ministère, s'il eût été ce qu'il devait être ; et parce qu'il a été un prêtre lâche ou prévaricateur, elles se sont perdues. Furieuses contre l'auteur de leur réprobation : « O Dieu ! s'écrieront-elles, il doit périr avec nous, ce meurtrier de nos âmes qui s'en était fait le sauveur, ce juge téméraire qui vint au milieu de nous s'asseoir sur un tribunal pour y prononcer des sentences d'après un code qu'il ne connaissait pas ; ce médecin dont tout l'art fut de nous tromper, en nous dissimulant les plaies qu'il ne savait pas guérir ; ce guide qui nous a égarés, sous prétexte de nous conduire ; ce pasteur négligent, pendant le sommeil duquel l'homme ennemi vint semer au milieu de nous l'ivraie de l'erreur et du vice ; ce maître en Israël qui ne nous expliqua pas la doctrine, et nous livra ainsi sans foi, sans loi, à tous les crimes enfants de l'ignorance. Juste Dieu ! nous vous demandons sa mort pour venger la nôtre : *Reus est mortis.* » Ce seront les nations infidèles, Tyr et Sidon, Samarie et Ninive : « Et

vous aussi, vous voilà comme l'un de nous : *Sicut et nos nostri similis !* Vous, avec toutes les lumières de la foi, tous les secours de la religion, toutes les grâces du sacerdoce, ah ! vous méritez mille fois votre sort. Anathème au contempteur des grâces de Dieu : *Reus est mortis.* » Ce seront les démons eux-mêmes qui rappelleront toutes les fautes commises ; ils ont tenu un compte exact de tout, croyez-en leur haine, et ils en concluent qu'il doit être leur victime pour l'éternité : *Reus est mortis*. Que dirai-je enfin ? ô Dieu ! ne serai-je pas appelé moi-même à venir protester que je ne lui ai point caché votre justice, que je lui ai raconté la rigueur de vos jugements, et que, puisqu'il y a été insensible : *Reus est mortis*. Mais quand je me tairais, les pierres de ce séminaire, les autels, les chaires, le sacré tribunal, les murs mêmes de son église parleraient à ma place : *Si hi tacuerint...*, *lapis de pariete clamabit*. Ils diraient ce dont ils ont été témoins, et les grâces du Seigneur et l'abus qui en a été fait, et les devoirs négligés, et le sacrilège, et la profanation, *lapis de pariete clamabit.*

A tant de témoignages qu'opposera le malheureux accusé ? Ah ! je le vois interdit, muet, confondu, et l'on s'aperçoit à la honte de son front que sa conscience lui redit en ce moment tous ses torts : *Nunc reminiscor malorum quæ feci*. Elle lui rappelle tout le mal qu'il a fait, tant de temps perdu, une vie sans ordre et sans règle, ses exercices de piété omis ou mal faits, l'étude délaissée,

le soin de sa paroisse négligé, ses mauvais exemples donnés, et par suite les péchés de tout son peuple qui retombent sur lui, s'amassent sur sa tête comme un poids effroyable de colère, les péchés de plusieurs générations, qui ont été la conséquence de son ministère mal rempli, et qui l'enveloppent de toutes parts, le serrent dans leurs cruelles étreintes, comme autant de reptiles affreux : *Nunc reminiscor malorum quæ feci.* Hélas ! je pouvais si facilement être un saint, et je ne l'ai pas voulu ; la grâce de Dieu m'a tant pressé, et j'y ai résisté : *Nunc reminiscor*, etc. Il entre dans la rage et le désespoir ; il sent qu'il n'a rien à répondre ; et sa conscience dépose plus fortement contre lui que tous ses accusateurs. Oh ! cruel et trop tardif remords ! repentir amer autant qu'inutile ! Et toutefois ce n'est encore là que le commencement des douleurs : *Initium dolorum hæc.* Reste à subir la sentence du juge, plus terrible elle seule que toutes les circonstances qui l'ont précédée. Sujet de la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Le grand procès étant bien instruit, la cause de chacun bien informée, le juste juge va prononcer son arrêt. Soyons attentifs. Il se tourne d'abord vers la droite ; c'est par les bons qu'il veut commencer ; et abaissant sur eux un regard de bienveillance et d'amour : « Venez, leur dit-il, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui

vous a été préparé dès le commencement du monde : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.* Venez ; oh ! la consolante parole pour le bon prêtre ! Aller à Dieu, son centre, son principe et son tout ! aller à Dieu, qu'il a aimé, qu'il a prêché, qu'il a fait aimer ! Quel délicieux rendez-vous ! Venez, les bénis de mon Père ; vous, mes ministres, mes lieutenants, mes amis, qui avez été comme moi et pour moi haïs, persécutés, maudits des hommes, vous serez maintenant les bénis de Dieu ; mon Père vous bénit, le ciel vous bénit : *Venite, benedicti Patris mei.* Prenez possession du royaume qui vous a été préparé. Un royaume préparé par un Dieu ! quelle magnifique destinée ! O Seigneur, vos bontés sont trop grandes envers vos élus, et vous les honorez à l'excès : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum.* Prompts à obéir à la voix qui les appelle, les élus viennent pleins d'allégresse, ils viennent prendre place sur des trônes, à côté du souverain Juge, comme ses assesseurs vénérables, pour juger avec lui toutes les nations. Les louanges du Dieu qui couronne les justices sont dans leur bouche, dit le prophète, et des glaives à deux tranchants brillent dans leurs mains pour punir les peuples coupables, mettre les rois et les puissants dans les chaînes et exécuter sur eux les jugements du Très-Haut ; car c'est là la gloire que Dieu a réservée à ses saints : *Ut faciant in eis judicium conscriptum ; gloria hæc est*

omnibus sanctis ejus. Alors sera élevé celui qui maintenant s'abaisse et se plaît à obéir; alors se montrera le front haut et plein de confiance le prêtre pauvre et humble, et à ses pieds tremblera le superbe confondu: *Tunc stabit ad judicandum qui modo se subjecit; tunc magnam fiduciam habebit pauper et humilis, et pavebit undique superbus.* Alors, ô vous que le monde n'a pas connus, qui avez fait le bien dans le secret, vous sortirez de votre obscurité; et comme l'or pur ne brille jamais d'un éclat plus vif que quand on le retire des entrailles de la terre où il était enfoui, vous apparaîtrez en gloire avec Jésus-Christ : *Cum Christus apparuerit vita vestra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.* Oh! que vous comprendrez vivement alors combien il était sage de mépriser et les mépris et les louanges ! car qu'importent de vains discours et de frivoles opinions à une âme nourrie de l'espérance d'apparaître en gloire avec Jésus-Christ, son roi, son chef et sa vie? *Cum Christus*, etc.

Ainsi la Providence fera tomber le scandale de la vertu méconnue ou méprisée. Il ne reste plus que le scandale du vice triomphant, et voici qu'il va en être fait une éclatante justice. Le souverain Juge, se tournant vers la gauche, jette sur les réprouvés un de ces regards terribles dont David a pu dire : «La terre a tremblé, ses fondements ont frémi, parce que le Seigneur l'a regardée ; » et ce regard seul les consterne et les glace d'épouvante. Ils ne reconnaissent plus l'Agneau de Dieu qui efface les péchés

du monde; c'est le lion de la tribu de Juda qui rugit et qui déchire; ses pieds, qui couraient autrefois après la brebis égarée, foulent maintenant le pressoir de la colère du Très-Haut, et ses mains, qui ne s'étendaient que pour recevoir et bénir les pécheurs, ne lancent plus que des foudres. « Ah ! fuyons, s'écrient les malheureux, fuyons la colère de l'Agneau : *Ab ira Agni.* Oui, fuyez, retirez-vous de moi, maudits : *Discedite a me, maledicti.* » Eh ! Seigneur, où iront-ils loin de vous, loin de vous la source de la vie, le centre de leur âme, leur premier principe et leur dernière fin? *Discedite a me.* Allez au feu, *in ignem.* O Dieu, quel supplice ! au feu éternel, *in ignem æternum !* O Dieu, quel désespoir ! « Mais, Seigneur, n'y a-t-il point d'appel de votre justice à votre miséricorde? » *Non parcet oculus meus nec miserebor... non addam ultra misereri Israel.* » Mais la protection de Marie, mais l'intercession de vos saints ne pourront-elles plus vous fléchir? » Marie et mes saints sont les premiers à applaudir à ma juste vengeance : *Lætabitur justus cum viderit vindictam.* « Mais enfin, ô mon Dieu, votre sang, vos plaies, votre croix... » Ah ! qu'ai-je dit ? C'est ce sang même qui crie vengeance contre les pécheurs, ce sont ces plaies qui les accusent, c'est cette croix qui les condamne.

C'en est donc fait, tout est fini sans ressource, la sentence est sans appel ; et le souverain Juge, levant la séance, prend son essor vers les cieux. Tous ses saints montent à sa suite et lui font un glorieux

cortège. Ils s'élèvent radieux, triomphants, et font retentir l'air des chants de la victoire et du bonheur. Témoins de ce magnifique spectacle, les réprouvés, les prêtres surtout, sont atterrés. Oh ! qu'ils voudraient suivre tant de confrères, tant d'amis ! Mais, ô séparation cruelle ! il faut les quitter, les quitter pour toujours, leur dire un dernier et déchirant adieu. Chers confrères, transportons-nous par la pensée à ce moment suprême, et écoutons les derniers accents d'un de ces pauvres prêtres réprouvés. Il voit s'élever dans le ciel ses confrères qu'il aimait : « Adieu, confrères pieux et édifiants, qui me donnâtes tant de saints exemples, et je ne les imitai pas, tant de bons avis, et je ne les suivis pas. » Il voit ses paroissiens : « Adieu, troupeau fidèle, qui valûtes mieux que le pasteur, vous que j'ai baptisés, catéchisés, absous, je vous ai montré le chemin du ciel et je n'y suis pas entré ; en vous sauvant je me suis perdu. » Il voit, ô douleur, il voit celle-là qui lui donna le jour : « O ma mère, adieu, adieu, mère digne d'un meilleur fils, qui me croyiez un saint parce que j'étais prêtre, adieu, je ne vous reverrai plus. » O douleur ! ô déchirements ! Il voit les saints patrons qui lui furent donnés au baptême, le saint ange député à sa garde : « Adieu, adieu, vous qui prîtes tant d'intérêt à mon salut, tandis que je m'en occupais si peu. » Il voit Marie : « Adieu, Reine du ciel et de la terre, Mère de Dieu, dont je ne suis plus digne de prononcer le nom, vous qu'on

m'avait tant recommandé d'aimer, d'invoquer, d'appeler du doux nom de mère, et que je priai si peu et si mal.» Il voit Jésus et sa croix : « Adieu, croix précieuse, que je n'ai pas voulu porter ; adieu, prince des pasteurs, dont je fus le ministre infidèle, dont je souillai les autels, profanai les sacrements, vous qui vouliez me faire asseoir sur votre propre trône. » Il voit tout le ciel enfin : « Adieu, paradis de délices, sainte Jérusalem, céleste Sion ; j'étais fait pour vous, et je me suis rendu indigne de vous ; j'ai ouvert aux autres vos sacrés portiques, et je me les suis fermés à moi-même. Adieu, Trinité adorable, que j'étais appelé à aimer, à bénir, à louer à jamais ; adieu, vous tous avec qui je devais régner dans la gloire, adieu, adieu pour la dernière fois. » Hélas ! la terre manque sous ses pieds, l'enfer s'ouvre et l'engloutit.

L'abîme se ferme, le temps est fini et l'éternité commence.

Ainsi, chers confrères, se passera le dernier des jours, ainsi se clora le monde. Quel sera votre sort dans cette solennelle journée ? Où sera votre place ? Je vous laisse seul à seul avec Dieu pour décider cette grande question. Souvenez-vous seulement que dans ce jour il vous sera demandé compte de cette retraite, de cet entretien : *Post hoc autem judicium.* Fasse le ciel que vous vous jugiez si sévèrement vous-mêmes, que vous échappiez à la rigueur des jugements du Seigneur : *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur !* Amen.

SERMON

SUR

L'ENFER

Ibunt hi in supplicium æternum.
MATTH., XXV, 46.

Nous avons considéré ce matin le prêtre au tribunal de Dieu. Nous avons vu tomber dans l'éternel abîme celui dont la vie n'a pu soutenir l'examen du juste Juge. Oserons-nous le suivre dans ce lieu de supplices et, à l'exemple des saints, descendre vivants en enfer pour ne pas y descendre après la mort ? Mais quoi ! faut-il prêcher l'enfer aux prêtres, et à quoi bon leur dire ce qu'ils ont si souvent dit aux autres ? A quoi bon, chers confrères ? Hélas ! nous l'avons observé ailleurs : c'est qu'en prêchant l'enfer aux autres, on ne se le prêche pas à soi-même ; c'est qu'après avoir effrayé les fidèles sur le danger d'y tomber, tranquilles nous-mêmes dans un état et avec des faiblesses qui nous y exposent, nous marchons, les yeux fermés, sur le bord de l'abîme, et nous ne songeons pas même à trembler. Cependant, chers confrères, craindre l'enfer est chose recommandée par Jésus-Christ aux apôtres

eux-mêmes (1) ; craindre l'enfer, c'est le moyen de l'éviter ; c'est une barrière nécessaire pour contenir nos passions dans la règle ; c'est un préservatif contre la tentation, un antidote contre le relâchement et la négligence ; c'est une raison décisive de haïr souverainement le péché et de se relever à l'instant, quand on a eu le malheur de faire une chute. Pardonnez-moi donc si j'ose affliger votre sensibilité par un si pénible entretien. Je l'ose, parce que je le crois utile et nécessaire ; la mort et le jugement auraient perdu le droit de nous effrayer, si l'enfer ne venait à leur suite. Voici donc, chers confrères, les deux questions que je me propose de méditer avec vous : Qu'est-ce que l'enfer, et surtout l'enfer d'un prêtre ? première réflexion. Que doit produire en nous la pensée de l'enfer ? seconde réflexion. Daigne l'esprit de Dieu nous aider dans un sujet si accablant !

PREMIÈRE PARTIE

Qu'est-ce que l'enfer et surtout l'enfer d'un prêtre ? Ah ! chers confrères, qui pourrait le dire ? *Quis novit potestatem iræ ?* Qui peut mesurer tout ce que fera une colère infinie, qui a à son service une puissance infinie sur une victime qui ne finira point ? *Quis novit potestatem iræ ?* On dit ordinairement de l'enfer des laïques, qu'ils endurent les supplices les plus rigoureux : jugez de là quelles

1. *Timete enim qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.*

douleurs ; qu'ils les endurent pour toujours : jugez de là quel désespoir ; qu'ils les endurent par leur faute : jugez de là quels regrets. Mais pour les prêtres, oh ! que ces supplices sont plus affreux, cette éternité plus désespérante, ces regrets plus déchirants !

Supplices plus affreux. Un Dieu, chers confrères, est venu en personne nous apprendre ce qu'on souffre en enfer ; et, quoi qu'il en coûte, il faut bien le croire ou tomber dans les délires de l'athée. Au dernier des jours, nous a-t-il affirmé, il sera dit aux réprouvés : « Éloignez-vous de moi, maudits, allez dans le feu éternel ; éloignez-vous de moi ; *Discedite ame.* » Donc, dans l'enfer, on est loin de Dieu, on a perdu Dieu. « Allez au feu éternel, *in ignem æternum.* » Donc, dans l'enfer, un feu est allumé pour brûler éternellement le pécheur ; donc, si l'énoncé d'une sentence est propre à faire connaître la peine du coupable, le corps et l'âme sont à la fois tourmentés dans l'enfer, le corps par la peine du feu, l'âme par la perte de Dieu.

O Seigneur ! si je ne suis pas un saint, mon corps sera donc livré au feu ! Et qu'y a-t-il de plus puissant que le feu pour faire souffrir le corps ? On soutient quelques instants une douleur aiguë, un tourment cruel ; mais le feu, cet élément furieux, actif et dévorant, qui pénètre, consume, absorbe tout ce qu'il touche, ah ! sa plus légère atteinte met un homme hors de lui-même, ce sont des cris et des hurlements, des rages et des contorsions

effroyables. Que serait-ce donc s'il fallait y être plongé tout entier, y fixer sa demeure? O Dieu ! quel supplice ! Or voilà le partage réservé aux prévaricateurs : *Pars illorum... in stagno ardenti.* A peine ont-ils quitté la vie, qu'ils sont plongés tout entiers dans un étang de feu : *Vivi missi sunt... in stagnum ignis ardentis.* Remarquez, chers confrères : l'Esprit-Saint ne dit pas qu'ils sont étendus sur la surface, mais qu'ils sont comme noyés dans sa profondeur : *Missi sunt in stagnum.* En sorte que, de toutes parts, une mer de feu les enveloppe et lance par tous leurs sens, par tous les conduits de leur corps, jusqu'aux parties les plus intimes, des torrents de feu qui font bouillonner le sang dans leurs veines brûlantes, la moelle dans leurs os enflammés ; les pénètrent comme le verre ou le fer dans la fournaise, au point qu'ils ne semblent plus des hommes, ou ce sont comme des hommes de feu : *Vivi missi sunt in stagnum ignis ardentis.*

Encore n'est-ce là que le feu qui dévore les laïques; mais celui qui dévore les prêtres est bien autrement cruel. Le feu de l'enfer, disent les Pères, est un feu d'une intelligence terrible, *ignis sapiens;* il discernera le prêtre entre tous les autres réprouvés ; et, s'acharnant sur lui, il accomplira l'oracle de Esprit-Saint, que les puissants seront tourmentés en proportion de leur puissance : *Potentes potenter tormenta patientur ;* et qui fut plus puissant que le prêtre, lui qui eut le pouvoir de commander à un Dieu ? Et cet oracle de l'Apocalypse : *Quantum... in*

deliciis fuit, tantum date illi tormentun. Et qui vécut plus dans les délices que le prêtre, lui qui avait tous les jours entre les mains et dans le cœur les délices ineffables du saint autel ? Il discernera la connaissance plus parfaite que ces maîtres en Israël ont eue de la loi de Dieu, et par conséquent la malice plus grande de leur péché, les faveurs plus signalées, les grâces plus spéciales, dont ils ont été comblés, le nombre des sacrifices offerts, des sacrements reçus ou administrés, et vengera les bienfaits de Dieu méconnus, la sainteté de l'onction sacerdotale flétrie. Oh ! comme il se jetera sur ces mains qui ont profané le sang d'un Dieu, sur cette bouche qui l'a bu indignement, sur cette langue qui a fait descendre Jésus-Christ du ciel en terre pour le crucifier de nouveau, et sur cette poitrine qui l'a associé avec Bélial ! Il discernera le nombre des âmes que leurs scandales ont perdues ou que leur négligence a laissé périr ; le nombre des péchés qu'ils ont commis ou laissé commettre lorsqu'ils devaient les empêcher, et en tirera en face de tout l'enfer une éclatante vengeance. Après cela, chers confrères, je n'ai plus de peine à croire la réponse de saint François d'Assise à un de ses religieux, qui lui disait n'avoir aperçu aucun prêtre en enfer, dans une vision que Dieu lui avait donnée de ce lieu de tourment : « Ah ! mon Père, répliqua le saint Patriarche, c'est que vous n'avez vu que la superficie de l'enfer, et c'est au fond que se trouvent les prêtres. »

O Dieu, quel malheur donc sera le mien si je ne suis pas un saint prêtre ! Et cependant ce n'est encore là que le moindre supplice de l'enfer. Outre la peine du feu qui fait souffrir les corps, il est un tourment bien plus affreux qui fait souffrir les âmes : c'est la perte du ciel, la séparation de Dieu. Le mauvais riche mourut, dit l'Évangile, et fut enseveli dans l'enfer. Là, quel est le premier objet qui le frappe ? le ciel et ses récompenses, Dieu et ses saints. Du fond de l'abîme il élève ses regards vers les collines éternelles : *Elevans autem oculos suos, cum esset in tormentis.* Et qu'y voit-il ? O spectacle déchirant ! il y voit ces torrents de volupté par où il devait se désaltérer, ces couronnes qui devaient lui ceindre le front, ces trônes qui lui étaient destinés, toute cette magnificence dont Dieu investit ses prêtres dans la gloire ; et voilà que tout cela est perdu pour lui, perdu sans ressource ; il en est à une distance infinie : *Vidit... a longe,* et un chaos infranchissable l'en sépare : *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est.* Il y voit ces âmes simples, humbles et droites qu'il dirigeait, et lui, leur guide, est au fond de l'abîme ; ces confrères pieux dont il raillait la conscience délicate, l'aimable modestie, la régularité parfaite, et lui, le voilà raillé, insulté par tous les démons. Il y voit et les légions d'esprits bienheureux, et les patriarches, et les prophètes, et le collège auguste des apôtres, et l'assemblée triomphante des martyrs, et Marie, la reine de cette cour fortunée, et l'humanité sainte

de Jésus-Christ, le principal ornement de ces beaux lieux; et la voilà perdue à jamais pour lui, cette cité du bonheur, dont tant de fois il avait montré la voie, ouvert les portes, décrit les félicités aux autres ! Mais par-dessus tout il vous y voit, ô mon Dieu, beauté souveraine, assemblage adorable de toutes perfections; il vous y voit dans toutes les splendeurs des saints, dans toutes les richesses de votre gloire. O vue déchirante ! vous voir si beau, si parfait, si bien tout ce qu'il faut au cœur pour le rendre heureux; et vous avoir perdu, vous avoir perdu pour toujours! O désolation ! ô désespoir ! Le cœur charnel comprend peu ce malheur, mais que le réprouvé le sent vivement ! Inconsolable de cette perte, il se porte de toute la force de son être, de toute la véhémence de ses désirs vers le souverain bien, comme le trait enflammé s'élance au but. Inutiles efforts ! Le bras de la colère du Tout-Puissant le rejette sans pitié. Repoussé, il s'élance encore; sans cesse rebuté, sans cesse il revient, et les obstacles ne font que redoubler l'activité de ses désirs. Cruel rebut, mille fois plus douloureux pour lui que tous les tourments de l'enfer : *Cœlo magis torquetur quam inferno.* Il en est irrité, il en frémit de rage, il en sèche de dépit : *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet; desiderium peccatorum peribit.* Quoi ! toujours des efforts impuissants, toujours des désirs frustrés ! toujours vouloir s'unir à Dieu et être renvoyé parmi les démons, toujours vouloir forcer

l'entrée du ciel et être rejeté au fond des enfers! Quelle lutte affreuse, quel état violent. Furieux d'éprouver toujours une si implacable colère, l'infortuné voudrait haïr Dieu, mais en cela même il trouve un nouveau supplice. Le Dieu qu'il voudrait tant haïr, parce qu'il voit en lui un vengeur inexorable, il voudrait l'aimer, parce qu'il voit en lui le plus aimable de tous les êtres. D'un côté, le désespoir l'entraîne fortement vers la haine ; de l'autre, les perfections de Dieu l'attirent puissamment vers l'amour, en sorte que son pauvre cœur contraire à lui-même est cruellement déchiré par ce combat violent, cette guerre intestine ; il en est accablé, consumé, épuisé. Oh ! que je voudrais le haïr celui qui me fait tant souffrir! Oh ! que je voudrais l'aimer celui qui renferme tant de perfections ! Mais vœux inutiles ! le désir des pécheurs périra : *Desiderium peccatorum peribit.*

Et quand on réfléchit, chers confrères, que de si effroyables tourments sont éternels, que depuis dix-huit cents ans un mauvais prêtre les endure sans être plus avancé que le premier jour; quand on se dit à soi-même qu'à moins d'être un saint digne du ciel, il faudra non seulement brûler toujours sans jamais se consumer, mais souffrir toujours les angoisses de la rage et du désespoir sans jamais espérer, toujours les plus incroyables supplices sans jamais un moment de relâche. En vérité, l'esprit se trouble, les pensées se confondent, les membres tremblent, le cœur se sent défaillir.

Toujours! jamais!!! Je ne sonderai pas devant vous cet abîme sans fond ; aucune parole ne peut le dire, aucune conception ne peut l'atteindre. Je laisse à votre cœur d'y descendre dans un saisissement d'épouvante... Toujours! jamais!!! Sainte Thérèse encore enfant se le répétait souvent. Après l'avoir dit, elle le redisait encore, et, à force de le redire, elle prit le parti d'être une sainte, et elle le fut!... Toujours! jamais!!! O éternité! que faisons-nous, chers confrères, si nous n'y pensons pas, et où est notre raison, si nous y pensons et ne frémissons pas ?

Ah! du moins ici-bas, l'heure qui sonne m'avertit que c'est autant de pris sur la douleur; le soleil qui se couche emporte avec lui un jour qui ne reparaîtra plus; mais, s'il faut toujours souffrir, l'heure passée ne diminue donc rien de la durée de mes douleurs, ou plutôt ni les heures ni les jours ne passent. J'ai beau prêter l'oreille, je n'entends sonner d'autre heure que l'heure perpétuellement renaissante de l'éternité ; j'ai beau chercher des yeux un soleil par lequel je puisse compter le temps que je ne souffrirai plus, je n'en vois d'autre que la lueur des flammes éternelles, soleil affreux qui découvre à mes regards l'horrible perspective de l'éternité. O ciel! à cette sinistre lueur, quel espace se développe, s'étend, s'agrandit toujours, recule ce qui me semblait ses bornes, les recule encore : je les cherche, et elles me fuient.

Je traverse, pour les atteindre, les milliards de

siècles, mille millions de fois multipliés par les grains de poussière qui forment la terre, par les gouttes d'eau dont se composent les mers. De là, je me transporte jusqu'à ce moment si affreusement éloigné, où le plus petit des insectes aurait aplani sous ses pieds toutes les montagnes, desséché dans sa soif toutes les mers, en faisant un pas, ou prenant une goutte d'eau chaque million de siècles ; tous ces temps épuisés, je suis encore au premier jour de l'éternité.

Le prêtre tiède et dissipé est ingénieux à éloigner de lui cette pensée qui l'importune ; mais gardons-nous d'imiter son exemple : qui n'y pense pas pendant la vie y pensera toute l'éternité. O supplice nouveau ! penser toujours qu'on souffrira toujours, avoir continuellement présente à l'esprit, sans pouvoir en détourner la pensée, cette suite infinie de siècles que doivent durer les tourments ! Ah ! voilà ce qui accable, ce qui désespère le réprouvé ; voilà ce qui, à chaque instant, lui fait souffrir l'éternité tout entière, lui en fait porter tout le poids, comme un globe immense qui, par un seul point de sa surface, fait sentir toute sa pesanteur. Sur la terre, quelque malheur qui nous accable, nous savons parfois nous en distraire : tantôt c'est le tumulte des affaires, c'est la douceur des conversations, et puis le sommeil vient voler à la douleur la moitié de notre vie ; tantôt c'est l'illusion de l'espérance. Peut-être cela ne durera pas toujours, se dit-on, et le cœur est soulagé ;

mais dans l'enfer pas un instant d'oubli, de calme et de repos. Étendu sur les brasiers qui le dévorent, le réprouvé aura beau repousser la pensée de l'éternité, toujours cette pensée retombera sur lui de tout son poids et le forcera de se dire, de se répéter à tous les instants : « Toujours ! jamais ! ! ! pour l'éternité. Toujours je souffrirai, jamais de fin à ma douleur; jamais d'adoucissement à mes maux. Toujours ! jamais !!! pour l'éternité ! » Alors les affaires ne pourront plus le distraire, l'unique affaire de son esprit sera de penser toujours qu'il souffrira toujours ; l'unique affaire de son cœur sera de sentir toujours plus vivement tout l'excès d'un mal qui n'a point de fin. Alors les conversations ne pourront plus faire diversion à sa douleur ; il n'en aura d'autres qu'avec les démons qui lui feront sans cesse entendre le cri désespérant de l'éternité. Alors plus de sommeil, plus de repos; d'affreuses veilles seront destinées à méditer l'éternité. Alors enfin plus d'illusion, plus moyen de se flatter, de se tromper sur la durée de ses souffrances ; toujours il verra de la manière la plus certaine qu'il lui faudra toujours souffrir ; toujours son œil ouvert sur l'éternité plongera malgré lui dans cet avenir sans bornes, dans cette durée sans fin ; et qui dira alors, ô mon Dieu ! ses angoisses et sa fureur, sa rage et son désespoir? *Videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet.*

Encore si l'infortuné, qui ne voit dans le présent et l'avenir que douleur et désespoir, pouvait au

moins reposer sa vue sur la passé ; mais, hélas ! ce sera cette vue-là même qui mettra le comble à son malheur. Oui, pour son supplice, il verra le passé; il vous verra, autels sacrés qu'il profana, chaire auguste qu'il déshonora, tribunaux qu'il souilla, âmes qu'il perdit, grâces qu'il reçut en vain, sang de Jésus-Christ qu'il foula aux pieds, sainte retraite dont il abusa, instruction sur l'enfer entendue sans fruit. Il verra le passé, il verra cette ordination qui consacra sa bouche à la louange de Dieu, à la prédication de l'Évangile, et maintenant il n'en sort que des blasphèmes, qui le marqua du caractère sacerdotal destiné à briller comme le soleil au milieu même des splendeurs des saints, et maintenant le voilà marqué du caractère de la bête, et son premier caractère avili n'est plus qu'un signe d'éternelle ignominie. Il verra le passé, il verra qu'il pouvait se sauver, et il ne l'a pas voulu : *Potui et nolui ;* et voilà quel sera proprement l'enfer d'un prêtre. J'ai pu me sauver, *potui ;* car que de lumières et de grâces ! que de sacrements et de prières me rendaient le salut facile! Je l'ai donc pu, *potui ;* et je ne l'ai pas voulu, *et nolui.* Il est vrai, il eût fallu me gêner et me contraindre, renoncer à mes sensualités et mes aises, à faire le sacrifice de mon caractère, de ma volonté, de mon amour-propre ; mais qu'était cette violence qu'il eût fallu m'imposer, près des maux sans nombre qui m'accablent ? Mais qu'étaient tout au plus cinquante ou soixante années de contrainte près de cinquante ou

soixante millions de siècles que je souffre dans ces feux? Mais l'onction de la grâce n'eût-elle pas adouci la dureté de la croix, et ne savais-je pas qu'on goûte au service de Dieu des douceurs ineffables? Mais s'il m'en eût coûté pour me sauver, ne m'en a-t-il rien coûté pour me perdre? Les reproches de ma conscience, les troubles et les remords, les agitations de mon cœur, qui n'a eu ni paix, ni joie, ni bonheur, parce qu'il ne peut se reposer hors de Dieu... Oh! qu'il m'en eût bien moins coûté pour me sauver! Mais ne pouvais-je pas ce qu'ont fait tant de mes confrères, ce qu'ont fait tant de mes pénitents, qui ont eu à vaincre de plus grands obstacles que moi? Je le pouvais donc, et je ne l'ai pas voulu : *Potui et nolui.* O cruelle, ô accablante réflexion! ô regrets déchirants, lorsque du sein de ces millions de siècles passés dans l'enfer, il jettera les yeux sur ce petit nombre d'années qu'il aura vécu sur la terre! Hélas! de si loin apercevra-t-il ce court espace de temps? tout au plus s'il l'entrevoit comme un point, un atome dans l'air. Quoi! je n'avais que ce moment à souffrir, à me faire un peu de violence, et je l'ai refusé! En si peu de temps je pouvais mériter une place parmi les anges, et me voilà parmi les démons! Oh! quelle folie, quelle stupidité a été la mienne! O années de mon sacerdoce, beaux jours perdus, précieux moments, si je vous avais encore à ma disposition! si l'on me rendait ce temps de la retraite qui devait me convertir et dont je profitai

si mal, comme je l'emploierais bien! comme je pleurerais! comme je ferais pénitence, comme je me sanctifierais! Non, le démon et ses artifices ne me tromperaient plus, les passions et leurs faux plaisirs ne m'abuseraient plus, la mortification et ses rigueurs ne me rebuteraient plus, dussent-elles durer des millions d'années. Hélas! chers confrères, peut-être qu'en ce moment même bien des prêtres que vous avez connus forment au fond de l'abîme ces inutiles regrets.

Cependant, tandis que le réprouvé est à lui-même son propre bourreau, Dieu, pour aggraver son supplice, lui remet son péché devant les yeux, le lui montre avec toute sa laideur et toutes les circonstances qui en augmentent la difformité : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* Le prêtre, confus, abîmé de honte, veut en détourner son regard ; mais vains efforts! Dieu le tient éternellement fixé sur cette affreuse image : *Statuam contra faciem tuam.* Le malheureux maudit, déteste, abhorre son péché. Quoi ! pour une chose si vile, un plaisir si honteux, pour un bien si faux, un bonheur si imaginaire, avoir perdu le ciel, m'être jeté dans l'enfer ! Ah ! périsse mon péché, périsse le jour qui l'éclaira ! Mais, encore une fois, vaines imprécations ! Éternellement, éternellement son péché subsistera devant sa face, gravé sous ses yeux en caractères ineffaçables : *Statuam contra faciem tuam.* Et, comme s'il y avait à craindre qu'il ne l'oubliât, Dieu le lui rappellera sans cesse

par la voix de tous les démons acharnés sur lui, comme le tigre furieux sur la proie qu'il déchire. Par la voix de tous les réprouvés qui le poursuivront de leurs reproches et de leurs malédictions : « Comment es-tu tombé du ciel, toi la lumière du monde ? comment t'es-tu précipité au fond de l'abîme, toi que ta dignité élevait si haut ? *Quomodo cecidisti de cœlo, lucifer ?.... ad infernum detraheris, in profundum laci ?* » Par la voix surtout de tous les fidèles, dont il aura négligé le salut ou occasionné la perte : « C'est toi, malheureux prêtre, qui m'as perdu ; toi qui, chargé de m'instruire, as gardé un homicide silence ou justifié par ta conduite les désordres que censurait ta parole ; toi qui, au lieu de m'éclairer au tribunal, m'as endormi dans une fausse paix ; qui, au lieu de rompre mes chaînes par une charitable sévérité, les as resserrées par une cruelle indulgence; toi qui, au lieu de me conduire, m'as égaré et m'es devenu un piège sur le Thabor même : *Laquei facti estis speculationi et rete expansum super Thabor.* Ah ! ma consolation est de t'avoir avec moi pour te maudire. » Et à des reproches si vrais, que pourra opposer le prêtre réprouvé, sinon ces larmes arrachées par le dépit, ces sanglots entrecoupés par le désespoir, ces plaintes étouffées par la rage ? *Ibi erit fletus et stridor dentium.* Voilà, chers confrères, ce que c'est que l'enfer. Et, maintenant, que doit produire en nous cette pensée ? Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT

En vain, chers confrères, nous aurions médité les vengeances du Seigneur, si, nous arrêtant à des considérations spéculatives, nous négligions d'en tirer des conséquences pratiques pour en devenir meilleurs. Entre toutes ces conséquences, j'en distingue deux. La pensée de l'enfer est : 1° un antidote contre le péché ; 2° un moyen de nous former à toutes les vertus.

Antidote contre le péché. Elle nous apprend à expier les fautes passées par la pénitence. « La pénitence, dit Tertullien, est une compensation et un abrégé des peines éternelles : *Pœnitentia, compendium ignium æternorum*. Si je comprends bien cette vérité, m'en faut-il davantage pour me décider à me punir moi-même de mon triste passé par une vie pénitente, mortifiée, qui a plutôt besoin d'être contenue que d'être excitée ? Elle nous apprend à ne jamais demeurer un seul jour dans le péché même douteux. Quand on voit l'enfer sous ses pas, comment vivre vingt-quatre heures dans un état où l'on ne voudrait pas mourir ? Comment monter à l'autel avec une conscience embarrassée ? Comment ne pas conserver son âme toujours pure ? Elle nous apprend enfin à nous tenir toujours en garde contre le péché à venir. Car, instruits par la foi que nous sommes à toute heure en danger de le commettre, emportés par la foule, entraînés sur la pente, est-il rien que nous ne devions faire pour

nous en préserver, pour en éviter même jusqu'aux apparences ? Et pouvons-nous jamais assez veiller sur les pensées de notre esprit et les mouvements de notre cœur, assez observer nos paroles, nos actions et nos démarches, assez appréhender le relâchement, la tiédeur, l'oisiveté, la dissipation, tout ce qui expose notre éternité ?

Antidote contre le péché. La pensée de l'enfer n'est pas moins utile pour nous former à la vertu : car elle en pose le fondement par l'humilité qu'elle motive ; elle en élève l'édifice par les actes qu'elle donne le courage de pratiquer ; elle y met le comble par l'amour qu'elle inspire.

On rencontre parfois, chers confrères, des prêtres orgueilleux, pleins d'eux-mêmes, susceptibles et délicats, dont il ne faut pas toucher l'amour-propre du bout du doigt, et qui, confiants dans leur vertu, ne redoutent aucun péril, se croient plus forts que toutes les tentations. Ah ! s'il en était quelqu'un ici, je lui demanderais : Dites-moi, mon cher confrère, n'avez-vous jamais commis un seul péché mortel? Vous hésitez, vous n'osez répondre. Ah ! je vous entends : il vous est donc échappé dans le cours de votre vie quelque faute qui a mérité l'enfer. Mais si cela est, non, je le proteste, il n'est point d'humiliation assez profonde dans laquelle vous ne deviez vous tenir abîmé jusqu'à la mort ; car, votre péché vous fût-il pardonné, vous n'êtes jamais qu'un réchappé de l'enfer, un tison arraché au feu et encore pour ainsi dire tout fumant ; vous avez

mérité d'être toute l'éternité sous les pieds des démons, l'objet de leurs insultes, de leurs plus sanglants mépris. Or, quand on a mérité un pareil traitement, qu'on l'a mérité peut-être des milliers de fois, qu'on n'en n'a été délivré que par grâce, compassion et miséricorde, sied-il bien de s'enorgueillir et de lever la tête, de vouloir être entouré d'estime et d'honneur, de ne pouvoir souffrir la plus légère humiliation ? Et est-il au contraire confusion dans laquelle on ne doive aspirer à s'ensevelir? Est-il mépris qu'on ne doive estimer bien au-dessous de ce qu'on mérite ? Mais allons plus avant ; j'ai une autre question à vous adresser, mon cher confrère : Ne méritez-vous point encore l'enfer ? Si, au moment où je parle, cet édifice s'écroulait et vous écrasait sous ses ruines, n'iriez-vous point en enfer ? Répondez et jugez-vous : Ou votre conscience vous donne une réponse certaine de mort, ce qu'à Dieu ne plaise dans une assemblée si vénérable, et alors humiliez-vous et sortez promptement de cet état, de peur qu'au moment où vous y penserez le moins, l'abîme ne s'entr'ouvre sous vos pas ; ou elle vous donne une réponse douteuse, et alors humiliez-vous encore et éclaircissez promptement ces doutes: quand on court des risques si affreux, c'est une démence de se rassurer sur un peut-être ; ou enfin elle ne vous reproche rien, et alors même humiliez-vous encore et tremblez : car *nescit homo utrum amore an odio dignus sit*. Saint Paul lui-même tremblerait à cette question: *Nihil mihi conscius sum; sed non in*

hoc justificatus sum. Et ainsi, quelle que soit la réponse de votre conscience, humiliez-vous toujours et faites rentrer tout orgueil et toute présomption dans la poussière.

Mais allons plus avant encore, mon cher confrère. J'ai une troisième question à vous faire : Supposé que vous soyez aujourd'hui digne du ciel, ne vous rendrez-vous point un jour digne de l'enfer ? Terrible question, mon frère, qui a de quoi vous humilier à jamais ; car eussiez-vous révélation de votre justification présente, toujours serait-il incertain si vous persévérerez jusqu'à la fin ; que dis-je ? si vous persévérerez une année, un mois, un jour, une heure ; il ne faut qu'un moment, un moment de faiblesse ; il ne faut qu'un péché mortel, quel qu'il soit, rien qu'une pensée d'orgueil, témoin les anges rebelles ; qu'une médisance, une impureté, selon saint Paul ; rien qu'un désir, un regard, selon Jésus-Christ. Et qui ne craindrait le germe fécond de tous les vices, que nous portons en nous ? Qui ne craindrait l'orgueil plutôt captivé qu'anéanti, la volupté plutôt assoupie qu'éteinte ? Qui ne craindrait certaines occasions délicates, certains instants malheureux, où le cœur faible, abandonné, se reconnaît à peine lui-même ? Hélas ! tant d'autres sont tombés, qui valaient mieux que nous ; et sur quoi fonderions-nous une plus grande assurance pour ce qui nous regarde ? Serait-ce sur la sainteté de notre état ? Mais dans le sanctuaire, comme ailleurs, qui ne

veille pas sur soi est exposé à l'enfer. Adam est tombé au paradis, les anges dans le ciel, Judas dans la compagnie de Jésus-Christ. Serait-ce sur le bien que nous avons fait ? Mais eussions-nous, comme les apôtres, tout quitté pour Jésus-Christ, comme eux, évangélisé les peuples, opéré des miracles, nous n'avons qu'à jeter les yeux au fond des enfers et nous y verrons un prêtre qui a fait tout cela, Judas, l'apôtre de Jésus-Christ. Serait-ce sur les grâces que nous avons reçues ? Mais des millions d'anges en avaient reçu plus que nous, ils étaient libres de toute passion, et ils n'ont pas persévéré. Serait-ce sur une vie exempte de grandes fautes ? Mais pour être en voie de réprobation, il n'est pas requis de faire actuellement de grandes fautes ; c'est assez d'être tiède : *Incipiam te evomere ;* c'est assez de ne pas faire le bien qu'on doit faire ; l'arbre est condamné au feu par cela seul qu'il ne porte pas de bons fruits, le serviteur est jeté dans les ténèbres extérieures par cela seul qu'il a été inutile ; il n'a pas dissipé son talent, il a seulement négligé de le faire valoir : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* Après cela, chers confrères, qui aura de l'orgueil et de l'amour-propre ? qui se fiera en sa vertu ? qui ne fuira les occasions dangereuses ? Et c'est ainsi que la pensée de l'enfer pose le fondement de la vertu par une solide humilité. Voulez-vous savoir maintenant comment elle en élève l'édifice par les actes qu'elle donne le courage de pratiquer ? De-

mandez-le aux Paul et aux Xavier, aux Antoine et aux Hilarion, aux Arsène et aux Jérôme, qui ont puisé dans cette pensée l'énergie de tant d'héroïques sacrifices et d'une vie si sainte : *Ne.... ipse reprobus efficiar*. Demandez-le à la séraphique Thérèse, qu'a élevée jusqu'au sommet de la perfection l'effrayante image de la place qu'elle eût occupée aux enfers si elle n'eût embrassé la vie parfaite. Pour trouver facile tout ce que l'exercice de la vertu a de plus pénible, il n'y a qu'à se dire à soi-même, par un raisonnement bien simple : Si je ne suis pas un saint, je serai un réprouvé, point de milieu. Ou il faut subir ici-bas les peines attachées à la pratique de la vertu, ou il faudra subir, toute l'éternité, et ces feux qui dévorent, et ce désespoir qui accable, et ces remords qui déchirent. Or dans une pareille alternative, y a-t-il à balancer un instant ? Il est vrai, il m'en coûtera pour renoncer à l'amour de mes aises et de mes sensualités, de mon plaisir et de mon argent, pour souffrir en paix l'humiliation, le mépris et la contradiction. Mais qu'est-ce que tout cela comparé à l'enfer, où, si je ne suis pas un saint, je brûlerai toujours ? Il m'en coûtera pour rompre avec les jeux et les amusements frivoles, me séparer de telle société, garder la retraite, employer utilement tout mon temps, fixer ma légèreté, recueillir ma dissipation. Mais qu'est-ce que cela comparé à l'enfer, où, si je ne suis pas un saint, je brûlerai toujours ? Il m'en coûtera pour me former à l'esprit d'oraison,

me plier à une règle de vie, soutenir le travail continu d'un ministère sans attrait, partager mes moments libres entre la prière et l'étude. Mais qu'est-ce que tout cela, comparé à l'enfer, où, si je ne suis pas un saint, je brûlerai toujours ? Ah ! fallût-il me sevrer de tous les plaisirs, exercer sur mon corps les rigueurs de la plus austère pénitence ; fallût-il passer les jours et les nuits en prières, m'ensevelir tout vivant, me couper le bras, m'arracher l'œil, sacrifier biens et liberté, santé et vie, je ne devrais pas balancer un instant. Car qu'est-ce que tout cela comparé à l'enfer, où, si je ne suis pas un saint, je brûlerai toujours ? Ainsi, chers confrères, raisonne pleine de courage une âme qui a médité l'enfer ; ainsi raisonnait saint Augustin quand il suppliait Dieu de lui faire souffrir ici-bas le fer et le feu, pourvu qu'il lui fît grâce dans l'éternité : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.* Ainsi le comprenait cet ancien solitaire qui disait à un religieux ennuyé de sa caverne : « Ah ! mon fils, il faut que vous n'ayez jamais bien médité ce que c'est que l'enfer, dont vous vous préservez par là. » Ainsi l'ont compris tous les martyrs, tous les anachorètes, tous les saints pénitents ; car ce n'était pas une autre pensée qui les faisait monter sur les échafauds, fuir aux déserts, se cacher dans les monastères, pour poursuivre avec une ardeur invincible la grande affaire de leur perfection. Et, chose admirable, chers confrères, en même temps que cette pensée élève dans l'âme l'édifice de la vertu,

elle y met le comble par l'amour qu'elle inspire.

Quand je médite l'enfer, chers confrères, il me semble entendre autour de mon cœur comme un concert de voix qui le sollicitent à aimer. Je dois aimer d'abord, parce que l'enfer est de la part de Dieu une œuvre d'amour : proposition qui peut paraître étrange à l'irréflexion, mais qui n'en est pas moins incontestable. Supposons, en effet, qu'il n'y eût pas d'enfer, ou, si vous l'aimez mieux, supposons qu'il n'y eût pas d'enfer éternel, ce qui serait à peu près la même chose par rapport à l'ordre social, puisque l'enfer passager qu'on appelle le purgatoire empêche si peu de péchés. Qu'arriverait-il alors? Il n'y aurait plus de crainte de Dieu sur la terre ; et une société d'où aurait disparu toute crainte de Dieu, que serait-elle? La pensée seule en fait frémir. Adieu les lois naturelles, divines et humaines ; dépourvues de sanction, elles seraient foulées aux pieds. Adieu toute vertu ; l'homme, n'ayant rien à craindre après la vie présente et pouvant souvent ici-bas se livrer impunément aux désordres, se laisserait entraîner par ses passions sans frein, qui le précipiteraient dans le vice, le dégraderaient, l'aviliraient, le dégoûteraient de tout ce qui est bien. Adieu l'ordre et la paix sur la terre ; l'armée des méchants, grossie de tous ceux que retient aujourd'hui dans le bien la crainte de l'éternité, en ferait le théâtre de tous les crimes. Adieu le ciel ; il est douteux que Dieu

trouvât au milieu de ce chaos une âme qu'il pût y admettre. Or que vous en semble, chers confrères, serait-ce là un ordre de choses digne du Dieu bon? Non, sans doute, vous le comprenez. Dieu devait à son amour pour nous de placer l'enfer comme une barrière devant nos passions pour en arrêter les écarts ; il devait à la société de lui donner cette garantie d'ordre, il se devait à lui-même d'apposer à ses lois cette sanction, de laquelle naîtrait pour tout homme qui réfléchit la nécessité de gagner le ciel. Donc, écrions-nous avec saint Chrysostome : « Soyez béni, mon Dieu, non plus seulement de ce que vous nous avez préparé les délices du ciel, mais de ce que vous avez creusé devant nous les abîmes de l'enfer. Par là, vous nous avez fait du bonheur une nécessité, et votre colère a servi les desseins de votre amour. » De cette considération frappante d'évidence, jaillit, comme une conséquence d'un principe, une nouvelle invitation à aimer. Car si l'enfer n'est qu'une invention de la charité de Dieu pour nous affermir par la crainte de sa justice dans l'amour de sa bonté, il faut donc que Dieu fasse grand cas de notre cœur et nous place bien haut dans son estime et son amour. Or lorsqu'un Dieu si élevé au-dessus de notre bassesse nous fait l'honneur de vouloir à tout prix être aimé de nous, pouvons-nous ne pas l'aimer et lui refuser un cœur qui lui est si cher?

Ce n'est pas tout, chers confrères. En méditant l'enfer, je me sens pressé d'aimer par cet argument

aussi incisif que simple : Il faut, ou brûler ici-bas du feu du saint amour, ou brûler éternellement dans les flammes de la divine justice. Point de milieu ; le dilemme est ainsi posé devant nous, et tous nos raisonnements n'y changeront rien. Or, dans une telle alternative, est-il cœur d'homme qui puisse hésiter en son choix? Rien de si cruel que l'enfer ; rien de si doux que l'amour.

Que dirai-je encore, chers confrères ? Ne comprenez-vous pas combien nous devons aimer Dieu, pour la bonté infinie qu'il nous témoigne, en nous faisant réfléchir à l'enfer pendant cette retraite plus sérieusement que tant d'autres, en nous manifestant à temps ses vengeances et nous pressant avec tendresse de nous y soustraire ? Ne comprenez-vous pas combien il est aimable, le Dieu qui, pour nous préserver de l'enfer, a ébranlé les cieux et la terre, abaissé sa majesté, revêtu notre nature, prodigué les miracles, versé son sang, établi ses sacrements, qui ont la vertu de nous rendre nos droits au ciel, chaque fois que notre malice nous les fait perdre? Ne comprenez-vous pas combien nous devons aimer le Dieu dont les grâces, comme le long bras de sa miséricorde, vont ici prévenir des milliers de fautes que nous commettrions sans lui, là rechercher le pécheur après ses égarements, le couvrir et l'attendre à pénitence, nonobstant de continuelles rechutes ? O miséricorde de mon Dieu, que vous êtes mille fois aimable ! Si, sans vous laisser rebuter par ma malice, vous n'eussiez

arrêté le bras de votre justice qui demandait vengeance, je serais en ce moment au fond de l'abîme. Ah! ai-je un cœur, si tant d'amour ne me touche pas, si les yeux au ciel je ne m'écrie avec le prophète : *Misericordia tua magna est super me : et eruisti animam meam ex inferno inferiori.* O bonté divine, j'avais encouru votre haine, mérité vos vengeances ; vous me teniez suspendu, comme par un cheveu, sur l'abîme, vous n'aviez qu'à ouvrir la main, lâcher prise, et j'étais perdu : *Nisi quia Dominus adjuvit me, paulo minus habitasset in inferno anima mea.* Ah! que toutes les créatures vous bénissent : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.... quia eruit nos de inferno...., liberavit nos de medio ardentis flammæ.* Pour moi, je ne cesserai de le redire : C'est à la miséricorde du Seigneur que je dois de n'avoir pas été consumé : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.* Hélas! tant d'autres, après un seul péché, sont tombés dans l'abîme, et moi, plus coupable qu'eux, je respire encore, je puis encore éviter l'enfer. O bonté divine! ô prédilection ineffable! Touché de tant d'amour, ô mon Dieu, je ne veux plus faire de ma vie entière qu'un témoignage permanent de ma gratitude. Je devais être sacrifié à votre colère, je me sacrifierai à votre amour. Je devais vous maudire, je vous bénirai ; je devais vous blasphémer, je publierai partout vos louanges et votre bonté ; je devais souffrir toujours, je vous aimerai toujours.

SERMON

SUR

L'ABNÉGATION (1)

Non estis vestri.
I Cor., vi, 19.

Messieurs,

Le sacerdoce est essentiellement un état de dévouement et de sacrifice : un prêtre n'est point à soi, il est à son Dieu pour s'employer tout entier à le faire connaître et aimer ; il est à son évêque pour lui obéir ; il est, s'il occupe un poste secondaire, au pasteur sous lequel il travaille, pour seconder son zèle et exécuter ses ordres ; il est à ses confrères avec lesquels il cultive la vigne du Seigneur, pour leur rendre tous les services d'une charité attentive ; il est à tous les fidèles confiés à ses soins, pour exercer auprès d'eux tous les offices de son ministère, aller partout où ils l'appellent et se faire, comme l'Apôtre, le serviteur de tous ; il est à tout le monde, mais il n'est plus à lui : *Non estis vestri.* Un prêtre n'est plus à soi, sa volonté ne lui

1. On trouvera reproduits dans cet entretien quelques passages du sermon sur l'abnégation imprimé au premier volume, mais aussi de nouveaux points de vue et d'importants développements propres à cette seconde rédaction. C'est pourquoi nous avons cru bien faire, malgré ces répétitions, de la donner ici.

appartient plus, il doit l'avoir placée sous l'empire d'une règle de vie, sous le domaine de l'obéissance et à la disposition de tous les besoins de son ministère ; ses goûts et ses inclinations naturelles ne sont plus à lui, il doit les avoir sacrifiées sous le glaive de l'abnégation évangélique pour mettre tout son plaisir dans son devoir. Sa vie même n'est plus à lui, pas un moment qui lui en appartienne. Dès là qu'il est prêtre, c'est un homme public dont tout le monde doit pouvoir disposer, selon ses besoins, à tous les instants du jour et de la nuit ; c'est l'homme de Dieu, dont tout l'être doit être employé pour la gloire et selon le bon plaisir de son maître ; car il ne s'appartient plus : *Non estis vestri.*

Telle est, messieurs, la destinée du prêtre : n'être plus à soi, ne vivre plus pour soi, mais uniquement pour Dieu et pour les âmes. Noble destinée, digne d'un grand cœur ! Si, pendant que je vous la développerai, la nature aux vues basses et rétrécies ose se plaindre que ce dévouement entier, cette abnégation de soi est un continuel martyre, vous lui répondrez : « Tant mieux, il est digne d'un prêtre de faire de grandes choses pour son Dieu ; » et vous n'en écouterez qu'avec plus d'intérêt les preuves qui établiront que c'est là pour vous un devoir d'état, une nécessité de votre condition : *Non estis vestri.* Si elle vous objecte tout ce qu'il en coûte pour immoler sans relâche cet amour de soi auquel nous tenons par tant de fibres, cet amour de soi si

avide de plaisirs, si jaloux de ses aises, si ennemi de tout ce qui gêne ou fatigue, ennuie ou incommode, si fécond en désirs, si fertile en prétentions, vous lui répondrez: « Tant mieux, plus le sacrifice est grand, plus il sera digne de Dieu ; » et vous n'en saisirez qu'avec plus de zèle les preuves qui établiront que c'est là pour vous un devoir d'état, une nécessité de votre condition : *Non estis vestri.*

Oui, mes frères, il faut faire abnégation de soi. Pourquoi ? 1° Parce que l'amour de soi est un obstacle au salut du prêtre ; 2° parce que c'est un obstacle au succès de son ministère, parce que sans abnégation on ne peut être un bon prêtre ; sans abnégation, on ne peut être un bon pasteur. Deux réflexions auxquelles je réduis tout ce discours et qui me semblent contenir toute la retraite en abrégé; elles en sont comme le résumé, elles en renferment le fruit et le résultat.

PREMIER POINT

On ne peut être un bon prêtre sans faire abnégation de soi, et la preuve, messieurs, c'est que sans cela on n'en aura point la sainteté, on en remplira mal les fonctions, on n'en fera point les œuvres.

On n'en aura point la sainteté. Et ici, mes frères, j'en pourrais appeler au témoignage de Jésus-Christ lui-même : « Celui-là, nous dit-il, qui ne renonce pas à tout, qui ne se renonce pas soi-même, ne peut être, quoi ! messieurs ? mon prêtre ?

Non ; pas même mon disciple : *Qui non renuntiat omnibus,... non potest meus esse discipulus... Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.* Celui qui s'aime, se perd, dit-il ailleurs, et celui qui se hait, est le seul qui se sauve : *Qui amat animam suam, perdet eam : et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.* » Remarquez, mes frères : celui qui s'aime se perd ! Comment donc pourrait-il être le sauveur des autres ?

Aux paroles je pourrais joindre les exemples. L'exemple de ce même Jésus qui, selon la parole de saint Paul, n'a jamais recherché sa propre satisfaction : *Christus non sibi placuit;* et qui, selon l'énergique expression d'un Père, s'est dépensé tout entier pour nous : *Totus in usus nostros expensus;* l'exemple des apôtres qui pour répondre à leur vocation non seulement ont tout quitté, mais se sont devoués à une mort permanente : *Quotidie morior* ; mais ont immolé tout ce qu'il y a de plus intime en l'homme, et l'amour-propre avec sa passion pour l'estime, son horreur pour le mépris : *Ibant gaudentes, quoniam digni habiti sunt... contumeliam pati;* et le caractère avec ses saillies, et la volonté propre avec ses attaches. Pierre n'est plus présomptueux, il est le plus humble de tous jusqu'à recevoir la correction de son inférieur; Jean n'est plus vif et emporté jusqu'à appeler le feu du ciel sur une ville coupable, il est l'apôtre de la douceur et de la charité. On ne voit plus dans Thomas cette at-

tache à ses idées qui l'avait rendu incrédule, il a toute la simplicité de la foi. Je pourrais encore parcourir tous les fastes de l'Église et vous faire partout reconnaître les saints prêtres au sceau de l'abnégation qui ici change en bonté le naturel colère des Ignace, là convertit en zèle l'ambition des Xavier, ailleurs forme un modèle de douceur de l'impatience des François de Sales. Mais, laissant des détails qui nous mèneraient trop loin, je me contente d'interroger l'expérience et elle me répond que sans l'abnégation l'esprit du prêtre se dérègle, son cœur se gâte, et il n'est point en lui de vertu solide.

L'esprit se dérègle. Faute d'énergie pour le gouverner, on le laisse aller là où la vanité de ses pensées l'entraîne, où la curiosité l'emporte, où l'imagination l'égare, où l'empressement naturel le précipite. De là point d'oraison, point de recueillement, point de vie intérieure; de là le dégoût des exercices de piété, les distractions à l'autel, au saint office, l'irréflexion dans la conduite, le trouble et l'agitation dans l'âme, on respecte ses caprices, on suit en esclave tous ses goûts; de là tantôt une vie oisive et frivole, la théologie non étudiée et par conséquent bientôt oubliée; tantôt un travail opiniâtre et démesuré, et le plus souvent des études étrangères à notre état, faites sans ordre au détriment des connaissances nécessaires. On a pour lui une estime aveugle qu'agrandissent sans mesure les illusions de l'amour-propre; de là ces égards

qu'on se croit dus, cette confiance en ses lumières, cette hardiesse et cette promptitude à former ses jugements là même où ont douté les plus grands génies, cette vivacité à les défendre, cette opiniâtreté à les retenir sans vouloir jamais dire : « Je me suis trompé ; » de là ces arrêts prononcés en souverain sur tous les mérites et toutes les vertus, cette licence de la critique, ce goût de la raillerie et de la satire ; de là enfin ces mille prétentions de l'orgueil, cette jalousie qui ne peut entendre louer le prochain et lui retire les couronnes qu'il a méritées pour se les imposer à soi-même. Or, messieurs, enclin à de semblables écarts, comment l'esprit du prêtre sera-t-il un esprit chrétien, moins encore un esprit sacerdotal, propre aux exercices de la piété, si l'abnégation ne vient réprimer sa curiosité, recueillir sa dissipation, fixer sa légèreté, humilier sa présomption, confondre son audace ? Donc sans abnégation point de sainteté dans l'esprit du prêtre.

Et que dirons-nous de son cœur ? Ah ! dit le prophète : *Cor ejus congregavit iniquitatem sibi.* Là, l'amour de soi, non réprimé par l'abnégation, est comme une source malheureusement féconde d'où jaillissent tous les désordres, grands ou petits, selon les circonstances. On s'aime soi-même, et de là toutes les fautes puisqu'on ne pèche que pour se procurer quelque plaisir ou pour s'épargner quelque peine : *Hominis perditio amor sui*, dit saint Augustin. On s'aime soi-même, et comme dans toutes les positions il y a à souffrir, de là ce dégoût du poste

où la Providence nous a placés, ces menées sourdes ou ces sollicitations ouvertes pour passer à un autre poste, et à peine l'a-t-on obtenu, nouveau dégoût plus fort que le premier qui punit de ses inconstances le cœur sans abnégation : *Sua sibi pœna inordinatus animus.* On s'aime soi-même, et de là ces attaches qui captivent le cœur, ces désirs inquiets, vifs, empressés qui le troublent et le préoccupent; de là ces volontés contraires qui se choquent et se brisent comme les flots de la mer, ces mille petites passions dont les unes, violentes et impérieuses, s'impatientent, murmurent, éclatent si elles ne sont promptement satisfaites; les autres plus séduisantes, parce qu'elles sont plus cachées, attaquent en secret et triomphent à votre insu. Aujourd'hui, c'est l'envie qui veut tout ce qu'elle n'a pas ; demain, ce sera l'orgueil qui voudra dominer, monter plus haut, obtenir de l'estime ou des louanges ; tantôt c'est le goût d'une vie sensuelle et ennemie de la croix de Jésus-Christ, le goût du monde qui incline à des mœurs plus laïques qu'ecclésiastiques; tantôt c'est l'inflexibilité de caractère qui ne veut point céder et s'obstine davantage à mesure qu'on le contredit. O cœur de l'homme, de combien de passions n'es-tu pas le jouet, quand l'abnégation, comme une diligente sentinelle, n'arrête pas tes écarts!

Encore si quelques vertus couvraient ces faiblesses; mais non, messieurs, sans abnégation, il n'est point de vertu solide. J'en appelle à vous-

mêmes. Combien de fois n'avez-vous pas rencontré des prêtres qui, vus en passant, semblaient doux et humbles de cœur, parce que rien ne les contrariait; mais voilà qu'on heurte tant soit peu leur caractère, et à l'instant vous voyez jaillir l'étincelle de l'impatience ou la flamme de la colère! Voilà qu'on oublie par distraction les égards qu'ils se croient dus, qu'on leur en préfère un autre ou seulement qu'ils soupçonnent qu'on ne les estime pas ; et à l'instant l'orgueil qui s'indigne, l'humeur qui éclate, l'altération des traits et la vivacité des réponses vous révèlent ce qu'est la vertu sans abnégation : *Tange montes et fumigabunt.*

Combien de fois n'avez-vous pas rencontré des prêtres qui, vus en passant, semblaient être vraiment les vicaires de la charité de Jésus-Christ en terre, parce qu'alors ils pouvaient être charitables sans faire abnégation de soi! Mais voilà que pour pratiquer la charité, il faut se priver de quelque chose qui plaît, souffrir une contrariété, rompre une attache, passer par-dessus un amour-propre compromis; et à l'instant le cœur qui se glace, la main qui se ferme, les entrailles de bronze que n'émeuvent plus les misères du prochain vous révèlent ce qu'est la vertu sans abnégation.

Combien de fois, enfin, n'avez-vous pas rencontré des prêtres qui, vus en passant, semblaient la piété même, parce qu'alors la piété ne leur demandait aucun sacrifice ! Mais suivez-les

dans le détail de leur conduite. Une vie sans règle, par conséquent les exercices de piété omis ou mal remplis, par conséquent toutes les actions faites à contretemps selon le caprice du moment, par conséquent le temps perdu ou mal employé vous révèlent ce qu'est la vertu sans abnégation. Partout vous voyez l'homme en eux; la contradiction les irrite, la souffrance les désole, la prospérité les élève, l'adversité les abat, la joie les enivre et les transporte, la peine les déconcerte et les décourage. Ils feront peut-être encore quelques bonnes œuvres que le monde préconisera, où ils se complairont eux-mêmes; mais Dieu les réprouvera parce qu'ils croient travailler pour lui, et ils ne travaillent que pour eux; ils croient avoir du zèle, et ils n'ont que de la vanité. Ainsi, messieurs, sans l'abnégation point de vertu solide, ainsi sans l'abnégation on n'a point la sainteté du prêtre. J'ai ajouté qu'on en remplit mal les fonctions.

Et pour commencer par la plus auguste, comment, sans abnégation, monter tous les jours au saint autel? Cet esprit distrait et comme perdu dans la dissipation qu'on n'a pas le courage de lui interdire, est-il bien propre au recueillement des saints mystères? Et ce cœur que Dieu ordonne de lui offrir en sacrifice en union avec la sainte Victime, ce cœur si rempli d'attaches, si plein de lui-même, est-il une hostie convenable pour le Dieu qui hait la rapine dans l'holocauste et ne veut point des cœurs partagés? Comment tous les jours faire

monter sa parole jusque dans le ciel et laisser ramper son âme sur la terre? Comment tous les jours loger le Dieu de sainteté dans une demeure dont l'amour-propre a le domaine au moins par moitié : *Quæ societas lucis ad tenebras, Christi ad Belial?*

Si de l'autel je passe à la chaire de vérité, qu'y fera encore le prêtre sans abnégation? Tantôt trop lâche pour faire violence à sa paresse, mais assez présomptueux pour compter sur un mérite souvent rien moins que réel, il va sans préparation jeter au peuple les fruits prématurés d'une imagination errante; tantôt, avide de gloire, il donne dans l'excès contraire. Avant de parler, il s'inquiète et se trouble : Que dira-t-on de moi? qu'en pensera-t-on? De là plus d'oraison et une préoccupation qui le suit partout jusque dans ses fonctions les plus saintes.

Est-il dans la chaire sacrée : ses traits, ses manières trahissent son cœur, révèlent à tous qu'il se recherche lui-même plutôt que le salut des âmes; et dès lors tout le fruit du discours est perdu. Encore si le mal se bornait là; mais, ne sachant pas se maîtriser lui-même, il quitte le zèle du ministre pour se livrer aux emportements de l'homme. Il reprend, mais sans égards et sans ménagements; il s'élève contre le vice, mais avec les saillies du caractère et les fougues de l'humeur; il rappelle les âmes égarées, mais avec les paroles dures d'un maître en colère, et non point avec la

tendresse d'un père; et par là il éloigne et dégoûte les peuples de la religion en donnant à croire qu'il confond la haine des pécheurs avec la haine des vices.

Descendu de la chaire sacrée, je le considère dans les autres fonctions de son ministère. Ici on le mande près d'un malade aux prises avec la mort; mais, comme il faudrait faire abnégation de soi pour s'y rendre, il en renvoie, s'il le peut, la charge à un confrère. Celui-ci la lui renvoie à son tour, et quelquefois, chose horrible à penser! la pauvre âme, pendant qu'on se la jette ainsi l'un à l'autre, tombe au fond de l'abîme, faute d'avoir trouvé une main secourable pour l'introduire dans le ciel; ou si, ne pouvant en remettre le soin à personne, il consent à s'y rendre, il diffère, attendant le moment de ses aises, et cependant le moribond délaissé va redire aux enfers étonnés la négligence du prêtre qui l'y a laissé tomber; ou, enfin, s'il devance la mort près du malade, il vient une fois comme par grâce, et maintenant, pour longue que soit la maladie, on ne le reverra plus, cela l'ennuie. « J'ai fait mon devoir! dit-il, que le malade fasse le sien! » comme si ce n'était pas un devoir pour un père de visiter souvent ses enfants malades, pour un ami d'aller consoler les douleurs de son ami souffrant.

Là c'est un enfant peu intelligent ou un homme fait qui ne l'est guère davantage. Pour les instruire, il faudrait leur digérer le pain de la doc-

trine, étudier toutes les issues par où on pourrait le faire entrer dans leur esprit et l'y insinuer doucement ; il faudrait de la patience, des exercices répétés ; en un mot, il faudrait faire abnégation de soi.

C'est pourquoi ou on ne les instruit point, ou l'on se contente d'entasser dans leur mémoire quelques mots incompris, en laissant leur intelligence tout aussi pauvre de vérités. Ailleurs, c'est une âme juste qui voudrait se justifier encore et puiser dans les eaux de la piscine sacrée une pureté nouvelle; mais l'écouter si souvent fatigue, et l'on condamne à languir à terre dans une piété commune des âmes que Dieu voulait élever à la plus éminente sainteté.

D'autres fois, c'est un pécheur repentant qui voudrait déposer le poids de sa conscience dans le sein d'un confesseur ami ; mais, pour aller l'entendre, il faudrait quitter une société qui amuse, manquer une partie de plaisir ; et on aime mieux laisser là le pécheur languir pendant de longues heures aux risques de laisser passer le moment de la grâce qui lui parle au cœur. O prêtre bien indigne de ce nom, pour cette âme votre Dieu a sacrifié sa vie, et vous ne savez pas sacrifier un divertissement, une jouissance ! A jeun et fatigué du chemin, Jésus-Christ a oublié la nourriture pour aller attendre la Samaritaine au puits de Jacob, et vous, son ministre, vous condamnez le pécheur à souffrir avec la honte d'un pénible aveu votre dureté et vos délais ! Vous devriez, comme le père du prodigue, aller au-devant de lui et le serrer dans vos bras, et, comme le mau-

vais riche, vous goûtez peut-être à loisir les plaisirs de la table, tandis que non pas Lazare, mais votre fils plus pauvre encore et plus malade gémit à la porte de votre tribunal. Vous devriez, comme le bon pasteur, courir après la brebis égarée, et ici c'est la brebis qui vient chercher le pasteur ; et encore le pasteur cruel la laisse attendre à l'entrée du bercail. Enfin, elle arrive, l'heure tant désirée ; on prête l'oreille au pécheur, mais bientôt l'amour-propre s'ennuie de ces fonctions où il n'est pas payé comptant, et dès lors on corrige avec aigreur, on reprend avec dureté, plus d'onction dans les consolations, plus de sagesse dans les conseils, plus d'esprit de Dieu dans les exhortations.

Peut-être ce prêtre si peu propre aux fonctions du ministère conviendra mieux aux bonnes œuvres par lesquelles la foi et la charité chrétiennes se sont illustrées dans tous les siècles. — Non, messieurs. Rien de grand ne se fait dans l'Église que par l'abnégation de soi : c'est l'abnégation de soi qui a sauvé le monde sur le Calvaire, c'est en portant par toute la terre l'abnégation de soi que les apôtres ont commencé, continué, consommé leur mission, *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.* Si saint Pierre et saint Paul, avant de venir à Rome, eussent calculé si le poste était agréable, s'ils y auraient bon logement, bons revenus, bonne société, Jupiter du haut du Capitole eût continué de régner sur le monde ; mais ils ont dit, ces hommes d'abnégation,

on nous mettra en prison, on nous chargera de chaînes, on nous martyrisera, le poste est bon, allons : *Eamus... ut moriamur;* ils sont venus, ils y ont planté la croix, ils ont versé leur sang à ses pieds, et le sol fécondé a produit la plus riche moisson, et Rome chrétienne est devenue la capitale d'un empire dont l'étendue n'a d'autres limites que celles du monde, la durée d'autres bornes que celles des siècles, et comment, mes frères, les hommes apostoliques de tous les temps ont-ils fait de grandes œuvres? Interrogez l'histoire, elle vous montrera partout l'abnégation de soi créant, dirigeant, consommant toutes les œuvres de zèle; c'est là le secret des prodiges, c'est le moyen de conduire à bonne fin toutes les saintes entreprises. Quand les peuples voient un prêtre qui fait entière abnégation de soi, qui n'a d'autres intérêts que ceux de Jésus-Christ et de son Église, d'autre prétention que d'être humble et pauvre, d'autre ambition que de sacrifier pour le salut des âmes son repos, ses biens, sa santé, sa vie même, ils ne tiennent pas contre un pareil spectacle, ils se disent à eux-mêmes qu'il y a là quelque chose de divin, qu'elle ne vient point de la terre la religion qui forme un tel prêtre; et ne voyant plus l'homme en lui, mais le ministre, ils l'écoutent comme l'oracle du ciel, le respectent comme l'ange du Seigneur : son dévouement électrise toutes les âmes, échauffe jusqu'aux plus tièdes, et provoque de généreux sacrifices, à l'aide desquels il con-

somme toutes les œuvres que son zèle a conçues, et l'embellissement du lieu saint, et la pompe du culte, et l'instruction des ignorants, et le soulagement des pauvres et des malades. Plus il donne, plus il reçoit de quoi donner. Semblable à ces fleuves qui, prenant leurs sources aux plus hautes montagnes, reçoivent toujours les eaux avec la même abondance qu'ils les répandent, chose merveilleuse, il se féconde par son effusion même, parce que les peuples voyant en lui l'agent désintéressé de la Providence lui apportent sans cesse, soit par crainte qu'il ne manque du nécessaire, soit pour faire couler par lui leurs aumônes sur les besoins que son intelligente charité sait être les plus pressants. Demandez quelque chose de semblable au prêtre qui ne fait pas abnégation de soi : il vous répondra que c'est impossible ; oui, certes, cela est impossible à lui, parce que faute d'abnégation il n'a ni la confiance ni la considération nécessaires au succès ; les peuples ne voient en lui que l'homme avec ses faiblesses, dans sa place qu'un moyen de vivre à son aise, dans ses discours que des formules d'usage, dans ses fonctions que des actes mercenaires, dans tout son ministère enfin qu'un vil métier qu'il exerce moins pour le salut des âmes que pour son propre intérêt, et ils n'ont garde d'aller chercher au ciel l'origine d'une mission qu'ils voient remplir d'une manière si terrestre. Si saint Vincent de Paul n'eût fait preuve permanente d'abnégation, si on eût remar-

qué en lui quelque attache à ses intérêts, à ses aises, à sa gloire, croyez-vous qu'il eût pu faire toutes les grandes œuvres qui ont immortalisé sa mémoire? Non, messieurs, un peu moins d'abnégation, et la charité de l'homme de Dieu, frappée de stérilité, n'eût trouvé dans les âmes ni générosité, ni dévouement pour le seconder, parce que le monde n'accorde son estime et sa confiance que là où il voit abnégation de soi; il n'y a, à ses yeux, rien de grand, rien de beau sans cela; d'où je conclus que sans abnégation on n'est bon à rien, on ne fait point les saintes œuvres du prêtre, on en remplit mal les fonctions, on n'en a point la sainteté. On ne peut être un bon prêtre, vous venez de le voir; on ne peut pas plus être un bon pasteur. Sujet de la seconde partie.

SECOND POINT

Pour réussir dans le gouvernement des paroisses, deux conditions sont nécessaires : il faut dans le cœur des peuples l'amour pour le pasteur, et dans le cœur du pasteur le zèle pour le salut des peuples. Car en vain le pasteur aura du zèle s'il n'est aimé, et en vain il sera aimé s'il n'a du zèle. Or sans l'abnégation, le pasteur ne se fera point aimer de son peuple; sans l'abnégation, il n'aura point pour lui un zèle constant et sage.

Il ne se fera point aimer. Je le vois arriver au milieu de son troupeau, ce prêtre sans abnégation. Il commence par examiner si le poste lui convient,

quels en sont les agréments ou les peines, les avantages ou les incommodités ; et dans un ministère qui est tout pour Dieu et pour ses frères, il n'a égard qu'à ce qui l'intéresse lui seul. Le peuple s'en est aperçu et déjà il a pu se dire : Voilà un prêtre qui s'aime lui-même et non pas le troupeau, qui vient chercher ses aises et non pas nos âmes. Premier préjugé bien peu propre à concilier au pasteur l'amour de son peuple. Mais que sera-ce quand il leur présentera la liste de ses prétentions ; tantôt sa demeure à embellir ou étendre, tantôt ses revenus à augmenter ; aujourd'hui une chose, demain une autre. « Nous sommes pauvres, lui crieront ses ouailles ; à peine nos pénibles travaux nous apportent le nécessaire.— N'importe, je vous quitte si vous me refusez. » Ce peuple pieux se mettra peut-être à la gêne pour satisfaire l'impitoyable pasteur ; mais autant il donnera de ses fonds, autant il retirera de son amour. Que sera-ce quand on le verra portant en chaire les saillies du caractère, les emportements de l'homme au lieu du zèle du ministre, la parole dure d'un maître en colère au lieu de la tendresse d'un père et donnant à croire à tous qu'il confond la haine du pécheur avec la haine du vice. Que sera-ce surtout quand, pressé par l'inconstance naturelle à un cœur sans abnégation, il leur laissera connaître le désir de les quitter pour porter son ministère à un autre peuple ? Le moyen alors qu'ils aiment un homme qui lui-même les aime si peu ; qu'ils voient un pas-

teur dans celui qui veut s'enfuir du bercail, un père dans celui qui cherche à abandonner ses enfants! Et n'en vînt-il point là, chers confrères, impossible, sans faire abnégation de soi, de conquérir et de conserver l'amour de son peuple. Que faut-il, en effet, dans un pasteur pour être aimé de ses ouailles? Au milieu de toutes les vicissitudes de peines et de joies qui se partagent la vie humaine, il est tenu d'être toujours le même, le même dans tous les temps, le même envers toutes les personnes. A tous les instants, il lui faut être prêt à écouter le pécheur, à consoler, à exhorter le malade; à tous les instants, il doit à ses ouailles un accès facile, un abord aimable, par la raison que les cris des enfants doivent toujours trouver entrée à l'oreille et au cœur des pères. Il se trouve dans un de ces moments où l'âme triste et abattue, appelant le repos et la solitude, sent un éloignement presque invincible pour les affaires et le commerce des hommes; n'importe, on l'assiège de toutes parts. Ici, c'est un conseil à donner, là une plainte à recevoir. S'il veut être aimé, il faut que, faisant taire la nature, il prête à toutes les paroles de son peuple une oreille aussi attentive et aussi bienveillante que si le goût propre le portait à les entendre. Il a appris une de ces nouvelles accablantes qui jettent l'inquiétude dans l'esprit, la désolation dans le cœur; n'importe, on vient lui parler de mille affaires étrangères. S'il veut être aimé, il ne lui est pas permis d'être moins aimable dans l'accueil,

moins doux dans les paroles, moins agréable dans les manières. Sa patience vient d'être mise à l'épreuve par un caractère âpre et difficile qui l'a contredit ; n'importe, s'il veut être aimé, il n'en doit rien laisser paraître au suivant ; celui-ci en est innocent et n'en doit pas porter la peine. La moindre parole vive qui échapperait en ferait un cœur ulcéré. Nous sommes occupés d'affaires importantes et difficiles ; la moindre distraction va rompre le fil de nos idées ; un fidèle est là qui demande à être entendu. Que faire ? Renvoyer brusquement ? Non, il faut tout quitter à l'instant, accueillir avec bonté, écouter avec patience, et que Dieu seul connaisse la répugnance intérieure. Je sais qu'il est des personnes d'un caractère qui ne nous revient pas, à manières singulières qui nous déplaisent ; mais, comme pasteurs, nous devons leur montrer la même sérénité que si c'était une personne chère ou notre meilleur ami. Je sais qu'il en est dont la conversation basse comme la naissance ne nous offre rien que d'insipide ; mais, comme pasteurs, nous devons nous rapetisser avec elles et nous mettre à leur portée, descendant par charité dans tous leurs petits intérêts qui sont pour elles une plus grande affaire que la marche des États et des empires. D'autres fois, il se rencontre des esprits étroits, scrupuleux, qui nous fatiguent par des détails importuns, et il faut comprimer l'ennui au dedans sans en rien laisser paraître au dehors ; des esprits grossiers, sans intelligence,

où l'on n'insinue la doctrine qu'en redisant souvent ce qu'on a dit cent fois, et il faut le redire sans prendre le ton de l'impatience ou du mécontentement ; des volontés dures et opiniâtres que depuis longtemps on essaye en vain d'amollir ou de redresser, et il faut continuer la tentative sans proférer une parole qui ressente l'aigreur ou la dureté. Souvent aussi, car pourquoi nous dissimuler nos torts ? nous nous formons des préjugés contre des personnes d'ailleurs estimables, et alors tout nous choque en elles, le ton, l'air, la manière, peut-être des riens dont nous aurions honte de nous plaindre. Encore ici, il faut commander à son humeur et cacher sous des dehors aimables des préventions odieuses. En un mot, le pasteur doit se faire tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ, ne point distinguer le Gentil d'avec le Juif, le Barbare et le Scythe, l'esclave et l'homme libre, mais n'envisageant que Jésus-Christ qui est tout en tous, montrer à tous, dans la sainte joie de son visage, le bonheur d'un père toujours aise d'être environné de ses enfants, et ne jamais rebuter personne par un air de chagrin et de noirceur. Autrement on dira de lui que c'est un homme à caprices, dont il faut savoir choisir les moments pour être bien venu ; un homme à prédilection qui réserve un accueil aimable pour ses favoris et n'a que des rebuts à donner aux autres. Or, mes frères, pour conserver en toute circonstance cette inaltérable amabilité, ne faut-il pas une abnégation continuelle de soi,

de son caractère, de son humeur et de ses goûts?

Mais si l'abnégation seule peut concilier au pasteur l'amour de son peuple, elle seule aussi peut donner à son zèle la constance et la sagesse qui en assurent le succès. On a vu souvent des pasteurs brûlants de zèle qui, dans leur sainte ardeur, se consumaient de fatigue, tonnaient contre le vice et faisaient trembler les pécheurs. A voir de si beaux commencements, on eût dit des apôtres qui allaient convertir un autre monde. Mais je n'ai fait que passer, et toutes les espérances s'étaient évanouies. Ces pasteurs n'avaient pas d'abnégation, et leur zèle s'est rebuté ; ils n'avaient pas d'abnégation, et leur zèle les a égarés. Il en est toujours ainsi, messieurs ; sans l'abnégation, ou le zèle se rebute ou il nous égare. Il se rebute : ils ne sont pas rares dans la vie, ces jours de ténèbres et d'ennui, où tout déplaît, tout est à charge, où la chaire, le tribunal, la visite des pauvres et des malades n'offrent plus rien que de rebutant et d'insipide, où nous voyons partout la dureté de la croix et nulle part nous n'en trouvons l'onction. Or si dans ces moments l'abnégation ne nous a pas appris à surmonter la nature pour aller où le devoir nous appelle, à suivre les principes invariables de la foi et non point l'attrait inconstant du goût sensible, voilà notre zèle mort dès la première épreuve. Que sera-ce donc quand mille causes étrangères viendront le traverser ? Ici, ce sont des privations pénibles qu'il faut s'imposer, une vie laborieuse et re-

tirée à laquelle il faut se résoudre. A cette vue, si l'on n'est homme d'abnégation, la première ardeur se refroidit, le zèle se glace, et l'on recule de frayeur dans cette même carrière où l'on s'était élancé avec un si noble courage. Là, ce n'est point la gêne qui effraye; déjà le pasteur intrépide avait cultivé par de pénibles travaux et arrosé de ses sueurs le champ confié à ses soins ; mais voilà que le sol infidèle ne donne que des ronces là où avait été semé le plus pur froment. A ce spectacle de stérilité, on s'afflige, on se désole, on abandonne tout en maudissant la terre ingrate qui a frustré notre vanité de ses espérances. On se recherchait soi-même en faisant l'œuvre de Dieu ; comme on ne s'y trouve pas, on croit tout perdu, et l'on refuse de comprendre que la grâce a ses moments qu'il faut savoir attendre et que ce n'est point à l'homme à commander aux nuées de répandre sur la terre cette rosée salutaire qui la féconde. Ailleurs le pasteur plus heureux avait vu ses travaux couronnés des plus étonnants succès : il avait arrêté le débordement de la corruption, ramené les pécheurs, instruit les ignorants ; mais il n'a pu venir à bout d'un dernier désordre, et, offensé de la résistance, il s'est renfermé dans une sombre et mélancolique inaction ; mais une rivalité est survenue, il a eu le dessous, un de ses projets a été contredit, il a échoué, et la vanité mortifiée a éteint le zèle ; mais on n'a pas apprécié son mérite à sa valeur juste ou prétendue, on l'a déprécié, peut-être même calom-

nié, et l'amour-propre humilié a perdu courage.

Ainsi se rebute tout zèle qui n'est pas soutenu par l'abnégation ; mais, fût-il assez fort pour ne pas se rebuter, il ne serait point assez sage pour nous conduire et nous égarerait étrangement. Et qui pourrait dire, chers confrères, tous les écarts du zèle sans abnégation ? Voyez-le, ce pasteur d'un caractère ardent et bouillant qui n'a pas appris de l'Apôtre qu'il faut être sobre jusque dans la sagesse, savoir commander même à son zèle et l'arrêter quelquefois dans sa course trop précipitée ou peu réfléchie. Il croirait n'avoir point de zèle, s'il n'attaquait en aveugle tel désordre qu'il aperçoit, s'il ne le poursuivait à toute outrance, s'il ne heurtait de front tous les obstacles. On a beau lui représenter qu'il y a des intérêts délicats à ménager, qu'une démarche inconsidérée va aigrir les esprits, irriter les cœurs et peut-être faire manquer l'œuvre qu'une sage patience finirait ; il n'écoute rien, il ne veut pas comprendre qu'il est des maux sur lesquels il faut savoir se contenter de gémir dans le secret en attendant le moment favorable, que la plaie qu'on veut fermer trop promptement s'envenime et devient plus dangereuse qu'auparavant. Si l'on s'oppose à ses téméraires procédés, il se fait un faux point d'honneur de l'emporter et estime la cause de Dieu compromise s'il recule d'un pas. De là des troubles et des discordes qui décrient le ministère et paralysent ses travaux. Cet autre, entreprenant la réforme de tous les abus à la fois,

veut réduire en réalité la perfection idéale qu'a enfantée son esprit. Alors, étranges écarts du zèle sans abnégation! attaché à ses idées, il ne prend conseil que de lui-même; et, sans interroger les sages ni écouter l'expérience, il forme mille entreprises indiscrètes dont l'issue toujours funeste livre la religion aux railleries des méchants; il change, il déplace, il détruit tout ce qu'ont fait ses devanciers et met le désordre partout sous prétexte d'y rétablir l'ordre, d'y faire régner la perfection. Ce troisième, plus sobre de réforme, entreprend moins à la fois; mais, avide d'un trop prompt succès, il mêle dans tout ce qu'il fait la précipitation et l'empressement, l'agitation et le trouble, conseillers de l'imprudence; il ne connaît point ces sages tempéraments qui préparent peu à peu le bien solide, et qui, comme la sagesse divine, conduisent toutes choses à leur fin par une marche non moins douce que ferme. D'autres fois, il sacrifie les fonctions de devoir pour celles qui ne sont que de conseil, quitte les fonctions obscures pour se livrer aux plus éclatantes, néglige les œuvres de son ressort pour se mêler de ce qui ne le regarde pas; en un mot, il n'est point d'écarts où ne puisse donner le zèle sans abnégation et son ardeur même ne fait que le rendre plus dangereux.

Tout dépend donc de l'abnégation, mes frères; tout, et la sainteté du prêtre, et le digne exercice de ses fonctions, et le succès de toutes ses œuvres, et l'amour des peuples, et la constance du zèle, et la

sagesse des démarches. Tout dépend de l'abnégation: et la gloire de Dieu, et l'honneur de l'Église, et le salut des fidèles, et le salut des pasteurs. Il est digne de vous, messieurs, d'entendre ce langage. Ç'a toujours été la gloire de l'Église de France de produire des prêtres à la trempe énergique, qui savent faire abnégation d'eux-mêmes pour se dévouer à la gloire de Dieu et au bien de leurs semblables. Il y a dans le caractère français quelque chose de grand et d'élevé qui se prête à ces hauts sentiments ; et, lorsque le motif sublime de la religion vient exalter encore cette générosité naturelle, on est capable de tout. C'est l'abnégation de soi dans le clergé français qui, depuis le commencement de la monarchie, a fait les plus pures gloires du royaume, civilisé nos pères, adouci leurs mœurs, conservé dans les monastères les lettres et les sciences, élevé nos églises, bâti nos hôpitaux, fondé tant d'institutions chères à l'humanité, secouru toutes les misères, consolé toutes les douleurs; c'est l'abnégation de soi qui, plus spécialement au XVIIe siècle, a illustré l'Église de France par tous les genres de dévouement, et envoyé aux deux Indes tant d'apôtres qu'elle allait chercher jusque dans les plus illustres familles, un Laval, un d'Urfé, un Caylus, un Cicé, qu'aidaient en se dépouillant de leurs biens un commandeur de Sillery, et tant d'autres dont les noms sont inscrits au livre des justes ; c'est l'abnégation de soi qui, au temps de nos malheurs, a enfanté tant d'héroïsme et fait

briller notre Église de tout l'éclat de l'Église primitive. O Église de France, Église célèbre entre toutes les Églises, te laisserons-nous déchoir de ton antique splendeur ? ta gloire s'éclipsera-t-elle entre nos mains ? Successeurs de tant de héros, de confesseurs et de martyrs, serons-nous une race dégénérée au lieu de continuer ces traditions antiques d'abnégation de soi et de dévouement au bien des autres ? ne léguerons-nous à nos neveux que les tristes exemples d'esprits étroits qui n'ont ni l'intelligence ni le courage du sacrifice ? Non, certes ; j'en atteste ces légions de missionnaires, vrais héros du dévouement, que l'Église de France envoie chaque année, les uns dans la Cochinchine où les attend la palme du martyre, les autres dans les pays plus reculés de la Mantchourie et de la Corée ; ceux-ci sous le ciel brûlant de la Guinée et de Madagascar, ceux-là aux îles lointaines de l'Océanie étonnée. Seule la France fournit plus de ces hommes magnanimes que toutes les Églises de la Catholicité ensemble. Vous serez dignes de cette noble Église, chers confrères, dignes de ces prêtres français aux généreux élans, à l'esprit de sacrifice. Ce sont vos frères dans le sacerdoce ; vous saurez vous immoler pour la patrie comme eux pour les nations étrangères. Jamais vous ne souffrirez que le sang des apôtres se refroidisse dans vos veines et cesse de faire battre vos cœurs de ces sentiments élevés qu'inspirent l'abnégation de soi et les magnifiques dévouements.

Amen.

SERMON

SUR

LA DÉVOTION A MARIE (1)

Honora... matrem tuam.
EXOD., XX, 12.

Messieurs, que vos cœurs se réjouissent, je viens vous parler d'un des sujets les plus doux et les plus aimables que puisse offrir la religion, de votre mère, non pas de cette mère selon la chair, dont vous tenez une vie périssable, mais de cette mère meilleure, plus puissante et plus tendre par les mains de laquelle passent tous les dons célestes, toutes les grâces que le chrétien reçoit depuis le berceau jusqu'à la tombe ; je viens vous parler de Marie. A ce nom tous les cœurs tressaillent, tout est joie et allégresse au ciel et sur la terre, parmi les anges comme parmi les cœurs chrétiens qui entendent la religion. Le nom de Marie est un nom tant aimable, nom plein de douceur, plus suave au cœur que le miel à la bouche, nom

1. Ce sermon est un sermon de retraite pour des séminaristes. On comprendra aisément que nous le reproduisions ici, en se rappelant que la dévotion qu'il recommande avec tant de doctrine et de piété ne convient pas moins et pour les mêmes raisons au prêtre qui exerce le ministère qu'au séminariste qui s'y prépare.

plein de charmes et tout à la fois plein de grandeur et de majesté, de perfection et d'excellence. Étudions-les, ces amabilités incomparables de Marie. Rien ne semble plus propre à donner à votre dévotion un nouvel élan. Voyons donc combien Marie est aimable considérée en elle-même. Ce sera le sujet du premier point.

Combien elle est aimable considérée dans ses rapports avec nous. Nous le verrons dans une seconde réflexion.

Daigne le ciel bénir un entretien aussi important ! Car si Marie est bien aimée ici, tout est gagné, cette maison sera édifiante, cette année sera sainte, toutes les vertus fleurissent avec la dévotion à Marie.

PREMIER POINT

On peut distinguer, messieurs, deux sortes d'amours : l'amour d'estime et l'amour de sentiment. L'amour d'estime naît d'une appréciation de l'esprit qui saisit avec ravissement quelque chose de sublime ou de parfait ; l'amour de sentiment, au contraire, naît directement du cœur qui est touché, attendri par un témoignage de bonté ou d'amour. Ainsi on aime d'un amour d'estime ce qui est beau et excellent en soi, et on aime d'un amour de sentiment ce qui est bon et avantageux pour nous. Or Marie possède en elle-même des qualités qui la rendent aimable de ce double amour.

1° Elle est digne de l'amour d'estime le plus

relevé ; et pour le comprendre mettons-la en parallèle avec tout ce qu'il y a de plus aimable, de plus propre à ravir le cœur au ciel et sur la terre. Il y a sans doute ici-bas des créatures sur lesquelles la main libérale de Dieu a répandu tant de grâces, tant de vertus, tant de belles qualités, qu'on ne peut se défendre de les aimer, et que souvent même le cœur ému s'écrie : « Oh ! si la créature est si bonne, que doit être le Créateur, principe et centre de toute bonté ! » Mais, quand il s'agit de Marie, il faut porter ses pensées plus haut que ce bas monde : la terre n'a ni bonté ni beauté qui lui soit comparable. Je m'élève donc jusque dans le ciel, jusqu'à l'assemblée des saints ; et là je considère ce qui me ravit le plus : c'est l'innocence d'un saint Louis de Gonzague, la douceur d'un saint François de Sales, la charité d'un saint Vincent de Paul, l'âme séraphique de Thérèse, le cœur tout de feu du grand Apôtre. Mais qu'est tout cela près de Marie ? Elle possède au degré le plus éminent tout ce que la plus haute vertu a de plus aimable, et est mille fois plus pure que Louis de Gonzague, mille fois plus douce que François de Sales, plus charitable que Vincent de Paul, plus brûlante que Thérèse, et plus aimante que Paul. Tout ce que la grâce a formé de plus ravissant en chaque saint, à quelque degré de perfection qu'il s'y trouve, est rassemblé en Marie seule comme les rayons au foyer, les ruisseaux à l'Océan ; en elle est la plénitude de tout don parfait, et par conséquent tout ce

que chaque saint peut nous inspirer d'estime et d'amour se doit en entier à Marie toute seule.

Si des saints nous nous élevons aux chœurs des anges, que d'amabilités se révèlent à nous ! qu'ils sont beaux ces princes de la cour céleste, beaux, d'une beauté que le temps ne peut flétrir, d'une beauté toute spirituelle comme Dieu même ! Mon âme se réjouit d'avance de ce qu'un jour elle pourra les contempler dans la sainte Jérusalem. Mais si les anges sont si aimables que leur vue seule sera une des jouissances du ciel, que doit être Marie leur reine et leur souveraine ! Si Dieu fait aux serviteurs des dons si magnifiques, combien plus aura-t-il donné à sa mère ! O trésor de sainteté ! O abîme de grâces ! O Océan de toute perfection ! Les anges eux-mêmes, tout accoutumés qu'ils sont aux splendeurs des saints, ne voient ce prodige qu'avec une admiration toujours nouvelle, et confessent que Marie les dépasse tous d'une distance incommensurable. Elle est plus belle que les archanges, plus puissante que les dominations, plus forte que les vertus, plus pure que les séraphins, plus embrasée d'amour que les chérubins. O Marie, il est donc vrai, vous êtes plus parfaite et par conséquent plus aimable que tous les chœurs des anges ; il est donc vrai, je dois vous aimer plus que toutes les créatures du ciel et de la terre, plus vous seule que tous les anges et tous les saints ensemble. Il y a plus, comme l'estime est la mesure aussi bien que la source de l'amour, je ne pourrai jamais vous

aimer assez ; car jamais je ne pourrai assez estimer ni comprendre les perfections qui sont en vous, et cette impuissance, ô Marie, fait mon bonheur parce qu'elle fait votre gloire. Il y a plus encore : comme vos perfections demeureront éternellement incompréhensibles aux plus hauts séraphins, jamais ces sublimes intelligences ne pourront vous aimer elles-mêmes autant que vous le méritez ; il n'y a que Jésus-Christ, qui, vous comprenant, puisse vous aimer de la sorte.

Mais, messieurs, s'il n'est ni anges ni saints qui puissent entrer en parallèle avec Marie, à qui donc la comparerons-nous pour nous faire quelque idée de ses incompréhensibles amabilités ? Il n'est, messieurs, au ciel et sur la terre qu'un objet de comparaison, parce que Marie n'a qu'une seule ressemblance : c'est Jésus-Christ le Verbe incarné. Il devait à lui-même comme Dieu et devait à Marie, comme fils, de réunir en sa mère toutes les perfections possibles, et de la former sur l'idée la plus belle qu'il pût lui-même concevoir ; autrement elle n'eût pas été une mère sortable à sa grandeur ; et comme il est lui-même toute perfection, il a dû retracer en elle toute sa ressemblance. Or ce qu'il a dû faire, il l'a fait : Marie est sa copie fidèle, son image, son expression la plus parfaite, avec cette seule différence que tout est par grâce en elle, tandis qu'en lui tout est par nature. De part et d'autre, mêmes perfections ; c'est la même sainteté, la même sagesse, la même puissance, sauf toutefois, messieurs,

ne dépassons pas les bornes de la vraie doctrine, sauf les proportions convenables, essentielles à l'union hypostatique. De part et d'autre, mêmes vertus; c'est la même douceur, la même charité, la même patience, la même humilité. De part et d'autre, mêmes privilèges; c'est la même exemption de tout péché originel et actuel, la même incorruptibilité dans le tombeau, la même résurrection, la même ascension, la même part aux honneurs de l'Église qui célèbre en Marie ce qu'elle célèbre en Jésus, sa conception et sa nativité, sa présentation et sa compassion, son assomption, son nom et son cœur. Par conséquent, tout ce qui nous ravit en Jésus doit nous ravir en Marie, et nous devons reporter sur la Mère tout le même amour que nous portons au Fils. Ces deux amours doivent se confondre en un dans tous les cœurs et y croître dans la même proportion. Plus on aime Jésus, plus on doit aimer sa ressemblance en Marie ; comme aussi plus on aime Marie, plus on doit croître dans l'amour de Jésus, le divin exemplaire dont elle n'est que la copie. O malheur à moi, si je n'aimais la ressemblance de Jésus en Marie, si vos perfections, ô mon Sauveur, qui me font fondre le cœur d'amour quand je les considère en vous, ne trouvaient en moi qu'indifférence quand je les vois représentées trait pour trait dans votre Mère !

Mais Marie n'a pas droit seulement d'être aimée d'un amour d'estime ; elle a droit encore à l'amour de sentiment le plus tendre et le plus fervent. Car

pour peu que nous fixions le regard sur cette auguste Mère de Dieu, nous trouverons en elle de quoi ravir notre cœur. J'y vois, premièrement, la bonté toute pure servie par la toute-puissance. Dieu, comme législateur souverain chargé de venger l'infraction de ses lois, est obligé de prendre à notre égard, quand nous tombons, un visage sévère et d'armer son bras d'une foudre menaçante; mais Marie n'a aucune justice à exercer, aucune qualité qui l'oblige à la moindre rigueur envers nous ; c'est la bonté pure, c'est la miséricorde même, c'est la douceur, la tendresse maternelle toujours et sans variation. Quelles que soient mes chutes ou mes misères, je puis avec confiance lever vers elle et mes yeux et mon cœur, jamais son visage ne me sera sévère, elle n'a que des regards de bonté et d'amour ; jamais son bras ne s'armera de la foudre, elle n'a aux mains que grâces à répandre. En elle rien qui éloigne, rien qui déconcerte ou épouvante ; tout, au contraire, attire et charme, inspire confiance et liberté; c'est une créature comme moi, un enfant d'Adam comme moi, une personne que Dieu a faite tout exprès pour être dans son Église la bonté pure, la mère de la miséricorde, le refuge des pécheurs, le secours et la consolation des chrétiens. Souvent, dans les autres créatures, la bonté est impuissante pour exécuter le bien qu'elle voudrait ; mais dans notre divine mère il n'en est pas ainsi. Son immense bonté a à son service la toute-puissance

même, toute-puissance, il est vrai, qui ne s'exerce que par la prière, mais qui n'en est pas moins efficace ; car elle obtient tout ce qu'elle veut, Dieu le Père ne pouvant rien refuser à sa Fille bien-aimée, Dieu le Fils à sa Mère, Dieu le Saint-Esprit à son Épouse, en sorte que tout ce que l'adorable Trinité peut par sa vertu, Marie le peut par sa prière. De là cette confiance des saints en Marie ; de là le monde plein de miracles opérés par son intercession ; pas un diocèse qui ne montre quelque chapelle où Marie n'ait signalé plusieurs fois la puissance de sa médiation. Ici, ce sont des morts ressuscités, des tempêtes calmées, des naufrages évités ; là, ce sont des victoires remportées, des guerres assoupies, des fléaux détournés, des tentations vaincues, des grâces obtenues. De là la prière : *Souvenez-vous, ô très douce Vierge, qu'on n'a jamais entendu dire qu'on vous ait invoquée en vain.* De là le pieux usage du chapelet introduit dans l'Église. Laissez-moi, messieurs, vous en redire sommairement l'origine ; j'aime à raconter les merveilles de notre Mère commune, et vous aimerez à les entendre.

Une hérésie infâme, rejeton indestructible des abominations de Manès, avait désolé le midi de la France ; la dépravation des mœurs marchait à la suite de l'ignorance, toute chair avait corrompu sa voie, la foi était morte, la raison même obscurcie par les vapeurs du vice, et la religion en s'exilant de ces malheureuses contrées les avait laissées dans

un abrutissement qui serait incroyable s'il n'était attesté par l'histoire. Comment réparer ces désastres ? Quelle main fera germer un sentiment religieux parmi des âmes si dégradées ? Les sueurs des hommes apostoliques arrosent en vain cette terre ingrate, la parole de Dieu est sans vertu. O Marie, vous seule le pouvez : astre bienfaisant, versez sur cette terre désolée vos bénignes influences et les morts revivront. Voilà qu'en effet l'apôtre du Languedoc, le grand Dominique, cessant de parler à des cœurs qui ne savent pas l'entendre, prend en main le chapelet pour appeler à son aide la Vierge-Mère ; il le récite avec amour, le fait réciter à ces malheureux qui peut-être ne connaissent pas encore celle qu'ils invoquent, et bientôt la foi reprend son empire, les esprits sont éclairés, les cœurs changés, et l'Église si longtemps affligée reçoit ses nouveaux enfants des mains de Marie.

Mais pourquoi aller chercher si loin des exemples? Les miracles abondent dans nos jours plus que dans les temps anciens ; car c'est le dessein manifeste de Dieu de renouveler, d'accroître et de dilater en ce siècle la dévotion à Marie. Qui ne connaît et ces milliers de prodiges obtenus par la médaille miraculeuse, et ces conversions plus prodigieuses encore, fruits de l'archiconfrérie du Cœur-Immaculé de Marie, et cette transformation subite d'un juif obstiné en un chrétien fervent? Oh ! qu'il est donc beau, qu'il est ravissant, propre à embraser le cœur, ce premier caractère de Marie,

la bonté pure servie par la toute-puissance, caractère tout spécial à cette auguste Mère de Dieu et qui ne convient à aucun autre, caractère si bien fait pour nous, si bien accommodé à notre faiblesse et à nos misères ! Ah ! si l'hérésie qui a voulu détrôner Marie de dessus nos autels eût réussi dans ses coupables projets, elle eût enlevé au christianisme son plus beau caractère, à l'esprit humain sa plus douce pensée, au cœur son espérance, à la terre sa consolation, je puis même dire, à la nature humaine sa gloire. Car, messieurs, et c'est là un nouveau trait qui me ravit en notre mère, Marie n'est pas seulement la bonté pure servie par la toute-puissance, elle est encore la gloire de notre nature : gloire, premièrement, en ce que par elle la nature humaine est exaltée au plus haut point de la grandeur, et gloire, en second lieu, en ce que, quoique élevée si haut, cette sublime créature ne dédaigne pas de nous aimer d'un amour immense.

Les habitants de Béthulie proclamaient Judith la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de son peuple ; mais combien plus justement devons-nous nous glorifier en Marie et lui dire dans l'enthousiasme de l'amour : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri!* Par elle et en elle, une simple fille d'Adam est élevée non seulement au-dessus de tout ce qui est créé, étant, comme Mère de Dieu, reine de l'univers, souveraine du ciel et de la terre ; mais encore

au-dessus de tout ce qu'il est possible à Dieu de créer et même de concevoir ; car, quelque perfection ou grandeur que Dieu communiquât à toutes les créatures possibles, il y aurait toujours entre Marie et elles la distance qui existe entre la reine et le sujet. Par elle et en elle, une simple fille d'Adam reçoit une surabondance de perfection, de grâce et d'excellence qui la rend digne d'être associée au Père pour produire son Verbe, au Verbe pour en être la Mère et le voir soumis à ses ordres, au Saint-Esprit pour en être l'Épouse. Par elle et en elle, une simple fille d'Adam occupe dans le paradis le plus beau trône après celui de Dieu et fait un des plus magnifiques ornements du ciel. O grandeur! ô grâce! ô gloire! Seigneur, votre toute-puissance est à bout ; vous pouviez faire un ciel plus vaste, une terre plus magnifique, un soleil plus brillant ; mais vous ne pouviez rien faire de plus grand que Marie. Or, messieurs, quelle gloire pour notre nature, et qui n'aimerait celle qui lui procure tant d'honneur? Oh ! quand verrai-je de la claire vue tant de grandeur et de majesté? Quand contemplerai-je face à face le chef-d'œuvre des mains du Créateur, l'immortelle beauté de la Mère de mon Dieu? Oh ! qu'il me tarde de mourir pour vous voir, ô Marie, et chanter avec les saints : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* Du moins, en attendant, je vous aimerai du fond de cette vallée de larmes, je vous louerai, je vous exalterai, je me réjouirai en vous ;

vous serez le centre de mon cœur, vous serez mon amour, vous serez mon tout avec Jésus. Et comment n'en serait-il pas ainsi quand je vous vois, de ce haut point de gloire où vous êtes placée, abaisser jusqu'à moi votre cœur et votre amour ? Oui, messieurs, Marie dans cette haute élevation n'oublie pas ses frères exilés. Elle nous fait l'honneur non seulement de nous aimer, mais de nous aimer de l'amour le plus tendre et le plus généreux ; nous avons tous une large place dans son cœur, personne n'y est à l'étroit. O consolante pensée ! Celle qui est dans le ciel, après Dieu et Jésus-Christ, au-dessus de tout ce qui est, de tout ce qui sera, de tout ce qui est possible, m'aime d'un amour immense ; tous mes intérêts sont les siens, et pour m'être utile rien ne lui coûte. L'Esprit-Saint a dit pour raconter l'amour de Dieu envers les hommes : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*. Mais on peut bien dire la même chose de Marie, et ajouter encore que, tandis que Dieu le Père, en donnant son Fils, n'a point souffert puisqu'il est impassible par nature, Marie, en immolant ce même Fils pour le salut du monde, a souffert plus que tous les martyrs, souffert des douleurs incroyables, des douleurs continuelles, depuis la crèche de Bethléem jusqu'à la croix du Calvaire : *Sic Maria dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*. Quand elle allaitait ce béni Enfant, elle pensait au fiel dont il devait être abreuvé ; quand elle donnait ses soins à ses mem-

bres délicats, à sa chair innocente, elle pensait aux fouets dont il devait être déchiré ; mais elle aimait les hommes, et pour eux elle faisait le sacrifice de ce Fils bien-aimé : *Sic Maria dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Quand ce Sauveur parcourait la Judée pour l'évangéliser, Marie, solitaire et recueillie, devançait par la pensée le baptême d'ignominie et de sang réservé à son Fils, buvait dans le même calice les humiliations et les opprobres ; et, quand de farouches soldats portèrent sur lui leurs mains meurtrières, l'amour dans son cœur faisait le même office et répétait tous les coups ; mais Marie aimait les hommes, et pour eux elle offrait le sacrifice : *Sic Maria dilexit mundum.* Elle monte au Calvaire avec une croix non moins pesante que celle de Jésus. O Marie, où allez-vous ? Le sacrifice est trop pénible ! Autrefois Dieu demanda bien à un père d'immoler son fils ; mais il épargna la tendresse d'une mère. Marie ne s'épargne point : elle monte d'un pas ferme et arrive au Calvaire. A la vue de ce qui s'y passe, des femmes vulgaires seraient tombées sous le poids de leur affliction, noyées dans les larmes, expirantes de douleur ; mais Marie aime le monde jusqu'à lui sacrifier son Fils, et voyez-la debout, dans la noble attitude de sacrificateur, ferme et tranquille au milieu de toute la nature ébranlée : *Sic Maria dilexit mundum.* O amour plus fort que la mort, plus fort que toute la nature ! O Marie, qui ne vous aimera, vous qui nous aimez jusqu'à

immoler votre Fils innocent pour nous coupables? Oh! que vous êtes donc aimable quand je vous considère en vous-même, alliant l'amour pour les hommes avec la plus haute grandeur, la bonté immense avec la toute-puissance sans bornes, plus parfaite que tous les saints, que tous les anges, semblable à Jésus-Christ même; mais vous n'êtes pas moins aimable dans les rapports que la piété établit entre vous et les hommes. Sujet d'une seconde réflexion.

SECOND POINT.

Les rapports de l'âme chrétienne avec Marie, messieurs, ne sont autre chose que les rapports d'un enfant chéri avec la plus tendre et la meilleure des mères. Ainsi l'a réglé Jésus-Christ lui-même lorsque, du haut de sa croix, il a établi Marie notre mère et nous a constitués ses enfants, par ce mystérieux testament qui nous vaut mieux mille fois que s'il nous léguait l'empire de l'univers: *Mulier, ecce filius tuus; fili, ecce mater tua.* Ainsi Marie l'a compris et l'observe tous les jours; nous sommes pour elle comme une famille orpheline dont elle est la mère, et, chaque fois qu'il naît un homme, il lui semble entendre son Fils lui dire encore : *Mulier, ecce filius tuus; mulier,* femme, et non point ma mère, parce que je renonce en quelque sorte à la qualité de fils par rapport à vous, pour en substituer d'autres à ma place. Femme, voilà un enfant de plus que je vous donne: *Mulier,*

ecce filius tuus. Marie le reçoit avec amour et dès lors ressent pour lui une affection toute maternelle. Ainsi nous devons le comprendre et l'observer nous-mêmes, ayant de notre côté un cœur tout filial envers celle que Jésus-Christ nous a donnée pour mère. Or se peut-il rien de plus doux, de plus délicieux, de plus aimable que les rapports d'un enfant avec sa mère? Ah! comme volontiers on s'épanche dans le cœur d'une mère! comme on lui dit toutes ses peines, et elles deviennent plus supportables; toutes ses joies, et elles sont plus douces; tous ses besoins, et on est sûr d'en obtenir le secours qui est en son pouvoir! Comme on lui parle volontiers, même pour le seul plaisir de lui parler, de lui dire qu'on l'aime! Converser avec une mère, se jeter dans ses bras, se reposer dans son sein, c'est le charme de la vie pour un enfant. Que doivent être pour nous les rapports avec Marie, pour nous qu'elle aime d'un amour dont n'approche pas la tendresse des mères les plus passionnées? Oh, si nous savons comprendre tout ce que le testament du divin Maître: *Mulier, ecce filius tuus*, a mis de tendre et d'aimant dans le cœur de Marie, avec quel plaisir, quel sentiment inexprimable de bonheur, nous nous prosternerons au pied de son autel ou de sa statue, nous collerons nos lèvres sur son image, nous la prierons, nous lui exposerons nos besoins, nos misères, nos faiblesses, et nous surabonderons de confiance et d'espoir: *Ipsam rogans non desperas.* Nous nous attacherons

à elle, notre cœur s'unira au sien, nos pensées à ses pensées, nos désirs à ses désirs, et, la suivant, nous ne nous égarerons point : *Ipsam sequens non devias*. Nous lui donnerons la main, comme l'enfant à sa mère, pour qu'elle nous conduise dans toutes nos voies, et, soutenus par elle, nous ne tomberons pas : *Ipsa tenente non corruis*. Nous réclamerons son secours dans tous les périls, et, protégés par elle, nous n'aurons rien à craindre: *Ipsa protegente, non metuis*. Nous la prendrons pour notre guide, notre conseil, et, dirigés par elle, nous courrons sans fatigue dans les voies du salut: *Ipsa duce, non fatigaris*. Sa bonté ainsi nous sera propice et nous fera arriver au ciel : *Ipsa propitia pervenis*. Quelles que soient les tempêtes qui menacent de nous engloutir, nous tournerons les yeux vers l'étoile de la mer, nous invoquerons Marie et nous serons sauvés : *Respice stellam, voca Mariam*. En vain l'orgueil ou l'ambition, la volupté ou la colère, la sensualité ou l'envie, presseront notre âme comme les flots d'une mer en courroux, nous regarderons l'étoile, nous invoquerons Marie, et nous triompherons de tous ces ennemis: *Respice stellam, voca Mariam*. Si nos péchés passés nous effrayent, si nous sommes tentés de découragement, de désolation et de tristesse, nous regarderons l'étoile, nous invoquerons Marie, et la paix, la joie de l'Esprit-Saint rentrera dans notre âme : *Respice stellam, voca Mariam*. Oh ! qu'ils sont donc aimables les rapports de l'âme chrétienne avec Marie ! Aimer

Marie, c'est aimer une reine qui nous protège, une bienfaitrice qui nous aime, une médiatrice qui nous sauve, une mère qui nous chérit; aimer Marie, c'est aimer l'amour même, c'est goûter le bonheur à sa source, car Jésus, pour attacher davantage tous les cœurs au culte de sa mère, se plaît à verser sur cette dévotion tout le lait de ses consolations, toute l'onction de sa grâce, toutes les délices de la piété. « O Marie, s'écriait saint Bernard, je n'ai point de plus douce joie que de vous prier, que de penser à vous, que de parler de vous; votre nom seul réjouit mon cœur, le transporte et l'embrase : *O Maria, tu nec nominari potes quin accendas.* »

Mais, messieurs, s'ils sont si aimables les rapports de Marie avec l'âme chrétienne, qu'est-ce donc de ses rapports avec le séminariste et l'aspirant au sacerdoce? Oh ! si vous saviez toute la place que vous occupez à ce titre dans le cœur de Marie ! Vous êtes ses enfants de prédilection, les Jacob chéris sur lesquels elle se plaît à faire descendre les bénédictions paternelles, les Benjamin de la grande famille placés au premier rang dans son cœur et les plus tendres objets de son affection. Une mère, qui connaîtrait d'avance les glorieuses destinées de son enfant, l'entourerait dès le berceau d'un amour tout spécial en raison de ce qu'il devrait être un jour, et chérirait déjà en lui les grandeurs futures ; ainsi, messieurs, Marie, qui sait votre sublime vocation, chérit déjà en vous ce que vous devez

être un jour, les images vivantes de son divin Fils, les dépositaires de ses mystères, les dispensateurs de ses dons, les instruments de ses miséricordes, ses aides et ses collaborateurs dans la rédemption du monde ; elle chérit en vous l'Église dont vous devez être les ministres, la gloire de Dieu dont vous devez être les propagateurs, le salut des âmes dont vous devez être les sauveurs. Oh ! comme ses regards se reposent doucement sur cette maison à laquelle se rattachent de si grands intérêts, où se préparent des prêtres bons ou mauvais, selon qu'ils auront été des séminaristes fervents ou tièdes ; où se décide par conséquent le salut ou la perte des peuples, la gloire ou l'outrage de son Fils, l'honneur ou l'opprobre de l'Église ! O enfants bien-aimés de Marie, qui tenez à son cœur par des liens si puissants, approchez-vous donc d'elle avec confiance et amour. Oh ! comme vous serez les bienvenus en venant lui demander d'être de bons prêtres, des prêtres apostoliques, d'autres Jésus-Christ ! Vous l'entendrez alors au fond du cœur vous redire ces paroles qui frappent tous les jours vos regards au pied de sa statue : *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis,* etc. Mes bien-aimés enfants, vous pour qui j'éprouve une sollicitude maternelle par le désir de vous enfanter en Jésus-Christ et de vous transformer dans l'image de mon Fils : *Donec formetur Christus in vobis.* Je ne vous oublie pas un seul instant ; du haut des cieux j'ai l'œil continuellement ouvert sur vous

pour voir si la ressemblance de mon Fils se forme peu à peu en vous; si vos pensées, vos paroles, vos actions sont semblables aux siennes : *Donec formetur Christus in vobis ;* car ce seul mot vous dit tout.

Voilà, messieurs, comme Marie aime les séminaires et ceux qui les habitent. Mais entre tous les séminaires, il en est qu'elle affectionne d'une manière plus spéciale et avec qui ses rapports sont plus tendres encore et plus aimables : ce sont les séminaires où sa dévotion est plus en honneur, où l'on fait la plus haute profession de l'aimer comme une mère, de l'invoquer comme une patronne, de l'honorer comme une reine, de l'imiter comme un modèle. Et ici, messieurs, je puis sans prétention placer au premier rang les séminaires de Saint-Sulpice : c'est un fait public et notoire que, dès le principe et toujours, Saint-Sulpice a fait la plus haute profession d'être tout dévoué à Marie. « J'espère, disait M. Olier, que le saint nom de Marie sera béni à jamais dans notre pauvre maison, et tout mon désir, c'est de l'imprimer bien avant dans tous les esprits et les cœurs. » Pour y réussir, ce grand serviteur de Dieu avait voulu que par tout le séminaire l'image ou la statue de Marie la rappelât à la pensée ; toutes ses instructions publiques et ses discours privés ne respiraient que l'amour le plus tendre pour la Mère de Dieu ; et c'était là le sentiment prédominant et habituel des premiers élèves de Saint-Sulpice. Oh ! qu'il est beau de lire dans l'histoire les témoignages de leur dévotion à Marie !

Ils récitaient toutes les prières en son honneur avec joie, bonheur et amour ; ils y ajoutaient des aspirations fréquentes le jour et la nuit, aimant à sanctifier leurs lèvres par son nom vénérable ; on saluait son image avec grand respect partout où on la voyait, chacun en avait une dans sa cellule et la saluait en entrant et en sortant, une sur sa table et la baisait souvent avec amour. On aimait à aller épancher son cœur devant son autel et à lui parler avec une liberté d'enfant, joyeux d'avoir à traiter avec une si bonne mère. Dans toutes ses tentations ou ses peines, on recourait à elle avec confiance ; dans toutes ses entreprises, on la consultait avec simplicité ; on lui demandait permission et conseil comme un enfant à sa mère, un sujet à sa reine ; on lui offrait toutes ses actions, on lui offrait toute sa personne par cet acte d'abandon si touchant qui nous a été transmis : *O Domina mea, sancta Maria*, etc... On aimait à porter ses livrées, à célébrer ses fêtes ; on se réjouissait de ses privilèges et de ses grandeurs ; on saisissait toutes les occasions de propager son culte et de lui gagner des cœurs ; mais surtout on s'attachait à imiter ses saints exemples, à vivre comme elle en Jésus et à faire vivre Jésus en soi, témoin cette autre prière qu'ils nous ont aussi léguée : *O Jesu vivens in Maria, veni et vive in famulis tuis.*

Voilà, messieurs, vos modèles, vous ne dégénérerez pas de vos devanciers ; et moi aussi j'espère que Marie sera beaucoup aimée dans

notre pauvre maison. Que d'autres, s'ils le veulent, aspirent à former les orateurs les plus habiles, les théologiens les plus profonds; pour nous, notre ambition, c'est de donner à l'Église les prêtres les plus dévoués à Marie. C'est là la mission que nous a conférée le fondateur de Saint-Sulpice, c'est là le précieux héritage qu'il nous a légué. O Marie, je ne faillirai pas à cette mission, je ne répudierai pas cet héritage. Oh! que n'ai-je en mes mains tous les cœurs des hommes pour vous les consacrer! que ne suis-je maître de tout l'univers pour l'enchaîner à vos pieds! Je croirais ma mort la plus heureuse si je pouvais mourir à force de travailler à vous faire aimer. Voilà pourquoi, messieurs, tout ici vous parle de Marie. Vous voyez son nom inscrit sur toutes les portes ; vous voyez son image dans tous les lieux réguliers de cette maison; la Mère de Dieu préside à tous vos exercices; vous la voyez à l'église, elle vous apparaît comme patronne au grand autel et vous montre encore à un autel inférieur son Cœur immaculé; vous la voyez dans vos récréations, elle est là sur le trône que lui a élevé notre amour, et de ce lieu éminent elle préside à tous vos entretiens et vos délassements; ou plutôt elle domine tout ce séminaire, elle le tient en sa possession, elle le gouverne et semble nous dire : « Vous êtes tous à moi. » Oui, ô Marie, si aimable en vous-même, si aimable dans tous vos rapports avec vos enfants, nous sommes tous à vous, soyez la reine de nos pensées, de nos pa-

roles, de nos actions, régnez sur nous, vous et votre Fils : *Dominare nostri, tu et Filius tuus.* Acceptez sous votre sceptre aimable cette sainte milice, doux espoir de l'Église, qui se prépare aux combats du Seigneur, placez-les tous dans votre cœur maternel ; je vous les consacre, je vous les donne, je vous établis leur supérieure à ma place, je vous en confie le gouvernement trop pesant pour mes faibles mains; vous serez leur mère, ils seront vos enfants chéris, et vous en ferez des saints, des cœurs apostoliques, de grandes âmes, des martyrs de la foi dans la persécution, et dans la paix des martyrs du zèle et de l'amour. O mère, ô mère, voici vos enfants : *Mulier, ecce filius tuus.* Ce pécheur qui revient à Dieu après s'être égaré, c'est votre enfant : *Ecce filius tuus;* inspirez-lui la douleur de ses péchés, la haine de son corps, l'amour de la pénitence. Cette âme tiède qui languit et se traîne au service de Dieu, que rien ne touche, que rien ne remue, c'est encore votre enfant : *Ecce filius tuus;* ouvrez-lui les yeux, portez dans son cœur ce trouble salutaire, cette émotion profonde qui fait faire enfin un généreux effort. Ce serviteur inutile sans énergie pour le bien, dont les jours sont vides et stériles, c'est votre enfant : *Ecce filius tuus;* faites-lui honte de cette mollesse, arrachez-le à cette indolence, faites en un homme pour en faire un chrétien et un prêtre. Ce cœur partagé qui voudrait être à Dieu sans se quitter soi-même, qui n'a jamais offert un sacrifice sans faire quelque réserve, c'est aussi

votre enfant : *Ecce filius tuus.* Soutenez sa faiblesse, donnez-lui le courage de s'immoler tout entier avec sa volonté et son amour-propre, avec ses mille désirs et sa vanité. Ce juste qui soupire après une justice plus parfaite, qui voudrait aimer toujours davantage ce qu'il aime déjà : ah ! celui-là surtout est votre enfant : *Ecce filius tuus.* Allumez dans son cœur les flammes jalouses du saint amour ; faites-le marcher sur vos traces de vertus en vertus, et rendez-le au milieu de nous la bonne odeur de Jésus-Christ. O Marie, ô mère de miséricorde, mère de la dilection et de la divine grâce, notre consolation, notre espoir, notre vie, nous sommes tous vos enfants, sanctifiez-nous, tenez-nous sous votre main pour fixer nos cœurs dans le saint amour, afin que nous vous aimions et votre Fils Jésus à la vie, à la mort, dans le temps et dans l'éternité. *Amen.*

DISCOURS DIVERS

PANÉGYRIQUE DE SAINT SULPICE

In æquitate ambulavit..., et multos avertit ab iniquitate.

Il a marché lui-même dans la justice et a détourné plusieurs autres de la mauvaise voie.

(MALACH., II, 6.)

Mes frères,

L'Eglise, en donnant des patrons aux paroisses, s'est proposé de leur offrir des protecteurs à invoquer et des modèles à imiter. Pour invoquer, il faut connaître ce qui donne au patron des droits à la confiance; et pour imiter, il faut que les charmes de la vertu apparaissent en lui comme dans un beau miroir qui provoque à la ressemblance.

Aussi les conciles, surtout les conciles de Milan, sous l'inspiration de saint Charles, recommandent-ils aux pasteurs des âmes d'exposer aux fidèles, le jour de la fête patronale, la vie et les vertus de leur saint patron, afin de les exciter à l'invoquer et à l'imiter. J'obéis à cette loi, mes frères, et je viens vous dire quel fut saint Sulpice, ce qu'il fit avant tout pour son propre salut : *In æquitate ambulavit;* car que servirait de faire du bien aux autres

si on se négligeait soi-même? ce qu'il fit en second lieu pour le bien du prochain, *multos avertit ab iniquitate;* car la charité chrétienne nous oblige à faire le plus de bien possible à nos semblables, et oblige surtout les prêtres à se dévouer tout entiers pour cette noble fin.

Dans ce tableau de notre saint Patron, vous verrez qu'il fut un ange par sa vertu, un apôtre par son zèle pour le bien des autres, et par là nous apprendrons : 1° à être des saints ; 2° à nous dévouer au bien de nos semblables, de telle sorte qu'on puisse dire de chacun de nous, comme de saint Sulpice : il a marché lui-même dans la justice et en a tiré plusieurs de la mauvaise voie : *In æquitate ambulavit..., et multos avertit ab iniquitate.* Prions Marie de nous obtenir cette grâce. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Saint Sulpice naquit dans une petite ville du Berry, au VIIe siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire au commencement de cette époque longtemps décriée sous le nom de moyen âge, réhabilitée ensuite dans tous les esprits solidement instruits, et, de nos jours, calomniée de nouveau et refoulée dans le mépris par nos modernes incrédules. L'orgueil de ces prétendus beaux-esprits ne trouve estimable que l'époque présente, parce qu'ils l'éclairent de leurs lumières.

Hélas! mes frères, c'est précisément tout le contraire qui est la vérité; et il nous sied mal d'être

si fiers de notre époque, si dédaigneux des siècles passés; car à quelle autre époque que la nôtre vit-on plus de licence dans les mœurs, plus d'abaissement dans les caractères, plus de désordres dans les idées? Quand vit-on une grande nation égarée, sans principes qui la dirigent, sans savoir ce qu'elle veut ni où elle va, sans pouvoir s'entendre ni sur le présent ni sur l'avenir : *Cogitaverunt consilia quæ non potuerunt stabilire.*

Quand l'intelligence humaine s'est-elle dégradée jusqu'à nier tout à la fois Dieu, l'âme, la raison, le libre arbitre, la vie future; jusqu'à ambitionner d'avoir des singes pour ancêtres, chercher sérieusement à établir dans des cours publics ce nouveau titre de noblesse, et tout cela au nom de la science? La science a prononcé, dit-on, elle est antichrétienne, athée, matérialiste; c'est chose jugée; et ces esprits orgueilleux, qui s'appellent la science, trouvent par milliers des esprits assez crédules pour couvrir d'applaudissements de telles sottises. Soyons donc modestes, mes frères, et, en présence d'un tel délire, d'un tel oubli de bon sens, cessons d'être si fiers de notre époque et de déverser le mépris sur les siècles passés. Ce n'est pas que je veuille dire qu'au moyen âge tout était bien; la nature humaine ne comporte pas une telle perfection. Mais s'il se trouvait alors des obscurcissements partiels, à côté des ténèbres brillaient de grandes lumières, à côté des vices éclataient de grandes vertus. Ici, vous voyez des monastères nombreux, sanctuaires

du feu sacré, dépôts vénérables des sciences divines et humaines, phares lumineux destinés à guider les pas du voyageur pendant la nuit; là, des génies immortels faits pour éclairer non seulement leur siècle, mais tous les âges à venir, et des saints éminents qui eussent fait honneur aux plus beaux jours de l'Église. Quels hommes, sous le rapport du génie, que les Grégoire le Grand, les Isidore de Séville, les Sophrone de Jérusalem, les Ildefonse de Tolède et les Jean Climaque? Quels hommes, sous le rapport de la vertu, que les Jean l'Aumônier, les Colomban, les Éloi, les Ouen, les Omer, les Arnoul de Metz, les Léon de Sens, les Fructueux de Bragues, les Mauléon de Saragosse, et tant d'autres, lesquels, s'ils ne brillèrent pas tous par l'art de bien dire, eurent tous l'art infiniment meilleur de bien vivre et de bien faire? De ce nombre fut saint Sulpice, que l'histoire a caractérisé du nom de pieux : *Sulpitius pius*. Qu'elle est belle en effet, mes frères, qu'elle est digne d'être conservée dans la mémoire des siècles, la vertu de saint Sulpice! C'est une vertu vraie, une vertu forte et solide, une vertu toujours en progrès vers une perfection plus haute.

Il est, mes frères, de fausses vertus qu'il ne faut pas confondre avec la vertu véritable : j'appelle ainsi des apparences de vertu, qui, peu soucieuses de réformer les défauts naturels, laissent au caractère ses aspérités et ses aigreurs, à la volonté ses entêtements et ses caprices, à la langue sa licence

de censurer et de médire, à l'orgueil ses susceptibilités et ses prétentions, à l'amour de soi sa sensualité et la recherche éternelle de ses aises, au cœur ses lâchetés et ses attaches ; vertu mal entendue qui ne se fait aucun scrupule de gêner ou d'affliger le prochain, qui déshonore la religion et fait dire au monde cette désolante parole, que ceux qui fréquentent les sacrements ne valent pas mieux que les autres. A côté de cette vertu fausse, il est une vertu vraie qui, par une salutaire violence, redresse tous ces mauvais penchants de la nature viciée, qui met son bonheur dans le sacrifice de soi pour la plus grande gloire de Dieu, pour le plus grand bien des hommes, et force le monde à s'écrier : Que la religion bien entendue est belle ! que la vertu bien comprise est aimable !

Telle fut, mes frères, la vertu de saint Sulpice : prévenu, dès son entrée dans la vie, des bénédictions de la grâce, il tourna vers Dieu ses premières affections ; et l'aurore de la piété commença à poindre en lui avec les premières lueurs de la raison. Arrivé à l'adolescence, à cet âge si critique, où, pendant que l'esprit se forme, que le goût s'épure par la culture des lettres, le cœur se façonne au bien ou au mal et se fait le plus souvent ce qu'il sera toujours, le jeune Sulpice comprit que l'homme n'est point bon naturellement, et que la première loi de la vertu, c'est de le changer, que ce grand travail de réformation ne peut se faire qu'avec l'aide de Dieu, et que l'aide de Dieu,

dans le cours ordinaire de la Providence, ne s'obtient que par la prière ; en conséquence, il se trace pour chaque jour de pieux exercices : homme de prière, il appelle le ciel à son secours, et, fort de l'assistance qu'il en reçoit, il se travaille lui-même, si je puis ainsi dire ,pour devenir tel que Dieu le veut. Il adoucit les aspérités de son caractère, et en modère les saillies jusqu'à ce qu'on le voie toujours égal à lui-même, toujours doux, toujours humble, toujours aimable envers tous, disposé à faire plaisir à tous et à tout souffrir des autres sans rien faire souffrir à personne. Il façonne son cœur à l'amour de Dieu seul, il en coupe jusqu'aux dernières fibres, par lesquelles il pourrait encore tenir à la création ou à lui-même ; il y brise toutes les susceptibilités de l'amour-propre, toutes les prétentions de la vanité. Il ne calcule pas ce qu'il lui en coûte ; il sait que la vertu n'est vraie qu'à la condition d'être forte. Aussi voyez-le à l'œuvre.

Son éducation terminée, ses parents s'occupent de lui choisir un état ; et dans un choix si important que consultent-ils ? Son attrait, ses goûts ? Non. L'intérêt de son salut? Non. Quoi donc? Hélas ! mes frères, ils font ce que font encore tous les jours tant de parents, qui, dans l'établissement de leurs enfants, comptent les intérêts temporels pour tout, les dangers du salut pour rien, les inclinations pieuses ou l'attrait de Dieu pour une rêverie, l'orgueil paternel pour seul conseiller. Parents cruels, qui ne se demandent pas : « Où mon enfant trou-

vera-t-il le bonheur, le bonheur pour cette vie, le bonheur pour l'éternité? » mais bien : « Son établissement lui procurera-t-il plus d'argent et plus d'honneur ? » D'après ces principes aussi antichrétiens qu'inhumains, les parents de Sulpice, s'inspirant de leur ambition, sans tenir compte des goûts de leur fils ni des risques de son salut, le placent à la cour de Thierry II. Quel péril pour une vertu moins forte ! Heureusement le jeune courtisan vivait de la foi, et, le regard de son cœur fixé sur les biens éternels, il ne se laisse ni corrompre par les faveurs de la cour, ni engager par ses attraits, ni tromper par ses espérances. Sans ambition au milieu des honneurs, sans volupté parmi les plaisirs, il conserve toute la candeur de ses premières années ; la fleur de son innocence transplantée dans une terre si contagieuse, sous un ciel si brûlant, ne perd rien de son éclat ni de sa fraîcheur ; et la cour voit avec étonnement un jeune seigneur pieux comme un anachorète, modeste comme un religieux, sans cesser d'être aimable comme le gentilhomme le mieux appris.

Cependant, mes frères, chose remarquable, une telle épreuve ne rassure point notre saint : il sait que la force chrétienne consiste à fuir le péril, quand on le peut, non à le braver par une confiance téméraire en sa vertu. Aussi, bien différent des âmes imprudentes qui, s'estimant plus fortes que tous les dangers, jouent avec tous les écueils, se font une fête des sociétés séduisantes du monde,

de ses bals lubriques, de ses spectacles impurs, il quitte la cour dès qu'il le peut, vit dans le monde, puisque sa condition l'y retient, mais sans être du monde ; et il profite de la liberté plus grande de sa position nouvelle, pour hâter ses progrès dans la vertu. Tous les jours il s'étudie à être meilleur que la veille, jusque-là que, quoique encore laïque, il mérite que le ciel révèle au monde par le don des miracles son éminente sainteté, et que son évêque, saint Austrégésile, non seulement l'agrège à son clergé, mais qu'ayant hâte de placer sur le chandelier une lumière si brillante, il lui fait traverser rapidement tous les degrés de la cléricature et le consacre prêtre.

Le nouveau prêtre ne voit dans sa nouvelle dignité que l'obligation d'être plus saint encore, et, s'attachant à mettre sa vie en rapport avec les hautes idées que sa foi lui donne de la sainteté sacerdotale, il croît chaque jour de vertu en vertu ; chaque jour il puise à l'autel une ferveur plus grande. Ce fut bien autre chose encore, quand son évêque, jaloux d'utiliser pour le bien de l'Église un si rare mérite, eut remis entre ses mains la direction du célèbre monastère de la Nef. Alors, se disant à lui-même que, chef des saints, il en devait être le modèle, et qu'il manquerait à son devoir si toute sa personne n'était un spectacle de perfection, il parut à la tête de ses religieux, racontent les historiens, comme un autre Antoine, un autre Hilarion ; et ce bel astre s'éleva rapidement vers son midi.

La Providence cependant ne le laissa pas longtemps dans une retraite où il faisait tant de bien. L'évêque de Bourges, voulant, d'une part, montrer au monde, pour l'édifier, une vertu si pure et, de l'autre, se procurer à lui-même un appui dont il sentait tout le prix, l'appela à partager avec lui, en qualité d'archidiacre, l'administration de son vaste diocèse. A ce nouveau poste, les sollicitudes d'un si grand ministère ne purent arrêter l'astre dans sa course; tel il avait été dans la solitude, tel et plus admirable encore il se montra au monde, sans rien changer à sa manière de vivre simple et modeste, sans se laisser ni dissiper par l'agitation et le tumulte, ni enorgueillir par l'élévation, ni absorber par la multitude des affaires. Thierry II, émerveillé d'une vertu si parfaite, le rappelle à la cour et lui confie une de ces hautes dignités qu'accompagnent toujours de grandes richesses. Que fait l'homme de Dieu? Il distribue aux pauvres les deux tiers des émoluments de sa dignité nouvelle. Pauvre volontaire, il n'en garde que la troisième part pour lui et ses prêtres, et se montre à la cour non plus seulement le même qu'aux jours de sa jeunesse, mais avec cet éclat de sainteté que donne un long exercice de la perfection. Tout le monde admire sa vertu, et le ciel confirme l'opinion publique par le don des miracles. Clotaire, successeur de Thierry, tombe malade, et, voyant la science des médecins à bout, il réclame l'intervention du saint auprès du Dieu qui tient dans ses mains la santé et la mala-

die, la vie et la mort. Sulpice, obéissant aux désirs de son souverain, se met à l'œuvre ; il prie et joint le jeûne à la prière. Le cinquième jour, le mal empire, tout paraît désespéré, et on le presse de rompre enfin un jeûne inutile. « Non, répond-il, je ne mangerai que le septième jour, et ce sera avec le roi. » Le septième jour, en effet, Clotaire est subitement guéri et fait manger à sa table le saint thaumaturge.

Tel était l'éclat que jetaient à la cour les vertus de Sulpice, lorsque le siège de Bourges vint à vaquer. Alors tous les amis de la religion désignèrent d'une commune voix l'homme de Dieu comme seul digne de succéder à saint Austrégésile. L'ambition et l'intrigue, d'une part; de l'autre, l'humilité du saint qui eût voulu décliner tant d'honneur, parurent quelques instants faire hésiter le monarque ; mais enfin la justice prévalut, et Sulpice fut nommé évêque de Bourges. Ici, mes frères, nous entrons dans un ordre de choses plus admirable encore que tout ce que nous avons vu. Le nouvel évêque quitte aussitôt la cour, il vole à la vigne que le ciel lui a confiée ; et là il fait revivre en toute sa conduite la vertu des premiers apôtres. Rien de plus frugal que sa table ; la nécessité peut s'y satisfaire, la sensualité jamais. Rien de plus modeste que ses meubles : vous n'y voyez aucun vase d'or ou d'argent ; tout y est de bois, ou de terre, ou de verre tout au plus. Rien de moins sensuel que sa couche : la paille et le cilice en font tous les frais.

Rien de plus simple que ses habits: tout y ressent la pauvreté de Jésus-Christ. Rien de plus humble que son extérieur : c'était à ce point, disent les historiens, que sans un certain air de majesté douce qui commandait la vénération, quelqu'un qui ne l'eût pas connu eût passé devant lui sans le saluer.

Mais aussi, mes frères, si tout en Sulpice paraissait petit au regard humain, tout en lui était céleste et divin à l'œil de la foi. C'était, dit un auteur contemporain, un ange sur la terre, le père de son peuple par la bonté et la tendresse, la vraie image de Jésus-Christ par une douceur toujours égale, et plus encore par un esprit de prière presque continuel. Non content de prier pendant le jour et d'aller en pèlerinage épancher son âme devant les reliques des saints dans les lieux qui avaient le bonheur de les posséder, il allait passer une grande partie des nuits dans les églises, dans celles surtout qui étaient les plus abandonnées, afin de s'y livrer dans le calme et le recueillement au repos de la contemplation ; et toutes les fois que les devoirs de sa charge le lui permettaient, il allait refaire son âme fatiguée des soucis de l'épiscopat dans son monastère de la Nef où il vivait avec les religieux, plutôt comme un frère avec des frères que comme un père avec ses enfants, faisant ses délices de leurs entretiens, parce que, disait-il, leurs lèvres sont pures, et que tous leurs discours respirent une sainte émulation de s'avancer toujours davantage dans la vertu.

Ici cependant, mes frères, ne s'arrête pas le zèle de Sulpice pour la perfection: il se choisit un coadjuteur sur lequel il se décharge des détails de l'administration, et se livre uniquement aux fonctions qui recueillent et unissent à Dieu, à la célébration des saints mystères, à la prédication de la divine parole, au soin des clercs, aux bonnes œuvres, à la prière, à des retraites fréquentes dans son cher monastère de la Nef où il va, par intervalles, mener la vie des anges.

Tel fut, mes frères, le zèle de saint Sulpice pour sa sanctification personnelle, zèle par lequel il forma en lui une vertu vraie, forte et toujours en progrès. Or, ne l'oublions pas, un patron est un modèle que doivent étudier et retracer en eux tous ses clients. Où en sommes-nous de cette imitation? Pratiquons-nous la vertu de saint Sulpice, cette vertu véritable, cette vertu forte et toujours en progrès, nous qui faisons si peu pour notre salut et que nos intérêts éternels préoccupent moins que les affaires du temps, nous qui croyons faire beaucoup de grâce à Dieu d'y penser légèrement, à rares intervalles, et avons toujours des excuses pour nous justifier à nous-mêmes notre indifférence. Apprenons donc de notre saint Patron qu'il n'est point d'excuse qui vaille contre Dieu, contre l'éternité ; que, quels que soient les obstacles, il nous faut à tout prix être des saints, car le salut est à cette condition. Il nous faut de plus être tout au prochain par nos bonnes œuvres ; c'est là le second ensei-

gnement que nous donne saint Sulpice. Nous le verrons dans une seconde partie.

SECOND POINT.

La religion, mes frères, est essentiellement bienfaisante comme le Dieu dont elle émane. Elle fait le bien partout où elle passe, et elle n'entre jamais dans un cœur sans y porter avec elle ce tendre amour des hommes, qui se plaît à consoler tout ce qui est affligé, à soulager tout ce qui souffre, à relever tout ce qui est abattu. Plein de son esprit, saint Sulpice se livra aux bonnes œuvres dès sa jeunesse. Ici, nous voyons ce jeune seigneur près du pauvre pour lui alléger ses douleurs et ses privations, près de l'ignorant pour l'initier à cette religion sainte qui seule a le secret d'adoucir les maux de la vie présente et de préparer le bonheur de la vie future ; là, nous le voyons descendre jusque dans l'obscurité des prisons et des cachots pour y faire luire la douce lumière de la foi, ramener à des sentiments meilleurs les malheureux qui y gémissent et souvent même leur porter la bonne nouvelle de leur délivrance obtenue par ses soins.

Ces œuvres privées ne satisfont pas sa grande âme. Dans l'ardeur de son zèle, il conçoit le bien sur une plus grande échelle, et je le vois bâtissant des églises pour y rassembler l'humanité malheureuse et la retremper aux pensées si nécessaires de la foi et d'un avenir meilleur ; je le vois élevant

ou entretenant des hôpitaux, ces asiles précieux de toutes les douleurs, création sublime de la religion catholique qui seule a pu en avoir la pensée, comme la première elle a eu la gloire de l'exécution ; je le vois attendri, sur les maladies des âmes bien plus que sur celles des corps, construisant des monastères, où les cœurs malades et dégoûtés du monde viennent se guérir et se préparer à l'éternité, où l'innocence vient se réfugier comme autrefois la colombe dans l'arche, parce qu'elle ne pouvait poser le pied sur la terre sans le salir, où enfin les plus pures vertus pratiquées protestent contre le monde qui les dit impossibles. Saints asiles que nos pères avaient élevés, pourquoi n'êtes vous plus? pourquoi des mains sacrilèges vous ont-elles renversés, enlevant ainsi tout à la fois à Dieu les hommages purs qu'il y recevait, aux âmes chrétiennes un moyen de salut, un port dans la tempête, un lieu d'innocence et de douce paix, à la société un refuge où s'écoulait le trop plein qui inonde les avenues de toutes les places, et qui nous menace de troubles sans cesse renaissants de la part des ambitions impatientes d'attendre. O bénites maisons, puissiez-vous renaître de vos cendres, et vous multiplier au milieu de nous pour la gloire de Dieu, le bien des hommes et le bonheur de la société !

Mais revenons à saint Sulpice. S'estimant, comme l'Apôtre, redevable à tous, il ne se refuse à personne ; et voilà que les peuples, frappés de ses œuvres,

édifiés de ses saints exemples, touchés du don des miracles qui leur montre en lui l'ange de Dieu, l'oracle du ciel, viennent réclamer ses conseils. Vieillards et jeunes gens, tous veulent recevoir de sa bouche des leçons de salut et de piété. Il n'était encore que laïque, que déjà il évangélisait, comme un apôtre, pendant des jours entiers, et ce fut bien autre chose quand l'onction sacerdotale l'eut consacré ministre de la divine parole et directeur des âmes. Oh ! avec quelle ardeur, dans le monastère de la Nef où l'envoie son évêque, il cultive la terre bénie confiée à son zèle ! A force de travaux et de prières, de saints discours et d'exemples plus saints encore, il y fait germer et fleurir la perfection évangélique Il y fait revivre les plus beaux jours des plus florissantes communautés de l'antique Orient. Avec quel zèle, lorsqu'il est archidiacre, il se dévoue à l'éducation des clercs, qui se préparent au sacerdoce et à la sanctification de ceux qui en sont honorés? Il fait de ce sublime ministère sa sollicitude principale, son œuvre de prédilection; et de ses mains habiles sortent des pontifes qui vont régir les autres églises de France, entre autres, saint Amand, l'une des plus pures gloires du Berry, qui dota de son grand nom une des plus nobles cités de la contrée. Heureux Sulpice d'avoir enrichi l'Église de tant de saints prêtres et de saints pontifes ! Comprenez ce bonheur, mes frères, ce bonheur qui vous est donné, quand par vos aumônes vous contribuez à l'éducation du clergé et l'entre-

tien des séminaires. Procurer un bon prêtre à l'Église, c'est lui donner plus que tous les trésors et toutes les richesses de la terre ; c'est donner un père aux pauvres, un œil à l'aveugle, un pied au boiteux, aux affligés un consolateur, aux pécheurs un sauveur, aux justes un guide qui les conduit au ciel.

Pendant que Sulpice se livre avec tant de succès à ce sublime ministère, Dieu, qui voulait montrer en lui le prêtre propre à toute espèce de bien, *ad omne opus bonum instructus*, permet que Clotaire l'appelle de son archidiaconé à la dignité d'abbé de ses camps, *castrorum abbas*, c'est-à-dire supérieur des prêtres et des clercs que le roi entraînait dans ses armées pour y exercer les diverses fonctions du saint ministère. Car alors on ne croyait pas que, parce que le soldat dévoue son corps au bien de la patrie, la patrie ne doit rien à son âme ; que parce qu'il dépense sa vie et son sang pour le bien public, on acquiert le droit de désoler sa conscience, d'affliger sa foi, de le priver du saint sacrifice aux jours de dimanche et des moyens de satisfaire ses religieux sentiments que lui inspira une mère chrétienne ; on ne croyait pas que la veille d'une bataille il fût indifférent de se réconcilier avec Dieu et que près de rendre l'âme, la présence d'un prêtre fût chose sans intérêt. Dans ces temps barbares, on avait la bonhomie de croire que le soldat le plus religieux est tout à la fois le plus fidèle, le plus honnête, le plus moral et le plus brave ; que l'inno-

cence recouvrée par les sacrements, remplissant l'âme d'espérances immortelles, électrise puissamment les courages et fait voler avec joie à une mort dont on n'a rien à craindre, dont on a tout à espérer; qu'enfin, si le soldat sacrifie la vie présente, il est juste de lui offrir le moyen de conquérir en retour la vie éternelle.

Placé dans un poste si important, Sulpice commence par réunir les prêtres associés à sa mission, leur développe l'excellence de leur ministère avec les moyens de le remplir, et leur communique le feu sacré dont il brûle lui-même. Puis, joignant l'exemple à la leçon, il se met à l'œuvre et éprouve ce qu'on a reconnu dans tous les temps : c'est qu'il y a dans le soldat français un fond de loyauté et de droiture qui le prédispose au sentiment religieux, et le rend toujours accessible au zèle apostolique. Bientôt toutes les armées royales obéissent à sa puissante parole; les cœurs se convertissent, les mœurs s'épurent, et la religion se réjouit du retour d'un grand nombre d'enfants prodigues. O Sulpice, l'ami et l'apôtre du soldat français, protégez nos armées si malheureuses, si éprouvées ; éloignez d'elles l'indiscipline, l'immoralité avec l'impiété sa sœur, et obtenez à la France la reconstitution d'une armée chrétienne où chacun puisse et veuille remplir tous ses devoirs religieux, afin qu'ils revivent dans nos soldats, ces preux chevaliers des temps anciens aussi fidèles à Dieu qu'à la patrie et sans reproche comme sans peur.

Chose remarquable, mes frères, parmi tant de travaux, saint Sulpice savait encore trouver du temps pour visiter les pauvres, leur rendre les plus humbles services, jusqu'à se mettre à leurs pieds sans être rebuté ni par leurs ulcères ni par leurs haillons, parce qu'il voyait en eux Jésus-Christ pauvre et souffrant pour nous ; et, non content de soulager leur indigence par ses aumônes, il guérissait les plaies de leur âme, bien autrement déplorables, par la sainteté de ses exhortations, la douceur de ses paroles et les charmes ineffables de sa simplicité qui ravissaient tous les cœurs.

Et ce n'est encore là, mes frères, que le commencement des grandes œuvres de saint Sulpice. Une fois placé sur le siège de Bourges et institué métropolitain de cette antique église, il se multiplie à un tel point, que tout le passé ne semble rien en comparaison du présent. Voyez-le, comme il observe religieusement toutes les règles ecclésiastiques, comme il tient exactement ses conciles provinciaux et ses synodes, comme il parcourt tout son diocèse, semant partout l'Évangile avec cette ferveur de zèle, cette éloquence d'apôtre qui cherche, non les applaudissements, mais la conversion des auditeurs, et comme sa parole féconde produit de toutes parts une abondante moisson ! A Bourges, il convertit la plupart des juifs ; ailleurs il pénètre si profondément les cœurs du dégoût du monde, de l'estime des choses éternelles, qu'on vient en foule lui demander à se vouer sous sa conduite à une vie de retraite où l'on ne s'oc-

cupera plus que de Dieu et du salut; et il recueille les uns dans des communautés qu'il élève à ses frais et dirige par ses conseils; il place les autres dans des ermitages séparés aux alentours de sa ville épiscopale, ou dans des maisons de campagne dont il fait comme autant de monastères; de sorte que les environs de Bourges, embaumés de la bonne odeur des plus pures vertus, présentent l'aspect de cette antique Thébaïde, peuplée de saints solitaires, heureux d'avoir renoncé au monde et donné leurs biens aux pauvres; tant un seul homme à bonnes œuvres est puissant quand l'esprit de Dieu l'anime?

En même temps que saint Sulpice se livre à ces grandes œuvres, il trouve encore le loisir de diriger le monde: il descend dans le détail des besoins des veuves, des orphelins, des pauvres honteux; et, avare pour lui, prodigue pour les autres, il épargne sur son nécessaire afin de donner davantage. Son peuple est menacé d'être livré par la faiblesse du prince à une injuste exaction. Le saint pasteur partage l'angoisse publique, et, pour détourner cette calamité, il prie, il jeûne, il conjure avec larmes l'exacteur de faire grâce à ses chères brebis. Sa prière demeure sans effet; il le menace de la justice divine. La menace ne fait pas plus que la prière alors Dieu intervient, frappe de mort subite le pécheur obstiné, et le peuple de Bourges est sauvé.

Qu'il est beau, mes frères, de voir toute une existence dévouée au bonheur de ses semblables! Aussi

la mort de Sulpice fut-elle digne d'une vie si bien remplie. Averti de sa mort prochaine par inspiration divine, Sulpice parcourt tout son diocèse pour y porter ses derniers bienfaits avec ses derniers adieux; il visite toutes les églises et toutes les communautés qu'il avait fondées, pour mettre la dernière main à son œuvre ; il recommande partout aux âmes charitables les malheureux qu'il soutenait et exhorte avec chaleur tous ses prêtres aux vertus de leur état. Il convoque, comme métropolitain, tous les évêques ses suffragants, pour leur rendre compte de son administration ; et là, avec la dignité que lui donnaient son rang, son âge, ses vertus, il leur dispense les leçons de cette sagesse divine dont il était rempli, leur parlant avec une onction si touchante qu'on croyait entendre Jésus-Christ en personne ; et tout à la fois avec cette incomparable majesté qui mêlant par intervalle à sa parole un regard angélique vers le ciel, saisissait tout son auditoire. Les évêques, dans le ravissement, étaient comme suspendus à sa bouche, lorsqu'il en vint à annoncer sa mort prochaine. A cette annonce, vous n'eussiez entendu que soupirs et sanglots ; et tous, d'une commune voix, demandèrent à Dieu la prolongation d'une vie si utile à l'Église. L'arrêt du ciel était sans rappel. Une fièvre lente, mais continue, vient miner peu après cette belle existence, et l'homme de Dieu, sentant que sa fin est proche, se fait étendre comme un pécheur sur la cendre et le cilice. Il pleure ses imperfections, qu'il appelle ses énormes péchés ; puis, élevant vers

le ciel ses yeux mouillés de larmes de la plus tendre piété : « O Dieu, s'écrie-t-il, j'ai assez vécu, daignez recevoir mon âme. J'ai aimé, Seigneur, la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire. » En disant ces mots, il expire, et sa belle âme s'envole dans cette maison de Dieu qu'il avait tant aimée.

Bientôt de nombreux miracles viennent attester la sainteté de l'homme de Dieu ; toute la France retentit du bruit de sa gloire, et moins d'un siècle après sa mort notre bénite église s'était déjà abritée sous son nom, que, depuis lors, elle s'est toujours tenue honorée de porter. Reconnaissons, mes frères, qu'elle s'en est toujours bien trouvée, car la voix des siècles la proclame la paroisse de la piété et des bonnes œuvres. Il y a dans l'église Saint-Sulpice je ne sais quel charme, quelle atmosphère de piété qui embaume les âmes et les porte à Dieu.

O saint Patron, c'est là votre ouvrage; continuez votre bienveillante tutelle sur le pasteur et sur le troupeau ; ayez pitié de l'un pour l'amour de l'autre ; et, nonobstant la main malhabile qui cultive le sol, que cette illustre paroisse ne dégénère point de son antique piété. O paroisse de Saint-Sulpice ! vous, déchoir de la beauté de vos anciens jours ! ah ! plutôt mille fois que je meure et qu'un autre plus dévoué vienne prendre ma place ! Croissez tous les jours au contraire, ô paroisse bien-aimée, et devenez toujours meilleure, toujours plus pieuse, plus féconde en bonnes œuvres. Qu'elles fleurissent toujours davantage, et ces belles conférences

du Saint-Sacrement, de l'Adoration perpétuelle, du Sacré-Cœur, de la sainte Vierge, et ces associations si touchantes des âmes du purgatoire, du vestiaire des pauvres, des dames de charité, des dames patronnesses, des pauvres malades, de l'Œuvre des familles, et ces œuvres si utiles de Notre-Dame des Étudiants, de la Doctrine chrétienne, de la Première Communion, des adultes de Saint-François-Xavier, et nos Cercles catholiques d'employés, d'apprentis et d'ouvriers, et nos écoles et nos Petites-Sœurs des pauvres. *Daigne le Seigneur bénir toutes ces œuvres, nous bénir tous, maintenant et dans l'éternité.* Amen.

ORAISON FUNÈBRE DE M. LAMBRON (1)

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxta cor meum et animam meam faciet.

I Reg., II, 35.

Je me susciterai un prêtre fidèle qui se conduira en tout selon mon cœur et mon bon plaisir. Ainsi parle le Seigneur au 1er livre des Rois, chap. II, v. 35.

Mes frères, le plus beau présent que le ciel puisse faire à la terre, c'est un saint prêtre qui par ses prières appelle les bénédictions de Dieu sur les peuples et détourne les fléaux de sa justice; qui par son zèle instruise les ignorants, convertisse les pécheurs et sauve les âmes; qui par ses exemples prêche la vertu plus encore que par ses paroles; qui par sa charité soit le père des pauvres et le consolateur des affligés; qui enfin par toute sa conduite soit ce ministre fidèle, expression vivante et digne représentant de l'amour de Dieu pour les hommes : *Suscitabo mihi*, etc. Vous avez déjà devancé ma pensée, mes frères; et, en entendant énoncer les caractères du bon prêtre, vous vous êtes dit au fond du cœur : Voilà bien le portrait du saint prêtre que nous pleurons; c'est bien là le vénérable abbé Lambron tel que nous l'avons vu, tel qu'il

1. Mort le 6 août, jour de la Transfiguration.

s'est montré partout et toujours ! » Oui, mes frères, M. l'abbé Lambron est un de ces prêtres tirés des trésors de la miséricorde de Dieu pour le bien des hommes ; c'est ce prêtre fidèle que le Seigneur s'est suscité de nos jours et qui a rempli son ministère selon le cœur de Dieu et selon les desseins de son amour : *Suscitabo*, etc. Et, pour vous le prouver, je vous montrerai dans un premier point que sa vie a été une vie de dévouement au bien de ses semblables, et, dans une seconde réflexion, que sa mort même doit servir à nous rendre meilleurs. Tel sera le sujet et le partage de ce discours que je consacre à la mémoire de maître Hyacinthe-Urbain Lambron, premier vicaire général de ce diocèse et archidiacre du Mans.

PREMIER POINT.

Je suis aise, mes frères, que cette circonstance m'offre l'occasion de vous faire connaître ce que c'est qu'un prêtre : le monde l'ignore ou le méconnaît, et ceux même qui le savent ne le savent pas assez. Il n'en est pas du sacerdoce comme des autres états de la vie. On embrasse et on exerce toutes les autres professions de la société par des vues d'intérêt privé ; c'est pour acquérir de la fortune, c'est pour se procurer du bien-être et des jouissances, c'est pour arriver aux honneurs ou conquérir de la gloire. Mais rien de semblable dans le sacerdoce : c'est un état tout de dévouement au bien des autres, un état où l'on fait profession de

s'immoler tout entier pour le salut de ses frères, sacrifiant pour cela tout son temps, son repos, son plaisir, et, s'il le faut, son sommeil, sa santé et sa vie. Dès qu'on est prêtre, on ne s'appartient plus, on est tout entier aux autres, victime publique dévouée au salut de tous. A tous les moments du jour et de la nuit, le prêtre se doit à quiconque a besoin de son ministère ; et, lors même qu'il ne se livre pas au travail extérieur, sa vie est encore une vie de dévouement au bien des autres : tantôt il prie pour eux et ouvre sur les peuples le sein des divines miséricordes ; tantôt il s'instruit lui-même pour les instruire à leur tour et n'être pas l'aveugle qui conduit d'autres aveugles ; mais toujours il est tout à tous, et leur sacrifie tout ce qu'il a et tout ce qu'il est : on ne lui en sait pas de gré, n'importe ; son zèle ne lui attire que des persécutions, n'importe encore. On le maudit et il bénit, on le hait et il aime, on le persécute et il travaille à sauver, et de grand cœur il donnerait sa vie pour ramener à la religion ses ennemis les plus acharnés. Tel est notre saint état, état tout de dévouement au salut de nos frères.

La Providence, qui de toute éternité avait prédestiné M. l'abbé Lambron à une vocation si sublime, le prépara dès la première enfance aux vertus qu'elle exige : une mère chrétienne lui inculqua la piété dès le berceau par ses leçons comme par ses exemples, et lui, élève docile, répondit avec empressement aux soins maternels. On le voyait,

jeune Samuel, prier à l'église à côté de sa vertueuse mère avec recueillement et ferveur; disciple sage, recueillir à l'école avec assiduité et zèle les premiers enseignements du jeune âge; enfant soumis, observer à la maison toutes les prescriptions de l'autorité paternelle; et le cœur des parents était joyeux des belles espérances que déjà ils concevaient de lui, comme le laboureur à la vue des fleurs du printemps se réjouit des fruits qu'il espère recueillir en automne. Plus tard, placé à Évron, sous la conduite d'un de ces prêtres zélés, d'un de ces nouveaux Néhémies qui travaillaient à réparer les ruines du sanctuaire désolé par la persécution, il ne démentit point de si beaux commencements. Sa piété, sa sagesse, son application, ne firent que croître avec l'âge, que se développer avec la raison, et bientôt il entra au grand séminaire pour se préparer à la réception des saints ordres. Il comprit dès le principe tout ce que demandait de lui le séjour dans un lieu si saint, dans ce noviciat du sacerdoce, dans ce sanctuaire de la ferveur ecclésiastique, dans ces maisons d'où l'on ne doit sortir que quand on a un cœur d'apôtre pour évangéliser les peuples, et l'âme d'un saint pour traiter dignement les choses saintes, pour représenter Jésus-Christ aux hommes, pour se conserver toujours pur dans l'atmosphère empoisonnée du monde et édifier les fidèles. Plein de ces pensées, M. l'abbé Lambron se distingua entre tous par sa piété, son obéissance et son zèle. Dès

lors il conquit dans le cœur de ses supérieurs cette haute estime, cet attachement sincère qui depuis n'a fait que s'accroître et dont il a reçu un si éclatant témoignage. Dès lors son âme expansive et charitable entra avec bonheur dans cette disposition de dévouement au bien de ses semblables qui fait le caractère propre de l'état ecclésiastique, et à peine l'imposition des mains l'eut-elle consacré prêtre, qu'on le vit, s'oubliant lui-même, s'immoler tout entier pour le bien des autres.

Ici, mes frères, je distingue dans M. l'abbé Lambron deux espèces de dévouement : le dévouement qui a pour objet les choses de la vie présente, et le dévouement qui veut à tout prix procurer à ses frères un bonheur éternel. Pour ce qui regarde la vie présente, voyez-le, ce bon prêtre, comme il est dévoué à tous et à chacun selon son rang ! Il est dévoué à son évêque : il voit, aime et honore en lui Jésus-Christ dont celui-ci est le représentant auprès des prêtres et des peuples; il cherche à lui adoucir la charge si dure du gouvernement et professe hautement ce grand principe d'où dépend la hiérarchie des pouvoirs sociaux : c'est qu'il faut respecter tous les actes de l'autorité légitime non évidemment mauvais et en supposer les motifs bons et valables, lors même qu'on ne les comprend pas. Il est dévoué à son pasteur lorsqu'il exerce le ministère en second, il lui obéit comme un enfant à son père, il le respecte et le fait respecter de tous. Il est dévoué à ses vicaires lorsqu'il est

lui-même pasteur, et j'ai eu plaisir à les entendre proclamer que, pendant le temps qu'ils avaient demeuré avec lui, jamais il ne leur avait fait la moindre peine, toujours il s'était étudié à leur rendre la vie heureuse. Oh! que c'est là, mes frères, un bel éloge! On a défini la vertu l'art de rendre heureux tout ce qui nous entoure, et M. l'abbé Lambron a réalisé dans sa conduite cette belle définition. Comme l'Apôtre, il s'est appliqué à plaire à tous en toutes choses, *per omnia omnibus placeo*, s'oubliant lui-même pour ne songer qu'au bonheur des autres: *Non quærens quod mihi utile est, sed quod multis.* O vous qui, dans l'intérieur de la vie domestique, vous laissez aller à l'humeur difficile et susceptible, aux paroles brusques, aux reproches acerbes, venez apprendre de ce saint prêtre à souffrir et à vous taire pour ne faire peine à personne quand le devoir n'oblige pas à parler, à vous gêner et vous priver pour faire plaisir à tous; et n'oubliez jamais que la vraie vertu consiste dans l'oubli de soi pour procurer le bonheur des autres.

Le dévouement de M. l'abbé Lambron ne se renfermait pas dans l'intérieur du presbytère, il s'étendait à tous ceux qui avaient à traiter avec lui: les petits comme les grands, les pauvres comme les riches, tous trouvaient en lui un accueil paternel, à quelque moment qu'ils se présentassent, et jamais on ne se retirait d'auprès de ce bon pasteur sans avoir à se louer de sa charité, de son obligeance, de cet excellent cœur qui cherchait à faire plaisir à

tous. Son élévation dans la hiérarchie ecclésiastique ne l'enfla point et ne diminua rien de ce dévouement qui se fait tout à tous ; toujours on le trouva également accessible, accueillant et bon, et jamais il n'exerça l'autorité qu'avec douceur, indulgence et charité, pouvant même encore alors dire comme l'Apôtre : *Per omnia omnibus placeo, non quærens quod mihi utile est, sed quod multis.* Mais c'était surtout au soulagement des malheureux qu'était dévoué le cœur de M. l'abbé Lambron : cette âme aimante ne pouvait voir souffrir sans éprouver le besoin de soulager; il donnait tout ce qu'il avait, et ses revenus étaient dispersés dans le sein de l'indigence. O ville d'Ernée, il demeurera à jamais inscrit dans tes souvenirs, le nom de ce bon pasteur qui a passé au milieu de toi comme son divin Maître en faisant le bien ; tu l'as vu pendant de longues années le père des pauvres, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le consolateur de l'affligé, le soutien de tout ce qui était faible, l'appui de tout ce qui était malheureux. Oh! tu ne seras pas assez ingrate pour oublier jamais tant de charité et de dévouement; tu fus le théâtre où il passa la plus belle portion de sa vie, où peut-être même à force de fatigue il prit le germe de la maladie qui nous l'enlève aujourd'hui ; au moins sois reconnaissante et conserve précieusement sa mémoire.

Mais si le dévouement de M. l'abbé Lambron, pour ce qui regarde la vie présente, fut si admirable, qui pourrait dire son dévouement pour les intérêts

éternels de ses frères? Sans doute, le cœur du bon prêtre, qui est tout charité, voudrait que tous les hommes fussent heureux dès ici-bas, et s'étudie en conséquence à alléger l'infortune partout où il la rencontre et à procurer à tous la plus grande somme de bonheur possible ; mais ses vœux se portent bien plus loin que la vie présente : il voit au delà du tombeau l'éternité, l'éternité heureuse ou malheureuse pour chacun de ses semblables, selon que chacun d'eux aura pratiqué ou transgressé les lois de Dieu et de l'Église. A cette pensée son cœur s'enflamme, le zèle bouillonne au dedans de sa poitrine : *Incitatus est spiritus ejus in ipso.* « Quoi ! ces hommes vont périr si je ne me dévoue pour les sauver, éternellement ils seront étendus sur les brasiers de l'enfer; éternellement ils pousseront des cris de rage et de désespoir ! ah ! plutôt je me sacrifierai, je m'immolerai, je donnerai tout mon temps, je donnerai ma santé, je donnerai ma vie pour en sauver au moins le plus grand nombre possible. » Touché de ces pensées de foi, M. l'abbé Lambron se dévoue tout entier au salut éternel de ses frères et ne connaît plus de repos; il passe les jours entiers au saint tribunal pour y recevoir les pécheurs et les préparer à l'éternité, pour y soutenir les âmes faibles et les prémunir contre la rechute, pour y sanctifier les justes et les faire avancer de vertu en vertu. A peine s'il en sort quelques instants rapides pour prendre ses repas. Vous ne le voyez point dans ces réunions de confrères qui, quand

l'esprit de Dieu y préside, n'offrent cependant à la nature épuisée par de grands travaux qu'un délassement innocent ; on ne le voit même que rarement et peu d'instants auprès d'une mère qu'il chérit et dont il est chéri comme sa consolation et sa gloire. Chose remarquable, mes frères, pendant le long temps que M. Lambron a été curé d'Ernée, jamais il n'a accordé à sa vertueuse mère un seul jour entier, prêtre sublime qui ne vivait que pour son devoir, qui craignait de dérober quelques instants à son ministère. Pour comprendre tout ce que ce dévouement a de généreux, il vous faudrait, mes frères, vous mettre un instant par la pensée à la place du confesseur et vous représenter tout ce qu'a de pénible un ministère hérissé de difficultés qui embarrassent, accompagné de dégoûts qui rebutent, plus gênant encore par l'attention soutenue qu'il exige que par la fatigue du corps, sans gloire aux yeux des hommes, sans récompense sur la terre, sans reconnaissance même souvent des pénitents qui se fâchent et contre les remèdes qu'on est obligé de leur prescrire et contre celui qui les prescrit. M. l'abbé Lambron en était accablé, « et je crains, me disait-il il y a huit ans, de succomber bientôt sous le fardeau ». Mais pour cela il n'interrompait pas le travail et jusqu'au dernier jour qu'il fut curé d'Ernée il le continua avec la même assiduité.

Lorsque la confiance de son évêque l'appela à un poste supérieur, il aurait pu trouver dans les devoirs mêmes de sa nouvelle position des prétextes

plausibles de suspendre ou de modérer ce ministère si pénible ; mais les communautés religieuses le réclament, le dévouement ne sait pas dire non, et le voilà comme auparavant, dans tous les moments que lui laissent libre les travaux de l'administration, assis au saint tribunal, occupé à la culture de ces âmes d'élite qui, retirées dans les cloîtres, cachées dans le secret de la face de Dieu, apaisent par leurs prières la colère du ciel, font par leur pureté et leur vie angélique le plus bel ornement de l'Église et sont comme les fleurs choisies plantées dans le jardin de l'Époux. Alors aussi il fut tout à vous, vierges chrétiennes qui, répandues dans presque toutes les paroisses de ce diocèse, portez partout la bonne odeur de Jésus-Christ, instruisez l'enfance, dirigez l'âge mûr et êtes la ressource du pauvre et du malade. C'était lui que vous aimiez à consulter dans vos retraites générales ; il était pour vous le directeur d'élite, le prêtre estimé entre tous, et dans la ville épiscopale presque seul il dirigeait les consciences de vous toutes.

Ces grands travaux, joints aux courses et aux sollicitudes de son nouveau poste, mettent sa santé en péril ; les médecins l'avertissent que sa vie même y est compromise ; mais le dévouement ne calcule pas avec le danger. Loin de craindre la mort, il la regarde comme la plus belle récompense : ni les ardeurs d'une fièvre brûlante ne retenaient un saint Charles, ni les glaces et les périls de mort n'arrêtaient un saint François de Sales. Tant que le zèle sait du

bien à faire, il ne peut demeurer en repos; il faut qu'il travaille, et, s'il doit mourir, qu'il meure sur la brèche en s'immolant pour ses frères. M. l'abbé Lambron travaille en effet jusqu'à la fin, et la veille même de son départ pour venir mourir au sein de sa famille, il confessa encore pendant onze heures entières. Infatigable apôtre, c'est assez de travaux; l'heure de la récompense a sonné: quittez le lieu du combat et venez accorder à une mère chérie la triste consolation de vous fermer les yeux, la consolation plus douce de vous voir mourir en saint; venez édifier votre famille et vos amis par votre patience dans la souffrance, par votre résignation dans la perte de la vie; c'est la dernière mission qui vous reste à remplir ici-bas. Il la remplit noblement, mes frères, cette mission: pendant plus de deux mois il a porté la croix en son corps par des douleurs cruelles, et pendant cette longue série de souffrances il n'a laissé entendre que ces paroles d'humble résignation : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! j'en mérite bien davantage. » O pieux malade, c'est aussi assez de souffrances, assez de saints exemples; et maintenant, cieux, ouvrez-vous, recevez le bon prêtre qui n'a vécu que pour faire le bien, lui-même vous a envoyé tant d'âmes justes qu'il a préparées au dernier passage, recevez-le à son tour. Tant d'autres, sanctifiés par son zèle, viendront à sa suite : ce sera sa gloire et sa couronne pendant l'éternité. O saint prêtre, allez donc au ciel où vos mérites vous appellent, allez régner dans la

gloire, nous nous en réjouissons pour vous; nous applaudissons à votre bonheur et à votre triomphe; vous étiez un fruit mûr pour le ciel, la main de Dieu vous a cueilli, qu'elle en soit bénie. Mais en même temps nous ne pouvons retenir nos larmes en pensant à la perte que fait l'Église en vous. Oui, bon prêtre, la religion pleure sur vous, elle pleure un ministre fidèle, un ouvrier laborieux de la vigne du Seigneur, un de ces hommes de miséricorde dont la piété n'a point défailli; ce diocèse pleure sur vous, il pleure un de ses chefs et de ses guides, un modèle du clergé; votre évêque pleure sur vous, il pleure un ami dévoué, un confident sûr dans le sein duquel il pouvait épancher son cœur et ses peines; cette paroisse pleure sur vous, elle pleure une de ses gloires éteintes, un de ses enfants qui lui faisaient le plus honneur; tous vos amis pleurent sur vous, ils pleurent un cœur bon, un âme généreuse; l'unique consolation qui nous reste, c'est de lever les yeux au ciel et de nous dire : Il était juste que le Seigneur récompensât un ministre si fidèle dont la vie entière a été une vie de dévouement, nous venons de le voir, dont la mort même doit encore servir à nous rendre meilleurs. Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Il y a toujours, mes frères, de graves enseignements à recueillir sur une tombe, et c'est mon devoir de vous les faire entendre ici. La tombe de

M. l'abbé Lambron vous enseigne : 1° le néant de toutes les choses humaines ; 2° la nécessité de nous tenir toujours prêts à comparaître devant Dieu ; 3° enfin le bonheur d'une sainte mort.

Le digne prêtre que nous pleurons a occupé pendant sa vie des postes importants et même le rang le plus élevé au-dessous de l'épiscopat dans la hiérarchie ecclésiastique. Cela est honorable sans doute, mais ce n'est point là sur une tombe matière d'éloges ; sa mort nous apprend que toutes les grandeurs comme toutes les richesses, comme tous les plaisirs, ne sont rien, que c'est une folie d'y attacher son cœur, que ce n'est pas une gloire d'avoir occupé un poste élevé, mais bien seulement d'y avoir vécu en saint. Hélas ! que servirait aujourd'hui à M. l'abbé Lambron d'avoir été premier vicaire général et archidiacre de l'insigne église du Mans, s'il n'avait été en même temps un saint prêtre ? Mieux vaudrait le sort de l'homme le plus obscur et le plus pauvre, mais qui aurait bien servi Dieu ; tant il est vrai, mes frères, qu'il n'y a en ce monde qu'une chose importante, c'est de faire son salut ; qu'une chose estimable, c'est la vertu. Il faut n'avoir point d'esprit pour ne pas comprendre une vérité si claire, pour placer le plaisir, la jouissance, la vanité, la fortune avant le salut, pour se laisser dominer par une fausse honte, par une lâcheté indigne d'un homme et sacrifier à des motifs si futiles les grands intérêts de son éternité. Ah ! qu'il n'en soit ainsi d'aucun de ceux qui m'écoutent. Rom-

pons, rompons sur cette tombe toutes nos vaines attaches, ne voyons plus dans la vie présente qu'un temps de passage et de préparation à une vie meilleure et marchons toujours l'œil fixe sur l'éternité vers laquelle chaque moment nous précipite ; nous y allons tous comme les eaux du fleuve dans la mer, nos jours se pressent comme les flots ; ne laissons pas notre cœur s'attacher à la fleur du rivage que nous touchons en passant. C'est la première leçon que nous donne cette mort.

La seconde, c'est que nous devons nous tenir toujours prêts à comparaître devant Dieu. On vous l'a souvent dit, mes frères, c'est une grande erreur de mettre son salut au lendemain et de se dire : « La mort ne viendra pas sitôt ; je me sens fort et plein de vie. » Hélas ! qui se serait attendu, il y a quelques années, quelques mois seulement, que le saint prêtre, objet de nos larmes, dût sitôt mourir, qu'une vie si vigoureuse dût s'éteindre sitôt ? La dernière fois que mes yeux l'ont vu, qui aurait soupçonné que j'étais destiné à lui rendre ce triste et dernier devoir ? C'était presque à l'autre extrémité de ce royaume ; il était venu assister à la consécration épiscopale d'un autre enfant de Saint-Denis, de ce pieux et aimable pontife que vous avez vu naguère au milieu de vous avec tant d'édification et de bonheur ; il était venu prier sur la tombe de ce cardinal d'immortelle mémoire, l'honneur de la religion, la plus belle illustration de ce diocèse ; alors il était brillant de santé et de forces, sa constitution

semblait promettre une longue vie, et voilà qu'au milieu de sa course, la mort l'a frappé ! O incertitude de la vie ! ô inconstance et fragilité des choses humaines ! Qui, après cela, osera compter sur un long avenir ? Qui ne mettra promptement ordre à sa conscience et ne se tiendra toujours prêt ? Qui aura l'imprudence, la déraison de vivre un seul jour dans un état où il ne voudrait pas mourir, sachant que ce jour-là même la mort peut mettre la main sur lui et le citer devant le tribunal du souverain Juge, pour y entendre l'irrévocable arrêt qui décidera pour lui d'une éternité de bonheur ou de malheur ? Ah ! si quelqu'un ici n'avait pas profité de la mission dont la Providence a favorisé cette paroisse, qu'il profite au moins de l'avertissement que cette mort lui donne ; qu'il n'abandonne plus son salut à l'aventure et ne livre pas ses destinées éternelles aux chances d'un avenir incertain et d'une volonté plus incertaine encore, qui, loin de se plier plus tard à des projets de conversion, ne ferait que s'enraciner dans le mal en y vieillissant.

S'il en est ainsi, mes frères, la mort ne vous apparaîtra plus comme quelque chose de triste et de lugubre, mais comme la chose du monde la plus désirable et la plus digne d'envie : troisième leçon que nous donne M. l'abbé Lambron à ses derniers moments. Depuis surtout qu'il eut été fortifié par le secours des derniers sacrements, il n'envisagea plus la mort qu'avec bonheur. « Oh ! que je suis content ! disait-il à son confesseur ; que j'ai le cœur à l'aise !

Je ne voudrais pas échanger une vie plus longue pour la mort à laquelle je touche. » O saint prêtre, c'est que votre cœur était pur, et pour un cœur pur la mort est le passage à la vie, au bonheur, à la gloire. Ah! vraiment, la fête de la Transfiguration du Seigneur a été aussi la fête de votre transfiguration ; ce jour-là aussi vous êtes monté sur la montagne sainte où règne Dieu avec ses élus, sur ces collines éternelles meilleures que le Thabor, où l'on s'écrie dans les transports d'uneadmiration toujours nouvelle: « Oh! qu'il fait bon être ici! *Bonum est nos hic esse.* » Là vous avez contemplé le Seigneur Jésus dans l'éclat de sa gloire non d'une vue passagère comme Pierre, Jacques et Jean, mais d'une vue éternelle, et vous avez été transformé vous-même dans la ressemblance de la même gloire. Oh ! mes frères, qu'il fait bon mourir quand on est bien préparé ! Mourir alors, c'est entrer dans la patrie après l'exil, c'est arriver au port après la tempête, c'est se réunir à une famille chérie, à Dieu notre Père qui est dans les cieux, à Marie notre mère, à tous les saints qui sont nos frères, à tous les justes, parents ou amis qui nous ont précédés et dont rien ne pourra plus jamais nous séparer; mourir, c'est la fin de tous les maux, c'est la mise en possession de toutes les jouissances; mourir, c'est commencer à vivre, et l'église de Paris a raison de chanter que le juste en mourant ne perd point la vie, il ne fait que l'échanger, échanger une vie misérable et passagère contre

une vie éternelle et heureuse : *Tuis enim fidelibus, Domine, vita mutatur, non tollitur.* Que ceux-là donc seulement craignent la mort, qui ne veulent pas renoncer au péché et vivre dans l'amitié de Dieu ; ah ! pour eux, la mort est horrible : c'est la citation d'un criminel devant son juge, c'est le commencement de l'enfer.

Chrétiens, que cette pieuse cérémonie rassemble, quel sera le fruit de tout ce discours? Ah! si le saint prêtre que nous pleurons pouvait sortir de sa cendre, il me semble qu'il vous dirait à tous : « O vous qui m'aimez, j'attends autre chose de votre attachement que des hommages stériles ; je vous demande de profiter de ma mort pour vous détacher de toutes les choses d'ici-bas, pour vous tenir toujours prêts et mériter par une sainte vie la grâce d'une sainte mort ; je vous demande de mieux apprécier le sacerdoce, de respecter et d'aimer vos prêtres qui, comme moi, mènent une vie de dévouement à votre bonheur, de mettre leurs instructions en pratique et de ne pas leur donner l'amertume de voir leur dévouement stérile et leur zèle sans fruit. Je vous demande à tous d'être des saints, car dans le ciel plus encore que sur la terre j'ai soif de votre bonheur, et c'est à votre changement de vie que je reconnaîtrai si vous m'aimez. » Chrétiens, entendez ce langage; et vous, vénérables confrères, permettez-moi de vous rappeler en finissant une belle parole de Simon Machabée. Au souvenir de ses frères qui étaient morts en héros intrépides pour la

défense du temple et de la loi du Seigneur : « Dieu me garde, s'écriait ce grand homme, de m'épargner moi-même, car je ne suis pas meilleur que mes frères : *Et nunc non mihi contingat parcere animæ meæ.... ; non enim melior sum fratribus meis.* » Et vous aussi, vénérables confrères, en voyant votre frère dans le sacerdoce, celui qui fut votre chef et votre guide, mort martyr de sa charité, victime de son zèle, dites comme ce vaillant homme : *Et nunc non mihi contingat parcere animæ meæ.* Et maintenant Dieu me préserve de me rechercher moi-même dans un ministère tout de dévouement ; après un tel exemple, je n'aurai garde de m'épargner, de craindre la gêne, la fatigue et la peine : *Et nunc non mihi contingat parcere animæ meæ.... ; non enim melior sum fratribus meis.* Ma destinée, c'est de me dévouer au plus grand bien de mes semblables ; je la comprends, je la chéris, je la remplirai avec une ardeur nouvelle : *Et nunc non mihi contingat parcere animæ meæ.*

Alors, témoin d'aussi beaux sentiments, M. l'abbé Lambron tressaillira d'allégresse, jusque dans sa cendre, d'être encore utile, même après sa mort, et au clergé qu'il aima et aux fidèles qu'il édifia. *Amen.*

DISCOURS PRONONCÉ A MAYENNE

POUR L'INAUGURATION DU MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE

DU

CARDINAL DE CHEVERUS

(8 août 1844.)

Laudemus viros gloriosos, homines divites in virtute, quorum pietates non defuerunt.

Louons ces hommes honorables, riches en vertu, dont le cœur tendre et bon ne s'est jamais démenti.

Ces paroles se lisent au Livre de l'Ecclésiastique, chap. XLIV, 1.

MESSEIGNEURS,

L'Esprit-Saint lui-même nous enseigne par ces paroles que c'est une chose bonne de rendre un hommage solennel aux hommes qui se sont distingués à leur passage sur la terre par de grandes vertus, par des œuvres de charité et de miséricorde, par le dévouement de leur noble cœur à la gloire de Dieu et au bien de leurs semblables. Laisser tomber dans l'oubli leurs grands exemples, c'est enlever à la religion une de ses gloires, c'est priver le genre humain d'un phare destiné à le conduire dans les routes de la vie ; et par la raison contraire les relever et en rendre le souvenir

immortel, c'est bien mériter à la fois et de la religion et des hommes. Honneur à la ville de Mayenne qui a compris cette belle vérité, et qui, ayant reçu du cardinal de Cheverus sa plus glorieuse illustration, a voulu lui payer en retour un tribut d'hommages par l'érection d'une statue sur une de ses places publiques. Honneur aux édiles de la cité, à tous les honorables magistrats qui ont conçu cette noble pensée et exécuté ce beau dessein. Honneur à tous ceux qui y ont concouru et qui viennent encore aujourd'hui des lieux circonvoisins ajouter une nouvelle pompe à cette cérémonie. Cette fête est digne de tant d'intérêt ; car il y a ici plus que la glorification d'un homme, il y a un hommage éclatant rendu à la religion, un service insigne rendu au bien public.

Oui, mes frères, honorer le cardinal de Cheverus, c'est honorer la religion elle-même ; car c'est honorer son ouvrage. Elle seule l'a fait ce qu'il était, elle seule l'a pu faire. Sous quelque rapport en effet que vous envisagiez cet illustre prince de l'Église, quel que soit, parmi ses titres à votre vénération, celui auquel votre cœur s'attache de préférence, vous ne trouverez jamais, en remontant de l'effet à la cause, que l'ouvrage de la religion. Tant de traits touchants de charité héroïque, tant d'humbles services rendus au prochain, tant de bonnes œuvres de toute espèce ne furent point chez lui l'ouvrage d'une vaine philanthropie qui ne fait le bien que par ostentation, ou d'une sensibi-

lité naturelle qui ne s'émeut que par intervalles, mais bien le fruit de la religion qui, lui montrant dans tous les malheureux les membres de Jésus-Christ souffrant, lui faisait envisager le malheur comme une chose sacrée, et lui rendait délicieuses toutes les privations personnelles dès qu'elles pouvaient diminuer les privations de ses frères. Tous les autres actes de sa vie furent de même sous l'inspiration de cette religion sainte qui dominait son grand cœur et en gouvernait tous les battements, si je puis ainsi dire. Toutes les fois qu'il avait à délibérer sur une affaire : « Que demandent de moi, se disait-il, les intérêts de la religion ? » Et la réponse pesée au pied du crucifix faisait sa règle de conduite, quoi qu'en dût quelquefois souffrir son cœur et quoi qu'en pussent dire les hommes. Oh ! que ceux-là connaîtraient mal le cardinal de Cheverus qui verraient en lui autre chose que l'homme de la religion ! Confident de ses pensées les plus intimes, je puis, peut-être mieux que personne, le savoir, et je suis heureux de le proclamer, parce qu'il serait heureux de l'entendre : rien d'humain n'entrait dans les vues de cette âme tout apostolique ; et sa politique, si on peut en attribuer une à celui pour qui les intérêts de la religion étaient tout, et qui savait leur sacrifier jusqu'à ses affections les plus chères comme les plus légitimes, sa politique n'était autre que la politique de l'Évangile, laquelle consiste à aimer tous les hommes, quels que soient leurs opinions,

leurs écarts ou leurs erreurs, à être bon et bienveillant envers tous et à faire à chacun le plus de bien possible. Les grandeurs même, qui le poursuivirent lorsqu'il les fuyait et qui l'atteignirent malgré lui, ne furent encore que le fruit de sa religion. Ce fut la religion qui lui inspira dans Boston ce cœur et ces vertus d'évêque, lesquelles déterminèrent le Siège apostolique à lui en conférer le caractère auguste. Ce fut parce que le zèle de la religion l'avait fait briller à Montauban du double éclat de la vertu et du savoir, qu'il fut bientôt élevé à un grade supérieur dans la hiérarchie ecclésiastique comme aux premières dignités de l'État ; et la pourpre romaine ne vint le chercher sur la premier siège d'Aquitaine que pour récompenser en lui l'évêque modèle, l'homme de la religion par excellence. Vous le voyez donc, mes frères, c'est la religion qui a rassemblé dans le cardinal de Cheverus tous ses titres à votre vénération et à votre amour. Il ne vivait que pour elle, il ne vivait que par elle, et elle seule en effet pouvait le faire vivre d'une telle vie. Une vertu si pure, un oubli de soi si entier, un dévouement si parfait au bonheur des autres, ne peut être que l'œuvre de la religion catholique qui seule sait inspirer cette sublime immolation de tout son être à la plus grande gloire de Dieu et au plus grand bien des hommes. Et je vous le demande, quel autre principe qu'une foi ardente eût fait abandonner à Mgr de Cheverus sa patrie d'abord,

puis une position douce et aisée conquise en Angleterre par son mérite, enfin toutes les espérances d'un brillant avenir, pour aller au delà des mers porter à un peuple inconnu, rempli de préjugés contre le sacerdoce, un ministère qu'il savait devoir être pauvre, laborieux, contredit, longtemps stérile et dispersé sur un territoire plus vaste que plusieurs de nos diocèses de France ensemble? Quel autre principe qu'une foi ardente l'eût conduit parmi ces populations sauvages de Penobscot et de Passamaquodi à travers mille privations, mille fatigues et mille périls pour le ramener ensuite au milieu de la contagion, au chevet du pestiféré mourant où il brave la mort avec un calme qui semble ne pas soupçonner le danger et une modestie qui voit à peine un sacrifice là où tout le monde admire le plus beau dévouement? Quel autre principe qu'une foi ardente eût fait de lui dans l'un et l'autre hémisphère la providence du pauvre, l'appui de l'orphelin, le père, l'ami, le serviteur de tous, le modèle du clergé, la lumière de l'épiscopat? Quel autre principe l'eût rendu si humble et si simple parmi les grandeurs, si doux dans le commandement, si réglé dans la vie, si désintéressé dans l'usage des richesses, si mort à lui-même dans toute sa conduite, si dévoué à tous ses devoirs, plus grand encore dans sa vie intime et privée que dans sa vie publique, plus généreux dans ses aumônes secrètes que dans ses œuvres connues? Cherchez, mes

frères, en dehors de la religion, et vous ne trouverez rien qui explique cette vie. C'est un sujet de controverse si sans religion on peut être honnête homme, et de graves auteurs ne l'ont pas cru, parce qu'il se trouve dans la vie bien des circonstances délicates, où placée entre de grands sacrifices et la conscience, sûre d'ailleurs du secret, la probité humaine que ne soutient pas l'œil de Dieu qui voit tout, l'espérance de la vie future qui dédommage de tout, vient à défaillir ; mais au moins est-il certain que sans la religion on ne s'élève pas à cette hauteur de vertu, on ne sait pas sacrifier toute une existence pour Dieu et pour ses frères, on n'a pas même un motif raisonnable de le faire. C'est là un secret qui ne s'apprend qu'à l'école d'un Dieu pauvre et humble, vivant de sacrifices, mourant sur la croix pour les hommes, et promettant le ciel pour récompense à ceux qui marcheront sur ses traces dans cette voie de dévouement.

Ce n'est donc, remarquez, mes frères, cette conséquence, ce n'est donc ni au philanthrope, ni à l'homme politique, ni au sage doué d'une haute puissance de raison, ni à l'esprit cultivé et plein de grâces que nous élevons en ce jour une statue : c'est à l'évêque que la religion a façonné de ses mains divines; c'est à l'apôtre qu'elle a dirigé dans toutes ses actions et jusque dans ses pensées ; c'est au prince de l'Église plus grand par sa vertu que par la pourpre qui le décore; c'est à l'âme élevée qui,

puisant dans les sublimes inspirations de la foi le plus sublime dévouement, força l'admiration, le respect et l'amour des deux mondes. Oui, religion sainte, les vertus que nous honorons en ce jour sont ton ouvrage ; toi seule as fait, toi seule as pu faire un homme aussi bon, un cœur aussi noble, une âme aussi généreuse. A toi donc l'honneur de cette journée, à toi le mérite premier de tout ce que nous admirons. Cette fête est ton triomphe, la gloire du cardinal de Cheverus est la tienne, et comme dans le royaume éternel Dieu en couronnant les mérites de ses saints couronne l'œuvre de sa grâce, nous aussi, en couronnant le héros que tu as formé, nous te couronnons toi-même. Il me semble la voir, mes frères, cette noble fille du ciel descendre en ce jour des splendeurs des saints et applaudir à cette solennité : elle tressaille comme la mère qui voit couronner son enfant ; elle jouit comme l'artiste dont l'ouvrage savamment travaillé obtient une prime d'honneur. Unissons nos joies à sa joie, il faudrait ne pas l'aimer pour ne pas se réjouir de ce qui l'honore, et entourons de notre amour le monument qui lui est cher.

Il demeurera parmi nous, ce monument, comme un témoignage de l'excellence et de la beauté de la religion chrétienne qui élève ainsi l'homme au-dessus de lui-même, qui l'agrandit, qui le perfectionne, qui le rend si bon, si aimable, si généreux. Il demeurera comme une protestation publique et solennelle contre les détracteurs du catholicisme,

comme la réfutation de tous les sophismes par lesquels ils l'attaquent, et une haute manifestation de sa vérité à la face des cieux et de la terre. Car l'erreur ne peut produire une vertu si pure ; d'une source empoisonnée ne peuvent sortir des eaux si limpides. Il demeurera pour faire redire à chacun dans le secret de sa conscience : Oh ! que je serais déraisonnable si je ne croyais pas une religion qu'a crue si fortement un esprit aussi éclairé, un cœur aussi pur, une âme aussi droite que le cardinal de Cheverus ; plus déraisonnable encore si la croyant je ne l'aimais pas, ou si, par une lâcheté et une inconséquence, l'une et l'autre également flétrissantes pour la dignité humaine, j'en négligeais la pratique. Il demeurera enfin pour votre gloire, honorables magistrats qui l'avez fait élever. Ce sera là un de vos plus beaux titres à l'estime et à l'amour de vos concitoyens, une des belles actions de votre vie dont vos enfants pourront un jour être fiers. La religion vous bénira de lui avoir élevé ce trophée ; la société elle-même vous en saura gré, car en travaillant pour la religion, un magistrat travaille toujours pour le bien public, la religion étant parmi les peuples la garantie la plus assurée d'ordre, de paix et de sécurité.

Et puis, n'est-ce pas servir éminemment le bien public que de placer au milieu d'un peuple une leçon permanente de vertu, de charité, de douceur, de patience ? leçon également utile et à l'étranger qui passe, et au citoyen qui oublie, et à l'ignorant

qui ne sait pas lire, et au savant qui voit. Dans les grandes familles, on conserve avec soin les portraits des ancêtres, et ces portraits disent aux enfants : « Voyez ce qu'ont été vos pères et soyez dignes d'eux. » Cette pensée élève les courages, agrandit les sentiments ; de là ces races de héros dont s'honore notre histoire. La statue du cardinal de Cheverus remplit ici à peu près le même office au milieu de ses concitoyens ; et le piédestal sur lequel elle repose est comme la chaire d'où il vous prêche tout mort qu'il est : *Defunctus adhuc loquitur*. De là il parle à toutes les classes de la société : prêtres, il nous enseigne ce zèle intrépide qu'aucune difficulté n'arrête ; cette douceur, qui, sans jamais rien relâcher de la règle, se conserve toujours honnête dans les formes, pleine de grâce dans les procédés ; cet oubli de soi, ce dévouement au bien de ses semblables qui fait l'homme apostolique. Magistrats et vous tous qui commandez aux autres, à quelque titre que ce soit, il vous enseigne à rendre l'obéissance douce et aimable par la manière de l'exiger et à alléger aux inférieurs la peine de leur condition par un sage tempérament de bonté et de condescendance. Chrétiens de toutes les classes, il vous redit sa parole chérie : « Aimez-vous les uns les autres ; » plus de querelles ni de froideurs entre vous ; et cette autre parole qu'il disait si souvent pendant sa vie : « Que la vertu bien comprise fait le bonheur de tout ce qui l'entoure, qu'elle souffre de tout le monde sans rien faire souffrir

à personne, qu'elle n'a jamais sur les lèvres que des paroles de douceur et de grâce, dans le cœur que des sentiments de charité et de support. » Hommes avides de plaisirs, de richesses et d'honneurs, vous apprendrez de ce prince de l'Église, si humble, si mortifié, si détaché, qu'une âme immortelle doit porter ses vues plus loin qu'aux choses qui passent; et vous qui avez le malheur de négliger vos devoirs religieux, vous apprendrez d'un pontife si grand par sa foi que l'homme n'est jamais plus grand, plus estimable, plus honorable que quand il professe et pratique hautement une religion qui a été crue et pratiquée par les plus beaux génies dont s'honore la nature humaine. Oh ! puissent ces leçons être entendues ! Si le cardinal de Cheverus, qui ne connut d'autre ambition et d'autres jouissances que d'être utile aux hommes, peut encore être utile après sa mort, il me semble qu'il en tressaillira jusque dans sa cendre. Puissent les âges les plus reculés entendre aussi ce langage, et fasse le ciel que dans les siècles à venir les pères redisent à leurs enfants en leur montrant cette statue vénérée : « Dans la première moitié du XIXe siècle vécut un apôtre de la charité dont l'un et l'autre hémisphère admirèrent les vertus, dont les rois qui régnaient sur la France honorèrent le mérite et dont le chef de l'Église récompensa par la pourpre les glorieux travaux ; il n'eut d'autre passion que le bonheur de ses semblables et ne vécut que pour faire des heureux ou sécher des larmes.

Cet homme, ô mon fils, dont vous voyez ici l'image, s'appelait le cardinal de Cheverus. Soyez bon et bienfaisant comme lui. » Telles sont, mes frères, les grandes et utiles leçons que ce monument est appelé à vous donner ; on croit bien servir la chose publique en élevant dans nos villes des monuments à la gloire des guerriers défenseurs de la patrie ; mais que j'aime mieux celui-ci et qu'il est plus profitable aux hommes ! Les lauriers du guerrier sont trempés dans le sang, arrosés des larmes de mères ou de veuves désolées, et sa statue n'inspire que l'ardeur du carnage. La gloire du cardinal de Cheverus est une gloire pure qui n'a coûté à personne ni sang ni pleurs ; ce bien-aimé pontife n'a fait couler dans sa vie d'autres larmes que celles de l'attendrissement qu'inspirait sa bonté, de la reconnaissance que provoquaient ses bienfaits et sa statue ne prêche que charité, bienveillance et douceur dans tous les rapports de société ou de famille.

Honneur donc encore une fois, honneur à tous ceux qui ont contribué à l'érection de ce monument ; c'est une bonne œuvre qui honore Dieu et qui profite aux hommes; c'est une louange adressée au ciel et un service rendu à la terre ; tous les âges comme toutes les opinions présentes et à venir y applaudiront, parce que la charité qui domine la mobilité des choses humaines est du goût de tous les âges comme de toutes les opinions. Encore ne s'en tiendront-ils pas là, et si quelque jour le temps

qui mine tous les travaux des hommes vient à renverser celui-ci, ô nom de Cheverus, nom béni, tu ne crouleras pas avec la pierre et le bronze, tu ne périras point, tu es immortel. Tu vivras dans la suite des âges, non plus, il est vrai, hélas ! le dirai-je ? non plus transmis par le sang des pères aux enfants, ô douloureuse pensée ! ô vie trop courte ! ô dernier rejeton coupé dans sa racine ! mais tu vivras dans les archives de la religion comme un titre de gloire à montrer à ses amis et à ses ennemis ; tu vivras dans l'histoire de la vertu dont tu seras un touchant et magnifique chapitre ; tu vivras dans tous les souvenirs comme un parfum de douceur et de grâce dont la bonne odeur embaumera l'Église de Dieu et y attirera les âmes les plus prévenues qui auront le bonheur de te connaître.

DISCOURS PRONONCÉ A BORDEAUX

POUR L'INAUGURATION DU MONUMENT

DU

CARDINAL DE CHEVERUS

(30 juillet 1849.)

Hic est fratrum amator.
Voilà celui qui fut l'ami de ses frères.
(II Mach., xv, 14.)

Messeigneurs,

A la vue de ce corps sorti de la région des ténèbres pour être placé dans un sépulcre glorieux, m'affligerai-je ou me réjouirai-je? ferai-je entendre des cris de douleur ou des chants de triomphe? D'un côté, quand je me représente dans ce cercueil ce cœur si bon qui ne battait que pour la charité, cette bouche d'où découlaient des paroles si suaves, ce visage si noble et si compatissant, ces mains qui ne s'étendaient que pour bénir et faire le bien, et que je me dis à moi-même que tout cela n'est plus aujourd'hui qu'une poussière froide et inanimée, comment pourrais-je ne pas pleurer? D'un autre côté, quand je vois la pompe de cette cérémonie, tous ces vénérables princes de l'Église rangés autour de l'auguste primat d'Aquitaine, tous

ces honorables magistrats, toute l'élite de cette grande cité, tout ce peuple qui se presse avec amour et respect autour de ces restes vénérés; quand je considère la magnificence de ce monument où le génie de l'artiste a su animer le marbre et répandre autant de vie sur ses figures que de goût et de grâce dans la disposition des ornements, et que je me dis à moi-même que l'éclat de cette solennité est tout à la fois le triomphe de la religion et celui du cardinal de Cheverus, comment pourrais-je ne pas me réjouir? Souffrez, mes frères, que, laissant là l'oraison funèbre où je ne pourrais pas me répéter moi-même, je me renferme dans la circonstance présente, pour vous dire tout ce que l'érection de ce monument offre de touchant pour le cœur, de glorieux pour la religion, d'instructif pour les peuples, et vous comprendrez les sentiments divers qui inondent mon âme en ce moment solennel, ou plutôt vous les partagerez vous-mêmes avec moi.

Tous les monuments élevés pour recevoir les cendres des morts ont ceci de touchant, qu'ils racontent à nos esprits abusés le néant de l'homme, la vanité des grandeurs, la folie des passions et la sagesse du chrétien qui ne vit que pour le ciel. Tous ont, au moins pour quelques-uns, un intérêt plus touchant encore : c'est qu'ils font revivre au fond des cœurs le souvenir de cette rupture déchirante qui nous sépara de ce que nous aimions le plus au monde, de ce qui faisait pour nous le

charme de la vie. De là, la religion des tombeaux, la douleur qui les visite et les larmes qui les arrosent. Mais, remarquez, mes frères, combien les monuments des héros de la religion offrent un caractère plus touchant que ceux des hommes du monde.

Les monuments de ceux-ci n'inspirent qu'un intérêt privé, l'intérêt des parents ou des amis; et si quelques autres saluent par la pensée le souvenir d'un grand homme, leur cœur est froid et indifférent. Les monuments des héros chrétiens, au contraire, inspirent un intérêt universel; à leur aspect tous se sentent émus, tous aiment et bénissent, parce que la vraie vertu a des charmes qui touchent tous les cœurs, pénètrent toutes les âmes, enlèvent toutes les sympathies. La mémoire des justes, dit l'Esprit-Saint, est en bénédiction, et leurs os semblent refleurir dans leur sépulcre. *Sit memoria eorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo* (Eccl., XLVI, 14); et qui pourrait voir sans intérêt et sans amour la tombe où repose un Vincent de Paul, un François de Sales, un Fénelon?

Devant le monument de l'homme du monde, j'admire la puissance de génie ou de raison qui lui a valu cet honneur, et là se borne toute ma pensée; mais devant le monument du héros chrétien, que de plus magnifiques idées viennent s'offrir à mon admiration! Là, j'admire cet esprit agrandi par la foi et placé si haut par ses divines leçons, qui,

mesurant d'un regard tous les biens créés, les trouva trop petits pour une âme immortelle appelée aux jouissances meilleures de la vie future; j'admire ce cœur noble et généreux, tout dévoué à Dieu dont il procura la gloire, tout dévoué aux hommes dont il sécha les larmes, consola les douleurs, soulagea les misères. De là, ma pensée s'élevant au séjour des bienheureux, je contemple le héros chrétien au sein de la gloire, je m'enivre de son bonheur, je lui parle, je l'invoque comme un protecteur puissant et ami ; et une émotion du ciel fait battre mon cœur.

Jugez de là, mes frères, combien le monument que nous inaugurons en ce jour est fait pour intéresser et émouvoir toutes les âmes sensibles. Ce monument rappelle tout ce que la vertu a de doux et d'aimable, la bienveillance de délicat et de généreux; il rappelle cet homme apostolique qui, après avoir fait pour sa foi le sacrifice de sa patrie, sacrifia une position douce et aisée, conquise en Angleterre par son mérite, avec toutes les espérances d'un brillant avenir, pour porter au delà des mers, à un peuple inconnu, un ministère qu'il savait devoir être pauvre, laborieux, contredit, longtemps stérile; qui, de là, au prix de mille privations et milles fatigues, alla évangéliser les nations sauvages pour revenir ensuite au chevet du pestiféré mourant s'exposer à la contagion avec un calme qui semblait ne pas soupçonner le danger, comme avec une modestie qui voyait à peine un sacrifice

là où tout le monde admirait le plus beau dévouement ; il rappelle cette simplicité noble autant qu'aimable, qui fuyait l'éclat et les grandeurs, et ne les subit jamais qu'à regret ; il rappelle cet amour des hommes, quels que fussent leurs opinions, leurs écarts ou leurs erreurs, qui se révélait au dehors par tant de bonté et de bienveillance ; qui cherchait toujours à procurer à chacun le plus de bonheur possible ; qui, estimant le malheur une chose sacrée, *res sacra miser*, tenait pour délicieuses toutes les privations personnelles, dès qu'elles pouvaient diminuer les privations de ses frères ; il rappelle enfin cette vertu parfaite qui l'a rendu si humble dans les grandeurs, si doux dans le commandement, si réglé dans sa vie, si désintéressé dans l'usage des richesses, si mort à lui-même dans toute sa conduite, plus grand encore dans sa vie intime et privée que dans sa vie publique, plus généreux dans ses aumônes secrètes que dans ses bonnes œuvres connues, et qui l'a fait en l'un et l'autre hémisphère la providence du pauvre, l'appui de l'orphelin, le père, l'ami, le serviteur de tous, le modèle du clergé. Or, mes frères, à tous ces doux et ravissants souvenirs, quel cœur ne serait touché et attendri ? Bien des années, il est vrai, nous ont déjà séparés de ce spectacle de religion et de vertu que Bordeaux contempla près de dix ans avec respect et amour ; mais le cardinal de Cheverus était un de ces hommes qu'il suffit d'avoir connus et aimés une fois pour les

aimer toujours. « Je n'ai jamais perdu un ami autrement que par la mort, » m'a-t-il dit souvent. O bien-aimé cardinal! vous n'en perdrez pas plus maintenant que pendant votre précieuse vie; en vous s'accomplira l'oracle de l'Esprit-Saint : la mémoire du juste lui survivra à jamais, toujours chère, toujours douce et vénérée: *In memoria æterna erit justus.* Treize années après que vous nous avez quittés, on vous aime, je ne dirai pas autant, mais plus que le premier jour. Le temps, qui use tout, ne vous a rien ôté de l'estime et de l'affection des peuples, il n'a fait qu'accroître l'une et l'autre; et l'avenir, écho fidèle du passé, reportera aux générations futures ces mêmes sentiments toujours vifs et tendres.

Fallût-il, du reste, un auxiliaire à la mémoire du cœur, ce monument se charge d'en faire l'office: et qu'il est bien adapté à cette mission touchante! Voyez ces anges disposés avec tant d'art, chacun à la place qui lui convient : comme l'innocence et la pureté du ciel qui reluisent dans tous leurs traits vous parlent au cœur! comme la fonction de chacun est pleine d'intérêt! L'un tient la houlette du bon pasteur, à l'ombre de laquelle Bordeaux reposa calme et tranquille, alors que tant d'autres diocèses de France étaient dans le trouble; l'autre porte la croix que le cardinal savait si bien présenter aux cœurs affligés pour les consoler; deux autres, les insignes des princes de l'Église à la main, nous font souvenir que, sur soixante-treize pontifes de

cette antique métropole qui avait déjà donné un pape à l'église, Mgr de Cheverus est un des sept qui ont fait reluire sur ce grand siège l'éclat de la pourpre romaine; deux autres enfin, plus en évidence près des gracieuses armoiries, semblent nous dire qu'ils veillent à la garde de ces cendres vénérables, en attendant le jour où elles se ranimeront pour passer sur une nouvelle terre et sous de nouveaux cieux: quoi de plus propre à intéresser nos souvenirs et nos cœurs? Et que sera-ce donc, mes frères, quand, le ciseau ayant achevé son œuvre, vous verrez au sommet l'illustre cardinal sortant du tombeau, la main appuyée sur l'Évangile, qui fut la règle de sa conduite comme le titre de ses immortelles espérances, et de là, prenant son essor vers les cieux, seuls capables de récompenser tant de vertus! Heureuse idée du savant artiste! Ah! c'était bien de cette sorte qu'il fallait représenter notre pontife, et la pensée chrétienne a été ici magnifiquement saisie. Au pied du monument propre à faire verser tant de larmes, il fallait montrer au cœur, pour le consoler, le pontife chéri passant de cette vie à une vie meilleure, du tombeau à la gloire, de cette région de ténèbres à l'éternelle félicité.

Tout ici, mes frères, vous le voyez, est fait pour toucher et attendrir: toutefois il est un spectacle plus attendrissant encore, c'est vous-mêmes habitants de cette grande cité et des pays circonvoisins, qui êtes accourus avec tant de bonheur à cette céré-

monie : et quel cœur ne serait touché en contemplant cette réunion de famille autour des restes d'un père chéri ? Depuis longtemps, je le sais, vous gémissiez de n'avoir à offrir à l'étranger qui vous visitait, ou à la génération nouvelle qui s'élevait, aucun monument de votre reconnaissance et de votre vénération. Mayenne, la ville natale, vous avait devancés, et, fière de son monument, elle semblait vous accuser de lenteur ; mais votre empressement en cette journée autour d'un monument digne de vous, digne du cardinal de Cheverus, vous justifie du passé et témoigne de votre bon cœur. Peuple de Bordeaux, soyez-en béni : la reconnaissance pour les bienfaits reçus, l'affection pour celui qui nous a saintement aimés, sont des sentiments si beaux, si célestes ! Il vous est glorieux d'en donner au ciel et à la terre ce magnifique témoignage.

Et vous, vénérables Prélats qui relevez si haut la pompe de cette cérémonie, combien vous ajoutez encore à ce qu'elle offre de touchant ! La réunion des princes de l'Église a toujours pour l'âme chrétienne quelque chose d'émouvant qui va au cœur ; mais, pour des enfants qui voient et se disent que tant d'honneur est un hommage rendu à leur père bien-aimé, oh ! combien votre présence ici rend plus saisissante d'intérêt cette fête de famille ! Hier, ouvrant vos rangs sacrés à deux nouveaux collègues dignes de vous, vous rendiez fière notre antique Église de France, toujours si belle et si forte

par ses pontifes; aujourd'hui, faisant ressortir par la pompe de cette solennité le mérite éminent d'un de ses plus grands évêques, vous consolez ses douleurs, vous rehaussez sa gloire, et vous touchez au cœur tous les amis du cardinal de Cheverus. Le ciel et la terre vous en savent gré, augustes Pontifes; et l'honneur premier en revient à vous, Monseigneur, qui avez convoqué pour cette grande cérémonie ces illustres collègues. En honorant ainsi votre glorieux prédécesseur, vous vous honorez vous-même, vous acquérez un nouveau titre à l'affection comme à l'estime de votre peuple, et vous couronnez dignement les efforts de votre zèle pour l'achèvement de ce mausolée. Après être venu en aide à la commission dont les opérations, malgré le plus haut dévouement à la mémoire du cardinal, n'obtenaient que de lents résultats; après avoir mis tout en œuvre pour faire cesser des retards qui vous affligeaient, et provoqué le concours des premiers magistrats du département et de la cité qu'on trouve toujours disposés à ce qui est bien, rien de possible ne vous restait plus à faire qu'à rendre brillant et illustre le jour qu'appelaient tant de vœux : vous l'avez fait, Monseigneur, et nos cœurs reconnaissants aiment à proclamer leur profonde gratitude. Je dois le dire cependant, cette cérémonie méritait tout cet intérêt, car il y a ici plus que la glorification d'un homme, c'est la glorification de la religion même.

Oui, mes frères, honorer le cardinal de Cheverus,

c'est honorer la religion même ; car c'est célébrer une de ses plus pures gloires, c'est faire une de ses plus triomphantes apologies, c'est proclamer la vertu divine qui vit en elle pour élever l'homme au-dessus de lui-même. Croyez-en nos frères séparés, leur témoignage ne saurait être suspect. Lorsque M. de Cheverus arriva à Boston, tous les esprits étaient imbus des plus odieux préjugés contre la religion catholique, on ne pouvait croire à la vertu de ses prêtres, et on la tenait elle-même pour un assemblage de grossières erreurs. M. de Cheverus se montre avec toute la candeur et la noble franchise de sa vertu, et bientôt la religion sort du nuage où l'erreur l'avait enveloppée ; elle apparaît comme un beau soleil aux regards étonnés de ses ennemis ; les bouches qui auparavant la blasphémaient proclament son excellence, et un ministre protestant, le docteur Chaning, écrit dans une feuille publique ces remarquables paroles : « La métropole de la Nouvelle-« Angleterre a vu l'exemple sublime des vertus « chrétiennes dans un évêque catholique. Qui de « nos docteurs religieux oserait se comparer au « dévoué Cheverus ? Cet homme, bon par essence, « a vécu au milieu de nous, consacrant les jours, « les nuits et son cœur tout entier au service d'une « population pauvre et grossière, évitant la société « des grands et des riches pour se rendre l'ami « de l'ignorant et du faible, abandonnant pour les « plus humbles chaumières les cercles les plus

« brillants qu'il aurait ornés par son esprit, sup-
« portant avec la tendresse d'un père les fardeaux
« et les chagrins de ceux qui étaient confiés à ses
« soins apostoliques, sans jamais donner le
« moindre indice qu'il estimât au-dessous de lui
« ces humbles fonctions, bravant enfin, pour exer-
« cer sa bienfaisance, le soleil le plus brûlant et les
« tempêtes les plus violentes, comme si son ar-
« dente charité l'eût défendu contre la rigueur des
« éléments. Aussi, continue le docteur Chaning,
« il jouit parmi nous de quelque chose de plus
« précieux que la renommée : son nom chéri est
« partout où celui des grands est inconnu ; il est
« prononcé avec bénédiction et des larmes de
« reconnaissance dans les asiles du malheur. »
Et de là, mes frères, le ministre protestant tire cette conséquence que je vous prie de remarquer :
« Comment après cela, dit-il, pourrions-nous fer-
« mer nos cœurs à l'évidence du pouvoir qu'a la
« religion catholique de former des hommes ver-
« tueux et éminents en mérite? Il est temps que
« plus grande justice soit rendue à cette société
« ancienne et si largement étendue. L'Église catho-
« lique a produit les plus grands hommes qui aient
« jamais existé, et c'est une garantie suffisante
« qu'elle renferme tous les éléments d'une éter-
« nelle félicité. »

Tel est, mes frères, le magnifique hommage que la vie de Mgr de Cheverus forçait, il y a vingt-six ans, une bouche ennemie à rendre à la religion

catholique : tant cet illustre pontife reflétait, sur cette religion sainte, de grandeur, de gloire et d'éclat divin. Aussi, mes frères, en face de ce monument, la religion catholique me semble resplendir d'une gloire toute nouvelle ; je la trouve plus belle, plus aimable, plus puissante, plus manifestement divine, et, dans le transport de mon admiration, dans l'enthousiasme de mon amour, je me sens pressé de m'écrier : Elle est donc toujours la même, notre auguste religion, toujours féconde malgré dix-huit siècles de vieillesse, toujours prête à démontrer à l'univers sa céleste origine par les héros qu'enfante en son sein la grâce du Sauveur Jésus, qui est avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. De la même main dont elle forma autrefois les Vincent de Paul et les François de Sales, elle a formé de nos jours les d'Aviau et les Cheverus ; par les sublimes inspirations de sa foi, elle a élevé la faiblesse humaine à ce dévouement de tous les instants, qui a forcé le respect et l'amour des deux mondes, et rendu notre cardinal plus grand encore par sa vertu que par la pourpre qui le décorait.

Oui, religion sainte, les vertus que nous honorons en ce jour sont ton ouvrage : toi seule as fait, toi seule as pu faire un homme aussi bon, un cœur aussi noble, une âme aussi généreuse. A toi donc tout l'honneur de cette journée, à toi le mérite premier de ce que nous admirons. Cette cérémonie est ton triomphe, la gloire du cardinal de Cheverus

est la tienne; et comme dans le royaume éternel, Dieu, en couronnant les mérites de ses saints, couronne l'œuvre de sa grâce, nous aussi, en couronnant le héros que tu as formé, nous te couronnons toi-même. Il me semble la voir, mes frères, cette noble fille du ciel, descendre en ce jour des splendeurs des saints et applaudir à cette solennité; elle tressaille comme la mère qui voit couronner son enfant, elle jouit comme l'artiste dont l'ouvrage savamment travaillé obtient une prime d'honneur. Unissons nos joies à ses joies : il faudrait ne pas l'aimer pour ne pas se réjouir de ce qui l'honore ; et entourons de notre amour le monument qui lui est cher. Il demeurera parmi nous, ce monument, comme un témoignage de l'excellence et de la beauté de la religion chrétienne qui élève ainsi l'homme au-dessus de lui-même, qui l'agrandit, qui le perfectionne, qui le rend si bon, si aimable, si généreux ; il demeurera comme une protestation publique et solennelle contre les détracteurs du catholicisme, comme la réfutation des sophismes, par lesquels ils l'attaquent, et une haute manifestation de sa vérité à la face des cieux et de la terre, car l'erreur ne peut produire une vertu si pure ; d'une source empoisonnée ne peuvent sortir des eaux si limpides : *Tumulus iste et lapis sint in testimonium.*

Ce n'est pas, mes frères, que je veuille dire qu'il ne peut y avoir de belles actions, d'actes de vertu

en dehors de la religion catholique. Loin d'insinuer une pareille prétention, j'ai du bonheur à proclamer le contraire, à la louange de nos frères séparés : oui, partout il se rencontre des natures généreuses, des caractères honorables; et notre ville de Bordeaux en a offert, à toutes les époques, d'illustres et nombreux exemples; mais, mes frères, autre chose sont quelques actes de bienfaisance, autre chose est une vie entière de privations, de dévouement et de sacrifices. Pour se prêter à de bonnes œuvres isolées, il suffit d'avoir reçu en partage une âme sensible; mais, pour immoler toute son existence au bien des autres, il faut une énergie persévérante et surhumaine, laquelle ne peut naître que d'une profonde conviction religieuse qui assure à l'âme un plein dédommagement dans une vie meilleure; et ces convictions fortes, je ne parle pas de celles qui, issues des préjugés de l'éducation, sont peu dignes d'un esprit élevé, ces convictions fortes, fruit de l'examen impartial d'une raison supérieure, ne sont possibles que dans la religion qui, depuis dix-huit cents ans, n'a pas changé un mot à son symbole, dont la foi toujours la même, abritée sous l'égide de l'autorité, est essentiellement inaccessible à toutes les fluctuations de l'esprit humain. Hors de là, il y a variation, il y a doute pour tout homme qui réfléchit; et sur un doute on ne sacrifie pas toute une existence; je ne dis pas assez : hors de là, il y a erreur patente,

puisque toute société qui change son symbole se convainc par là même de n'être pas dépositaire de la vérité qui ne change point : *Veritas Domini manet in æternum.* Mes frères, je ne veux ici insulter à aucune religion : je plains et j'aime plus encore ceux qui se trompent ; mais interrogeons les faits : ils parlent plus haut que tous les raisonnements. Voyez l'Église d'Angleterre : longtemps elle brilla du même éclat que notre Église : toutes les deux avançaient, comme deux sœurs, sur les rives opposées de l'Océan, belles l'une et l'autre de dévouement et de sacrifices ; mais depuis le jour où cette Église infortunée a déserté le centre de la communion catholique, qu'avons-nous vu ? O révolution non moins lamentable pour l'humanité que pour la religion ! On l'a vu, ce clergé si magnifique de dévouement dans les siècles de sa gloire, ce clergé qui avait bâti Westminster, Oxford et ses trois cents collèges, créé des écoles publiques dans ses académies, fondé des pensions gratuites dans ses universités, nourri et vêtu pendant des siècles tous les pauvres, servi d'appui à la veuve et à l'orphelin. On l'a vu, le jour qu'il a cessé d'être catholique, fermer son âme au dévouement, sa main à toutes les bonnes œuvres et son cœur à tous les sentiments généreux ; on l'a vu avec deux cent millions de revenus, c'est-à-dire avec plus de richesses à lui seul que le clergé de toutes les nations de la terre ensemble, laisser l'Angleterre et l'Irlande se débattre dans les étreintes d'une des

plus effroyables misères qu'ait jamais éclairées le soleil, sans qu'il songe seulement à venir en aide à tant d'infortunes. En passant, découronné du lis des vierges, dans les chaînes du mariage, il n'a plus gardé d'entrailles que pour la famille : à la famille seule toutes ses richesses; à la famille seule toutes ses sollicitudes pour en accroître sans mesure le bien-être et l'opulence. O Église d'Angleterre, jadis si belle, qu'est devenue ton antique gloire? Je pleure sur toi, ô branche arrachée du tronc, ô ruisseau séparé de la source, ô rayon divisé d'avec le foyer! Mais que dis-je ! Ah ! des jours meilleurs t'attendent : déjà je vois poindre l'aurore de ton retour, et je salue avec transport ta renaissance. Puissent mes yeux voir ce bel astre arriver à son midi, et le sacerdoce d'Angleterre, saintement émule du nôtre, recouvrer, en rentrant dans l'unité catholique, son ancienne beauté ! Le dévouement apostolique est à ce prix, et voilà pourquoi j'appelle le monument du cardinal de Cheverus un trophée élevé à la gloire de la religion catholique : *Tumulus iste et lapis sint in testimonium.* Trophée qui a dignement sa place dans ce saint lieu : car l'église n'est-elle par la place des gloires de la religion? n'est-ce pas ici d'ailleurs que les peuples doivent venir puiser l'instruction religieuse et morale ? Or, ce monument est à lui seul la plus éloquente des instructions ; c'est une leçon permanente de vertu placée au milieu de ce temple, leçon également intelligible à tous et à l'étran-

ger qui passe, et au citoyen qui demeure, à l'ignorant qui ne sait pas lire, et au savant qui veut réfléchir.

Du fond de son tombeau, et plus tard il le fera plus éloquemment encore du sommet de ce monument comme du haut d'une chaire nouvelle, du fond de son tombeau, le cardinal de Cheverus nous prêche, tout mort qu'il est : *Defunctus adhuc loquitur*. De là, il parle à toutes les classes de la société : prêtres, il nous enseigne ce zèle intrépide qu'aucune difficulté n'arrête, cette douceur qui, sans rien relâcher de la règle, est toujours honnête dans les formes, pleine de grâce dans les procédés, cet oubli de soi, ce dévouement au bien de ses semblables, qui fait l'homme apostolique. Magistrats et vous tous qui commandez aux autres, à quelque titre que ce soit, il vous enseigne à rendre l'obéissance douce et aimable, par la manière de l'exiger, et à alléger aux inférieurs la peine de leur condition, par un sage tempérament de bonté et de condescendance. Chrétiens de toutes les classes, il vous redit sa parole chérie : *Aimez-vous les uns les autres, plus de querelles ni de froideurs entre vous;* et cette autre parole qui allait si bien sur ses lèvres, que *la vraie vertu fait le bonheur de tout ce qui l'entoure, qu'elle souffre de tout le monde sans rien faire souffrir à personne, et n'a jamais à la bouche que des paroles de douceur et de grâce, dans le cœur que des sentiments de charité et de support.* Hommes avides de plaisirs, de richesses et

d'honneurs, vous apprendrez de ce prince de l'Église si humble, si mortifié, si détaché, qu'une âme immortelle doit porter ses vues plus loin qu'aux choses qui périssent, que la vie présente n'est qu'un passage à l'éternité, et qu'arrivés au terme nous subirons un jugement sévère dont la conséquence sera un bonheur ou un malheur éternel. Et vous qui n'estimez pas le salut une affaire, et regardez peut-être en pitié l'humble fidèle qui s'en préoccupe, vous apprendrez d'un pontife si grand par sa foi que l'homme n'est jamais plus grand, plus estimable, plus honorable que quand il professe hautement une religion qui a été crue et pratiquée par les plus beaux génies dont s'honore la nature humaine; et peut-être vous vous surprendrez vous disant dans le secret de la conscience : Oh ! que je serais déraisonnable, si je ne croyais pas une religion qu'a crue si fortement un esprit aussi éclairé, un cœur aussi pur, une âme aussi droite que le cardinal de Cheverus ; plus déraisonnable encore si, la croyant, je ne l'aimais pas, ou si, par une lâcheté et une inconséquence flétrissantes l'une et l'autre pour la dignité humaine, j'en négligeais la pratique !

Mes frères, puissent ces leçons être comprises ! Si le cardinal de Cheverus, qui ne connut d'autre ambition et d'autres jouissances que d'être utile aux hommes, peut encore être utile après sa mort, il me semble qu'il en tressaillira jusque dans sa cendre. Puissent les âges les plus reculés entendre

aussi ce langage, et fasse le ciel que, dans les siècles à venir, les pères disent à leurs enfants, curieux d'apprendre quel est ce monument : *Quæ est ista religio* : « Dans la première moitié du dix-neuvième siècle vécut un apôtre de la charité, dont l'un et l'autre hémisphère admirèrent les vertus, dont les rois qui régnaient sur la France honorèrent le mérite, et dont le chef de l'Église récompensa par la pourpre les glorieux travaux : il n'eut d'autre passion que le bonheur de ses semblables, et ne vécut que pour faire des heureux ou sécher des larmes. Cet homme dont vous voyez ici l'image, ô mon fils, s'appelait le cardinal de Cheverus ; soyez bon et bienfaisant comme lui. »

Telles sont, mes frères, les grandes et utiles leçons que ce monument est appelé à vous donner. Venez souvent les entendre, et chaque fois vous vous retirerez meilleurs. Que toutes les opinions viennent ici confondre leurs méditations et leurs hommages ; la charité, qui domine la mobilité des choses humaines, a droit d'adresser des leçons à tous les partis, et tous les partis doivent tenir à honneur d'y être dociles. Qu'après la génération présente les générations futures viennent à leur tour admirer et s'instruire ; et si quelque jour le temps, qui mine tous les travaux des hommes, venait à renverser celui-ci, ô nom de Cheverus, ta mémoire en prendra la place pour l'instruction de nos derniers neveux : car tu ne crouleras point avec le marbre et la pierre, tu ne périras point, ô nom béni, tu es

immortel. Tu vivras dans les archives de la religion, comme un titre de gloire à montrer à ses amis et à ses ennemis ; tu vivras dans l'histoire de la vertu dont tu feras un touchant et magnifique chapitre ; tu vivras dans tous les souvenirs comme un parfum de douceur et de grâce dont la bonne odeur embaumera l'Église de Dieu, et y attirera les âmes les plus prévenues qui auront le bonheur de te connaître. Il est vrai, il ne reste plus d'héritiers pour te transmettre de génération en génération : reste seulement l'héritage des vertus qui semblent être dans le sang de cette noble famille, et qui sont si dignement représentées, pour le bien de l'Église sur un siège voisin (1) ; mais, ô nom vénérable, tu te suffis à toi-même pour traverser les siècles ; et après que tu auras été sur la terre l'attrait et l'ornement de la vertu, nous te célébrerons dans la gloire éternelle en compagnie de Dieu et de ses saints, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

1. Mgr Georges, évêque de Périgueux, et le neveu du cardinal de Cheverus.

ALLOCUTION DE M. HAMON

POUR SON INSTALLATION

DANS LA CURE DE SAINT-SULPICE

Monseigneur,

Je reçois de vos mains sacrées le troupeau dont vous me confiez la garde ; je le reçois comme des mains de Dieu dont vous m'êtes en ce moment le représentant ; je le reçois avec un sentiment profond de reconnaissance : car, quoique cette position épouvante en moi tout ensemble la foi et la nature, le foi par la responsabilité qu'elle m'impose, la nature par le sacrifice des habitudes de ma vie entière qu'il me faut briser et des liens les plus chers qu'il me faut rompre, toute notre gratitude, Monseigneur, vous est due pour cet acte de haute bienveillance par lequel vous rendez la Société de Saint-Sulpice à son état primitif, à ce qu'elle était au temps des Olier, des Bretonvilliers, des Tronson, des Lachétardie, des Baudran, des Languet, noms immortels de si douce et si sainte mémoire.

Peuple bien-aimé, vous êtes donc mon peuple, le peuple que Dieu m'a donné : *Ecce ego et pueri*

mei quos dedit mihi Dominus. Ma mission vers vous me vient du ciel même par le canal du pontife qui en a reçu le premier la sienne dans une sphère plus haute et plus étendue par l'organe des successeurs de saint Pierre ; de sorte que tout indigne que je suis j'ai le droit et le devoir de vous dire, comme Moïse : Celui qui est m'envoie vers vous : *Qui est misit me ad te;* comme Jean-Baptiste, je suis le précurseur du Sauveur du monde auprès de vous, chargé de vous transmettre la science du salut, et de crier à tous : Préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers ; comme saint Paul, je suis l'ambassadeur de Jésus-Christ vers vous ; c'est Dieu même que vous devez respecter dans mon autorité, écouter dans mes enseignements : *Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos.*

Il m'est doux de penser, mes très chers frères, qu'en remplissant cette mission divine, je trouverai en vous des cœurs dociles, des âmes généreuses, toujours prêtes à écouter la voix du devoir et du conseil. La piété de la paroisse de Saint-Sulpice est renommée par tout le monde, aussi bien que la beauté de son église, la majesté de ses cérémonies, le bel ordre de ses catéchismes. Toutefois, mes très chers frères, souffrez que je vous ouvre ici mon cœur comme un père à ses enfants : je ne puis me défendre d'un sentiment pénible en prenant le gouvernement de cette église.

Quand je considère qu'en devenant votre pasteur,

j'assume sous ma responsabilité les intérêts de la gloire de Dieu dans cette grande paroisse, l'honneur de sa religion, le respect de son nom, ses sacrements, son culte, la dilatation de son règne dans les cœurs, la conversion des pécheurs qui l'ont abandonné et des tièdes qui le servent mal, le soutien des faibles qui chancèlent, l'amélioration des bons qui doivent toujours croître et s'avancer vers une vertu plus haute, comme le soleil levant vers son midi; ah ! je sens cette étole pastorale peser sur mes épaules comme un poids immense, comme une montagne. Quand je me dis à moi-même que de la manière dont je remplirai ma charge dépendent non pas vos fortunes, vos santés ou vos vies, mais ce qui est incomparablement plus grave, vos intérêts éternels, les destinées futures de vos âmes dont une seule vaut mieux que tout l'univers, l'alternative enfin du ciel ou de l'enfer pour un grand nombre d'entre vous; quand je me dis que je suis le Moïse chargé de vous conduire à travers le désert de la vie jusqu'à la terre promise, et que, si dans le trajet une seule âme se perd par ma faute, j'en répondrai sur la mienne ; que je suis le pilote préposé au navire qui doit nous porter tous au rivage de la bienheureuse éternité, et que si, par une négligence, le navire vient à sombrer, un seul passager à faire naufrage, j'en rendrai un compte terrible, ah ! Seigneur, je serais tenté de fuir comme Jonas lorsque vous vouliez l'envoyer prêcher la pénitence à

Ninive. Je ne puis méconnaître votre parole qui me dit : « Va prendre la conduite de ce peuple, » mais elle me glace d'épouvante : *Domine, audivi auditionem tuam et timui.*

Encore ma mission ne se borne-t-elle pas à l'éternité : elle embrasse même le temps présent, le soin des malades, le soulagement des pauvres, la consolation des affligés, la réconciliation des ennemis, l'intérêt actuel de chacun de vous qui ne pouvez trouver que dans la religion le repos de l'âme, le calme de la conscience, l'intérêt des familles que la religion bien entendue et bien pratiquée peut seule rendre heureuses, l'intérêt de la paroisse en général, dont l'état moral, l'ordre et la paix tiennent essentiellement aux connaissances et aux pratiques religieuses. Grand Dieu ! quelle mission est donc la mienne !

Et cependant, mes très chers frères, ce n'est encore là que la moitié de ma charge. Je viens ici renouer la chaîne des traditions rompues, représenter la Société de Saint-Sulpice qui, pendant plus d'un siècle, a gouverné cette paroisse avec tant de gloire pour la religion, tant de bonheur pour les âmes, ressusciter enfin l'œuvre de M. Olier et faire revivre cette communauté de prêtres si belle dès son aurore, si féconde en fruits de salut, si riche en modèles de vie sacerdotale, cette communauté qui renouvela Paris, qu'admira la France, qui rejouit toute l'Église. Hélas ! qui suis-je pour une telle œuvre ? La rougeur, quand j'y pense, me

monte au front, et mon âme a peine à croire à une mission dont elle se sent si profondément incapable.

Ce n'est pas, mes frères, et ce ne sera jamais, je l'espère, la bonne volonté qui me fera défaut. Ah ! pour vous sauver, pour ramener au milieu de vous la beauté des anciens jours, de grand cœur je donnerais ma vie, je livrerais tout mon sang comme une goutte d'eau. Du moins, mes très chers frères, je mets dès ce jour à votre service tout ce que j'ai et tout ce que je sais : temps, biens, forces, santé, tout est à vous ; en devenant votre pasteur, je cesse de m'appartenir, je m'engage à n'avoir plus de vie que pour vous ; et dès ce moment je me constitue le serviteur de vous tous, bien résolu à me faire tout à tous pour vous gagner tous à Jésus-Christ. Pendant plus de trente ans, j'ai prêché aux autres cette vie de sacrifice. Avec la grâce de Dieu, je ne veux pas que mes actions contredisent mes paroles, et que mes discours passés aient à rougir de mon ministère présent.

Illustre clergé de Paris et vous surtout, chefs vénérables des paroisses de cette reine des cités, qui, aux jours de nos malheurs, avez si magnifiquement fait vos preuves en fait de sacrifices, je suis heureux de m'associer à vous, vous voudrez bien m'agréer pour frère et pour ami. Nulle part, je vous le dis devant Dieu, vous ne trouverez un cœur plus disposé à resserrer entre tous les membres du clergé cette union qui fait sa force. Les

règles de la vie commune auxquelles nous voulons nous assujettir ne nuiront en rien, je l'espère, à l'intimité des rapports ; vous n'y verrez que la marche naturelle des enfants qui aiment à suivre la trace honorable que leur ont laissée leurs pères ; et pour vous, mes très chers frères, ce sacrifice de notre liberté sera tout à fait à votre profit. Nous serons avares du temps quand il faudra le donner à l'inutilité ou au plaisir ; mais nous en serons prodigues pour votre salut. Vous nous verrez rarement peut-être ; mais l'église et le saint tribunal, mais les pauvres, les malades, les affligés de toute sorte dont le nombre, hélas ! est si grand, tous ceux enfin à qui notre ministère pourra être utile, nous verront plus souvent ; et toutes les privations nous seront des jouissances, pourvu que personne n'échappe à notre sollicitude comme à notre tendresse. Notre ministère sera à tous sans exception ; il sera à vous, ouvriers et hommes de peine, pour vous redire les pensées de foi et d'espérance, qui seules peuvent vous défendre contre les maximes perverses et les mauvais exemples par lesquels on voudrait vous entraîner au désordre. Il sera à vous, chers enfants, génération nouvelle qui vous avancez dans la vie sur les pas de celle qui s'en va. Ah ! pour vous, je veux être une mère. Mais, pensée douloureuse ! que pourra-t-il être, ce même ministère, pour la portion si nombreuse de notre peuple qu'on ne voit jamais dans cette église ? Oh ! que je voudrais faire

arriver ma voix jusqu'à elle ! Brebis qui fuyez le bercail, je vous chercherai, je vous chercherai comme Joseph cherchait ses frères, *fratres meos quæro*, et je n'aurai point de repos que je ne vous aie trouvée et ramenée. Non, tant qu'il y aura dans cette paroisse une âme qui n'aimera pas Notre-Seigneur, je ne saurai être tranquille, je ne connaîtrai point la jouissance et mon cœur souffrira le martyre.

Je sais, frères bien-aimés, que ce n'est pas de mes efforts seuls que je puis attendre le succès ; mais je sais aussi en qui je dois espérer : ma confiance est en vous, Monseigneur, dont je m'honorerai de prendre et de suivre les avis ; car j'aime à le dire bien haut : les prêtres de la communauté de Saint-Sulpice auront toujours une ambition, celle d'être les plus obéissants et les plus respectueux de tous vos prêtres. Ma confiance est en vous, mon Père et mes frères des séminaires, c'est vous qui m'avez jeté dans le monde ; vos conseils et vos prières seront pour moi l'ancre du salut au milieu des flots qui battront ma frêle nacelle. Ma confiance est en vous, prêtres vénérables, qui nous transmettrez les traditions de cette église et dont je serai si heureux de respecter les positions et les droits sans autre prétention que d'être votre frère et votre ami. Ma confiance est en vous, confrères pieux avec qui nous vivrons de la vie de famille, ne formant tous ensemble qu'un seul cœur et qu'une seule âme. Ma confiance est dans le bon

esprit qui vous anime, mes enfants bien-aimés; elle est dans les belles institutions qui font l'honneur de cette paroisse et que j'entourerai de toute mon affection de pasteur. Car je ne suis pas assez étranger parmi vous pour ignorer quel concours précieux me promettent et ces deux séminaires et cette maison des martyrs, triple sanctuaire de science et de vertu; et ces frères de la Doctrine chrétienne les plus puissants auxiliaires du sacerdoce, les agents les plus efficaces de cette régénération sociale, c'est-à-dire chrétienne, dont toutes les bouches sensées proclament l'urgence, si on ne veut pas que la France retombe bientôt dans la barbarie; et ces anges terrestres, la personnification vivante de la charité dont on les appelle justement les filles ou les sœurs, sans cesse en action pour le bien des corps et des âmes; et ces petites sœurs des pauvres, création récente et sublime de la religion toujours féconde, que des âmes généreuses ont implantées sur cette paroisse comme sur un sol fécond; et ces sociétés de Saint-Vincent-de-Paul et de Saint-François-Régis, deux gloires de notre siècle qui présentent à l'admiration du ciel et de la terre les laïques eux-mêmes convertis en apôtres; et cette maison de patronage pour les apprentis des conférences; et cette maison de retraite pour les dames chrétiennes; et cet asile ouvert aux enfants d'Israël pour faciliter leur retour à la vérité dont ils ont perdu la trace; et ces deux refuges du malheur où la religion recueillant les enfants

délaissés remplace les mères selon la nature par des mères selon la grâce plus tendres et plus dévouées ; et ces sœurs de Bon-Secours, anges gardiens visibles des malades ; et la Propagation de la Foi ; et ce que je dois compter parmi mes plus douces joies, ces administrateurs des intérêts temporels de notre église, si exemplaires dans toute la conduite, si zélés pour le bien, si empressés à seconder les vues du pasteur.

Toutefois, mes frères, je dois vous le dire, ma confiance ne s'arrête pas seulement à la terre ; elle s'élève jusqu'au ciel, c'est là qu'elle établit ses principaux points d'appui. Oui, ma confiance première est dans les amis de Dieu, qui, arrivés au terme, intercèdent devant le trône pour ceux qui les implorent : elle est dans ce prêtre si pieux et si zélé, si charitable et si bon, qui a emporté naguère tous vos regrets, qui avait toute votre vénération et dont je viens, malgré mon indignité, occuper la place ; du haut des cieux où il reçoit la récompense de ses vertus, il fécondera par ses prières mes faibles efforts. Elle est en vous plus encore, ancien pasteur de cette paroisse, fondateur de cette communauté de prêtres que vos exemples, vos conseils et vos prières rendirent si fervents. O admirable Olier, ô mon père, ô mon père, vous qui conduisîtes le char d'Israël d'une main si sage et si ferme : *Pater mi, pater mi, currus Israel et auriga ejus ;* je tiendrai mes yeux constamment fixés sur vous, comme Élisée sur Élie son maître ; je ne ces-

serai de vous regarder comme mon père, de vous étudier comme modèle ; mais aussi, comme Élie sur son disciple, vous répandrez sur moi votre double esprit: l'esprit de piété pour me sanctifier moi-même, l'esprit de zèle et de sagesse pour faire fleurir la religion parmi ce bon peuple et relever de ses ruines la communauté de vos prêtres tombée depuis plus d'un demi-siècle. Et vous, Patrons de cette paroisse, ô Pierre, ô Sulpice, ô Joseph, vous me soutiendrez par la puissance de vos suffrages. Anges de cette église, vous aussi vous aurez compassion de ma faiblesse, vous me prêterez votre force et vous me seconderez. Et vous, ô Marie, ô Vierge de Saint-Sulpice, renommée par tout le monde, du fond de votre sanctuaire béni vous me dirigerez, vous présiderez à tous mes pas, mes actes et mes paroles, et par vous j'arriverai au cœur de Jésus en qui repose et doit reposer finalement toute confiance. O Cœur sacré, c'est vous qui m'avez imposé la charge, vous me donnerez la force de la porter. Heureux de commencer mon ministère sous vos auspices et le jour de votre fête, c'est de vous seul que j'en attends tout le succès. Je vous consacre toute ma paroisse et le pasteur et le troupeau; bénissez l'un et l'autre. O Cœur adorable, vous êtes la source des grâces ; versez-les sur cette terre bénie; qu'elles y fassent germer et fleurir toutes les vertus ; versez-les sur cette communauté naissante, qu'elles la fassent croître et grandir dans la charité mutuelle et l'union de tous les cœurs.

Pieux lévites, qui faites l'ornement de cette église, qui la soutenez par vos prières et l'édifiez par vos exemples, unissez vos demandes aux miennes, et levez vos mains pures vers ce Cœur sacré pour en faire jaillir les grâces qui me sont nécessaires. Et vous, cher peuple, qui me voyez chargé de votre salut et accablé sous le poids de tant d'obligations, secourez-moi auprès de Dieu par vos prières ; et après avoir traversé ensemble le chemin de la vie, nous arriverons au terme de la bienheureuse éternité.

ALLOCUTION

POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION

AU GRAND SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE (1)

Messieurs et mes frères,

La cérémonie de ce jour est différente des années précédentes. Elle n'en a ni la solennité, ni l'entrain, ni les chants magnifiques, ni le concours de pontifes, de prêtres et de nombreux évêques. Mais inférieure au passé par l'éclat extérieur, elle a un autre charme, le charme de l'humilité qui plaît tant au cœur de Dieu, le charme de la simplicité qui prête tant au recueillement, à l'esprit de prière, aux doux épanchements du cœur. Ce n'est plus la grande famille que les événements ont si tristement dispersée, mais c'en est cette petite portion qui intéresse le cœur de Dieu par sa petitesse même : *Deus humilia respicit.* C'est le petit troupeau auquel il a dit : *Nolite timere, pusillus grex;* et nul doute que nos vœux partant du fond de notre petitesse ne soient bien reçus devant son trône, agréés par sa bonté infinie. Ils le seront d'autant mieux que nous nous efforcerons de sup-

1. 21 novembre 1870.

pléer à la quantité par la qualité, au nombre par la ferveur, à la splendeur de la solennité par la perfection du dévouement. Nous nous remplirons des dispositions de la très sainte Vierge en cette bienheureuse journée; nous nous la représenterons s'arrachant courageusement dès l'âge de trois ans aux embrassements de ses parents bien-aimés, aux joies de la famille, aux aises de la vie, à toutes les jouissances naturelles, pour se consacrer à Dieu seul par le vœu de virginité et la pratique de la vie parfaite. Nous écouterons son cœur disant à Dieu avec une plénitude de dévouement et d'amour incomparable: « Je me donne tout entière à vous, Seigneur; je vous donne mon esprit, mon cœur, mon corps, tous les moments de ma vie, tout ce qui pourrait me plaire et m'être cher en ce monde, je vous donne tout, mon Dieu, vous seul êtes mon partage, mon bien, mon trésor, ma vie, mon tout. Je ne veux que vous et je vous veux de toute la force de ma volonté, de toute l'énergie de mes affections: *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* » A ces accents du cœur de notre Mère, notre cœur répondra en s'y associant avec un généreux élan: *Quid nos illaqueant improba gaudia? cur nos jam pigeat vincula rumpere? Dux est virgo sacerdos; fas sit quo properat sequi.* Et nous aussi, nous nous détacherons de tout ce qui n'est pas Dieu pour nous attacher à Dieu seul. Oui, mon Dieu, nous nous donnons et voulons être tout à

vous : tout à vous parce que vous nous avez créés et que nous sommes l'ouvrage de vos mains ; tout à vous parce qu'à chaque moment vous nous conservez l'existence qui est ainsi à chaque moment comme une création toujours nouvelle ; tout à vous parce que vous nous avez rachetés au prix de tout le sang de vos veines ; tout à vous parce que nous en avons pris l'engagement au jour de la tonsure ; tout à vous parce que nous avons confirmé cet engagement à chaque ordre et à chaque sacrement que nous avons reçu ; tout à vous parce que vous rendez au centuple tout ce qu'on vous donne, comme l'Église le chante en félicitant Marie : *Quanto fænore pensat terræ quæ bona despicis?* tout à vous enfin, ô mon Dieu, parce que vous le méritez un million de fois par vos amabilités infinies et vos perfections souveraines. Et où d'ailleurs, mon Dieu, notre cœur pourrait-il se reposer hors de vous? Vous nous avez faits pour vous, et hors de vous le cœur est mal à l'aise, il est triste et mécontent : *Fecisti nos ad te, Domine, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Comment nous attacher ici-bas? Tout est vanité et affliction d'esprit, disait Salomon après avoir goûté de toutes les jouissances. J'ai été tout ce qu'on peut être, disait un empereur romain, et tout cela ne m'a servi de rien : *Omnia fui et nihil expedit.* Comment nous attacher ici-bas, où à tout moment nous pouvons pécher, où chaque matin je puis dire à Dieu plus justement que saint Philippe de Néri : « Seigneur, dé-

fiez-vous de moi ; car si vous n'y prenez garde, je vais vous trahir aujourd'hui. » Quelle triste vie? Comment nous attacher ici-bas, où nous avons tous les jours sous les yeux de si tristes spectacles du péché régnant sur le monde : le spectacle de Dieu méconnu, offensé, outragé, renié, haï, jusque-là qu'il n'est point d'efforts qu'on ne fasse pour le bannir des croyances de l'enfance, de la jeunesse et de l'âge mûr? Oh ! quel martyre pour un cœur qui aime ! O amour, s'écriait sainte Thérèse, vous n'êtes point adoré : ou retirez-moi de ce monde, ou faites cesser ce grand désordre de l'amour qui n'est point aimé. Comment nous attacher ici-bas ? En tous les temps cette question a provoqué l'étonnement des saints ; mais de nos jours, en voyant ce qui se passe sous nos yeux, il y aurait lieu à un bien autre étonnement. La colombe du déluge rentra dans l'arche parce que sur le sol bouleversé par les eaux elle ne trouvait pas où poser le pied ; et nous, sur ce sol mouvant tourmenté par les mauvaises passions, où notre cœur pourrait-il reposer son regard sans qu'il soit profondément contristé, sans que la honte fasse baisser les yeux, que le présent afflige et que l'avenir inquiète? Vraiment le cœur voudrait-il s'attacher en cette triste vie, il semble qu'il ne le pourrait pas. Difficilement il trouverait une branche où se prendre. Soyez béni, mon Dieu ; vous nous faites une nécessité d'être tout à vous. J'accepte de grand cœur cette nécessité et je me donne tout à vous : à vous toutes mes affections, à vous

toutes mes volontés, à vous tous les battements de mon cœur, à vous tous les moments de mon existence, à vous toute ma vie: *Dominus pars,* etc. Je ne veux point du monde, il m'est à dégoût; je ne veux point de ses faux biens, ils me sont insipides. Dieu seul me suffit parce que lui seul est tout bien, *omne bonum.* Dieu seul me suffit : oh ! qui me donnera de comprendre cette parole? Donc tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien et doit être compté pour rien : *Quidquid Deus non est, nihil est et pro nihilo computari debet.* Dieu seul suffit : donc avec Dieu je suis riche, je suis content, je suis heureux, et rien ne pourra m'enlever mon bonheur; car qui pourrait m'enlever mon Dieu? Dieu seul suffit: donc fuyez, pensées des créatures ; fuyez, attaches à la terre, aux aises du corps, à l'opinion des hommes, aux jouissances de la vie; fuyez, je ne veux plus de vous, je me renferme avec Dieu dans mon cœur. Il ne me faut rien autre chose, et si j'y aperçois la moindre fibre qui ne soit pas toute détrempée de l'amour de mon Dieu, je l'arracherai à l'instant; car je veux que l'amour divin me possède seul, me remplisse tout entier, qu'il gouverne et dirige tout en moi : *Omnia et in omnibus Christus.* Dieu seul suffit : donc je veux m'attacher à Dieu seul : *Mihi adhærere Deo bonum est ;* et quand tout l'univers s'en séparerait, je ne m'en séparerai jamais : *Etsi omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor.* Dieu seul suffit : donc je suis content de m'être engagé à son service : *Funes ceci-*

derunt mihi in præclaris; etenim hæreditas mea præclara est mihi; donc je redirai avec bonheur: *Ergo nunc tua gens se tibi consecrat, ergo nostra manes portio tu, Deus. Dominus pars hæreditatis*, etc...

Jésus-Christ, messieurs, va recevoir en personne la rénovation de nos saints engagements. Nous allons les déposer non dans les mains d'un homme son représentant, mais dans son cœur. Oh ! qu'ils seront bien là ! Redisons-les donc, ces engagements, avec le même cœur que la sainte Vierge, avec le même dégagement de toute attache, le même dévouement à Dieu et à son Église que tant de saints Pontifes, tant de saints prêtres et de pieux lévites qui les ont prononcés au séminaire de Saint-Sulpice depuis M. Olier, et qui y ont conformé leur vie dans le ministère avec tant de gloire pour la religion, tant de profit pour les âmes, tant d'avantages pour eux-mêmes.

ALLOCUTION

AU PÈLERINAGE DU SACRÉ-CŒUR

A PARAY-LE-MONIAL

Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.
Nous adorerons le Seigneur dans le lieu même où il a posé les pieds.
(Ps., CXXXI, 7.)

Mes frères,

En mettant le pied sur le sol de Paray, ne vous a-t-il pas semblé entrer sous de nouveaux cieux et sur une nouvelle terre ? C'est ici une terre sainte qu'ont foulée les pieds sacrés du Sauveur ; une terre privilégiée que Dieu s'est choisie préférablement aux cités illustres, pour y manifester au monde sa tendresse infinie sous le symbole de son Cœur qui en est l'expression visible la plus touchante. Le prophète célébrait autrefois les grandeurs de la petite ville de Bethléem, parce qu'en elle devait se montrer au monde le Messie promis ; et toi, ô ville de Paray, volontiers je t'appliquerais le même éloge. Tu es petite aux regards humains ; mais aux regards de la foi tu es grande entre les plus nobles cités, parce qu'un Dieu t'a choisie pour être le ber-

ceau de la dévotion à son divin Cœur, comme l'aurore de ce beau soleil destiné à éclairer, à échauffer le monde et lui montrer la route qui doit le sauver : *Nequaquam minima es in principibus Juda; ex te exiet dux qui regat populum meum Israel.* Heureux, mes frères, d'être arrivés dans un lieu si saint, profitons de notre bonheur. Recueillons-nous, et que cette bénite journée soit la journée la plus sainte de notre vie. Comprenons ce que nous avons à faire ici et faisons-le dignement. Notre devoir peut se résumer en deux mots : amende honorable pour réparer le passé, conversion et prière pour préparer l'avenir.

1° Amende honorable pour réparer le passé. Dieu, mes frères, laisse pécher les nations parce qu'il respecte le libre arbitre ; puis, après le péché commis, il les frappe parce qu'il est juste, si elles ne réparent pas en lui faisant amende honorable, ou il leur pardonne parce qu'il est bon, si elles se repentent. Cette loi de la Providence est écrite à toutes les pages de l'histoire. Israël pèche, et il est frappé par la guerre, la peste ou la famine ; il fait pénitence, et il est délivré. Encore quarante jours et Ninive sera détruite, crie le prophète Jonas aux Ninivites ; les Ninivites font pénitence, et Ninive est sauvée. Notre France au moyen âge subit d'épouvantables calamités ; elle vient en pèlerinage à Notre-Dame de Paris, tombe à deux genoux pénitente et humiliée, et le fléau cesse ses ravages. Que ces exemples nous instruisent. Mes frères, nous aussi,

nous avons beaucoup péché. Qui en revenant sur son passé ne trouve à réparer bien des torts, à demander pardon comme le publicain, en baissant les yeux, se frappant la poitrine et disant comme lui : « Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur : *Deus, propitius esto mihi peccatori?* » et remarquez-le bien, mes frères, nos torts personnels ne sont pas les seuls à réparer en ce jour.

Nous avons à réparer les torts de toute la France, parce que c'est ici un pèlerinage national, au nom de toute la patrie en deuil ; nous avons à réparer les torts de l'univers entier, parce que quand on aime on souffre de tout ce que souffre la personne aimée, de quelque côté que lui vienne la souffrance ou l'injure, et l'on sent le besoin de lui en faire réparation. « O amour ! s'écriait sainte Thérèse ! ô amour, vous n'êtes point aimé, vous êtes méconnu, outragé, méprisé, je vous en demande mille fois pardon, et avec bonheur je donnerais tout mon sang, je souffrirais tous les martyres pour réparer ce grand mal de l'amour qui n'est point aimé. » Mes frères, si la sainte parlait ainsi en son temps, que dirait-elle en nos jours? Car, hélas ! aujourd'hui combien le mal est grand ! Aujourd'hui il n'y a presque plus sur le globe de nation catholique. O Angleterre qui t'appelais jadis la terre des saints ; ô catholique Espagne , ô Italie centre de la foi, ô Allemagne, ô Pologne, ô royaumes et empires du Nord qui donnâtes tant de saints à l'Église, qu'êtes-vous devenus? Et toi, ô France, ô ma patrie,

qu'es-tu devenue depuis un siècle? Que de crimes et d'attentats contre la sainte Eglise ! que de sacrilèges et de blasphèmes ! Qu'es-tu devenue, surtout ô Paris, toi dont nous sommes ici les représentants? Tu étais si belle jadis avec tes savantes écoles où l'on venait de tous les points du monde apprendre la sainte doctrine ! et voilà qu'aujourd'hui tu vomis sur le monde par les mille voix de la presse les doctrines les plus impies, les plus blasphématoires, prêchant partout le mépris des choses saintes, la haine de l'Église et du sacerdoce, la négation même de Dieu ! Tu étais si riche de vertus, avec tes nombreuses communautés qui étaient autant de pépinières de saints ! et voilà qu'aujourd'hui tu es devenue l'école du vice par tes maisons de débauche, tes spectacles lubriques, tes danses immondes, tes parures obscènes, tes mille moyens de séduction qui pervertissent la jeunesse, dépravent l'âge mûr, rapetissent les caractères et effacent dans les âmes jusqu'aux notions du devoir et de la morale. Et n'est-ce pas toi aussi, qui, soufflant partout le vent des révolutions, jettes l'anxiété dans les âmes, l'inquiétude dans les esprits, et mets en un péril journalier l'ordre, la société, la religion ? N'est-ce pas toi qui, comme Jérusalem, as tué tes prophètes et versé le sang du juste ; comme Babylone, as enivré la terre du vice de tes prostitutions, et mérité que les anges fassent entendre sur tes ruines le terrible cantique : *Cecidit, cecidit Babylon illa magna ?* A tant d'offenses, mes frères, vous le comprenez, il

faudrait une réparation immense comme le monde, profonde comme les abîmes. Le moins que nous puissions faire, c'est de nous prosterner devant le Cœur adorable de Jésus, et de lui dire avec un sentiment de regret et de pénitence : *In spiritu humilitatis et in animo contrito :* Pardon, ô Cœur sacré ! on vous a oublié, négligé ; désormais nous nous souviendrons de vous, nous remettrons votre culte en honneur, et que notre main droite se dessèche, que notre langue s'attache à notre palais, si jamais nous vous oublions, si nous ne vous plaçons au premier rang dans nos souvenirs et nos pensées ! On vous a offensé, outragé : désormais nous vous glorifierons, nous vous bénirons, nous vous exalterons, et laisserons notre bannière plantée devant votre autel pour y être de jour et de nuit l'étendard de notre dévouement à votre service. O Cœur sacré, on a osé nier votre divinité, nier même votre existence et vous ranger parmi les mythes de la Fable : nous protestons contre ces énormités, nous vous rendrons désormais tous les hommages dus à Dieu même ; nous faisons acte de foi en vous à la face du ciel et de la terre, nous vous adorons et croyons en vous parce que vous êtes celui qui a dit : *Ego sum veritas ;* nous nous confions en vous parce que comme Cœur de Dieu vous êtes infiniment bienfaisant ; nous vous aimons de tout notre cœur, par-dessus toutes choses, parce que comme Cœur de Dieu vous êtes infiniment bon, infiniment aimable, infiniment aimant ; et puissions-nous vous aimer

comme la bienheureuse Marguerite-Marie, être consumés des mêmes flammes, brûler des mêmes ardeurs et n'avoir pas dans notre cœur un battement qui ne soit pour vous : *Fac me tibi semper magis credere, in te sperare, te diligere.* Et précisément parce que les enfants de Baal vous abandonnent, nous venons nous serrer autour de vous ; précisément parce que tant de bouches vous blasphèment, nous sommes heureux de sanctifier nos lèvres par vos louanges ; précisément parce que vos ennemis ont dit : « Nous ne voulons point qu'il règne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos* », nous dirons avec l'enthousiasme de l'amour : Que votre règne nous arrive, ce règne d'ordre, de paix, de charité mutuelle : *Adveniat regnum tuum.*

On a osé dire : le catholicisme est mort ; c'en est fait de la foi des vieux temps. O Cœur sacré ! nous aimons à le proclamer devant vous comme une solennelle réparation ; vos ennemis en ont menti : non, le catholicisme n'est pas mort ; à travers les gouvernements qui n'osent plus s'afficher catholiques, Dieu se ménage toujours ses élus qui font peu de bruit parce qu'ils sont tranquilles comme la vertu, mais qui savent se montrer quand il le faut ; nous en attestons ces populations se levant en masse, franchissant les distances, gravissant les montagnes, encombrant les routes qui mènent aux sanctuaires de Marie et se pressant autour de ses autels, à Lourdes comme à la Salette, à Pontmain comme à Neubois. Non, le catholicisme

n'est pas mort, nous en attestons l'humble sanctuaire de Paray recevant ces flots de peuples, venus des points les plus opposés de la France, de Lille et de Marseille, de Lyon, Cambrai et cent autres villes qui semblent s'être donné rendez-vous près du Cœur de Jésus. Non, le catholicisme n'est pas mort, nous en attestons Paris et ses bannières déposées devant le Sacré Cœur pour y être un hommage permanent de la grande ville qui se repent, une réparation des écarts de ses enfants égarés par ses enfants fidèles. On croyait Paris une cité sans foi et sans mœurs, et voilà que Paris arrive avec ses hommes de foi, ses hommes à bonnes œuvres, à vertus éminentes, telles que la province en connaît peu de semblables. On croyait la religion perdue en France ; et voilà que la France se présente plus chrétienne que jamais, professant non seulement l'antique foi de ses pères, mais la dévotion au Sacré Cœur qui semblait, il y a quelques années seulement, le partage des cloîtres ; elle se présente et tire du fond de ses poitrines émues le cri réparateur : Gloire, honneur, louange au Cœur de Jésus ! pardon, grâce, miséricorde pour le passé, et vive à jamais le Cœur de Jésus ! c'est le cœur d'un Dieu, le cœur du Dieu sauveur. Vive le Sacré Cœur !

2° Mais, mes frères, à l'amende honorable pour réparer le passé, nous devons joindre la conversion et la prière pour préparer l'avenir : deux

conditions de notre résurrection. Nous sommes tombés, mes frères, parce que nous étions pécheurs et le ciel nous a punis. Nous ne nous relèverons que quand nous redeviendrons chrétiens, chrétiens dignes de cette France qui s'appelait avec fierté et amour la fille aînée de l'Église. Comment s'opérera ce retour ? Jésus-Christ l'a révélé à la bienheureuse Marguerite Marie. *La religion refleurira en France*, lui dit-il, *par mon divin Cœur*. Quand je rapproche cette parole, mes frères, de ce que nous voyons, mon cœur surabonde de joie et de reconnaissance, et je me dis : Oui, la France redeviendra chrétienne puisqu'elle adore le Sacré Cœur ; ce foyer d'amour fondra la glace de son indifférence ; elle aura honte de ne pas aimer un Cœur qui l'aime tant, et dès lors elle reprendra sa place parmi les nations ; elle redeviendra grande parce qu'elle sera chrétienne, elle marchera à la tête des peuples parce qu'elle en sera le modèle, s'avançant d'un pas ferme et résolu dans les sentiers antiques de l'honneur et du devoir, de la religion et de la vertu.

Convertis ainsi par ce divin Cœur, mes frères, il ne nous restera plus qu'à le prier, à le prier pour nous sans doute et pour toutes les personnes qui nous sont chères, comme pour les œuvres qui nous intéressent, mais surtout à le prier pour la France, l'Église et le Saint-Siège. La France, l'Église et le Saint-Siège, quelles grandes paroles, mes frères ! Oh ! comme ces trois mots font battre le cœur, pour

peu qu'on soit chrétien et Français ! La France, l'Église et le Saint-Siège, je ne puis me lasser de les redire au Cœur de Jésus ! Je les lui redis le jour, je les lui redis la nuit, je voudrais les lui redire toujours.

La France ! qui ne l'aimerait, cette chère France ? C'est notre patrie, c'est notre mère, c'est à elle que nous devons tout, et la vie et le bien-être, et l'éducation et la fortune, et nos parents et nos maîtres ; la France, c'est notre présent, c'est notre avenir, c'est tout pour nous sur la terre ; la France, c'est la grandeur dans l'abaissement, c'est la majesté dans l'infortune, c'est tout ce qui peut émouvoir un cœur noble et sensible. La France, c'est l'intérêt de nos proches, de nos amis, de nos concitoyens, c'est la vie des membres d'un même corps ; la France, c'est la puissance tutélaire de la religion, de l'Église, du Saint-Siège, de tout ce qui est bien. Que de titres, mes frères, à faire valoir auprès du Cœur de Jésus ! Ah ! n'oublions pas surtout de lui dire tous les services que la France a rendus et qu'elle rendra encore au monde, à la société, à la religion ; n'oublions pas de lui dire tout ce qu'elle a fait en particulier pour son Cœur sacré. C'est elle qui, après avoir été la première confidente du dessein qu'avait formé son amour de se faire connaître au monde, lui a fourni encore, pour l'exécuter, ses premiers apôtres. De Paray jaillit la source qui devait inonder le monde de ses eaux bienfaisantes ; de la France la dévotion au Sacré Cœur se répandit

sur tous les points du globe. O Cœur adorable, que pourriez-vous refuser à qui a tant fait pour vous ? Laisserez-vous périr la France, où parmi tant de mal il y a tant de bien, où parmi tant de méchants il y a tant de bonnes âmes qui vous aiment, qui vous prient, qui sont venues ici et qui y viendront encore supplier vos miséricordes ? Laisserez-vous périr Paris dont nous sommes les représentants et les envoyés, Paris le cœur de la France et du monde, Paris qui vous apporte ses bannières et se prépare à vous élever sur le point culminant du mont des Martyrs une église monumentale, visible de tous les points de la cité, d'où vous dominerez sur elle comme son Seigneur et son maître ? O vous qui avez pleuré sur Jérusalem, écoutez nos larmes et nos prières, sauvez Paris, sauvez la France. Donnez à nos législateurs la lumière pour voir ce qu'il faut faire, aux magistrats la sagesse et la force pour l'exécuter, aux peuples l'esprit d'obéissance et de soumission, à tous l'esprit chrétien sans lequel se perdent et gouvernements et peuples. Nous avons péché, il est vrai, nous n'attendons rien de notre propre justice, mais nous attendons tout de vos miséricordes qui sont infinies : *Neque in justificationibus nostris prosternimus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis.* Pardonnez-nous, vous qui avez promis le pardon au cœur contrit et humilié : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Nous n'attendons même rien ni de notre vaillance ni de notre habileté. Nos soldats ont

combattu et ils ont été vaincus ; l'élite de la nation s'est rassemblée, elle a cherché le remède à nos maux et n'a pu encore le trouver. Notre unique ressource est donc de lever les yeux vers vous, ô refuge des pécheurs, ô espoir des désespérés : *Hoc solum habemus residui ut oculos nostros dirigamus ad te..., Deus noster.* Venez à notre aide, hâtez-vous de nous secourir : *Deus, in adjutorium meum intende ; Domine ad adjuvandum me festina.* Vous seul pouvez nous sauver, et nous nous jetons en vous comme dans notre arche de salut : *Domini est salus.* Il ne s'agit pas seulement ici, Seigneur, de notre cause, il s'agit de la cause même de la religion qui s'identifie avec la cause de la France. Notre triomphe sera le triomphe de l'Église, car celle-ci ne peut être sauvée que par nous. Pie IX l'a dit, l'univers le répète, l'expérience le confirme. Tant que la France fut grande, l'ombre de son drapeau protégea l'Église par toute la terre ; depuis qu'elle est tombée, toutes les missions en ont ressenti le terrible contre-coup. Que de missionnaires ont été chassés au cri sinistre : la France n'est plus ! A nos portes même, qu'avons-nous vu ? les évêques exilés, les prêtres persécutés, la religion outragée, parce que, disait-on, elle n'est plus, la France, protectrice des intérêts catholiques. O Cœur adorable, sauvez la France pour sauver l'Église, l'Église que vous avez rachetée au prix de votre sang, l'Église qui sauve vos enfants, qui fait connaître aux nations vos grandeurs et votre amour, l'Église la

propagatrice de votre culte, la dépositaire de votre doctrine et de vos sacrements, l'Église qui est notre mère dans l'ordre du salut. Ah ! ayez pitié de cette mère si bonne, en butte à tant d'ennemis ; on voudrait lui enlever tous ses droits, jusqu'à l'éducation de l'enfance, jusqu'à sa liberté d'action, jusqu'à la vie même si on le pouvait ; et au milieu de tant d'assauts, toutes les nations semblent l'avoir abandonnée. Les unes sont hostiles, les autres ou indifférentes ou impuissantes. O Cœur sacré, prenez la défense de l'opprimée et pour elle faites encore de grandes choses par la France : *Gesta Dei per Francos*. Prenez surtout la défense de son chef auguste, notre bien-aimé Pie IX ! C'est le père de nos âmes, c'est le pilote de notre navire, c'est le guide de nos pas vers le ciel. Pie IX ! ô Cœur de Jésus, écoutez les cris des enfants priant pour un père. Cœur sacré, sauvez la France, sauvez l'Église, sauvez Pie IX. Tout est là pour la religion, la France comme puissance tutélaire, l'Église comme puissance enseignante et dispensatrice des sacrements, Pie IX comme modérateur suprême des hommes et des choses.

DISCOURS DE M. HAMON

POUR

LES NOCES D'OR DE SON SACERDOCE

Tu es sacerdos in æternum.
Vous êtes prêtre à jamais.
(*Ps.*, CIX, 4.)

Il y a aujourd'hui cinquante ans, qu'à genoux sur les marches de cet autel fut imprimé dans mon âme, par l'imposition des mains de Mgr de Quelen, le caractère ineffaçable du sacerdoce, et que mon ange gardien, saluant en moi cette dignité auguste, put me dire : Vous êtes prêtre à jamais : *Tu es sacerdos in æternum.* Cinquante ans de sacerdoce ! Quelle grande parole, mes frères, et que de choses tout à la fois sublimes et terribles y sont renfermées ! Cinquante ans de sacerdoce ! Dois-je dire merci à Dieu, ou dois-je lui dire pardon : merci pour ses bienfaits, pardon pour mes fautes ? Mes frères, ma conscience me crie que je dois lui dire l'un et l'autre ; j'ai un immense merci à lui adresser, et un immense pardon à lui demander ; et ce double devoir pèse sur moi comme une montagne, il m'accable. Soyez bénis, mes frères, d'être venus en si

grand nombre aider ma faiblesse à le remplir. Soyez-en bénis surtout, vous, mes vénérés confrères dans le sacerdoce, qui avez daigné vous dérober à vos travaux pour me prêter le concours de vos prières et l'honneur de votre présence. Vous me permettrez de profiter de la circonstance pour expliquer à mes bien-aimés paroissiens un devoir de reconnaissance et un devoir de prière que cette sainte cérémonie leur rappelle.

PREMIER POINT.

La reconnaissance, mes frères, est pour nous un devoir de tous les instants. Notre cœur doit à Dieu un merci continuel, puisqu'à tous les instants nous recevons ses bienfaits et ne vivons que par eux : merci du jour qui nous éclaire, merci de chaque respiration, de chaque battement de notre cœur, puisque ce n'est que par Dieu que nous respirons et que le cœur se meut ; merci de chaque bonne pensée, de chaque bon sentiment qui nous touche, merci même des croix qui nous arrivent, puisque Dieu ne nous les envoie que pour notre bien. Mais si les biens communs et vulgaires appellent notre reconnaissance, que ne devons-nous pas à Dieu pour le bienfait que nous célébrons dans cette journée, le bienfait du sacerdoce, bienfait si excellent que Dieu, tout-puissant qu'il est, ne peut rien faire de plus grand : *Cum sit potentissimus, plus dare non potuit ;* que Dieu, tout riche qu'il est, n'a rien dans ses trésors de plus précieux : *Cum sit*

ditissimus, plus dare non habuit; que Dieu, tout savant qu'il est, ne connaît rien de plus merveilleux : *Cum sit sapientissimus, plus dare nescivit.* Depuis cinquante ans je puise dans cet abîme des divines munificences, et quels biens n'y ai-je pas trouvés! J'y ai trouvé d'abord le saint sacrifice, par lequel, ô prodige! ô sujet d'une immense joie, par conséquent d'une immense reconnaissance! j'ai procuré à Dieu chaque jour de mes cinquante ans de sacerdoce, sauf au plus vingt à vingt-cinq jours, plus de gloire que ne lui en rendront les hommages de tous les anges et de tous les saints pendant toute l'éternité. Une des plus belles choses qu'ait vues au ciel saint Jean dans ses célèbres visions de Patmos, c'est l'Agneau se tenant devant le trône, comme immolé, et dans cet état rendant à Dieu son Père une louange infinie, à laquelle s'associent tous les anges et tous les saints par un éternel *Amen*. O saint apôtre, tous les jours de mes cinquante ans, j'ai partagé votre bonheur; et moi aussi à l'autel j'ai vu l'Agneau, *vidi Agnum;* je l'ai eu sous mes yeux, je l'ai eu dans mes mains; et je l'ai vu comme immolé, *tanquam occisum.* C'était la même victime qu'au Calvaire, le même sacrifice, la manière d'offrir était seule différente. Alors la victime mourut; dans mes mains elle ne mourait plus, mais l'immolation n'en était pas moins réelle, elle n'en était que plus miraculeuse. J'ai dit sur le pain : *Ceci est mon corps*, et en vertu de cette parole il n'y avait là

que le corps de Jésus-Christ; j'ai dit sur le vin : *Ceci est mon sang*, et d'après le principe que les paroles sacramentelles produisent ce qu'elles signifient, et rien de plus, il ne devait y avoir là que le sang de Jésus, le sang réellement séparé de son corps, et s'il n'a pas jailli à gros bouillons sous le coup de ma parole comme sous le couteau du sacrifice, c'est qu'il était retenu dans les veines de Jésus par le décret du Père qui porte que Jésus ressuscité d'entre les morts ne meurt plus. Mais la parole n'en avait pas moins la vertu de sacrifier ; c'était le glaive enfoncé dans le sein de la victime, impuissant par miracle pour la faire mourir, mais toujours imprimant sur elle le caractère de la mort et attestant au ciel comme à la terre la réalité du sacrifice. De là, mes frères, quelle immense gloire pour Dieu ! Oh ! que vous êtes grand, Seigneur suprême, aux pieds duquel une personne divine vient mystérieusement mourir en reconnaissance de votre souverain domaine sur toute créature ! Que vous méritez de soumission et de respect, Majesté adorable, devant qui Jésus notre grand prêtre tombe abîmé de vénération, s'anéantit jusqu'à se rapetisser sous un atome, se cacher sous un point, comme indigne de subsister devant l'excellence infinie de l'Être divin ! Quel bonheur, mes frères, pour un cœur de prêtre, de procurer chaque jour à Dieu tant de gloire ! Et ce bonheur, j'ai pu l'accroître encore de mille autres biens qui sont les fruits du sacrifice : par le saint

sacrifice j'ai pu tous les jours réjouir les anges et les saints, qui ne peuvent voir, sans tressaillir d'allégresse, leur grand Dieu si magnifiquement honoré; j'ai pu tous les jours soulager les âmes souffrantes du purgatoire, éteindre pour quelques âmes les flammes qui les dévoraient, ou abréger pour d'autres le temps de l'expiation; j'ai pu attirer sur la terre des grâces que l'œil humain ne voit pas toujours, mais que nous admirerons au ciel dans la lumière de Dieu; j'ai pu désarmer le bras de l'éternelle justice qui déjà tenait la foudre, exposer les besoins du monde sur la patène sacrée et en obtenir l'allègement. Et ce que j'ai fait, mes frères, vous pouvez le faire vous-mêmes, en assistant au saint sacrifice avec cette foi vive qui unit le fidèle au prêtre dans un même esprit et un même sentiment. Ainsi vous le voyez, mes frères, le saint sacrifice n'est point un bien restreint au ministre à qui il est confié. C'est un bien universel, un bien immense, le bien de Dieu, le bien du ciel, le bien du purgatoire, le bien de l'Église, de la société, de la terre entière. Donc ici, ce n'est point le sujet d'une action de grâces personnelle, c'est le sujet d'un *Te Deum* universel, partant du plus haut des cieux, remplissant tous les espaces, traversant tous les temps. Donc, ô église triomphante, ô église souffrante et militante, unissez vos concerts pour chanter, d'une commune voix comme d'un commun cœur, l'hymne de la reconnaissance: *Gratias agamus*

Domino Deo nostro. O saints anges, prenez vos harpes les plus mélodieuses : *Modulamini illi psalmum novum*. Saints du ciel, qui que vous soyez, entonnez vos plus beaux cantiques, et que la terre ne le cède point au ciel : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus*. Chantez tous ensemble un si grand bienfait prolongé sur une seule tête pendant cinquante ans.

Encore, mes frères, n'est-ce là que le sacerdoce considéré à l'autel. Si de là nous le suivons dans ses diverses fonctions, partout nous y trouverons un immense sujet d'actions de grâces ! Par le sacerdoce, aux fonts sacrés, la tache originelle est effacée, l'esclave du démon devient l'enfant de Dieu, et le déshérité du ciel recouvre les droits à l'héritage céleste ; par le sacerdoce, au saint tribunal, les péchés sont remis, la paix est rendue aux âmes troublées, les cœurs abattus relevés et tous conduits dans la voie du paradis ; par le sacerdoce en chaire, l'ignorance est instruite, les cœurs froids réchauffés, la faiblesse fortifiée ; par le sacerdoce enfin, dans ses divers ministres, les pauvres sont soulagés, les affligés consolés, les malades assistés ; la société a des sujets plus soumis, des magistrats plus intègres, des enfants plus dociles, des serviteurs plus fidèles, des pères plus vigilants, des hommes plus probes dans les contrats et le commerce. Otez le sacerdoce de la terre : j'en appelle à vos consciences, mes frères, que deviendrait le monde ? qui lui enseignerait la

religion ? qui le réconcilierait avec le ciel ? qui ramènerait les pécheurs dans les voies de la vertu ? qui entretiendrait ici-bas le culte de Dieu, le respect du devoir ? que deviendraient vos enfants ? que deviendriez-vous vous-mêmes ? Le Soleil éteint au firmament serait un moindre mal. Et moi, mon Dieu! que serais-je devenu ? J'aurais dépensé mon existence dans les sollicitudes du siècle, dans l'embarras des affaires, dans le souci des fonctions profanes. Oh ! que j'aime bien mieux mon saint état, où je n'ai d'autres emplois que nos mystères sacrés, d'autres occupations que de sauver des âmes et de faire du bien à mes frères, d'autres soucis que les bonnes œuvres et les choses saintes, d'autres préoccupations que celles du ciel et de l'éternité ! que je l'aime mieux surtout en raison des grâces spéciales et personnelles que j'en ai reçues ! Ici, mes frères, je vous appelle à mon aide ; car je sens toute mon impuissance à en remercier Dieu comme je le voudrais. Dites avec moi merci au Seigneur de ce qu'il m'a préparé au ministère pastoral par trente-cinq ans de séminaire, pendant lesquels j'ai eu la consolation de voir se former sous mes yeux et comme entre mes mains, tout indignes qu'elles en étaient, tant de saints prêtres, tant de saints évêques et archevêques, dont les vertus étaient pour moi une continuelle leçon. Dites merci au Seigneur de m'avoir dès mon entrée dans le ministère entouré de ces confrères, si pieux, si zélés, avec lesquels

j'ai le bonheur de vivre, qui sont votre édification comme ils sont mes modèles, et dont la vue vous inspire si souvent ce cri de vénération : O le bon prêtre ! ô le saint prêtre ! Dites merci au Seigneur de m'avoir, puisqu'enfin je devais être pasteur des âmes, choisi pour partage la paroisse de Saint-Sulpice. O chère paroisse , comme je t'aime, avec tes grands souvenirs des Olier, des Bretonvilliers, des Lachétardie, des Languet et tant d'autres dont je suis honteux de m'appeler le successeur ! Comme je t'aime avec ton autel où je fus consacré prêtre, avec la chapelle de la Vierge, où sous l'œil de Marie, Jésus au saint Sacrement reçoit une continuelle adoration, avec ta grande nef, surtout quand elle est trop petite, avec ta table sainte, tous les jours si fréquentée, avec tes beaux chants et tes beaux offices que relève si splendidement la présence du séminaire et qui tirent de ce concours une pompe incomparable ! Comme je t'aime avec tes confréries et tes associations pieuses pour l'enfance, pour la jeunesse et l'âge mûr, pour l'un et l'autre sexes, pour la classe élevée et la classe inférieure ! Comme je t'aime avec tes fabriciens si honorables, si chrétiens, si exemplaires, avec tes sœurs de charité si dévouées, tes Petites-Sœurs des pauvres donnant à trois cents vieillards le bien-être en ce monde et le ciel dans l'autre; avec tes Frères des écoles chrétiennes, tes instituteurs et tes institutrices, tes dames de charité si zélées pour soulager tout ce qui souffre, instruire

tout ce qui est ignorant, ramener à la religion tout ce qui en est éloigné ! Comme je t'aime, me ralliant, après vingt-cinq ans d'absence, au diocèse de Paris, à un archevêque qui aime tous ses prêtres comme il en est aimé, aux dépositaires de son autorité toujours bienveillants comme le chef qui les délègue, à tous mes frères dans le saint ministère, avec lesquels, depuis dix-neuf ans, j'ai toujours eu des rapports si doux, si fraternels, si faciles, parce que le clergé de Paris a, plus que tout autre peut-être, le sens de la dignité dans la conduite et l'intelligence du respect dans les procédés ! O chère paroisse, mon cœur s'ouvre et se dilate pour t'embrasser tout entière, et il y a large place pour tous : *Os nostrum patet ad vos ; cor nostrum dilatatum est, non angustiamini in visceribus nostris.* Dilate-toi aussi et embrasse tous les prêtres dans ton affection : *Dilatamini et vos... Capite nos.* Un des principaux fruits de cette cérémonie, mes frères, doit être de nous unir toujours davantage, et de resserrer si fort nos liens, que Saint-Sulpice et son clergé soient plus que jamais une seule famille, un seul cœur, une seule âme. Je fais appel à ces sentiments, mes frères, pour vous inviter à ajouter au devoir de la reconnaissance le devoir de la prière.

SECOND POINT.

La prière, mes frères, est pour nous, comme la reconnaissance, un devoir de tous les instants,

parce que pauvres, faibles, impuissants comme nous sommes, nous avons besoin à tous les instants que Dieu nous vienne en aide. Mais aujourd'hui, vous avez triple raison de prier pour nous, et surtout pour moi. Vous devez prier pour nous d'abord par reconnaissance : car tous les jours nous prions pour vous, notre existence se dépense tout entière pour vous, nous ne vivons que pour vous, et si nous avons assumé sur nos épaules le terrible fardeau de la charge des âmes, c'est uniquement pour vous. Vous devez prier pour nous en second lieu, par charité et compassion ; et ne soyez pas surpris, mes frères, de m'entendre en ce jour invoquer ces sentiments : c'est que vraiment notre position en est digne. N'aurais-je à répondre devant Dieu que des trois quarts de siècle que j'ai passés sur la terre, je crierais pitié et miséricorde. Car pendant ce temps, j'ai vu tant de choses crouler autour de moi, tant de trônes rouler dans la poussière, cinq archevêques de Paris descendre dans la tombe, des centaines de prêtres moins âgés que moi disparaître, des milliers de fidèles mourir sous mes yeux, et, debout au milieu de ces ruines, j'existe encore, conservant à soixante-quinze ans les forces et la vigueur d'un autre âge. Or, pourquoi, Seigneur, m'avez-vous ainsi épargné, sinon pour me laisser le temps de devenir meilleur et de me sauver ? Et malheureux que je suis, quel fruit ai-je tiré de ces ménagements de votre providence ? que vous répondrai-je quand vous me direz :

Redde rationem villicationis tuæ ? rendez-moi compte de ces trois quarts de siècle et de tous les moments dont ils se composent. Car le temps n'est pas un bien que je donne, c'est un talent que je prête, à condition de le faire valoir et de m'en rendre un compte sévère : *Redde rationem villicationis tuæ.* Que deviendrai-je quand, prenant en mains les balances de votre justice, vous mettrez dans un des bassins toute cette longue vie avec les grâces qui l'ont accompagnée, et que vous m'appellerez à mettre dans l'autre les mérites que ce long temps devait amasser, les vertus qu'il devait produire? Oh ! que je crains l'arrêt porté contre le roi de Babylone! Vous avez été mis dans la balance : *Appensus es in statera;* vos mérites ne s'y sont pas trouvés en proportion avec mes grâces : *Inventus es minus habens ;* en conséquence, mon royaume n'est pas fait pour vous : *Ideo divisum est regnum!* Souvent, mes frères, je vous ai parlé de l'abus des grâces et je vous ai fait trembler! Hélas! le malheur que je vous signalais est le mien aujourd'hui et j'ai lieu de trembler plus que vous; je tremble de tant de sang de Jésus-Christ bu au saint autel ; je tremble de tant d'instructions que je vous ai données et que je devais m'appliquer à moi-même. Mes frères, ayez pitié de moi ; criez avec moi et pour moi : Miséricorde, Seigneur, miséricorde !

Mais voici bien un autre chapitre qui s'ouvre à mes regards. Tout à l'heure je ne me considérais que comme chrétien; que sera-ce si je me considère

comme prêtre, si j'envisage cinquante ans de sacerdoce, c'est-à-dire cinquante ans de sacrifices offerts, cinquante ans d'offices récités, cinquante ans de sacrements administrés, cinquante ans de ministères divers remplis, cinquante ans de grâces insignes reçues, cinquante ans de bons exemples offerts à mon imitation? Grand Dieu! quel compte terrible à rendre? Saint Vincent de Paul s'écriait en gémissant : « Misérable que je suis, je ne conçois pas que j'aie pu consentir à me laisser ordonner prêtre. » O Seigneur, que dois-je donc dire et penser, moi si différent de ce saint prêtre? Pourrais-je ne pas trembler de tous mes membres? Pourrais-je m'empêcher de crier et de vous inviter à crier avec moi et pour moi : « Miséricorde, Seigneur, miséricorde »? Vous me félicitez, mes frères, de mes cinquante ans de sacerdoce. Hélas! que me disent ces cinquante ans? Sans doute Dieu les a utilisés pour sa gloire, parce que les plus pauvres instruments suffisent entre les mains d'un habile ouvrier; mais pour ce qui me regarde, si je les envisage au point de vue du passé, loin que ce me soit un mérite d'avoir atteint cet âge, je n'y vois que la matière d'un jugement plus long : *Hi accipient prolixius judicium.* Si je les considère au point de vue du présent, ils ne sont rien : « Mille ans, dit le Psalmiste, sont comme le jour d'hier qui n'est plus, comme l'éclair qui passe et disparaît presqu'au même instant qu'il a brillé : *Mille anni sicut dies hesterna quæ præteriit.* » Si je

les regarde au point de vue de l'avenir, je vois dans ce nombre total de cinquante ans, comme une cédule que le ciel m'envoie pour me donner congé de la vie, à courte échéance, et avertir mon âme qu'il me faudra bientôt déloger de cette maison de boue où elle habite ; qu'ainsi attacher son cœur à quoi que ce soit ici-bas, c'est folie ; il ne faut plus le porter que vers les biens éternels. « Je me suis réjoui de la bonne nouvelle que j'ai reçue, nous entrerons bientôt dans la maison du Seigneur : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* » La mort pour le chrétien n'est pas une perte ; c'est un échange avec profit, l'échange d'une triste vie contre une vie éternellement joyeuse ; et en ce sens, mes frères, j'accepte vos félicitations et vous en remercie, mais à la condition que vous prierez pour moi et que vous m'obtiendrez la grâce d'une bonne mort. Oh ! que je sens vivement le besoin de vos prières pour arriver à ce bonheur ! Car je ne tremble pas seulement comme chrétien et comme prêtre, je tremble bien plus encore comme pasteur des âmes, surtout quand je médite l'oracle de l'Esprit-Saint : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet*, un jugement très sévère est réservé aux pasteurs. Avez-vous jamais réfléchi, mes frères, à la responsabilité épouvantable qui pèse sur le pasteur d'une paroisse de quarante mille âmes ! Ah ! c'est bien ici que s'applique la parole : *Honor onus ;* toute dignité est une charge. Il y a cinquante-huit ans, cette parole me faisait

déjà trembler. Je n'avais encore que dix-sept ans, et lorsque je traversais les rues de cette paroisse, souvent je me disais (je m'en souviens encore comme si c'était hier), je me disais : « Comment un prêtre peut-il consentir à être curé de Saint-Sulpice ! Il doit craindre que de chaque fenêtre de sa paroisse des anathèmes ne sortent contre lui ; car dans l'appartement qu'éclaire cette fenêtre, il y a des âmes dont il est responsable ; et si une seule se perd parce qu'il n'aura pas fait pour elle tout ce qu'il devait, cette âme criera vengeance contre lui, et il en répondra sur sa propre âme. » De même quand je rencontrais sur ma route un mort qu'on portait en terre, je me disais : « Voilà encore une âme dont le curé de Saint-Sulpice répondra. Sans doute, ajoutais-je, il n'est tenu qu'au possible ; mais comment préciser la limite de ce possible ? » Je frémissais alors. Oh ! que j'étais loin de soupçonner le sort qui m'attendait ! Une lecture que je fis plus tard vint encore accroître mes frayeurs : je lus dans la vie d'un saint évêque, successeur de saint François de Sales, qu'au dernier jour les pasteurs des âmes seront assis sur la sellette de l'accusé, jusqu'à ce que le dernier de leurs paroissiens soit passé au jugement, et que miséricorde ne leur sera accordée qu'autant qu'il aura été constaté que leur zèle n'a fait défaut à personne. Ainsi, mes frères, je vous l'avoue, si j'avais pu entrevoir ce qui m'est arrivé, je n'aurais jamais consenti à être prêtre. Ordonné prêtre dans

l'ignorance où j'étais de mon avenir, j'ai dû obéir; le prêtre ne s'appartient plus. Mais mes frayeurs d'autrefois sont encore mes frayeurs d'aujourd'hui. Pilote malgré moi d'un si grand navire, j'ai souvent la douleur de voir périr les passagers dont je suis responsable. Hélas! pourquoi faut-il qu'entre mes mains se réalise la terrible parole : *Beaucoup d'appelés, peu d'élus ?* Quand je vois notre église bien remplie, nos offices bien fréquentés, nos tribunaux sacrés bien entourés, je suis quelquefois tenté de dire : Tout est bien; mais aussitôt ma pensée, franchissant l'enceinte sacrée, se porte sur plus de trente mille autres paroissiens qui ne sont pas ici, dont plusieurs n'y mettent presque jamais le pied, et le nombre des fidèles présents cesse de me rassurer. Je me souviens que le bon pasteur ne se contente pas de soigner les brebis présentes au bercail, et qu'il court après les absentes pour les ramener ; je me demande que faire et je tremble. De même, quand mon ministère m'appelle à la lugubre cérémonie des convois funèbres et que les prières de l'Église mettent sur mes lèvres des paroles qui supposent que le défunt est mort chrétiennement, tandis qu'au contraire il a bravé Dieu et l'éternité sans vouloir même y penser ni souffrir qu'on lui en parle, comment vous dire, mes frères, ma douleur, quel langage dois-je tenir ? comment vous dire le coup de poignard qui me perce le cœur et l'anxiété de ma conscience ? Car, hélas ! ai-je assez prié, assez fait pour sauver cette

âme ? Comprenez, mes frères, cette effrayante responsabilité, et ayez pitié de nous, priez pour nous.

Priez pour nous par charité, puisque la charité vous dit d'avoir pitié de ceux qu'on voit accablé sous un fardeau ? Priez pour nous par intérêt même pour vous ; car plus vous obtiendrez de grâces à vos prêtres, plus ils seront aptes à vous conduire, plus ils vous édifieront et procureront le bien de la paroisse. Priez pour la sanctification du clergé, mes frères : c'est là une des bonnes œuvres les mieux entendues, la plus profitable aux âmes, à la religion, à la société. Un saint prêtre, un saint Vincent de Paul, un saint François Xavier, un Olier, un Bourdoise, de quel bien n'est-il pas capable ? Plein de l'esprit de Dieu, il dirige sûrement les âmes ; plein de l'amour divin, il échauffe les cœurs du même feu dont il brûle ; plein de zèle, il touche, il convertit, il est un instrument de résurrection et de vie pour tout ce qui l'approche : *Positus in resurrectionem*. Mes frères, demandez que nous soyons tous de ces prêtres selon le cœur de Dieu. Demandez aussi pour moi, en particulier, aujourd'hui, demandez que la cinquante et unième année de sacerdoce que je commence parmi vous, soit meilleure que celles qui l'ont précédée, afin que je serve mieux notre Dieu, que je le fasse mieux aimer, et qu'après l'avoir bien aimé tous ensemble pendant le temps, nous l'aimions encore tous au ciel. *Amen*.

DISCOURS (1)

(*Prononcé dans l'église Saint-Sulpice le* 11 *avril* 1869, *en présence de Son Excellence Monseigneur le Nonce apostolique, de plusieurs évêques et d'une assemblée de fidèles aussi nombreux que l'église en pouvait contenir.*)

Habebitis hunc diem in monumentum et celebrabitis eum solemnem Domino.

Ce jour sera pour vous un jour de grand souvenir, et vous le solemniserez pour la gloire du Seigneur.

(Exode, xii, 14.)

Excellence, Messeigneurs,

S'il est dans la vie quelques jours solennels plus spécialement chers au cœur, c'est bien sans doute celui où la grande famille chrétienne, s'associant aux sentiments de son Père béni, célèbre avec lui le jour heureux où pour la première fois, il y a cinquante ans, l'onction sainte consacra ces mains qui devaient plus tard répandre tant de bénédictions sur le monde. Pie IX le premier a célébré ce matin ce beau jour à l'autel de Saint-Pierre; Rome entière s'est pressée autour de son pontife pour dire au ciel et sa reconnaissance et ses louanges; et tout l'univers catholique a mêlé avec enthousiasme

1. Pour le Jubilé sacerdotal de S. S. Pie IX.

sa voix et son cœur aux chants de la Ville éternelle. Au milieu de ce concours général, la paroisse Saint-Sulpice a tenu le rang qui lui convenait. Toutes les messes, sauf la messe paroissiale, qui ne peut être distraite de sa destination, y ont été célébrées à l'intention du Souverain Pontife, de nombreuses communions y ont été faites pour appeler sur sa tête auguste les bénédictions d'en haut, les fidèles se sont pressés en foule devant les tabernacles pour recommander à Dieu leur Père bien-aimé et ce soir encore, nous voilà rassemblés pour faire monter au ciel de nouveaux chants d'actions de grâces et d'amour. Soyez bénis, Messeigneurs, d'être venus embellir par votre présence cette fête de famille; nous sommes heureux de pouvoir épancher devant vous tout ce qu'il y a dans nos âmes de respect et d'amour pour Pie IX. Contemplé par l'œil de la foi dans toute la majesté du Vicaire de Jésus-Christ, il nous apparaît si beau, que nous ne pouvons contenir notre admiration et nos louanges. Aussi, puisque la Providence nous appelle à porter la parole dans cette circonstance solennelle, nous ne ferons que céder à un besoin de notre cœur en vous disant : 1° les grandeurs de Pie IX ; 2° la raison de ses grandeurs. Notre premier point sera l'exposé d'un fait, le second rendra raison de ce fait. Prions Marie, reine du clergé et protectrice de la Papauté, de nous aider dans cette entreprise. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Que me proposé-je, mes frères, en venant vous raconter les grandeurs de Pie IX? Est-ce de faire ressortir dans cette solennité les mérites d'un grand homme? Non, mes frères; car je ne vois point un homme dans Pie IX, je n'y vois que le Vicaire et la vivante image de Jésus-Christ sur la terre; ce que je me propose, c'est de vous faire admirer l'action de la Providence sur son Église en vous montrant dans la main du grand Pontife qui agit, la main de Dieu qui la dirige et la conduit; c'est de vous attacher de plus en plus à la chaire de saint Pierre, en vous redisant ses titres à votre vénération et à votre amour : de ces points de vue élevés, vous comprendrez mieux combien Pie IX est grand, grand par ses actes, grand par son caractère, grand enfin par l'attachement plein de vénération dont l'univers l'entoure.

Je dis d'abord que Pie IX est grand par ses actes. Qu'il est grand en effet, mes frères, ce roi des âmes dont l'empire embrasse tous les lieux que le Soleil éclaire! Du Vatican où est son trône, il tient tout l'univers sous sa main et en gère les sublimes intérêts. De là il commande en maître à tous les évêques du monde, il dit à ceux-ci : Allez, et ils vont; les uns sous le ciel enflammé et meurtrier de l'Afrique centrale, les autres aux terres glaciales du pôle Nord où pour couche il ont la neige, et pour abri la voûte des cieux. Il dit à ceux-là : Allez

aux terres où l'on scelle de son sang la prédication de la foi; et ils partent en lui disant mieux que les anciens gladiateurs aux empereurs de Rome : *Salutant te morituri.* Il leur dit revenez et ils reviennent ; un mot de sa bouche ébranle le monde, amène trois cents évêques au dernier Centenaire et en amènera plus de mille au prochain Concile. Ces évêques que sa puissante main gouverne, il les organise et les dirige suivant les besoins des temps et des lieux, rétablissant en Angleterre et en Écosse la hiérarchie ecclésiastique, accroissant selon les circonstances le nombre des évêchés jusqu'à donner près de soixante évêques aux États-Unis, qui au commencement du siècle n'en avaient qu'un seul, créant en Chine, en Cochinchine, au Tonkin, au Japon, en Éthiopie, en Abyssinie, en Australie, dans toutes les îles du nouveau continent de nouveaux évêques ; et sous sa haute direction les évêques de ces contrées fermées jusque-là à l'Évangile organisent les secours religieux, l'éducation de l'enfance, l'instruction de l'âge mûr, tous les bienfaits du christianisme, de sorte que l'on peut dire que Pie IX est vraiment comme le soleil du monde: aucune contrée n'échappe à son action : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.*

Cependant au milieu de ces grands actes du gouvernement du monde, Pie IX ne perd point de vue un acte d'un autre ordre, après lequel son cœur soupirait. Il voyait bien avec consolation la croyance devenue générale dans l'Église que la mère de

Dieu n'avait pu être un seul instant enfant de colère, esclave du démon, que le sang virginal d'où devait être formé le corps d'un Dieu n'avait pu même un seul instant être un sang souillé, mais son cœur souffrait en considérant combien il serait plus glorieux à Marie que cette croyance fût rangée parmi les dogmes de la foi. Il entreprend de lui procurer cette gloire et non moins prudent que pieux, il consulte tous les évêques de la chrétienté. Il en reçoit une réponse conforme au vœu de son cœur et dans une assemblée générale de l'Épiscopat, agissant avec toute la plénitude de son autorité, il proclame MARIE CONÇUE SANS PÉCHÉ et frappe d'anathème quiconque oserait dire ou penser le contraire. A cette décision le ciel et la terre tressaillirent d'allégresse. Il me semble voir Marie du haut des cieux bénissant Pie IX, les anges et les saints acclamant son nom bien-aimé et chantant à leur Reine pour sa nouvelle gloire un cantique nouveau. Et qui ne se rappelle le saint enthousiasme avec lequel toutes les églises de la terre imitant l'église du ciel accueillirent cette bienheureuse décision qui sera à jamais une des plus belles gloires de Pie IX ?

Non moins attentif à condamner l'erreur et à flétrir l'iniquité qu'à définir la foi, notre saint Pontife ne laisse pas surgir une fausse doctrine sans en avertir le monde par ses immortels décrets ; il ne laisse pas le puissant écraser le faible, fût-il un potentat, sans élever la voix en faveur de l'opprimé.

Sentinelle vigilante sur la maison d'Israël, il crie à l'ennemi partout où il le voit et la collection de ses Lettres apostoliques sera une des plus précieuses richesses de l'Église. Et comment passerai-je sous silence ce Concile œcuménique dont le hardi projet, dans de telles circonstances, fera à jamais l'admiration des siècles? Dieu seul en connaît les immenses résultats ; mais, quels qu'ils soient, à Pie IX reviendra toujours la gloire de l'avoir projeté, la gloire de l'avoir convoqué, la gloire de l'avoir préparé, et cette triple gloire suffirait seule pour immortaliser un Pontificat.

Cependant tant de grandes choses n'occupent encore que la moindre part dans la vie de Pie IX : tous les jours il consacre de longues heures à accueillir les étrangers de tous les pays, qu'ils soient catholiques ou qu'ils ne le soient point, qu'ils soient peuples ou princes, pauvres ou riches, et à tous il sait dire le mot convenable, le mot qui fait du bien et porte bonheur. Tous les jours il s'instruit des besoins des Romains ses sujets, et il pourvoit à tout avec sagesse sans que tant de sollicitudes l'empêchent de favoriser les arts, d'encourager les découvertes et de protéger le développement des connaissances utiles. Jugez, mes frères, si j'ai eu raison de dire que Pie IX était grand par ses actes, il ne l'est pas moins par son caractère.

Quel beau caractère en effet, mes frères, que celui de notre bien-aimé Pontife ! Tous ceux qui ont eu le bonheur de le voir s'accordent à dire qu'il y a

chez lui une majesté douce qui s'incline sans s'abaisser, une sérénité qui semble placée au-dessus des nuages, une bonté qui attire, qui ravit et que rien n'altère ; les épreuves pleuvent sur lui et ne l'accablent pas, les ingratitudes des hommes l'environnent et ne l'aigrissent pas, il est vraiment ce juste dont la philosophie antique avait rêvé l'idéal : *Justum et tenacem propositi virum ; si fractus illabatur orbis impavidum ferient ruinæ.* Peu après son arrivée sur le Saint-Siège, réduit à s'exiler pour échapper aux mains d'assassins qui déjà avaient tué son ministre et son serviteur intime, il s'en va sans aigreur, toujours le même, toujours doux et bon ; il va apprendre par expérience à compatir aux exilés et il reviendra plus tard à Rome recueillir la souveraineté détrônée, suivant la mission traditionnelle des papes, toujours empressés à offrir aux princes victimes des passions politiques une ville de refuge où ils peuvent encore couler des jours tranquilles et honorés. Peu après, menacé au dedans, menacé au dehors, Pie IX de toutes parts entouré de dangers, continue sa marche à travers les événements du monde et le gouvernement de l'Église, avec le même calme, la même possession de soi qu'en pleine paix ; image frappante de Jésus-Christ lorsque, ses ennemis voulant le précipiter du haut d'un rocher, il traversait leurs rangs avec une majesté douce, sans qu'ils osassent le toucher : *Transiens per medium illorum ibat.* Les attaques redoublent, on lui enlève les trois quarts

de ses États dont les revenus lui étaient cependant si nécessaires, il ne s'en trouble point et ne diminue rien de sa dignité dans l'action, ni de sa fermeté dans le gouvernement; on lui fait des menaces nouvelles et il ne s'en laisse pas épouvanter ; on lui fait des promesses et il ne s'en laisse pas séduire ; on l'oblige à entretenir une armée dont l'usage est si peu en rapport avec son cœur pacifique, les frais si disproportionnés à sa modeste caisse ; il subit quoiqu'à regret cette dure nécessité et ne perd rien de son beau caractère.

Faut-il s'étonner après cela, mes frères, que l'univers entoure Pie IX d'un attachement plein de vénération ? En tout temps la grandeur et la majesté qui rayonne sur le front des vicaires de Jésus-Christ les a fait resplendir d'un éclat si vif aux regards de la foi, que les rois les plus fiers de leur empire, un François Ier, un Charles V, avant eux un Charlemagne et tant d'autres ne croyaient pas déroger à leur haute position en remplissant auprès d'eux les fonctions d'écuyers. Aujourd'hui cette courtoisie n'est plus dans nos mœurs ; mais on n'en révère pas moins en Pie IX le premier des monarques ou plutôt un monarque hors ligne, en tant que représentant de la divinité sur la terre, et c'est pour cela que son Nonce marche toujours en tête des ambassadeurs de toutes les nations. Autant on révère Pie IX, autant on l'aime : on aime en lui le meilleur des pères, avec lui on se croit en famille, et c'est pour cela que le cinquantième anni-

versaire de son ordination, qui ne serait par rapport à tout autre qu'une fête privée, devient par rapport à lui une fête publique. Tout le monde s'ébranle pour la célébrer, tous les cœurs s'émeuvent, un grand mouvement catholique se produit de toutes parts, pauvres et riches lui envoient leurs offrandes, ajoutant par un élan magnanime un nouvel effort de générosité à leurs dons précédents. Il n'est pas jusqu'à l'Italie, j'entends l'Italie vraie et catholique, qui ne nous dise dans l'*Unità catholica* de Turin qu'en cette circonstance, si chère à son cœur, elle entend dépasser et l'Allemagne et la France et la Hongrie et l'Autriche et la Belgique : tant Pie IX est partout aimé. Si à aucune époque les attaques contre l'Église et le Saint-Siège n'ont été aussi violentes, à aucune époque aussi la primauté spirituelle du Saint-Père n'a été plus affirmée, mieux reconnue. Le nom de Pie IX partout béni est devenu le plus populaire de tous les noms : pas une paroisse, pas une chaumière de la catholicité où il ne soit connu ; tous les cœurs catholiques le saluent avec amour. Les familles lui envoient leurs enfants, les riches leur fortune, les pauvres leurs économies. Vraiment les ennemis de la Papauté ont servi merveilleusement à sa gloire : tant d'injustes attaques dirigées contre elle ont réveillé dans les âmes chrétiennes un attachement nouveau et plus prononcé. C'est de toutes parts un accroissement sensible de zèle et de dévouement, et vous avez pu en juger vous-même, Monseigneur, par les

cris d'enthousiasme qui vous ont accueilli ce matin à votre arrivée et à votre départ. Oh ! comme Dieu s'entend admirablement à tirer le bien du mal ! la haine de nos ennemis surexcite parmi nous le sentiment catholique ,et ce sentiment surexcité oblige plusieurs États, même protestants, à être aujourd'hui plus favorables à la cause de Rome, parce qu'ils comprennent qu'en de telles circonstances se montrer hostiles ou même ne pas se montrer bienveillants, ce serait, de leur part, faire acte de mauvaise politique ; ce serait se désaffectionner leurs sujets catholiques en les froissant dans leur affection la plus chère ; ce serait même encourir le blâme de tous les cœurs honnêtes en dehors du catholicisme qui ne peuvent que flétrir de leur mépris le sentiment peu honorable qui ferait abandonner la cause du droit, de la justice, de l'honneur et de la religion. Il est donc bien vrai, mes frères, que Pie IX est grand par l'attachement plein de vénération dont l'entourent les peuples, non moins grand par son caractère et par ses actes. Enfants d'un Père si auguste, soyons dignes de lui ; nous l'avons vu remplissant ses journées d'actes saints et utiles : ne souffrons pas dans notre vie de jours vides et stériles ; nous l'avons admiré dans son noble caractère, que notre caractère soit toujours honorable et bon comme le sien ; nous l'avons vu se conciliant l'attachement et la vénération universelle par ses hautes vertus : que notre vie soit toujours édifiante et que nos bons exemples for-

cent le respect et l'amour de tous. Je livre ces réflexions, mes frères, à votre conscience et j'arrive à la raison des grandeurs de Pie IX : sujet du second point.

SECOND POINT.

Le grand spectacle que nous venons de contempler, mes frères, a sa raison d'être : 1° dans l'institution divine de Jésus-Christ ; 2° dans le bon sens des peuples.

Et d'abord, dans l'institution divine de Jésus-Christ. La Papauté, cette dignité qui place si haut un homme mortel, n'a rien de l'homme, elle est toute de Dieu. C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a établie, quand il a dit à Pierre : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église; tu en seras le fondement et non seulement toi, mais tes successeurs à jamais, puisque mon Église doit demeurer toujours et que le fondement d'un édifice doit demeurer autant que l'édifice. » Cette première parole, Jésus-Christ l'a confirmée et développée quand il a dit à Pierre : « Je te charge de paître mes agneaux qui sont les fidèles et mes brebis qui sont les évêques. Satan a demandé à mon Père de vous cribler comme on crible le froment, mais j'ai prié spécialement pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille jamais, car ton office sera d'affermir tes frères dans la foi; et cet office ne sera pas seulement le tien; mais celui de tes successeurs à jamais, puisque plus on s'éloignera de l'origine des choses, plus la

foi aura besoin d'être affermie. « Ainsi Jésus-Christ l'a réglé. Mes frères, il y aura toujours dans l'Église un Pierre chargé de paître de la saine doctrine et les évêques et les fidèles; un Pierre pour qui Jésus-Christ a demandé une foi constante, invincible, assez abondante pour affermir tous les autres; un Pierre avec mission de gouverner l'Église, d'y entretenir l'unité de régime et de discipline; un Pierre enfin centre de l'unité catholique, autour duquel doit se grouper inséparablement quiconque veut être à Jésus-Christ. Tout catholique est essentiellement Romain. Qui se sépare de Rome se sépare de l'Église : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.* Qui se sépare de l'Église se sépare de Jésus-Christ, se sépare de Dieu : *Non habet Deum patrem, qui non habet Ecclesiam matrem.* Écoutez encore Jésus-Christ, mes frères; il parle à Pierre et lui dit : « Je te donne les clefs du royaume des cieux; » c'est-à-dire l'autorité du gouvernement dont les clefs sont le symbole; « tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel, tout ce que tu délieras sur la terre sera délié au ciel. » C'est donc en saint Pierre et en saint Pierre seul que l'autorité ecclésiastique a d'abord été établie. Or les dons de Dieu sont sans repentance, et il n'a pas retiré plus tard à saint Pierre ce qu'il lui avait donné. Si l'autorité ecclésiastique est communiquée ensuite au corps des apôtres et à leurs successeurs, ce n'a donc pu être au préjudice de Pierre qui est toujours demeuré en possession de l'autorité reçue avant tous les autres; ce n'a pu être qu'à la condi-

tion que l'autorité communiquée à plusieurs serait toujours ramenée au principe d'unité par une parfaite subordination à la chaire de Pierre. Tel est bien clairement le plan divin : en tête de l'Église une autorité souveraine, universelle, sans autre limite que la règle : c'est la chaire de Pierre; au-dessous de celle-ci, des autorités divines aussi, mais subordonnées, qui ne doivent agir qu'en union et dépendance de la chaire première et principale : ce sont les évêques. Conformément à cette divine constitution de l'Église, la chaire de Pierre prime donc toutes les autres. « C'est là, s'écrie Bossuet, cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté comme à l'envi la principauté de la chaire apostolique, la principauté principale, la source de l'unité, et dans la place de Pierre, l'éminent degré de la chaire sacerdotale, l'Église mère qui tient en sa main la conduite de toutes les autres églises, le chef de l'épiscopat, d'où part le rayon du gouvernement, la chaire principale, la chaire unique en laquelle tous gardent l'unité. » « Vous entendez dans ces mots, ajoute le grand évêque, saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avit, Théodoret, le concile de Chalcédoine et les autres, l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie, l'Orient et l'Occident unis ensemble. »

Ainsi, mes frères, cette primauté d'honneur, d'enseignement et de juridiction que nous honorons en Pie IX, n'est pas un hommage que nous

soyons libres de lui offrir ou de lui refuser; ce n'est pas ici une affaire d'opinion ou d'affection, c'est un dogme de foi, auquel nous devons notre croyance aussi bien qu'à l'existence de Dieu, qu'à l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, puisqu'il repose, aussi bien que tous les autres dogmes, sur la parole infaillible de Jésus-Christ. Qui n'y croirait pas serait hors la voie du salut, il serait hérétique; et qui mourrait pour le soutenir serait martyr. C'est un dogme qui a ceci de spécial entre tous les autres dogmes, qu'il les embrasse tous à lui seul, les propose, les explique et les prouve, puisqu'une fois le principe admis que la sainte Église romaine est la gardienne infaillible de la vérité, je suis sûr, dès que je suis à Rome, d'être dans le vrai, je n'ai plus besoin de faire aucun autre examen; tous mes doutes sont résolus, toutes mes difficultés éclaircies. Quelle économie de temps et d'études, quelle paix pour la foi! Rome a parlé, la cause est finie : *Roma locuta est, causa finita est.* C'est un dogme conservateur de la charité, par l'union des intelligences : plus de divisions en matières religieuses, plus de contestations et de disputes; écoutons Rome, et sa décision nous mettra d'accord : *Roma locuta est, causa finita est.* C'est un dogme qui ne nous fera jamais défaut ni à nous ni aux âges futurs : car les autres églises peuvent défaillir. Hélas! que sont devenues ces églises jadis si florissantes de l'Asie et de l'Afrique, de l'Angleterre et d'une partie de l'Allemagne? Elles se sont noyées dans le schisme et

l'hérésie. Mais l'église de Rome ne peut défaillir : « J'ai prié pour toi, dit Jésus-Christ à Pierre, afin que ta foi ne défaille jamais ; » et la prière du Seigneur ne peut être privée de son effet. Non, ô barque de Pierre, jamais vous ne sombrerez : les vagues pourront bien vous soulever pour vous mettre plus en évidence, mais vous submerger, jamais ; elles pourront bien vous blanchir de leur écume, mais vous souiller : jamais ; elles pourront bien faire entendre autour de vous leurs mugissements, mais vous arrêter dans votre marche toujours la même à travers les siècles : jamais. Que vous dirai-je enfin, mes frères, c'est là un dogme également précieux à tous, parce qu'à tous, il montre du doigt la vraie religion, la véritable Église ; il est de l'une et de l'autre le caractère distinctif, il est comme le sceau divin apposé sur l'une et sur l'autre ; et les plus humbles esprits peuvent l'y voir. On lit dans les Annales de la Propagation de la Foi deux faits qui confirment admirablement cette doctrine : Les habitants des îles Gambier, après avoir été évangélisés par de saints missionnaires qui d'anthropophages en avaient fait des anges, virent un jour venir à eux des prédicants inconnus, qui voulaient les évangéliser à leur tour. Qui êtes vous? leur demandèrent les pauvres insulaires. Nous savons que Dieu a fondé son Église sur le Pontife de Rome, qui seul a droit de paître tous les agneaux de la bergerie. Montrez-nous que c'est lui qui vous envoie ; sinon retirez-vous, vous êtes de faux prophètes.

Il y a quelques années seulement, des missionnaires français arrivent au Japon et avec l'autorisation du gouvernement y bâtissent une église. Plusieurs Japonais, qui, sans avoir jamais vu de prêtres catholiques, avaient conservé les traditions de leur première évangélisation par des missionnaires de la Compagnie de Jésus, crurent reconnaître dans les cérémonies de ces nouveaux venus quelques traces de leur antique foi. Ne seraient-ce point, se disent-ils, des prêtres de l'ancienne religion prêchée à nos ancêtres, il y a 200 ans? Pour s'en assurer, ils vont les trouver, et leur font cette question : « Est-ce l'évêque de Rome qui vous envoie? car celui-là seul est le chef et le maître de la vraie religion. — Oui, » répondent les missionnaires ; et sur les preuves qu'ils leur en donnent, les Japonais accueillent avec transport ces nouveaux apôtres marqués au bon coin et implorent leur ministère. Tel est donc, mes frères, le cachet du vrai catholique : tout par le Pape, voilà sa devise. Le Concile même œcuménique n'est valable qu'autant que le Pape le convoque, qu'autant que le Pape le préside par lui-même ou par ses représentants; et ses décrets n'ont force de loi qu'autant que le Pape les confirme. Donc, mes frères, c'est dans l'institution divine de Jésus-Christ que se trouve la première raison des grandeurs de Pie IX. Nous en trouvons une seconde dans le bon sens des peuples.

Oublions pour un instant, mes frères, les promesses divines que nous venons de méditer. Je dis

que le bon sens des peuples saura discerner dans la chaire apostolique la plus grande autorité morale qui soit sur la terre pour enseigner la vérité au monde. Tout observateur de bon sens en effet se dira : Il faut que la vérité soit enseignée aux peuples; sinon, ils vivront sans doctrine; l'expérience le démontre. Or un peuple sans doctrine est un peuple sans loi, sans mœurs, sans respect des droits, sans soumission à l'autorité, un peuple ingouvernable. Mais où trouver cette doctrine et qui l'enseignera aux peuples? Sur la face du globe, je ne vois que trois chaires enseignantes : les sectes en dehors du catholicisme, les écoles philosophiques séparées de la religion, et la chaire romaine, en qui toute la catholicité révère sa mère et sa maîtresse. Il faut chosir entre ces trois chaires; en faveur de laquelle prononcera le bon sens? Sera-ce en faveur des sectes en dehors du catholicisme? Hélas! ces branches séparées du tronc n'ont plus de vie : chez elles, aucune doctrine commune, aucun symbole; elles n'en peuvent même avoir sans se contredire, puisque leur principe constitutif, c'est que chacun doit se faire une religion à sa guise et être à soi-même son docteur et son maître. Sera-ce en faveur de la philosophie séparée de la religion? Hélas! que savent nous donner ces tristes écoles de pur naturalisme, sinon ces erreurs monstrueuses qui, assimilant l'homme à la brute, supprimant les idées fondamentales de Dieu, de l'âme et de la vie future, suppriment en même

temps pour la société toute garantie d'ordre, de probité et de justice, et pour l'individu tout respect de soi, toute raison du devoir. Il ne reste donc que la chaire romaine : et celle-là comme elle est belle aux yeux de quiconque la considère avec un cœur droit, un amour sincère du vrai, une conscience dégagée des préjugés ! Comme elle apparaît supérieure et aux sectes séparées et aux écoles de pur naturalisme! Dans les chaires en dehors d'elle, ce sont des variations continuelles qui font que l'auditeur ne sait à quoi s'en tenir ; à Rome, c'est l'invariabilité même qui, depuis dix-huit cents ans, n'a pas changé un iota à son symbole : caractère frappant de la vérité qui ne change pas. Dans ces chaires, ce sont des voix sans autorité ; à Rome, c'est l'autorité de l'univers et des siècles, tous faisant écho à la chaire apostolique, puisque partout et toujours c'est le même soleil de vérité. Dans ces chaires, ce sont des hommes qui trop souvent, en guise de raisons, jettent à la face de leurs adversaires la haine et l'injure ; à Rome, la majesté douce de la vertu unie à la science. Dans ces chaires, des doctrines subversives de l'ordre et de la morale ; à Rome, les doctrines les plus favorables à la vertu, les doctrines qui ont fait les plus grands saints. Et ces chaires, ce sont des individus, point d'ensemble ; à Rome, c'est une organisation puissante qui embrasse le monde, qui l'inonde de sa lumière bienfaisante et civilisatrice, qui a toujours à son service les plus héroïques dévouements pour les envoyer

porter le bonheur et la vertu à toutes les contrées de la terre. Or, je vous le demande, mes frères, en présence d'un tel parallèle, le bon sens peut-il résister à faire son choix et à prononcer de quel côté est la vérité, à qui il doit donner et l'assentiment de son intelligence et l'amour de son cœur? Vous le comprenez : il salue avec enthousiasme la chaire de Pie IX comme la véritable chaire, la chaire vierge où jamais l'erreur ne s'est assise, le soleil du monde, le fondement de l'ordre social; il s'y attache de toute son âme, si déjà il lui était uni; il s'en rapproche, s'il en était séparé. De là, mes frères, ces retours si nombreux à la vraie foi; de là ce mouvement catholique qui s'opère vers Rome; de là dans la Ville éternelle cette affluence toujours croissante d'étrangers qui y vont respirer avec bonheur l'atmosphère pure du vrai, du beau et du bien.

Qu'on ne dise donc plus : le catholicisme est mort. Il vit aujourd'hui plus que jamais : il vit en Angleterre, où de jour en jour il se bâtit de nouvelles églises pour recevoir les nouveaux convertis; il vit en Irlande, où il obtient enfin une justice tardive; il vit aux États-Unis, où il prend des accroissements toujours nouveaux; il vit dans l'Amérique du Nord, où les évêchés se multiplient; il vit en Orient, dans le vaste empire de la Chine, en Cochinchine, au Tonkin, aux Indes; il vit en Afrique où sur plusieurs points il reçoit une hospitalité jusqu'alors inconnue; il

vit en Allemagne, en Italie, en Espagne, sans doute attaqué par des minorités factieuses, mais aussi ayant pour lui le gros de la nation, la conscience publique et l'affection de tous les cœurs honnêtes. Il vit surtout en France, malgré certaines voix discordantes qui ne parlent si souvent de sa mort que parce que leur haine la désire. Oui, notre belle France est toujours la grande nation catholique : j'en atteste ces fêtes de Pâques où partout les plus grandes églises se sont trouvées trop petites, où Notre-Dame de Paris même n'a suffi qu'à grand'peine au nombre d'hommes empressés de communier. J'en atteste les progrès annuels des œuvres si belles de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, qui envoient plus de cinq millions chaque année aux divers points du globe où il y a des besoins religieux à soulager. J'en atteste les millions envoyées à notre bien-aimé Pie IX pour l'aider dans la crise pénible qu'il traverse. J'en atteste ces missionnaires que la France envoie aux pays infidèles en plus grand nombre à elle seule que toutes les nations de la catholicité ensemble. Quoi qu'on dise, la France est donc toujours profondément catholique ; elle tient au Saint-Siège comme sa fille aînée ; et à aucune époque notre gouvernement ne se montra plus Français qu'au jour où il prononça à la tribune ce mot devenu fameux : « Jamais, jamais la France n'abandonnera le Saint-Siège ! » comme à aucune séance nos représentants ne remplirent plus ma-

gnifiquement leur mandat, que quand d'une voix unanime ils répétèrent avec enthousiasme ce cri du cœur. « Jamais, jamais! »

Oui, sainte Église romaine, nous tiendrons toujours à toi par le fond de nos entrailles; on nous ôterait plutôt la vie que de nous séparer de toi. Quelques partis que les passions des hommes puissent former autour de nous, nous serons toujours avec Rome : *Ego cathedræ Petri consocior.* Quelques doctrines nouvelles qui retentissent à nos oreilles, nous écouterons toujours Rome. Vous parlerez, saint Pontife de Rome, et nous vous croirons; vous commanderez et nous vous obéirons, parce que, comme le divin Maître, vous seul avez les paroles de la vie éternelle : *Ego cathedræ Petri consocior.* Quelques événements qui surgissent, quelques tempêtes qui agitent la société, ô barque de Pierre, nous nous attacherons à vous, nous demeurerons en vous, parce que vous seule pouvez nous conduire au port : *Ego cathedræ Petri consocior.* Enfin, quoi qu'il arrive, ô Prince des pasteurs, nous serons toujours avec vous, toujours pour vous, toujours tout à vous. Dans les ténèbres, vous serez notre lumière, dans les orages vous serez notre étoile, dans les doutes notre conseil. A la vie, à la mort, nous serons unis à votre chaire, jusqu'au jour où les clefs que Jésus-Christ vous a mises aux mains nous ouvriront le royaume des cieux. *Amen.*

DILECTO FILIO PAROCHO

ECCLESIÆ S. SULPITII LUTETIAM PARISIORUM

PIUS P. P. IX

Dilecte Fili Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Sermonem libenter accepimus a te in noto parochiali templo Sancti Sulpitii habitum, quo vehementer gratularis quinquagesimum anniversarium diem quo primitùs Hostiam sànctam, salutarem, Immaculatam, Omnipotenti Deo obtulimus. Quo in sermone undique enitet mirifica Tua filialis erga Nos et hanc Petri cathedram pietas, amor et observantia, ac singulare sane studium quo Deum indesinenter pro diuturnà nostrà incolumitate, prosperitate ac pace et pro optatissimo Ecclesiæ sanctæ triumpho oras et obsecras. Summoperè Nos delectarunt ejusmodi egregii tui sensus, qui ecclesiastico viro planè digni, omnem merentur laudem. Itaque gratissimum nostrum tibi animum profitemur, ac mutuam vicem rependere cupientes, a bonorum omnium largitore Deo, humiliter et enixè petimus ut prospera omnia ac salutaria tibi concedat et divinæ suæ gratiæ abundantià te

repleat. Atque horum auspicem et præcipuæ nostræ paternæ Charitatis pignus, Apostolicam benedictionem Tibi. Dilecte Fili, peramanter impertimur.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 2 septembris, anno 1869.

Pontificatûs Nostri anno vicesimo quarto.

PIUS P. P. IX.

PIE IX, Souverain Pontife,

A Vous, bien-aimé fils, salut et bénédiction apostolique.

C'est avec un grand plaisir que Nous avons reçu le discours prononcé par vous dans la célèbre église paroissiale de Saint-Sulpice, le jour où vous avez célébré avec tant d'éclat le cinquantième anniversaire de cette mémorable journée qui nous vit offrir pour la première fois au Dieu Tout-Puissant l'hostie sainte et pure de notre salut.

Dans ce discours éclate partout, d'un côté, votre merveilleux dévouement, amour et respect envers Nous et le Siège de Pierre; de l'autre, l'ardeur vraiment peu commune de vos prières et supplications à Dieu pour qu'il nous accorde, à Nous de

longs jours de santé, de bonheur et de paix, et à l'Église un triomphe que tant de vœux appellent.

De si excellents sentiments, tout à fait convenables à un ecclésiastique et dignes de tout éloge, ont rempli notre cœur de consolation ; c'est pourquoi nous vous en exprimons toute notre reconnaissance ; et voulant vous payer de retour, nous conjurons humblement et instamment le Dieu dispensateur de tous les biens, de vous accorder toute espèce de bonheur temporel et spirituel et de vous remplir de l'abondance de sa divine grâce.

Comme heureux augure de tous ces biens, et comme gage de notre paternelle tendresse, Nous vous envoyons de toute l'affection de notre cœur et avec un sentiment tout particulier de dilection notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près du tombeau de saint Pierre, la vingt-quatrième année de notre Pontificat.

PIE IX, Souv. Pontife.

FIN

TABLE DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME

MÉDITATIONS

L'Esprit de réflexion. 3
L'Abnégation. 14
L'Amour-propre. 22
La Volonté propre 29
La Réforme du jugement propre. 37
La Mortification de l'humeur. 47
L'Humilité 58
La Douceur. 69
La Médisance. 79
L'Union de l'âme avec Jésus. 91
La Nécessité de l'oraison 98
Nos Devoirs envers la très sainte Eucharistie 108
Les visites au Saint-Sacrement 117
Jésus considéré dans l'Eucharistie comme modèle du prêtre. 127
La consécration de soi-même à Dieu. 138

PENSÉES SUR L'ORAISON

CHAPITRE Ier. — Des fruits de l'oraison et des marques de la bonne oraison. 151
CHAP. II. — Causes qui nous empêchent de profiter de l'oraison. 153
CHAP. III. — Prétextes qu'on allègue pour ne pas faire oraison. 169

SERMONS SUPPLÉMENTAIRES

Le Salut. 175
Le Salut (second examen sur 204
Influence du sacerdoce sur le salut. 230
Le Péché. 256
La Mort 284
Le Jugement. 311
L'Enfer. 335
L'Abnégation 361
La Dévotion à Marie 387

DISCOURS DIVERS

Panégyrique de saint Sulpice 413
Oraison funèbre de M. Lambron. 435
Éloge du cardinal de Cheverus. 453
Allocution de M. Hamon pour son installation dans la cure de Saint-Sulpice 485
Allocution pour la fête de la Présentation 496
Allocution au pèlerinage du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial. 502
Discours de M. Hamon pour les noces d'or de son sacerdoce. 514
Discours sur le Jubilé sacerdotal de S. S. Pie IX. 530

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME

Imp. de la Soc. de Typ. NOIZETTE, 8, r. Campagne-Première. Paris.

BX 1912.5 .H34 1869 v.2 SMC
Hamon,
Retraites pastorales et
discours divers 47232622